Quatrième Année — Soixante-Quinze Centimes — 25 Janvier 1908

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME V — CAHIER XXVIII

SOMMAIRE

CHRONIQUES

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire, 86, rue Bonaparte.

PARIS

Sommaire du cahier XXVII

Une lettre de Rops

La lettre de Rops que nous publions ci-dessous offre d'autant plus d'intérêt qu'elle date de 1888. A cette époque Rops a cinquante-cinq ans. Il a gravé plus de cinq cents pièces ; ses idées sur son art sont définitivement arrêtées. On en trouvera quelques-unes exposées dans un billet dont nous ignorons le destinataire, le nom ayant été gratté.

Paris, 18 février 1888.

Mon cher***

Je n'ai pas l'adresse de M. Paul Leprieur. Voudriez-vous avoir la bonté de lui faire parvenir ma carte, pour le remercier de la citation qu'il a bien voulu faire de mon nom dans son article sur l'exposition du XXXIII.

En dehors de toute question personnelle, M. Leprieur est un vrai critique d'art. Puisque vous avez mis la main sur lui, ne le lâchez pas !! *Il a l'œil, madame !* Vos autres critiques d'art ont des besicles de 1820 ! Je n'ai rien lu de plus naïvement enfantin que le dernier salon de l'artiste. Je ne demande pas que l'Artiste vole d'un pied léger avec les avant-coureurs, mais il ne faut pas trop alourdir sa marche en lui faisant chausser les cnémides de Gustave Planche, ou les bottes à gland du père Scudo ! M. Leprieur a ouvert un petit vasistas par où il vient un bon petit vent de modernité qui doit changer l'air des bureaux, n'est-ce pas ? Chennevières s'enrhumera ! — A propos, il reste de moi, *chez Eudes* une planche : LA SERVANTE FLAMANDE ; Envoyez ce croquis à Eudes, afin qu'il se la rappelle, et vous me feriez grand plaisir en me la renvoyant avec celle du petit Satyre, le plus tôt possible.

Je vous serre bien affectueusement la main de déjà vieille camaraderie.

FÉL. ROPS.

Communiquée par M. Albert de Bersaucourt.

Faut-il devenir Mage ? (1)

Comment devenir Mage ? C'était la deuxième question. Péladan, en son amphithéâtre des sciences mortes, l'a admirablement résolue ; dans un autre sens du mot, Barlet, Eliphas Lévi et les occultistes ont donné, plus ou moins obscurément, des moyens de devenir « Mage » ; à côté d'eux, des philosophes contemporains ont enseigné les règles de l'éducation de la Volonté ; enfin, dans la grande poussée pragmatique qui veut faire du xxe siècle l'Agede la Force, naissent quantité de méthodes qui toutes apprennent à devenir maître de soi, et surtout des autres, à être, sinon mage ou surhomme, du moins Homme Fort ; et ce sont les ouvrages de Prentice Mulford, dont la pensée directrice serait comme un positivisme spiritualiste, bien américain ; les traités de magnétisme pratique de la Motte-Sage et jusqu'aux brochures du docteur W. Gebhardt et des innombrables professeurs d'énergie physique et morale ou d'arrivisme, de Roosevelt à M. Sylvain Roudès et à M. Desbonnet.

Certes, ces leçons n'ont point toutes le même but, la même noblesse d'aspirations, elles ne visent point toutes au même genre de puissance, et il peut sembler injuste ou de mauvaise foi de les rapprocher. Elles ont pourtant un lien commun : le désir de vaincre, de dominer. Elles tendent à créer ou à maintenir deux classes d'hommes : les Maîtres, les forts et les Esclaves, les faibles.

Toutes sont des « méthodes d'entraînement » qui doivent permettre de réaliser pour soi l'idéal de puissance dont les nietzschéens, sur-nietzschéens et sous-nietzschéens élaborent la théorie justificatrice, pour lequel ils cherchent des prétextes dans la préhistoire et dans la biologie.

(1) Fragments d'une étude qui paraîtra incessamment complète en brochure à la bibliothèque des *Entretiens Idéalistes*.

Mais la première question était celle-ci : *Faut-il devenir Mage ?*

***

Faut-il devenir Mage selon Eliphas Lévi ?

Avant Péladan, Eliphas Lévi avait écrit son *Comment on devient Mage ;* il l'avait intitulé *Dogme et Rituel de la Haute-Magie.*

Les deux adeptes préconisent une méthode commune : « Savoir, Oser, Vouloir, se Taire » (Péladan, p. 80, E. Lévi : *Dogme.* p. 115 et 233) (1), tous deux bâtissent sur l'orgueil, tous deux s'appuient sur l'hermétisme, mais là s'arrêtent les points de contact et les deux mages ne se ressemblent pas plus que le crépuscule et la nuit.

C'est qu'Eliphas Lévi ne s'arrête pas à mi-chemin, il ne se laisse pas enfermer dans les dilemmes où Péladan est retenu prisonnier par sa noblesse d'idées. (Sommé de choisir, il ne cherche ni à harmoniser, ni à biaiser, il choisit ; entre le blanc et le noir, il prend le noir, entre la charité et la puissance, il n'hésite pas : il n'y a pas de science sans force, dit-il. Oh ! ce n'est pas qu'il rejette la charité. S'il n'en parle pas dans le *Dogme et Rituel*, ailleurs (*Clef des Grands Mystères*) il construit toute une *religion* sur ces deux colonnes : Scepticisme et Charité. Il prêche le pardon et l'abnégation, le Progrès, la fraternité des races... et la confusion des religions. Il ne rejette pas non plus la foi, il veut seulement la mettre d'accord avec la science, par le moyen de la raison, qui donne de tout une explication si *raisonnable* que le plus athée des matérialistes peut la recevoir sans répugnance. Il s'avoue même fort religieux, après avoir dit que la seule réalité de la religion c'était la foi. Il concède seulement aux incroyants que le catholicisme est un mirage, une folie, mais une folie qui guérit les fous et qui existe par la suggestion.

Religieux, ce n'est pas encore assez dire, il est chrétien. « Notre soumission comme chrétien », dit-il, (*C. G. M.* p. 14) Il met le Christ avec lui, il cite ses paroles, il prône l'initiation par l'épreuve, la loi d'amour, il démasque la magie noire, il a des pages dignes d'un apôtre. Mais cet amour ne serait-il qu'un masque de la haine ? Car voici que, par une imperceptible entorse, il conclut contre toute religion positive et contre le christianisme même, après

---

(1) Sauf indication contraire les chiffres cités sont ceux du *Dogme de la Haute Magie* (4e édition). On n'a en effet point voulu faire une étude sur Eliphas Lévi, mais seulement sur sa conception du Mage et on a négligé ainsi une importante partie des documents que l'on aurait pu tirer d'autres ouvrages.

l'avoir lié aux néo-pharisiens romains — et cela au profit de la « religion naturelle » qui ouvre toutes les barrières aux aspirations « naturelles ». « Un dogme quelconque ne constitue qu'une croyance et appartient à une communion spéciale; la foi est un sentiment commun à l'humanité tout entière. (*C. G. M.* p. 27), « Croyons à la raison suprême » (même page). « Notre prière sera parfaite quand nous prierons sans savoir même qui nous prions. » (*C. G. M.* p. 29).

Dans le *Dogme de la Haute-Magie*, Eliphas parle encore quelque part de « mage chrétien », comme Péladan parlera de « mage catholique », mais ce n'est ici qu'une feinte ou un calembour, ce n'est qu'une des nombreuses réticences prudentes derrière lesquelles il faut chercher la pensée vraie ; car si l'auteur est fort explicite, il n'est pas franc ; il vous promène dans le Temple de Satan et il vous dit : Admirez, voici la cathédrale la plus *catholique* du monde.

Chrétien, Catholique, Orthodoxe, il est tout ce qu'on veut : « Oh ! Monsieur, dit-il, que l'Eglise décide quand elle voudra que je suis borgne ; je ne lui demande qu'une grâce, c'est de me dire de quel œil, afin que je puisse fermer celui-là et regarder de l'autre avec une orthodoxie irréprochable ! » (*Clef des Gr. Myst.* p. 154).

Il insiste même souvent sur cette nécessité du mensonge chez le mage. Dans *le Grand Arcane* (cf. p. 352) il explique que si l'Eglise lui disait $2 + 2 = 3$, il lui trouverait une justification. Et, dans *le Catéchisme de la Paix*, chapitre « de la paix avec les fous », (p. 92 et 93), il fait tout un plaidoyer pour la dissimulation : « Il faut dire aux fous les mensonges qui leur plaisent et non les vérités qui les irritent... Il faut savoir se taire, même en parlant... Est-ce que les femmes ne cachent pas ce qu'elles ont de plus séduisant tout en employant mille artifices pour mieux les faire deviner ?... Est-ce que Dieu ne se cache pas ?... Si Dieu voulait se faire mépriser, il se montrerait aux hommes. »

C'est donc sous ses fards, sa perruque et ses postiches, pour continuer cette comparaison des femmes, qu'il faudra aller chercher la doctrine du mage. Nous verrons ce qu'elle cache de si séduisant lorsqu'elle sera devant nous sans masque, sans râtelier, nue. Alors nous pourrons répéter cette phrase, citée par M. Le François, qu'écrivait en 1738 le pape Clément XII dans la Constitution *in eminenti* : « S'ils ne faisaient pas le mal, ils n'auraient pas cette horreur de la lumière. »

Qu'est-ce que le mage selon Eliphas Lévi ? C'est un Dieu, maître de Dieu ; voilà la réponse la plus claire. Son but, c'est de se substituer à Dieu. Son enseignement, c'est

le conseil du serpent au jardin de la genèse : *Nequaquam moriemini, sed eritis, sicut dii, scientes bonum et malum* (p. 371) ; conseil dont la version littérale, en tenant bien compte des virgules, serait : Vous ne mourrez nullement ; comme les dieux, vous serez sachant le bon et le mauvais mais dont la traduction, telle que l'entendent trop d'occultistes est : Vous ne mourrez d'aucune façon, vous serez semblables à des dieux, par delà le bien et le mal.

Un dieu, voilà le mage. Eliphas a-t-il réellement écrit cela ? L'affirmation semble brutale et on peut en demander les preuves Tant de gens ont lu le livre et n'y ont rien vu que de très convenable. Mais on peut avoir des yeux et ne point voir. Les lecteurs se souviennent-ils de quelque phrase où l'auteur déclare expressément que son système est purement matérialiste, que Dieu c'est Satan, et que Satan c'est Dieu ; que la révélation, c'est la parole humaine ; la Croix, l'yoni-lingam ? Et pourtant tout cela se trouve en toutes lettres dans le *Dogme* ; il ne s'agit que de l'y lire. De même pour la divinité et la puissance du mage.

Qu'est-ce que l'Homme ? Qu'est-ce que Dieu ? demande Eliphas en entremêlant habilement les deux questions. Et voici la solution à laquelle on doit arriver : Dieu, c'est le serpent magique, qui est le même que celui du paradis terrestre, c'est la matière première du Grand Œuvre, l'électricité magnétisée, c'est l'agent de la puissance ; l'Homme, c'est le dieu qui se saisit de cette puissance.

Dieu :

Dieu est Satan — parce qu'Eliphas-le-Menteur, de l'analogie des contraires tire arbitrairement l'égalité des contraires et *la confusion des contraires*. C'est ainsi que Dieu est le Satan haïssable et Satan le Dieu adorable qui n'a eu qu'un tort c'est de n'avoir pas réussi (p. 7). On hésite à écrire le blasphème, fut-ce pour le démasquer, et c'est un pénible travail de chercher par quel raisonnement subtil E. Lévi montre que Satan est en Dieu, qu'il n'y a pas de trinité sans lui, et que « les deux principes de l'équilibre universel, le bien et le mal, ne sont pas contraires » (p. 148).

Qu'est-ce que le diable ? C'est le magnétisme du mal. C'est « une idée humaine de la divinité surpassée et dépossédée du ciel par le progrès de la science et de la raison » (p. 241) ; hier, Moloch, aujourd'hui le Dieu des jansénistes (p. 242), demain le Dieu chrétien. Le seul absolu, c'est la raison. « Si Dieu est, c'est par la raison ». La conception d'un Dieu absolu en dehors ou indépendamment de la raison (la raison d'Eliphas), c'est l'idole de la magie noire, c'est le fantôme du démon. » (p. 387).

Qu'est-ce que Dieu ? Dieu c'est l'Azoth des sages, (p. 93), l'Azoth, (1) ou éther, ou inri, ou tétragramme, ou serpent, ou Lucifer, c'est le grand agent magique : calorique, lumière, électricité, magnétisme (p. 162), le serpent du mystère Edénique qui donne la puissance même de Dieu à qui s'en empare. (p. 250). Employé pour le mal, le grand agent magique — Dieu, c'est le diable (p. 306). Et voilà comment est divinisé l'ancien serpent, « prince occulte de ce monde» (p.307),prince des occultistes de ce monde.

Le Grand Œuvre sera donc « l'émancipation parfaite de la volonté qui assure l'empire universel de l'Azoth (*Dieu*) et le domaine de la Magnésie, c'est-à-dire un plein pouvoir sur l'agent magique universel *(Dieu)*. » (p. 267).

Sur cette confusion de Dieu et de Satan et sur l'inexistence de Dieu ailleurs que dans les rêves de l'homme, ce qui, à première vue, ne s'accorde guère, on pourrait citer dans l'œuvre d'Eliphas Lévi bien des textes sans réplique. Ceux-ci, par exemple, du *Grand Arcane* (édition 1902).

Page 19 « Proud'hon a dit : Dieu, c'est le mal ; c'est comme s'il avait dit : Dieu c'est le diable, car le diable est pris généralement pour le génie du mal. Retournons la proposition, elle nous donnera cette formule paradoxale : le diable c'est Dieu, ou en d'autres termes : le mal c'est Dieu. Mais certes, en parlant ainsi, le roi des logiciens que nous citons ne voulait pas, sous le nom de Dieu, désigner la personnification hypothétique du bien Il songeait au dieu absurde que font les hommes et, en expliquant ainsi sa pensée, nous dirons qu'il avait raison. car le diable, c'est la caricature de Dieu »... tel que le comprennent les catholiques, n'est-ce pas ?

Page 21, Eliphas dit que c'est du Dieu des « chrétiens vulgaires »... « que Proud'hon a eu mille fois raison de dire : Dieu c'est le mal. »

Page 27, il dit que la guerre est un mal dont Dieu est responsable.

Page 28, que le progrès, c'est la correction par l'homme des fautes de Dieu.

Page 168 : « Tout ce qu'on prend pour Dieu n'est pas

(1) Qu'est-ce encore qu'Azoth, ou Dieu ? « Le point équilibrant, idéalisme de l'homme et réalisme de Dieu, alliance du vrai, du beau, du juste, c'est Azoth. » (*Grand Arcane*, p. 213). Pour employer un langage un peu macaronique, Dieu est donc un agent magique (électricité magnétique) qui est un point équilibrant entre le Dieu réel lui-même, le Dieu-Homme et l'Homme-Dieu !

Le plus beau Mage, s'il fallait s'en tenir là, serait une sorte d'ingénieur-électricien des électricités supérieures.

Dieu et tout ce qu'on prend pour diable n'est pas le diable. »

Page 169 : « Se taire est une grande loi de l'occultisme. Or se taire c'est se cacher. Dieu c'est la toute puissance qui se cache et Satan, c'est l'impuissance vaniteuse qui cherche toujours à se montrer ».

On sait déjà que la grande qualité du mage est de se taire.

Dans *la Clef des Grands Mystères :*

Page 336 : « Nous y trouverons (dans la Bible) l'histoire de la création du monde en six jours. Renversons le sens, prenons l'antithèse ; nous aurons la création de Dieu en six nuits. » Et le mage explique comment pendant que Dieu, d'après la Bible, créait l'homme à son image, l'homme, en réalité, créait Dieu à sa ressemblance en six nuits d'hallucinations.

Page 344, cette phrase qui explique bien le Pendu du Tarot : « Le chrétien, qui prend le ciel pour sa seule patrie, marche moralement les pieds en haut et la tête en bas ; et c'est ainsi que le ciel devient un mirage de la terre ».

Dans le *Catéchisme de la Paix :*

Page 27 : « Ces dévots ont peur de Dieu, et ils ont raison, car leur Dieu, en réalité, c'est le diable ».

Page 84 : « Ainsi, c'est l'humanité qui est mère de Dieu et des Dieux ; elle les rêve et les met au monde ».

Page 98 : « Ce que nous disons ici ne nous empêche pas de penser que le Dieu du vulgaire ressemble beaucoup au démon ».

En résumé, pour Eliphas, le Dieu du vulgaire, c'est-à-dire le Dieu des chrétiens, incarne la bêtise et la méchanceté diaboliques. Il est, à ses yeux, plus bête que le veau d'or.

« Pendant qu'au Sinaï, Dieu travaille la pierre
« Tout Israël se vautre autour d'un monstre d'or.
« A quoi servent le bruit, la foudre et le tonnerre,
« Quand la foule des sots croit Dieu plus bête encoor ? »

Quatrains sur la Bible, p. 140 du *Catéchisme*).

L'homme :

« L'homme est le thaumaturge de la terre » (p. 56) ; « L'homme, sorti des mains de Dieu, est esclave... ; il doit s'affranchir par... la toute-puissance relative de la volonté » (p. 65) qui est enseignée par la magie. « La magie est la science traditionnelle des secrets de la nature », p. 114) au moyen de laquelle « l'adepte... peut agir surhumainement » (p. 114). Lorsqu'il la possèdera il se fera « servir par des légions d'anges et des colonnes de dé-

mons ». (p. 178). Alors il pourra tout, car l'initié n'a pas de « craintes absurdes » ; « il sait ce qu'il peut et il ne lui coûte rien d'oser. Aussi pour lui, oser c'est pouvoir ». (p. 233). A lire la liste de ses 22 privilèges, on apprend qu'il voit Dieu face à face, qu'il règne avec tout le ciel et se fait servir par tout l'enfer, qu'il dispose de la santé et de la vie des autres, qu'il dompte l'amour comme la haine, qu'il a la clef de l'immortalité, etc... (p. 84)-

Dans *le Grand Arcane* dont Eliphas écrit dans sa préface : « Eet ouvrage est le testament de l'auteur » et « c'est le dernier mot de l'occultisme » (p. VII et VIII) l'ex-abbé Constant écrit que « le Grand Arcane, l'Arcane indicible, l'Arcane incompréhensible peut se formuler définitivement ainsi : c'est la divinité de l'homme. » (p. 362).

Mais il faut bien entendre que l'homme, le simple homme, est aux yeux de l'adepte une chose particulièrement méprisable. Tant qu'il n'a pas évolué, il reste un pauvre homme. Et le vrai Dieu, ce n'est pas l'homme, c'est l'homme supérieur, le surhumain, c'est le mage.

Le Mage :

Le Mage est le Dieu véritable. Il est le « créateur du petit monde » (p. 116). Il détient, par un mot, le pouvoir divin. « Ce mot (Azoth, Tétragramme, Thot. Taro) veut dire Dieu pour les profanes, signifie l'homme pour les philosophes, et donne aux adeptes le dernier mot des sciences humaines et la clef du pouvoir divin. » (p. 95). Il est réellement divin, puisqu'il est devin : « Etre devin, suivant la force du mot. c'est .. être divin, et quelque chose de plus mystérieux encore.. » (p. 372) C'est prophétiser et faire des miracles (p. 373).

On pourrait croire que le mage se contente d'être le reflet d'ombre du Dieu de lumière comme l'indique la figure : Quod superius Macroprosopus, sicut quod inferius microprosopus (p. 108). Mais le plus Dieu des deux n'est pas celui qu'on pense : « L'image divine est double, écrit dans la traduction présentée par le compère Papus (*Kabbale*, p. 224), Schiméon-ben-Jochaï en son Idra-Suta, commentaire du Siphra dzeniûta ; il y a la tête de lumière et la tête d'ombre, l'idéal blanc et l'idéal noir, la tête supérieure et la tête inférieure. L'une est le rêve de l'homme-Dieu, l'autre est la supposition du Dieu-homme. L'une figure le Dieu du sage, et l'autre l'idole du vulgaire. » Eliphas Lévi précise d'ailleurs encore : « Le mage est véritablement ce que les Cabalistes hébreux appellent le microprosope », écrit-il à la page 116 du *Dogme*. Or, à la page 77 de la *Clef des Grands Mystères*, il représente, d'après la vision de Saint-Jean, un personnage qu'il appelle Microprosopus et qui porte,

en lettres grecques, les trois attributs : *hê doxa, hê dunamis, hê basileia*, avec, l'entourant, les mots : *Oti se esin eis tês aiênas. Amên.* Or, encore, reportez-vous à la page 155 du *Dogme de la Haute-Magie* ; vous y verrez que ces attributs du microprosope, c'est-à-dire du mage, ne sont autres qu'un verset secret du *Pater*, c'est-à-dire de la prière qui s'adresse au Père du monde et des hommes. Par quel calembour ou par quelle hypocrisie de langage le mage s'attribue t-il ici Chesed, Geburah et Malkout, c'est-à-dire (p. 239) la Miséricorde, la Rigueur et le Royaume : « l'univers.. la création tout entière » ?

Ailleurs, Eliphas est encore plus explicite : « Savoir le secret ou la science de Dieu, c'est être Dieu » (*Clef des Gr. Myst.* p. 310). Maintenant lorsque le mage se dira adorateur du Christ nous saurons en même temps quel culte il s'accorde à lui-même :

Tous ceux qui le prendront pour guide et pour appui
Peuvent, par sa doctrine, être Dieu comme lui (id. p, 47).

Le professeur de magie voit d'ailleurs en Jésus-Christ la vraie religion de l'homme-Dieu, véritable homme et Dieu complet. « Le serpent avait dit : Eritis sicut Dii. Jésus-Christ écrasant la tête du serpent sous le pied charmant de sa mère ose dire : « Eritis non sicut dii, non sicut Deus, sed eritis Deus ! » (*Grand Arcane*, p. 363). Remarquez qu'Eliphas n'écrit pas : l'Homme participe de la divinité, ce qui serait orthodoxe, il dit : l'homme est Dieu, l'homme est le seul Dieu !

Oui, le mage est l'égal de Dieu puisque par un nouveau sophisme, par un nouveau mensonge, l'auteur conclut de l'analogie à l'égalité. La Table d'Emeraude disait : ce qui est en haut *est comme* ce qui est en bas. Eliphas corrige : l'être égale l'Etre, le visible égale l'invisible, la terre égale le ciel : « Le mage... dit : En haut l'immensité ! en bas l'immensité encore ; l'immensité *égale* l'immensité. » (*Dogme*, p. 127). Puisque les mages aiment citer Schiméon-ben-Jochaï, ils auraient dû graver sur la tombe d'E. Lévi cette parole du célèbre juif : « Malheur à celui qui couvre le mensonge des voiles du mystère » (*loc. cit.* p. 222).

Telle est la puissance du mage Contre qui l'emploiera-t-il ? Un passage du *Dogme* pourrait peut-être servir d'indication : « L'arrêt qui les (les Templiers) condamne remonte plus haut que le tribunal même du pape ou du roi Philippe le Bel. Du jour où tu mangeras de ce fruit, tu seras frappé de mort, avait dit Dieu lui-même, comme nous le voyons dans le livre de la *Genèse* » p. 80. Or qu'on songe que le crime des Templiers, n'était autre que d'être des mages, d'avoir « cueilli encore une fois et partagé en-

tre eux, pour devenir ainsi les maîtres du monde, les fruits de la science du bien et du mal. » (même page). On trouvera alors que si Dieu est avec le pape et le roi contre les mages, les mages seront contre le pape et le roi, et contre Dieu. On a montré par l'histoire que la Révolution, faite par les fils du Temple, a vengé les mages du Roi ; nous voyons chaque-jour que le temps présent les venge du pape et de Dieu. Qui est ennemi de Dieu est ami de Satan. Le mage d'Eliphas Lévi est un ami de Satan car le Mal n'est dompté que par le bien. Satan n'a d'autre maître que Dieu et c'est être rendu dément *(dementare)* par Satan que de se croire Dieu, que de se croire plus grand que Dieu.

Plus grand que Dieu, certes, puisque Dieu n'est ni très bon, ni omniscient, ni tout-puissant, ni parfait, ni infini, ni éternel, et que le mage est sans doute tout cela : « On définit ordinairement Dieu en disant tout ce qu'il n'est pas » (p. 382), c'est-à-dire, n'est-ce pas, en nommant tous les attributs de la perfection infinie.

Que veulent alors dire ces paroles : « Nous voulons faire, non pas apparaître, mais disparaître le diable du monde entier, nous voulons le chasser de vos rêves ! Le diable, c'est l'ignorance, ce sont les ténèbres, ce sont les incohérences de la pensée, c'est la laideur ! Réveillez-vous donc, dormeur du moyen-âge ! Ne voyez-vous pas qu'il fait jour ? Ne voyez-vous pas la lumière de Dieu qui remplit toute la nature ? » (*Rituel*, p. 398).

Maintenant, on comprend le sens très clair de ces phrases. Eliphas veut chasser le diable, oui, mais parce que son diable c'est le Dieu des catholiques et des chrétiens et il veut la lumière de Dieu, parce que son Dieu, c'est le diable des catholiques et des chrétiens. Qu'il ne cherche plus à abuser en prêchant hypocritement la paix : « Plus de haine contre personne. » (id. p. 405). Le mage, ami de Satan, est l'ennemi de Dieu, l'ennemi plein de haine.

Mais n'est-ce point assez de satanisme ? Aux esprits subtils de découvrir que le microprosope, le mage, est « l'ombre de l'humanité voilant Dieu » *(Clef Gr. Myst.* p. 332) l'ombre sans laquelle le téméraire qui ose regarder « le soleil » devient aveugle « et alors pour lui le soleil est noir » (id. p. 312) ; aux occultistes véritables de chercher pourquoi le septenaire est formé, non point de trois et de quatre, mais de cinq et de deux (id. p. 33) ou pourquoi le schin hébraïque est intercalé dans le mot Iévé (Cf. Stan. de Guaita, qui dit que le schin est la lettre de Satan) ou encore sur quelle face de la pierre cubique est gravé le mot de Dieu, celle qui est en dessous, ou celle sur laquelle Baphomet s'assied (*Dogme*, p. 362) ? Ces questions dépassent ma com-

pétence. Peut-être seront-elles bientôt éclaircies par un cabaliste savant.

Voici donc le tout-puissant, l'adepte de la Haute-Science. Quels sont les moyens, les formes, les limites et la valeur métaphysique, morale et pratique de sa toute-puissance ?

Les moyens :

Tout un livre, *le Rituel*, leur est consacré. L'analyse en serait trop longue. A parcourir ce traité, on verra que le professeur de toute-puissance sépare les simagrées du Seuil des véritables voies et des véritables fins de l'occulte. Mais on verra aussi qu'entre la Haute-Magie et la Magie Noire, il y a des degrés et qu'il doit être bien difficile d'évaluer quelle proportion de chacune entre dans les cérémonies à accomplir. Les deux Magies ont d'ailleurs plus de rapports de parenté, sinon d'identité que ne le croit ou ne l'avoue le mage Lévi. Toutes deux ne sont en dernière analyse que l'emploi des mêmes moyens occultes en vue d'un même but de domination, de vengeance ou de séduction. Eliphas dit que le sorcier est celui qui se laisse conduire par les Forces, le mage, celui qui les conduit Le mage est simplement un sorcier noir en robe blanche qui veut tuer des classes d'hommes et des religions au lieu de vouloir jeter un sort à un troupeau de dindons ou de moutons.

Le maître de Haute-Magie n'a d'ailleurs pas toujours autant de mépris pour le sorcier qu'il veut bien le dire. Sans cela, il n'écrirait pas : « Qu'est-ce qu'un sorcier, après tout ? C'est un thaumaturge que le pape n'approuve pas. » (*Grand Arcane* p. 84)

En résumé, le secret des secrets et le moyen des moyens est le magnétisme d'un seul : « Le magnétisme d'un seul se rendant lucide à volonté et se dirigeant lui-même, c'est la perfection de l'art magique. » (*Dogme*, p. 184).

Les formes :

Ici, j'attends une objection. On va s'écrier : « Vous n'y comprenez rien, vous prenez pour des promesses matérielles ce qui n'est qu'un langage symbolique. Si vous aviez moins de mauvaise foi, vous comprendriez que la puissance du mage est une puissance morale et que son triomphe n'est autre que sa propre perfection. »

Erreur. L'adepte a sans doute une puissance morale, mais le mot doit aussi s'entendre dans son sens le plus matériel : « Ce qui s'opère dans le monde intellectuel et moral s'accomplit à plus forte raison dans le monde physique. » (p. 251).

Mais cette puissance physique, l'adepte la méprise ? Mais Raymond Lulle restait pauvre et Nicolas Flamel était un

ascète (p. 375) ? Mais Eliphas Lévi vante le désintéressement, la sobriété et la chasteté de ces hommes qui étaient maîtres d'eux pour l'être de l'univers ; il affirme que leur seul bonheur fut d'être des rois occultes ?

Mensonge ; puisque la sobriété et la chasteté ne sont indispensables que pour changer la face du monde : « Ces dispositions de renoncement ne sont nécessaires que pour établir les courants universels et changer la face du monde ; il est des opérations magiques... qui ne demandent pas d'aussi héroïques vertus. » Celles-là suffiront à bien des initiés. Et qu'est-ce qu'on risque à les entreprendre ? Le maître ne répète-t-il pas (p. 6) : « La responsabilité est quelque chose quand on ne réussit pas » ?

Les limites :

Eliphas donne bien aussi des avertissements aux sans-scrupules que le bâton magique pourrait tenter. Il parle d'Apulée qui, étant parvenu à surprendre le secret de la Thessalienne aux merveilleuses métamorphoses, ne réussit qu'à se changer en âne (p. 303). Il professe même que « vouloir le mal, c'est vouloir la mort. Une volonté perverse, écrit-il, est un commencement de suicide. » *(C. G. M.* p. 254) « La lumière. ajoute-t-il... brûle ceux qui en abusent. » (id p. 256).

Aux imprudents, il promet la folie, de terribles et incurables maladies, et même la mort par congestion (*Rituel,* p. 143). Mais ceci ne s'adresse qu'à « ceux qui ne sont pas affermis sur la base de la suprême, absolue et infaillible raison » (même page) aux faibles, à ceux qui oublient que la magie, le *regnum Dei*, la puissance divine « n'est faite que pour les rois et les prêtres » (*D.* p. 112). C'est-à-dire pour les hommes que « la vérité a rendus libres ». Ceux-là sont les forts et ils *peuvent* sans péril tout ce qu'ils *osent*. Leur audace est la seule limite de leur pouvoir.

S'il est cependant un avertissement qui soit propre à les retenir, c'est bien l'exemple d'Eliphas Lévi lui-même, de sa fin de vie lamentable et de sa soumission au pape : « Cette science m'est venue trop tard pour moi-même », avoue-t-il seulement (p. 262), et lorsqu'il parle des prodiges qu'il a réalisés, il se contente de dire : en ai-je fait, peut-être bien que oui, peut-être bien que non ; ou il fait le récit d'une vague évocation, ou, ce qui est plus grave, il laisse entendre que si un homme est mort en duel, c'est parce que lui. Eliphas, a laissé « retomber à terre » les critiques insultantes que cet homme lui avait adressées.

La valeur métaphysique :

Avec sa force illimitée, avec sa raison infaillible, que

vaut l'adepte, lorsqu'enfin il règne, l'épée flamboyante à la main? Ce que valent les idées qui commandent ses actes. Que valent alors ses idées ?

En métaphysique, sa science est infiniment supérieure (?) aux religions, qui ne sont que la philosophie vulgarisée, adaptée aux faiblesses du vulgaire (p. 224). La religion réalise la philosophie, mais n'oublions pas qu'il n'y a que « deux sortes de réalisations, la vraie et la fantastique. La première est le secret exclusif des magiciens, l'autre appartient aux enchanteurs et aux sorciers. » (p. 223). Mettons donc que, comparée à la magie, la religion n'est qu'enchantement et sorcellerie et que « les superstitions (au sens maçonnique) sont le sortilège de la fausse piété ». (même page).

Ce qui fait la supériorité (?) de la philosophie de l'adepte, c'est qu'elle est *uniquement matérialiste :* « Venons à la philosophie. La nôtre est celle du réalisme et du positivisme. » (*R.* p. 402) « ... en philosophie... plus de système; l'étude de l'être et de ses réalités comparées ! une métaphysique de la nature ! » (*R.* p. 403). Elle ne reconnaît qu'une puissance : le Verbe, et parce que le Verbe c'est la parole humaine toute-puissante sur le serpent (Dieu) et les quatre animaux (les éléments) (cf. par exemple, *D.* p. 127); Elle ne reconnaît qu'un Dieu, Jéhovah, mais parce que ce nom sacré se lit : Iod + Eva, c'est-à-dire Adam + Eve, c'est-à-dire encore le phallus + le ctéis (*D.* p. 131). Et si elle a pour signe la croix, c'est qu'elle y voit le symbole du phallus dans le ctéis, « l'insertion du phallus vertical dans le ctéis horizontal » (p. 132), cause première, clef de voûte du temple (p. 161-2), dernier arcane des sociétés occultes, intention première et finale d'Eliphas Levi.

C'est là qu'aboutit toute la doctrine matérialiste de l'Ecole noire, c'est ainsi que s'expliquent tous ses symboles, même lorsqu'ils paraissent le plus métaphysiques. Epées et coupes, bâtons et deniers, triangles, etc., sont toujours pour cette école les signes de deux mêmes choses. Quand Eliphas introduit dans le *Grand Arcane* le pantacle du caducée, pour prendre cet exemple, il professe que ce sceptre associe, sépare et concilie les deux serpents, le blanc et le noir, le bon et le mauvais, l'Od et l'Ob. Lisez la page 19, remontez à la page 17 et à la page 16, vous verrez qu'il s'agit de la force Mâle et de la force Femelle dont l'union est l'amour. L'amour vrai, naturel « tel que nous le donne la nature » et que les naturalistes le décrivent, auquel notre orgueil, en voulant ajouter mieux, (le sentiment) ajoute « la folie hystérique des Werther. »

Dans le livre des *Clefs majeures et Clavicules de Salomon* regardez les talismans des pages 23 et 41, que nous

choisissons presque au hasard. Quelle est cette « force qui féconde » symbolisée par un glaive de forme bizarre à la garde en croissant ; et quel est ce « premier principe » que figure une massue de forme très bizarre portant en exergue : Deus absconditus ? Au revers est écrit le mot exaltator et « exaltans caput meum » ? Chez les nègres, le Dieu n'est pas absconditus.

De tout cela, il résulte que si Dieu c'est l'Homme, l'Homme c'est son Sexe, le Phallus. Tu n'adoreras d'autre Dieu que ce créateur.

Ici encore il faut se rappeler que tout cela ne doit pas seulement être bénévolement pris dans un sens figuré. L'homme pour qui « le moins parfait des actes d'amour vaut mieux que la meilleure parole de piété » (*C. G. M.* p. 42), parle quelque part de la pro-création par l'homme-Dieu comme d'un « rêve sublime qui explique les mystères de l'Inde et justifie tous les symbolismes. » (id. p. 21).

D'ailleurs, le secret de toute la Science n'est-il pas de raisonner sur toutes choses en se fondant, comme sur LA base solide, sur l'analogie de la fécondation? Méditez, dans le *Dogme*, le bas de la page 384, et dégagez l'esprit du livre tout entier. Lorsque M. Rémy de Gourmont tire des idées scientifiques de M. Quinton, malgré M. Quinton, une philosophie uniquement biologique, il ne se doute peut-être point qu'il a découvert le grand secret d'Eliphas Lévi, la Raison suprême et dernière des choses, l'unité absolue « qui ne peut être ni une ni trois personnes » (p. 381) et dont on ne peut pas dire, comme de Dieu, qu'elle n'est qu'une hypothèse (p. 361).

On dirait qu'en métaphysique, le seul souci d'Eliphas est de brouiller les cartes, pour pouvoir ensuite les brouiller en éthique. Il commence (cf. les pantacles de la *Clef des Grands Mystères*, p. 311 et 313) par reléguer Dieu au-dessus de tout être, de toute science, de toute justice, de toute raison, de toute idée ; par donner à Satan les attributs, qui sont pour lui ceux de tout sacerdoce : néant, mensonge, despotisme, absurdité, ignorance, contre tout être, toute science, toute justice, toute raison, toute vérité ; par accorder à l'Esprit-Saint, dans ses rapports avec la science, l'être, la vérité, la raison, la justice, les qualités mêmes du mage : progrès, intelligence, lumière, sagesse, amour. Il noie le ciel et l'enfer dans une même lumière astrale magnétique. « L'homme, dit il, est lui-même le créateur de son ciel et de son enfer, et il n'y a pas d'autres démons que nos folies. » (*R.* p. 408)

Il ne lui reste plus maintenant qu'à confondre le mal et le bien. Il y arrive vite : « Le mal, c'est l'appétit désordonné du bien, c'est l'essai infructueux d'une volonté

inhabile... Le mal est pour nous l'occasion et le commencement du bien. » (*C. G. M.* p. 31).

La valeur morale, individuelle et politique :

N'est-il pas maintenant presque inutile de dire que le mage ne s'assujettira pas aux règles éthiques faites pour le troupeau du vulgaire par le christianisme, défroque abandonnée de la dernière incarnation de Wishnou (cf. D. p. 388), par l'Eglise des adorateurs d'un « adepte célèbre », du rang d'Apollonius de Thyanes et de Mercure Trismégiste dont le mérite est d'avoir mieux réussi que Julien l'Apostat, Apulée, Merlin l'enchanteur ou Cornélius Agrippa (cf. p. 115 et aussi p. 5 et 7). En morale comme en tout le mage peut ce qu'il ose. Pourquoi ne tuerait-il point ? Son seul devoir envers les hommes est de se taire. On comprendra qu'il suive ce conseil de prudence.

Nietzschéen avant le mot, Eliphas écrit dans *le Grand Arcane :* « L'homme Dieu (*le mage*) n'a ni droits ni devoirs, il a la science, la volonté et la puissance. » (p. 367) « ... dans sa sphère il peut tout et il est impeccable : *Qui natus est ex Deo non peccat*, dit saint Paul, parce que ses erreurs étant involontaires ne sauraient lui être imputées.» Allons, une fois de plus tout est pur aux purs ; et vous, simples mortels, soyez en paix : « Nous devons tout à Dieu, ose-t-on ajouter, et Dieu ne nous doit rien. C'est le contraire qui est vrai. » (*Grand Arcane*, p. 20) Dieu vous doit tout, puisque vous l'avez créé, et vous ne lui devez rien.

Au point de vue social et politique, on peut remarquer que le *Dogme* ne parle nulle part de pitié envers les faibles. Comme tout individualisme exagéré, le magisme d'Eliphas Lévi est la doctrine des dominateurs : « Il faut et il faudra toujours des fables et des lisières aux enfants ; mais il ne faut pas que ceux qui tiennent les lisières soient aussi des enfants et des écouteurs de fables. » (*Rituel*, p. 400).

Il faut croire que décidément, si l'Homme est Dieu, tout homme n'est pas Dieu, qu'il y a deux classes d'hommes, les mages et les enfants.

« Je constate un affaiblissement moral dans l'espèce humaine pour en venir à conclure que le magisme est plus que jamais de saison et qu'avec de si pauvres êtres, il faut fasciner pour réussir. » (*Gr. Arc.* p. 331). Pour réussir à régner, n'est-ce pas ? Décidément tous les surhommes méprisent également les hommes.

Si « ceux qui tiennent les lisières » n'étaient pas ceux qu'Eliphas Lévi aimerait voir les tenir, il se jetterait dans les bras du pape et du roi, plutôt que de voir la foule maîtresse d'elle-même. « Quand les lois d'un Etat perdent

leur force, l'Etat tombe en langueur et il est en danger de mort, on appelle alors les médecins et il se fait des consultations où les docteurs sont mêlés aux empiriques et aux charlatans, c'est ce qu'on appelle le régime parlementaire ou la république... Un Dieu, un culte, une société, un peuple, une loi, un roi, telle est la formule de l'ordre dans le monde et de la paix universelle » (*Catéchisme de la paix*, p. 21, 22). Eliphas oublie seulement de dire quel Dieu et quel culte. Mais le voici qui se fait plus clair.

Le monde sera heureux lorsque « Lucifer, dont les âges de ténèbres ont fait le génie du mal, sera vraiment l'ange de la lumière » (*C. G. M.* p. 24) c'est-à-dire, sans aucun doute possible, lorsque Satan-Lucifer, enfin libre et vainqueur, règnera. Le troisième âge, ce sera la chute des religions, des dernières idoles. Alors, comme le Père a enseveli l'armée de Pharaon dans la mer, comme le Fils a brisé le front des Césars sous le poids de la croix trop lourde posée sur leur couronne, ainsi le Saint-Esprit (Lucifer ?) « doit balayer de la terre par son souffle terrible tous les voleurs (?) et tous les bourreaux (?) pour faire place au banquet des enfants de Dieu (de Satan ?) » (*C. G. M.* p. 23).

Bien, car nous souhaitons tous que le règne des enfants de Dieu, des esprits de justice et de fraternelle bonté s'établisse, que soient balayés par l'Esprit-Saint, les voleurs et les menteurs, et que les bourreaux disparaissent enfin, faute d'assassins à châtier. Nous souhaitons tous que, pour la paix, soient chassés des Deux Idées tous les sectaires de mauvaise foi. Et vous, prêchez, apôtre Lévi, bon apôtre, annoncez la suppression des bergers, surtout quand vous aurez pris la subtile précaution, comme vous faites, de les mettre dans le même sac que les bouchers. Ainsi le sac est bon à jeter à la mer. (cf. *C. G. M.* p. 32)

Celui qui siège entre Iakin et Bohas connaît et approuve le but social de la maçonnerie occulte. But de simple pitié, dit l'abbé Alphonse-Louis-Constant, devenu Eliphas Lévi Zahed. Mais ce raisonneur si adroit commet une imprudence ; il rend nettement les « vrais adeptes » solidaires de « ces associations qu'on traitait de subversives de l'ordre public, et qu'on a toujours accusées de conspiration contre les trônes et les autels. » (*R.* p. 406).

Tenons-les, nous aussi, pour solidaires. La question des doctrines d'un certain ésotérisme en sera plus claire. Eliphas Lévi fut d'ailleurs, assez tard, franc-maçon. Mais ne s'en serait-on pas douté ? A cause, d'abord, des déclarations sympathiques aux F∴ M∴ que l'on trouve dans le *Grand Arcane* et surtout dans *le Catéchisme de la Paix* où il oppose constamment « les croyances universelles et la charité commune » maçonnique aux anathèmes catholiques (*C. de*

la P. p. 5). Son grand regret, c'est que le pape ne soit pas nécessairement le grand-maître de la Franc-Maçonnerie (*Catéch* p. 79). « Mais les rites maçonniques inquiètent encore l'eglise de Rome, car elle sent qu'il y a là une puissance qui lui échappe. Cette puissance, c'est la liberté de la conscience humaine », écrit-il dans le *Grand Arcane* et il pose ainsi l'un en face de l'autre, les Deux Dogmes.

On aurait pu encore deviner la parenté maç.·. d'Eliphas en comparant ses idées et celles de la Maçonnerie.

« Dieu est en nous, le seul Dieu c'est l'homme » disent les maçons (voyez le tableau-résumé de *Satan et Cie*, par Rosen) et Eliphas dit aux hommes : « Dieu est en vous » (*Bible de la Liberté*, p. 189). Et il ajoute : « Et maintenant pourquoi me dites-vous de vous montrer le Père ? Regardez-vous vous-mêmes, et vous aurez vu le Père ; regardez-moi, et vous aurez vu Dieu ». O Dieu Eliphas, crée donc un grain de blé.

La grande idée commune du prêtre A. L. Constant et des Maçons, c'est l'anticléricalisme. Pour l'un comme pour l'autre, l'anticléricalisme, voilà le grand arcane.

Ici encore, Eliphas est fidèle à sa bonne méthode noire d'inversion des termes que Nietzsche découvrira sous le nom de « Transmutation de toutes les valeurs » et qui est ici celle de l'hypocrisie, du mensonge et de la mauvaise foi.

On a dit : le catholicisme est la religion de Dieu. Il reprend la phrase et la retourne, hop là ! « Les meilleures cérémonies, selon le grimoire d'Honorius, sont celles du culte catholique, et en effet, de l'aveu même du père Ventura, le diable est né des œuvres de ce culte ». (*Grand Arcane*, p. 91).

On a dit que le pape était « le représentant de Dieu sur terre » et que l'Eglise avait à combattre l'Antéchrist, la Bête. Retournons : « Les anathèmes sont les actes de la papauté de Satan ». (*Gr. Arc.* p. 179) « L'Antéchrist est cette bête... (et il applique cela à l'empire de Babylone, l'Eglise chrétienne) sa tête se chargeait d'une triple couronne et il était ivre du sang des martyrs » (*Bible de la Liberté*, p. 207 et 205, éd. 1896).

On a vanté les Saintes chrétiennes. Dans le miroir noir, cela se lit : « Marie Alacoque est pire que Messaline » (*Gr. Arc.*, p. 162). Pour ce qui est des martyrs, le mage n'en admet qu'un : Jean Huss. Quant aux autres, ceux du catholicisme, c'est pain bénit si on a supprimé ces gêneurs : « Je ne déteste rien tant que les persécuteurs, si ce n'est les martyrs, disait le bourru P. J. Proud'hon, et s'il voulait parler des martyrs turbulents, iconoclastes, renverseurs d'autels et blasphémateurs publics des dieux de l'empire,

je suis assez de son avis ». (*Catéchisme de la Paix*, p. 95).

La messe ? Eliphas écrit, lui prêtre et évocateur d'ombres (Cf. le *Rituel)*, une phrase dangereuse pour lui-même : « Volontaires ou involontaires, les évocations sont des crimes ». (*G. A.* p. 222) et la messe est une évocation, explique-t-il.

Bref, rien ne reste blanc dans l'Église assassine, menteuse, calomniatrice (cf. *Catech. Paix*, p. 66-67). L'Evangile est un tissu de légendes et d'allégories qui font agir et parler leur héros « d'une manière déraisonnable » (*Catech. P.*, p. 46 . La théologie c'est « l'explication délirante de ce qui est inexplicable ». (*Cat. P.* p. 9).

Au dogme on concèdera qu'il n'est absurde que parce qu'on le présente tel aux imbéciles et qu' « il vaut mieux croire à des absurdités que de ne croire à rien, il vaut mieux encore être une dupe qu'un cadavre ». (*G. A.* p. 339). Le dogme, après tout, pour les aveugles, c'est encore de la lumière. « Le dogme catholique, c'est-à-dire universel, ressemble à cette nuée qui précédait les Israélites dans le désert, obscure pendant le jour et lumineuse pendant la nuit ». (*G. A.* p. 357).

Le tout est agrémenté d'objections de commis-voyageur à table d'hôte et on s'étonnerait, s'il n'y avait la raison de mauvaise foi, de voir l'ecclésiastique qui écrivit le *Dictionnaire de Littérature chrétienne* accuser le christianisme de crimes et d'intentions criminelles ou stupides comme on en voit « dénoncer » dans les Loges de province et les Congrès maçonniques régionaux.

E. Lévi fait deux parts : 1° la folie (il insiste sur la folie), la persécution, l'aveuglement, l'égoïsme, la colère, la haine, l'assassinat, le mensonge ; 2° la prudence, le bon sens, la raison, la justice, la solidarité, l'harmonie, la paix. Il donne la première part au christianisme, et, tranquillement, la seconde à ses ennemis, aux ennemis « du fanatisme et de l'obscurantisme ».

A Eliphas Lévi, comme à la franc-maçonnerie, on pourrait assez facilement céder sur le point de l'anti-cléricalisme et de l'anti-despotisme, s'il ne s'agissait vraiment que d'anti-cléricalisme et d'anti-despotisme. Un lecteur non prévenu pourrait s'y laisser prendre et approuver. Mais il ne s'agit pas seulement de cela.

Ce qu'Eliphas cherche à faire, ce n'est pas seulement à déclarer la guerre aux mauvais prêtres, à chasser les marchands du temple et les simoniaques de Rome, ce qui serait un plan sublime. Par les prêtres, il veut atteindre le christianisme, par le christianisme il veut atteindre Dieu, maître et ennemi de Satan.

« Ni Maître » nous ne savons si c'est possible, mais on peut y souscrire. « Ni Dieu », c'est autre chose. Et c'est de Dieu surtout qu'Eliphas ne veut plus.

Peu de lecteurs sans doute gardent encore leurs illusions sur les intentions du maître de l'occultisme contemporain. S'il en est, qu'ils se posent cette dernière question : Si ce n'est pas contre Dieu, contre la doctrine même du Christ qu'Eliphas a combattu, s'il n'a guerroyé que pour la justice, la raison et la pureté de l'Eglise,pourquoi, assez longtemps avant la fin de sa vie, a-t-il demandé très humblement pardon au pape pour tous ses livres ?

Il y avait dans ses livres des crimes véritables,non contre l'Eglise, ce qui pour l'Eglise même, ne serait qu'à moitié grave, mais contre Dieu lui-même. Nous l'avons assez montré et Eliphas a résumé tous ses torts en rendant le mage solidaire du franc-maçon.

Est-ce à dire que le moyen du mage est le poignard, que son but peut se formuler L. P. D. : *Lilia pedibus destrue*, *Latro pontifex deleatur* (de Guaita, *Clef Magie Noire*, p. 298) ? Eliphas, qui n'aime pas les déclarations brutales, prévoit qu'on pourrait le lui demander et, sans indiquer d'autre signification, il dit simplement que Cagliostro a donné du trigramme maçonnique L.·. P.·. D.·. une explication ridicule et odieuse (*C G. M.* p. 215). Ici, des écrivains compétents pourront prendre la parole, d'autres pourront répondre ; nous sommes retombés dans le grand problème maçonnique.

Avoir montré que le mage et le maçon sont frères, c'est déjà avoir éclairé la valeur morale de la doctrine du mage.

La valeur pratique :

Le mage d'Eliphas peut-il exister ; un homme peut-il être puissant au point de changer le monde par un acte de sa volonté ? Il ne faut pas nier *a priori* la possibilité de la puissance magique. Seulement on peut croire que, si elle existe, elle est inutile, dangereuse, mauvaise.

Le mage peut se transporter en astral. Pour voyager ? A quoi bon, lorsqu'on a le chemin de fer et l'automobile. Pour s'introduire partout et épier ? N'a-t-on pas les recommandations et la police secrète ? A quoi bon commander à la foudre ? Pourquoi transmettre magnétiquemeut la pensée, puisqu'on peut la transmettre télégraphiquement, par les ondes hertziennes ? Ressusciter les morts ? Cela serait utile, oui, mais si des mages l'ont fait, à quel prix ? Fabriquer de l'or avecdu plomb ? Mais avant d'avoir trouvé la poudre de projection, que d'or dépensé. L'Or, voilà le grand agent magique ; la clef du coffre-fort est aujourd'hui plus utile que la clef de Guillaume Postel et il n'est pas de pan-

tacle qui ouvre plus de portes qu'une image de banque. L'homme riche est plus puissant que le mage et il n'a d'égal en liberté que l'homme qui a pu renoncer à la richesse.

Ils le savent bien, les fils éxotériques de la magie, ceux qui, n'ayant même jamais entendu prononcer le nom d'occultisme, ont fait entrer dans leur âme tous les désirs du mage. Aussi n'est-ce plus la clef de Guillaume Postel qu'ils cherchent, c'est celle du coffre-fort, Et là, ils « veulent » et ils « osent ». L'Or et la Science sont deux idoles qui rendent sur beaucoup de points superflue la Magie d'Eliphas Lévi, comme le ballon rend superflue la montgolfière.

Puissance vaine donc, que celle de l'adepte, mais mauvaise aussi, car s'il peut être prématuré de la nier comme puissance, on peut être à peu près certain, jusqu'à démonstration du contraire, qu'elle n'existe pas comme puissance humaine. Or, elle ne peut venir d'un Dieu, puisqu'elle s'insurge contre tout Dieu ; de la nature ? Mais la nature est-elle l'ennemie de Dieu ? Et il s'agit bien d'une puissance ennemie. Serait-il alors si ridicule de dire que si elle est, c'est comme puissance satanique et qu'elle vient non de l'empire sur l'électricité magnétisée universelle, mais bien de Celui qui aveugle par l'orgueil ses adorateurs et les laisse ensuite périr misérables ? Ceux qui nient son existence sont-ils bien sûrs de leur opinion et n'ont-ils jamais, dans la voie occulte, pâli et frissonné devant certains phénomènes obtenus par une force qu'ils ne se connaissaient pas ? Sont-ils sûrs que le Mal n'existe pas et n'est pas un maître inconnu qui commande aux faibles et aux orgueilleux ?

Non, il ne faut pas être mage. Il ne faut pas sacrifier sa vie à poursuivre un sceptre illusoire. Il ne faut pas avoir pour but de sortir de l'humanité pour la dominer. Le mage n'est point d'autre espèce que chacun de nous : une petite chose nue et misérable, soumise à la vie et soumise à la mort et pour qui subsister et se tenir l'esprit et l'âme en propreté est déjà une bien assez lourde tâche.

Mais ici on n'a voulu que montrer ce qu'est le mage selon la formule Eliphas. Ce sera peut-être suffisant pour écarter de son chemin quelques enthousiastes irréfléchis.

Pour ce qui est de discuter avec les ennemis, cela serait bien inutile. En pareille matière, on se heurte à trop de pré-jugés, à trop de convictions chères pour pouvoir paisiblement opposer des raisonnements à des raisonnements. Quel Kadosch, cousin de l'adepte parfait, se convertirait ? Et quel cardinal irait sur la foi d'un syllogisme spécieux baiser l'autre face de l'autre Dieu ?

Mais on peut dire à tous ceux qui ne sont pas indifférents à leur cause et à leur fin : il y a dans le monde Deux Idées, *il faut choisir*. Voulez-vous croire qu'il y a un bien et un mal, et que le bien est le bien, le mal, le mal ? Voulez-vons croire que le bien est le mal et le mal, le bien ? Voulez-vous croire qu'il n'y a ni bien ni mal ? Dans le premier cas, vous serez idéaliste ; dans le second, satanique ; dans le troisième, néo-païen ; vous pourrez prendre les noms de Chrétien, de Mage ou de Surhomme.

Il faut choisir. Cherchez une harmonie entre un idéal humain et un autre idéal humain, mais ne cherchez pas à harmoniser la vérité et le mensonge ; or l'une certainement des Deux Idées opposées est fausse.

Souvenez-vous qu'Eliphas ment souvent.

A la séance de clôture d'un des derniers convents maçonniques, M. Debierre, professeur à la Faculté de Médecine de Lille, prononça un discours très net (*Petit Méridional,* 1er vendémiaire, an 115). Il y opposait Dogme à Dogme et principe à principe : Il y tuait Dieu et l'âme humaine, il y exaltait les facultés physiques, il y prêchait l'intolérance pour forcer les femmes et les enfants à la *liberté* de conscience ; lorsqu'il y parlait de fraternité, on avait le droit d'être inquiet.

Dans le *Matin* (14 septembre 1908), M. Aulard déclare qu'il n'y a pas de neutralité scolaire possible et que la doctrine d'Etat ne peut que combattre la doctrine d'Eglise.

Choisissez donc, pour combattre. Non entre le pape et Eliphas Lévi, mais entre le bouc de Mendès qui dit en montrant le ciel : *Solve*, détruis ; en montrant la terre : *coagula*, matérialise ; et le Précurseur angélique de Léonard qui montre avec un divin sourire le signe de sacrifice formé de deux tiges de roseau.

(à suivre) FERNAND DIVOIRE.

Constatations

Avec sa cruelle clarté ma conscience
A longtemps scruté dans mon cœur l'intime nuit,
J'ai de mon propre mal une entière science,

Je sais que la vertu jamais en moi n'a lui,
Et que, dans sa stérilité, ce cœur avare
Ne peut prodiguer nulle joie autour de lui.

Mais si, dans mon indignité, je me compare
A vous autres, bourreaux acharnés et sournois
De tout ce que le monde offre de vraiment rare,

Je sens que ma nature échappe à votre loi !
Et je n'éprouve à vous haïr aucun scrupule
Car je vous sais encor plus bas et vils que moi.

Je sais sous quelle lâcheté se dissimule
L'affreux besoin de torturer les êtres grands
Qui rend votre âme aussi féroce qu'elle est nulle ;

Je sais qu'en vous s'irrite un désir de tyran,
Que votre esprit stupide et mauvais se délecte
A profaner nos plus précieux talismans ;

Qu'il n'est nulle beauté que votre œil ne suspecte,
Que sous le masque de l'amour vous abritez
La cruauté, la fausseté la plus abjecte ;

Je sais qu'on souffre en proie à vos iniquités !
Je sais qu'un cœur voulant s'ouvrir et se répandre
Se heurte et se meurtrit à vos aspérités,

Je sais ce que de vous on peut toujours attendre :
Que vous rabaissez tout, que vous salissez tout,
Que l'on ne peut vous regarder et vous entendre

Sans sombrer dans un vaste océan de dégoût,
Qu'on cherche en vain le Bien, en ces lieux lamentables,
On n'aperçoit que vos maudits forfaits partout :

Laideur,douleur, tableaux d'horreur qui nous accablent,
Le Mensonge, des abattus, des opprimés,
Le mal, la boue.... Ah ! Vie ! Hommes impitoyables !

Qu'avez-vous fait de moi qui voulais vous aimer ?

EDMÉE DELEBECQUE.

Le Tartuffe de Molière et le Foyer de MM. Octave Mirbeau et Thadée Nathanson

La première du *Foyer* était attendue avec presque autant d'impatiente curiosité que celle de *Chantecler*. Un procès retentissant où l'on ne s'exprimait que par allusion, afin de ne pas déflorer l'œuvre, avait créé une sorte de légende autour de cette comédie. Peu à peu l'opinion s'était accréditée que, pour susciter le veto de monsieur Claretie, il fallait que la pièce fût un chef-d'œuvre. Peut-être que les coupures, les remaniements, la suppression d'un acte entier n'ont pas été sans produire quelque incohérence dans ce qui subsiste des trois actes rescapés. Quoi qu'il en soit, le public a été déçu. Sa déception provient en partie de ce qu'il n'a pas trouvé dans cette pièce le râgoût de scandale que le procès faisait pressentir ; les manifestations des premiers soirs étaient organisées à l'avance, il a bien fallu les utiliser. Mais le grand public est resté froid. Dans cette froideur, il entre aussi de ce malaise spécial, qu'éprouve un honnête homme, égaré seul dans un milieu exclusivement composé de crapules. Ce malaise est aggravé encore par la vaine tentative qu'ont faite les auteurs de nous attendrir, ne fût-ce qu'un moment, sur des personnages irrémédiablement antipathiques.

Pourtant cette pièce reste curieuse par ses intentions et ses tendances. Des tronçons mis à la scène et de la reconstitution qu'en a donné l'*Illustration* on peut juger que cette comédie veut être une étude de caractère et une satire sociale. Satire contre la charité bourgeoise, le pharisaïsme bourgeois, la tartuferie bourgeoise. La pièce pourrait avoir un sous-titre : *L'Imposteur* et les auteurs ont, sans le vouloir peut-être, incarné dans le baron Courtin, le Tartuffe du XX[e] siècle.

Comme Tartuffe le baron Courtin est un dévot pour qui la dévotion est une carrière. Comme lui il sait.

« Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère ».

Tous deux professent d'ailleurs les mêmes principes et parlent presque le même langage. Après avoir conseillé un petit chantage aux dames quêteuses du Foyer, le baron Courtin s'écrie : « On peut tout faire au nom de la Charité !» c'était l'opinion de Tartuffe s'excusant d'accepter la donation d'Orgon parce qu'il craint :

Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du Ciel et le bien du prochain.

Dans l'acte I, scène VI, Courtin s'adressant à un jeune écrivain lui recommande : « Retenez bien ceci : Rien n'est capital pour le maintien de l'ordre comme de taire le mal. Il est beaucoup moins important de faire le bien que de taire le mal... taire le mal .. taire le mal... l'empêcher si l'on peut mais surtout le taire. »

Et Tartuffe acte IV, scène 5 :

Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait ;
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

Mais s'ils pèchent ou laissent pécher en silence Tartuffe ni le baron Courtin n'aiment à donner sans éclat :

L'un s'est spécialisé dans la charité officielle, l'autre recommande à voix haute :

Si l'on vient pour me voir je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

Deux cents ans ont passé depuis Tartuffe sans que son caractère se soit modifié. Mais il a su s'adapter à de nouvelles conditions d'existence.

Ce n'est pas au siècle des trust que Tartuffe s'amusera à distribuer quelques deniers recueillis par lui-même : Il a organisé la charité à l'exemple des grandes entreprises commerciales ou industrielles. Il centralise dans sa caisse le produit d'innombrables quêtes. Il a des prisonniers à lui et qui lui rendent au centuple ses aumônes, dès ce monde.

La religion de Tartuffe comme sa charité a évolué depuis le XVIIe siècle. Il ne s'agit plus de cette pieuse dévotion qui n'avait pour but que le salut de l'âme. Le baron Courtin ne soupire pas ni ne lève les yeux au ciel, ni ne marmotte des prières. C'est que le catholicisme depuis Louis XIV a

pris une signification politique : de là vient que Tartuffe est sénateur. Par là même la religion est devenue le privilège d'une classe ; aussi Tartuffe a-t-il été porté par des influences mondaines au fauteuil d'académicien. Le nouveau Tartuffe ne tire pas profit des opinions qu'il affiche en s'insinuant dans une famille : Il manœuvre sur un champ plus large : C'est la direction d'un parti que lui a valu son catholicisme nationaliste; il exprime une hypocrisie collective : celle de la classe conservatrice dont il est le défenseur et le soutien. Ainsi la pièce de MM. Mirbeau et Nathanson prend-elle une signification sociale tandis que celle de Molière restait simplement humaine.

Plus encore que dans la façon de comprendre la religion Tartuffe a changé dans le gouvernement de son cœur. Ce qu'il avait à craindre par dessus tout au temps de Molière, c'était qu'on le convainquît de paillardise. La marque du bon chrétien était à cette époque la chasteté. Si bien que le terme de libertin voulait à la fois signifier impie et débauché. Mais nous savons que les choses ont changées depuis et qu'on passe à un homme du monde bien des faiblesses pourvu qu'il défende la bonne cause. Courtin ne dissimule donc pas son penchant à la grivoiserie. Ce n'est pas lui qui ferait mettre un mouchoir sur le sein de Dorine.

Belair. On m'a reproché certaines hardiesses ... dans la peinture des choses de l'amour.

Courtin. Elles ne me choquent pas, elles ont de la grâce. Il ne se sent donc tenu à aucune pruderie. Aussi est-ce l'argent qui tient dans *Le Foyer* la place qu'occupait dans l'*Imposteur* toutes les intrigues d'amour. Et cela est encore une des marques du siècle. Les préoccupations galantes ont cédé le pas au souci de gagner de l'argent ou du moins de s'en procurer. Mais à mesure que l'argent prenait plus d'importance dans la société, nous sommes devenus plus délicats sur la question pécuniaire. Au temps de Molière on ne s'inquiétait guère d'où venait la fortune. Le roi, le jeu (1), les femmes (2) en étaient les sources très ordinaires

---

(1) Le marquis de Langallery raconte dans ses mémoires comment ayant perdu les faveurs de madame de Maintenon il en fut réduit à vivre du jeu.

« Cependant le Lance-Cayet, qui était mon jeu favori et même l'unique que je jouasse, était la partie ordinaire au Quartier du Prince. J'y coupais toujours, lorsque je m'y trouvais au commencement du jeu et j'en sortais rarement sans profit. C'était une ressource que me refusait mon patrimoine : et c'est par ce moyen que j'ai soutenu la belle figure que j'ai toujours faite à l'armée, beaucoup au-dessus des officiers de mon rang, qui avaient dix fois plus de bien que moi... Outre que c'était ma ressource comme je viens de l'avouer, j'avoue encore que

et très avouées. Le point d'honneur de l'échéance était inconnu. Aujourd'hui c'est d'après sa conduite financière que nous jugeons l'honnête homme.

D'où la nécessité pour Courtin de paraître un homme intègre et c'est une malhonnêteté financière qui fait se démasquer Courtin comme c'était un égarement des sens qui perdait Tartuffe. Mais comme nous avons eu depuis Molière vingt ans de théâtre libre et de comédie rosse, l'imposteur n'est plus confondu publiquement pour le triomphe des gens de bien : c'est en secret, devant sa femme qu'il lève le masque pendant une minute d'exaspération.

Courtin. Vous êtes comme l'abbé Laroge... le pauvre homme ! ne voulait-il pas s'adresser à la nonciature ? Et il y croit... il croit aux miracles... aux saints... à la pitié de l'Eglise... ces calotins !

Baronne Courtin. Oh !

Bien plus, au lieu que Tartuffe était conduit en prison, le baron Courtin, après quelques angoisses qui ne parviennent pas à nous attendrir, finit par se tirer d'affaires par une série de louches et honteux marchandages. C'est ce dénouement destiné à effarer le bourgeois qui déséquilibre d'ailleurs toute la pièce. Dès le milieu du second acte nous apprenons que Courtin est acculé à rendre des comptes et qu'il lui manque trois cents mille francs. Le reste de la pièce — la moitié — n'est plus rempli que par une négociation avec le gouvernement afin d'éviter des poursuites et par les démarches du baron pour trouver de l'argent.

Ce n'est plus, comme l'a fait remarquer Régis Gignoux dans *Paris-Journal*, qu'une pièce de ventres-dorés où le baron Courtin joue pour la millième fois le rôle du financier véreux et la baronne Courtin le rôle non moins connu

---

c'était celle de mon épouse, à qui j'envoyais de temps en temps quelques centaines de Louis d'or ». *Mémoires* du marquis de Langallery — La Haye 1743.

(2) « Depuis ce jour-là, Madame de P. redoubla pour moi ses empressements..... et j'étais en état avec ce qu'elle me donnait et la pension de ma famille, de paraître dans le monde avec toute l'aisance que peut souhaiter un jeune homme ».

Mémoires du marquis de Vaudreville par le marquis d'Arges à La Haye, 1748.

« Madame de P** me fit présent de trois cents pistoles et d'un fort bel équipage » ibid.

« Elle est, comme vous savez, encore fort aimable. Je savais de plus qu'elle était généreuse : et pour un officier qui n'avait pas été trop heureux pendant la campagne, c'était là une fortune très honnête ». ibid.

de la femme qui sauve son amant par un chèque de son mari ou même son mari par un chèque de son amant.

C'est à cette dernière manœuvre que nous assistons cette fois non sans que cette intervention déséquilibre encore la pièce. Car pour préparer ce dénouement MM. Mirbeau et Nathanson nous ont fait dès le commencement assister à la poursuite de la baronne par le banquier Biron. Si bien que le public finit par se demander si le foyer auquel il est fait allusion de temps en temps n'est pas simplement le foyer conjugal du baron Courtin. C'est en effet le ou les adultères de la baronne qui occupent le premier plan.

Molière prouve encore sa supériorité dans la peinture de l'hypocrisie en ce que son Tartuffe ne vole pas Orgon. Il ne vole pas la cassette.il n'enlève pas la fille : Il se fait donner la fille, l'argent, la cassette. Que le baron Courtin s'enrichisse pieusement, que son entreprise de charité ressemble à une adjudication pénitentiaire, très bien ; que toute sa carrière, toute sa fortune, tous ses honneurs lui viennent au nom des pauvres, encore mieux. Mais faire du baron Courtin un escroc, c'est le ravaler au nombre de ces chevaliers d'industrie qui vont quêter pour fournir l'eau baptismale aux missionnaires du Sahara ou qui se font payer les droits de chancellerie d'un ordre qu'ils ont créé.

Cela rapetisse et défigure le caractère de Courtin au lieu de l'accentuer. Le Tartuffe ne doit pas se mettre dans le cas de passer en correctionnelle. Il faut qu'il soit irréprochable selon la lettre.

Le « Foyer » aurait pu être unebelle comédie de caractère selon la formule classique. MM. Mirbeau et Nathanson ont préféré en faire une Cloaqua maxima de la haute société. C'est dommage.

PIERRE CHAINE.

Notules

Quand on me parle d'une femme accomplie ou d'un homme parfait, je pense aussitôt aux personnages du musée Grévin. On s'asseoit près d'eux, croyant qu'ils sont vivants et on ne tarde pas à s'apercevoir de sa méprise.

*
* *

Le meilleur moyen d'être quelque chose aux yeux des gens du monde, c'est de n'être rien du tout à ses propres yeux.

*
* *

Elle allait vendre une bibliothèque superbe héritée des siens ; elle avait vingt-cinq ans.

Je lui dis :

— Au moins, ne vous défaites pas des classiques.

Elle me répondit :

—Voyons, mon cher, lit-on les classiques à mon âge ?

*
* *

Si les femmes se défendent vivement quand on les sollicite d'amour, c'est pour épuiser d'un coup leurs résistances et pouvoir se dire avec la satisfaction de la faute accomplie : « J'ai fait tout ce que j'ai pu. »

*
* *

Les honnêtes gens se pressent toujours trop de montrer leur probité aux coquins et de les chasser ; sans cette hâte fâcheuse, les uns et les autres finiraient inévitablement par trouver un terrain d'entente.

*
* *

Si je veux juger de la valeur intellectuelle de quelqu'un, je le conduis devant une belle chose. Il se tait ou il bavarde.

*
* *

Il y a quelque chose de pire que la douleur elle-même, c'est de sentir votre douleur vous échapper.

*
* *

Deux sortes de personnes sont insupportables en conversation : celles qui finissent vos phrases, celles qui vous empêchent de les commencer.

*
* *

Lorsque les gens conviennent avec bonne grâce de leurs ridicules, ceux-ci ne sont plus à nos yeux que de légers travers et nous sourions, remplis d'indulgence, de ce qui provoquait nos railleries.

*
* *

Nous pouvons écarter certaines pensées honteuses ou abominables ; n'empêche que nous les avons eues. En passant, elles nous ont brûlés un peu et laissent leur empreinte.

*
* *

A trop voyager et à connaître trop de femmes, on se fait une âme basse et un cœur banal. Dans l'un et l'autre cas, on ne s'aperçoit plus... de la chambre d'hôtel.

*
* *

Les imbéciles tiennent à leurs idées ; c'est qu'ils en ont peu.

*
* *

Dans une monarchie, il y a les grands et les petits ; dans une république, il y a les petits et les gros.

*
* *

Lui. — Vous ne l'aimez pas ?...

Elle. — Ce garçon là, mais il ne respecte rien... excepté moi.

*
* *

Le respect humain est le renoncement de soi que consent un imbécile au profit de gens plus bêtes que lui.

*
* *

Un poète qui manque d'inspiration ou qui ignore son métier, m'agace à la manière de ces gens du peuple qui emploient quelques mots pompeux et compliqués qu'ils sont fiers de connaître et dont ils ignorent le sens.

*
* *

Ce n'est pas en imitant leurs qualités que nous flattons le mieux les gens.

*
* *

Soyez heureux, on vous le pardonnera. Mais ne vous avisez pas d'être malheureux.

*
* *

On reconnaît la valeur des gens à la qualité des éloges qu'ils apprécient.

*
* *

Une haine durable est aussi belle qu'un long amour. Les deux choses réclament une qualité éminente : la persévérance.

*
* *

Ne nous moquons pas des petits travers et des légers défauts de ceux avec lesquels nous sommes destinés à vivre. Si peu que ce soit, nous les prendrons à notre tour.

*
* *

Il y a une sorte de bonheur infâme et vil qui est fait de la comparaison de son état avec celui des autres moins fortunés.

*
* *

Certaines femmes se donnent ; d'autres s'abandonnent ; d'autres se livrent. Beaucoup d'hommes ne font pas la différence.

*
* *

Bien des gens ressemblent à certains livres. Ils ne valent pas la peine d'être lus et on s'en aperçoit dès qu'on a tourné les premières pages.

*
* *

L'égoïsme est un fort vilain défaut, mais il a ceci de bon qu'on ne peut pas le dissimuler. Qu'il le veuille ou non, l'égoïste vous a tout de suite prévenu de son caractère.

*
* *

Beaucoup affirment « se connaître » à chaque instant. Comment osent-ils se montrer ?...

*
* *

Il n'y a qu'une espèce de voleur que nous ne poursuivons pas et à laquelle nons permettons d'étaler le produit de leurs rapines et d'en jouir impunément : ce sont les parvenus.

*
* *

Etre reconnaissant constitue une originalité, une élégance assez raffinée. Quelques-uns montrent leur gratitude

avec le même sentiment qui leur fait arborer des cravates inédites.

*
* *

Qu'il faut d'affectation pour paraître naturel... Heureusement !

*
* *

Certains ont de l'honnêteté et de la moralité à la manière de ces pauvres qui ne portent pas de chemise, mais vous montrent un plastron de linge dans l'échancrure de leur veston.

*
* *

Les crétins jugent volontiers les personnes supérieures. Ils s'imaginent ainsi les égaler.

*
* *

Quand on sait se taire jusqu'à trente ans, on a bonne chance d'être écouté de trente ans jusqu'à la fin de sa vie.

*
* *

Les femmes nous surprennent souvent ; je suis certain qu'elles se surprennent elles-mêmes beaucoup plus souvent encore.

*
* *

Avoir du caractère... cela vous conduit jusqu'au bout du monde ou vous oblige à ne pas sortir de votre chambre.

*
* *

Le principe du suffrage universel est le même que celui des grands industriels. Prises en gros, les consciences se vendent au rabais.

*
* *

Il y a une façon de faire le bien... Elle consiste parfois à ne pas faire le mal.

*
* *

Je ne manque jamais de lire ce que j'écris à certaines gens. Quand ils m'approuvent, je sais que ma prose ne vaut rien.

*
* *

Nous mentons parfois pour simplifier notre vie. Presque toujours elle se trouve du coup plus compliquée.

*
* *

Une vieille femme de beaucoup d'esprit m'a déclaré :

— Le monde est si ennuyeux qu'il faut y aller le plus jeune possible pour s'y habituer.

*
* *

Il faut empêcher nos passions de flamber en nous ; elles nous consumeraient. Prenons garde de les couvrir parfois de cendres. Nous serons tout heureux de nous réchauffer à leur feu adouci et soigneusement conservé, durant la vieillesse.

*
* *

Le seul moyen que les femmes aient d'être raisonnables, sages et prudentes, c'est qu'elles aient la déraison et commettent l'imprudence et la folie d'aimer. Elles acquièrent ces qualités par l'obligation de sauvegarder leur amour.

Albert DE BERSAUCOURT.

A propos d'une conception moderne de la Démocratie

L'auteur de la *Démocratie vivante*, M. Deherme, m'a récemment injurié, ce n'est pas une raison pour cacher la grande valeur de son ouvrage. L'antinomie d'un écrivain appréciable et d'un homme susceptible de correction n'est pas irrésolvable, le phénomène est vulgaire, trop vulgaire, mais il étonne toujours un peu. Une de mes admirations intellectuelles, le prince Pic de la Mirandole disait : *Peccant qui dissidium cordis et linguæ faciunt.* C'est vrai, ils sont coupables ceux qui ne mettent pas en harmonie la pratique avec le discours. Aussi conseillerais-je à mon adversaire, puisqu'il cherche à élever le peuple, à ne pas oublier l'enseignement de la courtoisie qui est déjà une forme de socialité. L'acte auquel je fais allusion, — et qui n'aura aucune influence sur mon jugement, le lecteur en soit prévenu ! — est d'autant plus difficile à qualifier que l'homme n'avait pas lu mon article — qui ne concernait ni lui ni ses idées — préférant sans doute écouter des rapports malveillants. De ce fait l'impression m'était restée qu'il y avait de par ce monde un M. Deherme que les gens raisonnables devaient compter parmi la phalange des calomniateurs et des imbéciles et l'impression avait été pénible, cette phalange est déjà si nombreuse ! Heureusement, son livre, qui est un des meilleurs, — en même temps un des plus mauvais et je dirai pourquoi, — sur la question de la Démocratie, oblige à revenir sur une telle opinion. En effet, quelle n'a pas été ma surprise, en parcourant tout d'abord les pages qui motivent cet article, de constater des ressemblances entre les idées de M. Deherme et les miennes, sur certains points importants.

Toutefois, pour obéir à la loi de variété probablement, nous ne nous rencontrons pas sur le terrain religieux.

Comment pourrais-je m'y rencontrer n'ayant pas, vis-à-vis du Catholicisme, ce respect insolent dont, çà et là, comtiste, notre sociologue laisse apercevoir le vestige. Il faudrait avoir cette souplesse d'esprit, privilège des sophistes, qui permet d'acquiescer à la vérité comme à l'erreur. C'est impossible, j'ai en ma possession le critérium de la Vérité ; pour moi, Dieu, la Religion catholique et pas d'autre, sont les bases essentielles sur lesquelles s'établira la Démocratie. Entendre alors que de tels principes sont des mensonges me révolte et lorsque je lis que ces « mensonges » doivent être entretenus pour les services qu'ils ont rendus ou qu'ils rendent momentanément à la Société, je m'indigne. Ces Comtistes sont des gens extraordinaires ! L'Humanité, écrivait leur Pape, se substitue définitivement à Dieu, sans oublier jamais ses services provisoires. On dirait qu'il parle d'un fonctionnaire mis à la retraite... Nous ne pouvons nier l'influence d'Auguste Comte qui de son côté a rendu cependant un service — si j'ose m'exprimer ainsi — à ce Dieu que son cerveau atrophié ne comprenait pas : Il le prouva par l'absurde, comme affirmait excellemment l'illustre M. de Blainville.

Cette influence s'est évidemment exercée sur la pensée de M. Deherme ; dommage ! il y a de la bonne volonté, de l'esprit d'apostolat chez cet auteur et je regrette que son intelligence se révèle aussi robuste dans la sottise qu'elle est lucide sur les nécessités *humaines* de la vie sociale.

Nos principes philosophiques ne sont pas les mêmes non plus ; il semble que M. Deherme garde quelque dédain pour la métaphysique ; et toute sa philosophie tient dans le mot « Action ». Sans doute, je cherche à atténuer la faute, cette attitude est-elle causée par le vice de certains idéologues qui mutilent l'homme pour ne s'adresser qu'à sa raison en négligeant l'ordre pratique. Quoi qu'il en soit, lorsque cet auteur énonce : La vérité s'élabore péniblement dans l'action, toute vérité est dans l'action, je me sépare de lui comme de tous les novateurs qui mutilent à leur tour l'homme pour ne le voir que dans la manifestation de son énergie. De ce que l'homme est ici-bas pour agir, aucun raisonnement ne force à conclure qu'il ne doit pas d'abord chercher à connaître la loi directrice des mouvements. *Rien n'est voulu qui ne soit auparavant connu*, dit un vieil adage dont la vérité n'a pas encore été usée quoiqu'il ait été répété bien souvent. Et lorsque M. Deherme redit avec admiration cette parole d'Auguste Comte : *l'esprit métaphysique est radicalement incompatible avec le point de vue social*, je juge que le sociologue peut être un songe creux au même titre qu'un abstracteur de quintessence, celui-ci pour bâtir des mondes qui s'évanouiront avec la pensée en fuite,

l'autre pour surprendre le bon sens qui exige une cause à l'effet, un principe à l'application.

Cependant, « la Démocratie vivante » est un des meilleurs livres que j'aie lus sur la question sociale et je ne m'en dédis pas quoiqu'il soit incomplet. Tel qu'il est, nous espérons bien qu'il sera lu par une multitude. Les vérités ne s'y trouvent pas avancées une à une, elles sont entassées par gerbes. La nécessité de le publier s'imposait donc et surtout à notre époque où les problèmes de politique sont si vivement et si partialement discutés. Nous souhaitons qu'il soit lu non seulement pour le mérite d'avoir maintes fois et avec vigueur dit vrai sur nos jours sans grandeur, quoique très *actifs*, mais encore pour l'inestimable clairvoyance avec laquelle son auteur ruine d'antiques préjugés.

En effet, quoi de plus vain, de plus ridicule que la plupart des discussions politiques telles qu'elles sont en général conduites ? La majorité des intelligences ne fait-elle pas dépendre le faste et le néfaste de la vie sociale de cette *chose*, la forme gouvernementale, qui en est pourtant le coefficient de plus maigre valeur. Les uns ont l'inconscience où la témérité de prétendre que la Royauté donne la garantie d'une direction supérieure, certains disent le bonheur, pour une nation ; à ces braves gens qui supposent l'état royal suffisant à la marche régulière des organismes d'une société, les autres répondent : la République, c'est l'Idéal ! Toutes ces prétentions s'affichent comme l'Empire se nomme probablement toujours la Paix ; cela se conçoit, on ignore son Histoire et de ce fait on croit avec ingénuité les divers types de gouvernements, — que nous devons estimer d'après leurs représentants, — capables, les uns ou les autres, de prospérité ou de décrépitude.

Aujourd'hui, les débats sont circonscrits entre Royalistes plus ou moins absolus et démocrates plus ou moins gouvernementaux, et de toute nuance jusqu'à ceux qui ont, comme M. Deherme, plusieurs clartés sur le terrain politique.

Si l'Histoire n'est pas apprise, comment pourrait-on en savoir les leçons ! C'est pourquoi, au lieu de songer enfin à l'organisation de la Démocratie, quelques-uns travaillent, soit par fétichisme, soit par dégoût de l'époque actuelle, soit par ambition, au retour de la monarchie. Une restauration monarchique serait-elle impossible se demande alors M. Deherme qui répond avec raison : Nullement, en ajoutant qu'elle ne changerait que le personnel et quelques formules. « Que le roi vienne demain, dit-il encore, et il n'y aura que les fonctionnaires pour s'en apercevoir. » Pas tous les fonctionnaires, ai-je bien envie d'ajouter.

Les discussions au sujet des formes gouvernementales sont donc oiseuses à tout le moins, quand elles ne sont pas contraires à la prospérité d'une nation. Se quereller entre partis contraires, c'est ne pas agir socialement ; entretenir le désordre ou chercher à en profiter sous prétexte de Nationalisme et rendre son nom public par un acte tapageur ne constituent pas un patriotisme de mérite bien éclatant et de résultat bien utile.

Ces principes me rendent favorable M. Deherme qui a repris le thème de quelques écrivains traités jusqu'ici de visionnaires, l'organisation de la Démocratie.

Mais qui parle de Démocratie ne veut-il pas dire souveraineté du peuple ? Non ! Et pas un royaliste n'a songé à écrire un réquisitoire plus précis, plus ardent, plus décisif que le démocrate, M. Deherme, contre ces billevesées. Le parlementarisme est jugé en dernier ressort. Que les gens lisent, ceux qui identifient Démocratie et suffrage universel. De plus il affirme judicieusement que jusqu'ici la République n'a été qu'un mot et que l'oligarchie est une monarchie multipliée, empirée, écrit M. Deherme qui s'interroge : « Ou le despotisme d'un seul ou le gâchis par tous ? » Et je réponds avec lui, quoique restant pénétré plus que lui de l'indifférence des formes gouvernementales : « Si c'était là l'inéluctable dilemme, il faudrait opter pour l'ordre, qui est la condition fondamentale de toute société et de toute liberté. » Que cette restriction me soit permise néanmoins ; ce que nous appelons *gâchis* à l'heure présente a déshonoré, au même degré, la monarchie, la seule différence consiste en ce que les majorités ne le savent pas ou l'ont oublié.

Toutefois, l'auteur croit la société définitivement libérée de la monarchie et il prétend, — c'est là sa thèse principale, — que la société veut vivre et vivra par la liberté, c'est-à-dire par l'action libre dans l'association libre. « L'ordre par la contrainte politique, c'est la monarchie ; l'ordre par l'action libre de tous, c'est la démocratie. »

Ajoutons ce que M. Deherme n'a pas dit malgré sa veine de combattre les préjugés. La démocratie n'est pas nécessairement au point de vue spéculatif, en contradiction avec la Royauté ; elle l'a presque toujours été seulement, dans l'action. La démocratie alliée au Royalisme était, si je ne me trompe, la doctrine de l'ancienne Gazette de France (avant 1848). Mais notre publiciste reste plus fidèle en politique à son maître préféré Auguste Comte, que les directeurs de l'*Action française* qui veulent, malgré leur athéisme personnel, réorganiser avec le concours de la Royauté et du Catholicisme, en considérant cette Religion,

pondératrice de tous les excès, dans ce qu'elle a de coercitif surtout.

Lui, M. Deherme veut réinstaurer « sans Dieu ni Roi ». Ce penseur est une sorte de « quarante-huitard » à rebours. En 1848 une exaltation mystique s'était emparée du pays; la monarchie avait usé et abusé des mêmes procédés jacobins qui nous révoltent accomplis par un Combes ou un Briand ; aussi une explosion de foi répondit-elle à la compression et la jeunesse avait manifesté son enthousiasme en portant haut la Croix, en symbole des libertés sociales et l'archevêque avait béni la constitution de la République.

En 1908, c'est le contraire, « sans Dieu, ni Roi » reste la devise des écrivains démocrates, comme si forcément l'un était la conséquence de l'autre. C'est ainsi que M. Deherme qui s'est efforcé de vaincre quelques préjugés se laisse à son tour vaincre par un préjugé.

La doctrine admise par l'Eglise a fait justice de la maxime « Dieu et le Roi ». Lorsque notre auteur énonce alors une réorganisation possible « sans Roi » nous lui répondons : si bon vous semble, mais lorsqu'il déclare « sans Dieu » nous affirmons l'inanité de ses efforts.

Un chapitre fâcheux, à mon sens, nuit à « la Démocratie vivante », celui où l'on traite du Féminisme ; ignorant, lui si bien informé d'ordinaire, qu'il y a deux Féminismes comme il y a deux Démocraties, M. Deherme s'est réservé la partie facile à ridiculiser puisqu'il n'y a qu'un portrait à exécuter et nous concédons volontiers que, par une mosaïque de citations bien choisies, l'écrivain a réussi son œuvre. Mais de suite qu'on remarque combien il est injuste et niais de ne point tenir compte des principes religieux pour une instauration sociale : dans le code Napoléon, l'introduction du régime matrimonial est dû au plus religieux de ses auteurs. Lorsqu'on place la question féministe sur le terrain juridique, quel esprit contesterait que le ridicule est insuffisant pour la trancher et qui nierait les raisons légitimes du conflit ? D'autre part, si l'on travaille à l'amélioration du prolétariat, ne faut-il pas envisager le prolétariat tout entier, chez les deux sexes par conséquent ? Mais du moment que M. Deherme a surtout étudié le féminisme dans les ouvrages de Mme Renooz et dans ceux des collaboratrices de la *Fronde*, nous ne saurions trop lui donner raison pour ses critiques, et le blâmer de ne l'avoir étudié que là.

Cette réserve faite, avouons que la « Démocratie vivante » est moins une théorie qu'un acte. Un tel livre est sans doute un acte par son expression alerte, entraînante, motrice d'énergie féconde... autant que peut l'être un acte qui ne prend pas sa raison dans les principes religieux.

Il faut donc constater que cet ouvrage possède le défaut de sa qualité et que son auteur, puisqu'il ne devait pas envisager le problème de la Démocratie à tous les points de vue, aurait été mieux inspiré, au lieu d'écrire ce chapitre sur le Féminisme de faire une incursion dans le domaine historique pour apporter quelques faits qui eussent corroboré *positivement* sa thèse. Je comprends bien sa position préférée, celle de procéder par affirmations ; mais confondre les affirmations opposées par quelques exemples n'est pas sans importance.

Le point irréductible de la dispute entre Monarchistes et Démocrates ne consiste-t-il pas en ce que les Monarchistes prétendent que le gouvernement de leurs désirs possède un principe de vie en dehors des hommes qui le représentent, une vertu puissante de socialité qui garde son efficacité malgré ces hommes et qui existe au-dessus d'eux en quelque sorte ; ce que M. de Bonald énonçait ainsi : le monarque ne conserve pas la société par son action, mais par sa seule existence, semblable à la clef d'une voûte qui n'en soutient pas les principales parties par son effort, mais qui les maintient par sa position.

On ne saurait être en raisonnant « par analogie » plus aimablement sophiste !

Les faits historiques cités, ensevelissent à jamais les discussions sur « la meilleure forme du gouvernement » que les plus prudents ont trouvé dans une mixtion des classes sociales. Une telle manière de procéder est ce que M. Maurras appelle une « vérification ». Je m'étais hier décidé à vérifier ce qui me valut les injures de M. Deherme, cet homme qui n'avait pas pris le soin de me lire auparavant... et le silence prudent ou lâche des sectaires de l'*Action française* que j'avais mis en punition contre le mur devant une Histoire de la Monarchie de 1830 une première fois et une seconde fois devant quelques pages de l'Histoire moderne.

Les « vérifications » ont l'inestimable avantage de prouver immédiatement le mal fondé de théories absolues ; et certes, aucun intérêt personnel ne me guide, je tiens à en témoigner, le Roi ne m'aura pas davantage pour courtisan que je ne solliciterai les suffrages de mes « chers concitoyens ». Mais enfin il m'est bien permis de concevoir qu'il y a, supérieurs aux intérêts des factions, les intérêts d'un pays, celui de sa prospérité au sein de la paix et j'estime qu'épuiser ses forces dans le seul but de parvenir à la restauration de quelque dynastie n'est pas agir avec une conscience PATRIOTIQUE suffisamment éclairée. Chercher dans la mesure du possible à éteindre l'esprit de parti et par des arguments sans réplique, ceux de l'His-

toire, accomplit une œuvre d'amélioration nationale. Chacun sa manière ! et j'estime que cette dernière est plus directe que de manifester dans les rues en criant : Vive le Roi ! d'autant plus que les Royalistes impénitents ont souvent dit que la canaille seule descendait à la rue.

Il eût été important que M. Deherme, dans sa discussion avec l'*Action française*, ait réfuté les fétichistes partisans de la monarchie par quelques « vérifications » de ce genre. Ces gens subtils et ondoyants n'auraient pu se plaindre qu'on leur cause Religion ou Morale lorsqu'ils parlent Politique. Vérifions...

L'*Action française*, prétend, et quelques journalistes prétendent avec eux que les ministres contemporains sont à la solde de l'Angleterre. Le refrain est connu dans la presse d'opposition.

On a dit la même chose du gouvernement de Louis-Philippe. Il existe même des brochures intitulées *Lord* Guizot. Enfin, pour ne pas être soupçonné de mêler de la passion aux idées, je veux me garder de contrôler si les accusations sont exactes, de part et d'autre. Ma seule conclusion est que Monarchie et République ont eu à subir les mêmes reproches.

Un crime, plusieurs crimes éclatent, on leur donne un retentissement énorme et l'on s'écrie : Si nous n'étions pas en République nous n'aurions pas à déplorer de tels scandales. L'*Action française* cherche le dessous du crime, suivons-la sur ce terrain. Voici le rapport d'un historien peu suspect, Alfred Nettement, de la *Gazette de France*, au sujet d'une ignominie sans précédent.

« Nous croyons que l'Histoire a le droit de conclure que le duc de Bourbon est mort assassiné ; que la responsabilité du crime est sur la mémoire de Sophie Dawes, baronne de Feuchères ; que la responsabilité de la baronne de Feuchères est sur la conscience de Louis-Philippe d'Orléans, qui a cru avoir intérêt à ce que la femme à qui il devait l'héritage du duc de Bourbon ne montât pas sur l'échafaud. La chute de Louis-Philippe ne nous fera pas ajouter un mot de plus contre lui. L'historien ne doit rien dire au-delà de ce qui lui paraît évident. Rien ne prouve que le duc d'Orléans ait été complice du crime : tout porte à croire qu'il en a désiré l'impunité. Des hommes bien placés pour connaître cette affaire ont assuré que d'abord la baronne de Feuchères ayant su que le duc de Bourbon avait fait un testament depuis les journées de 1830, en faveur de Henri de France (comte de Chambord) et de Mademoiselle (sa sœur), et qu'il devait le remettre à M. de Choulot, s'était décidée au crime pour s'emparer du testament. Maîtresse du testament après la sinistre nuit de

Saint-Leu, elle n'avait pas laissé ignorer au duc d'Orléan,s que le jour où elle serait en cour d'assises, le testament serait produit en public. » Etc. Je ne cite pas plus longuement, de même que je n'ajouterai aucune réflexion sur cette affaire qui fut une inconcevable infamie (1).

En prévenant que je vais chercher mes documents uniquement auprès de Royalistes, et même auprès d'un homme sans exagération, mon but n'est pas autre que de prouver, comme je l'ai avancé plusieurs fois, que les formes gouvernementales n'ont pas fatalement les privilèges de grandeur nationale, s'il s'agit de la Monarchie ou les germes de dissolution s'il s'agit de la République, que mon intention enfin n'est pas de retracer l'histoire d'une famille — la D'Orléans — crottée de honte, chassée en 1848 par cette Révolution que les Royalistes appelaient la Révolution du mépris, et par d'autres — tel M. de Roys dans une séance fameuse de la Chambre des Députés (25 mai 1886) — la Révolution de la Justice.

Encore ; tout un pays a été bouleversé par une affaire, de trahison ou d'innocence ? Je ne sais ; mais enfin Louis-Philippe n'a-t-il pas porté les armes contre sa Patrie ? A l'un on reproche sa qualité ou son défaut d'être juif, à l'autre on donne le trône de France.

La République coûte cher, dit-on, coûte-t-elle au point où coûtait un seul Louis-Philippe à qui Louis XVIII donna trois cents millions sans compter d'autres biens.

Un Président, gémit-on, est nommé par la coterie ; que ce soit l'intrigue ou quelque honteuse diplomatie qui monte un homme à la première magistrature de l'Etat,

---

(1) Les directeurs de l'*Action française* si avides de prouver que la Monarchie a, en elle-même et fatalement, des puissances de rénovation et d'organisation peuvent lire la relation de l'abbé Pelier de Lacroix : *L'assassinat du dernier des Condé, démontré contre la baronne de Feuchères et ses avocats.* L'abbé était un ancien aumônier de la victime.

Madame de Feuchères. en réalité, était une... aventurière, sa présence fut imposée à la Reine et à ses enfants par Louis-Philippe. Le comte Ludovic de Chaunac répondit sur un ton d'une hauteur que seule l'honnêteté sait atteindre aux fils de Louis-Philippe lorsqu'ils voulurent justifier la mémoire de ce roi : Vous ajoutez que le roi, votre père, écrivait-il au duc de Nemours, a donné à la France *dix-huit ans de paix, de prospérité et de dignité.* Je ne referai pas ici l'histoire de son règne. Je ne dirai pas notre constante sujétion à l'Angleterre, ces nécessités dynastiques nous faisant payer aux Etats-Unis, à Pritchard et autres de honteux tributs que la France ne devait pas : Je ne dirai pas après le drame de Saint-Leu, madame de Feuchères, reçue à la Cour ; etc., etc. La lettre finissait ainsi : Comment, après cela, venir parler de la dignité de ce règne.

quelle différence voit-on avec le Monarque de 1830? Rappelons-nous la phrase des *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand : Philippe, vous avez volé une couronne sur le berceau d'un enfant.

Et je serais infini s'il fallait continuer le parallèle. Qu'on lise les ouvrages des Royalistes pour en savoir plus long, de ceux qui portent le nom d'une vraie noblesse...

Il est temps de revenir aux idées de M. Deherme. Si tout est bien dans les tendances auquelles il cède, restent les moyens qu'il propose pour l'éducation du peuple. Evidemment, plein de foi pour l'œuvre que cet homme d'action voulut réaliser, il préconise le système des Universités populaires.

Là encore, qn'il me soit permis de déclarer que le bon ou le mauvais résultat dépend des esprits qui se dévouent à la tâche. J'ai entendu quelques sinistres raseurs à l'Université du faubourg Saint-Antoine et de la rue de Saintonge et je me demande quel bien ont pu opérer leurs bavardages? Néanmoins je ne cherche pas à déprécier une institution qui est bonne en son principe et qui pourrait l'être dans sa fonction.

De même, quoi de plus honorable que l'idée de garder une place à l'Art dans une Démocratie, mais là encore ne s'agit-il pas au premier chef de rompre avec les éclectismes et de formuler un Idéal, à certains égards INTOLÉRANT, de s'entendre sur la qualité des Artistes et de leurs conceptions? M. Deherme va me répondre que c'est contraire aux principes d'une Université populaire qui sont : Ne pas formuler, ne pas dogmatiser, ne pas exclure. Attendre de la réflexion de chacun ce que chacun peut attendre de la vérité etc. Eh bien ! au diable la baraque ! Voici pourquoi.

J'ai lu, de mes yeux lu les lignes que je vais citer textuellement sur le mur de l'Université du faubourg Saint-Antoine fondée par M. Deherme. Il s'agit d'un monument que Dalou voulait élever à la gloire du Travail :

« Je crois. écrivait le sculpteur, avoir enfin trouvé le monument aux ouvriers que je cherche depuis 1889. La disposition générale tiendrait de l'insigne de Priape, dieu des jardins, emblème de la création, de la borne berceau et tombe du pauvre, enfin le tuyau de l'usine, prison où se passe sa vie... »

Puis au-dessous on citait encore :

« La glorification des travailleurs est le culte appelé à remplacer les mythologies passées. »

Est-ce là tout ce qu'un idéal démocratique peut inspirer? Eh bien ! au diable *votre* Démocratie. Vous ambitionnez d'élever l'âme du peuple, de la lui révéler en quelque sorte, puisque vous parlez de mythologies passées, donnez-lui à

entendre du Wagner, le peuple saura ce qu'est un Héros, de Siegfried à Parsifal, et surtout puisque vous désirez remplacer les mythologies passées, n'ayez pas au moins l'illogisme de leur emprunter leur symbolisme. Dalou veut élever un monument à la gloire du Travail et tout ce que son imagination enfante, c'est l'insigne de Priape !! Ah ! quelle belle *action* a été perdue pour *dogmatiser* à coups de bâton sur le Dalou.

S'il s'agit de services rendus par le catholicisme, ne le renvoyez pas encore, voyez ! son œuvre n'est pas finie. Tout au moins avant de le « remercier » empruntez lui encore, vous, comtistes, qui lui avez tant emprunté, un peu de son admirable symbolisme. En glorifiant le travail par l'insigne de Priape, au lieu des âmes *libres* que vous rêvez vous n'aurez que des brutes.

Mais en définitive, il faut bien le dire au comtiste Deherme, l'instauration d'une démocratie ne peut se faire que par l'adhésion à l'Evangile et par la pratique de cet Evangile. Jusqu'à Clémenceau qui s'oublie, à ce sujet, de dire la vérité en prêchant comme un père Capucin : Supposez, écrivait-il dans la *Justice*, les chrétiens de nom, chrétiens de fait, et il n'y a plus de question sociale.

Ce mot, je le retiens ; il est le plus formel démenti aux prétentions à la Démocratie du « sans Dieu ni Roi », il est la juste réponse à M. Deherme qui écrit, au cours de son ouvrage que les théologies ne satisfont plus que des esprits attardés ; il est la plus solide réfutation des systèmes de M. G. Sorel affirmant que « l'Evangile n'est que pour l'homme purifié, l'anachorète, le saint, on ne peut rien y apprendre de ce qu'on doit faire dans la société civile moderne. »

Allons ! il importe de laisser dire ces impostures aux gens de l'*Action française*, à ces insulteurs du Christ et de sa Religion qu'ils appellent le « brouillard chrétien » et de son Evangile qu'ils nomment « l'œuvre de quatre juifs obscurs » ; il est nécessaire de se détourner des êtres au cœur infecté mais les hommes de bonne foi, les apôtres désintéressés, les Deherme, puisqu'ils aiment le peuple et cherchent à l'élever, doivent écouter les St-Augustin lorsqu'ils clament : Eh quoi ! un flambeau a lui sur le monde pour lui montrer la fraternité, et il y a des gens à faible vue qui crient de fermer la fenêtre ! Tournez plutôt vos yeux à la lumière.

En effet, il faut tourner son esprit vers l'Evangile et remplir sa pensée de ses doctrines en les étudiant chez Ceux qui en restèrent pénétrés. Mysticisme, dites-vous ? Eh donc ! ce serait en vain que les plus hauts esprits auraient travaillé à inoculer le sens pratiquement chrétien dans les vei-

nes de la Société ? Ce serait en vain qu'ils auraient pris la cause de l'humble contre le riche dans sa dureté ; de l'ouvrier contre le patron dans ses exactions; du débiteur contre le créancier dans son implacabilité ?

Au point de mon jugement sur le livre de M. Deherme, je suis bien obligé de déclarer que le meilleur de ce qu'il contient ne lui appartient pas, à lui comtiste. Cet écrivain m'a appelé « faux-monayeur de la pensée », — et l'homme n'avait pas lu mon article —, or toutes les idées d'association, de coopération au sein de la liberté appartiennent au christianisme, tenter leur passage dans le domaine de l'idée et de l'action au nom de l'athéisme est du démarquage, il m'accuse donc de sa faute ; en tous cas, moi, chrétien, je reprends mes richesses.

Et d'abord, je dirai une fois de plus aux intelligences qui mésestiment la religion du Christ, de vouloir bien prendre la peine de faire connaisssance avec elle. Il est malséant de calomnier une doctrine qu'on ignore. Car en fin de compte, le genre humain a-t-il attendu nos modernes démocrates pour célébrer cette condition de vie sociale.

Que les amateurs de doctrines « vivantes » lisent les pages où les Pères de l'Eglise ont incarné la Pensée chrétienne au suiet de l'Evangile en action.

Quels esprits ont plus rigoureusement parlé de l'Egalité des hommes et de leur liberté que les Pères Quelles intelligences ont proclamé plus hardiment leur fraternité !

« Dieu n'a pas créé l'humanité pour l'esclavage, il l'a créée pour la liberté », c'est St-Jean Christôme qui parle.

« Ce n'est pas l'équité naturelle qui a établi la noblesse de ce monde, c'est l'ambition et la cupidité » St-Jérôme parle à son tour

« Nul homme n'est esclave de l'homme » c'est maintenant St Augustin...

Mais il faudrait tous les citer. Pour ces hommes immenses, le Christ était le COSMOPOLITE. Par le Christ, toutes les nations ne doivent faire qu'une nation chrétienne, tel est le langage du solitaire de Bethléem. Le mot HUMANITÉ comme nous le concevons aujourd'hui n'existait pas avant le Christ. Et la preuve ! St Ambroise — qui serait un des plus utiles et l'un des plus étonnants à citer sur la question sociale — dit : par Humanité, je n'entends pas la douceur ni la clémence, mais le genre humain. Au point de vue de la solidarité, souvenons-nous que la thèse est chrétienne.

« La parfaite et suprême perfection du christianisme est de chercher l'utilité commune » dit St-Jean Chrysostôme.

L'apôtre veut qu'entre le maître et le serviteur il y ait un échange de services et que par là la servitude disparaisse » déclare le même auteur...

Il faudrait redire tout le Génie du Christianisme qui fut de rétablir l'homme dans toutes ses dignités et dans tous ses privilèges. Oui ! tout système d amélioration sociale proposé par des écrivains modernes se retrouve pleinement dans ce christianisme qu'on démarque ou qu'on parodie, comme on y constate l'harmonie de tous les principes.

On a nié, je le sais, la déduction sociale exprimée par la formule Liberté, Egalité, Fraternité, tirée de l'esprit ou du texte évangéliques. Comme le sujet m'emporterait loin, rappellerai-je seulement que c'est aux accents des *Te Deum* chantés par l'Eglise catholique que fut célébrée l'abolition des privilèges, au lendemain du 4 Août 1789 ; et mon cœur franciscain en écoute encore les échos.

Mais puisque j'évoque le souvenir du Patriarche des Pauvres, invitons M Deherme et tous les penseurs préoccupés des questions sociales d'étudier la mission de St François d'Assise qui opéra LA PLUS GRANDE RÉFORME ÉCONOMIQUE. Contre l'opinion vulgaire affirmons en effet que les mystiques ne sont pas ces doux inutiles qui ne s'adressent d'après la pensée de M. G. Sorel, que nous avons relevée, qu'aux anachorètes et aux hommes purifiés, mais au contraire qu'ils sont les suprêmes Réalistes.

Le pain et le vin étaient primitivement réservés à la noblesse dont la coupe était le symbole, ils étaient interdits au peuple. Or que fait le Christ seul ROI, il restitue la communauté des biens à la communauté des hommes sans exclusion de classes. Sans la Rédemption qui semble pour certains esprits ne s'adresser qu'aux âmes, les fondateurs de la démocratie athée mangeraient encore de la farine bouillie arrosée de piquette.

Quant aux écrivains qui font l'apologie de la force, qu'ils en comparent les résultats à ceux de l'amour d'un François d'Assise qui établit une société sur les bases les plus anti-césariennes, opposant à la société féodale, c'est-à-dire à l'hérédité souveraine l'élection pour un pouvoir de temps préfix.

Toujours les deux cités : Christ et César, la première harmonieuse, l'autre destructive !

La caractéristique de la Force est la Faiblesse, celle de l'Amour est la Victoire...

PAUL VULLIAUD.

CHRONIQUES

RELIGION, OCCULTISME.

Joseph Serre, *L'Eglise et la Pensée* (Em. Vitte, éd.).

Bossuet déclarait : Toute erreur est une vérité dont on abuse. Sa parole, tant de fois répétée, se trouve dans toutes les mémoires ; la Philosophie de Joseph Serre semble en être l'illustration. D'après M. de Maistre, le Paganisme était un ensemble d'erreurs qu'il fallait nettoyer pour retrouver la vérité, Joseph Serre n'a pas d'autre méthode pour les erreurs modernes qui sont en quelque sorte un retour au Paganisme à l'un ou l'autre égard, il les nettoie. Je ne cite pas ces deux noms fameux pour désigner les tendances de notre collaborateur à qui *j'imposerai,* car il a trop de modestie, le titre d'éminent. Non, il n'envie pas le dogmatisme hautain de l'évêque gallican, et s'il incline au paradoxe comme l'aigle de Savoie, ce goût ne va pas jusqu'à l'abus. Je dirais bien que ce penseur est un Libéral, mais ce terme est perverti ; en le qualifiant tout simplement de Chrétien cela suffira et si j'en ai appelé aux gloires du dogmatisme c'est pour montrer qu'un écrivain peut s'affirmer en conciliateur, en pacifiste même sans être fatalement pour cela un chimérique.

Depuis longtemps commandé par la même Idée, Joseph Serre publie aujourd'hui une application de sa doctrine aux divers mouvements de l'esprit contemporain. Toutefois si le dernier Syllabus sur le modernisme a été le prétexte, la théorie ne s'adresse pas qu'à la vie intellectuelle de nos jours.

Qui m'empêcherait de publier mon admiration pour Joseph Serre, tant pour sa pensée que pour l'expression dont il la revêt ? Le philosophe est profond et ses idées sont énoncées avec cette clarté qui reste le privilège des esprits ambitieux de faire connaître une vérité féconde au plus grand nombre possible. Mais voilà l'auteur n'est pas le seul à courtiser le paradoxe, le lecteur fait souvent de même et il y en a plus d'un, en général c'est même un « docte », qui se trouve perdu au milieu de tant de simplicité. Il ne fallait donc pas compter sur l'adhésion de toute la critique à propos d'un ouvrage de conciliation. Là où il n'y a qu'à admirer, beaucoup succombent de ceux qui

ne trouvent la vérité que dans les formules stéréotypées de leur école. Joseph Serre ne comptait pas sur l'unanimité des suffrages, comme il l'affirme en sa préface.

Pareil cas est arrivé à certain penseur dont les ouvrages furent censurés par la critique « bien pensante » ; cet auteur avait voulu réhabiliter Hégel, de plus il était prêtre d'où scandale. Le philosophe recourut à Rome... qui le félicita. Joseph Serre non seulement *nettoie* Hegel, mais il nettoie toutes les Sophistiques. C'est à n'y pas croire ! pensèrent certaines gens ; il n'y a qu'un « moderniste » capable d'une telle audace. Mais notre écrivain, s'il courtise le paradoxe, n'est pas ennemi de l'ironie. Il publie dans sa seconde édition de *l'Eglise et la Pensée* un appendice où se trouve maint témoignage que la sottise n'est point morte en France, et le livre paraît avec l'Imprimatur. Les esprits absolus n'ont jamais eu de chance !

Je n'ai pas à résumer la doctrine de J. Serre puisque nos lecteurs peuvent l'apprécier dans les *Entretiens Idéalistes*, mais je tenais à dire combien j'ai d'estime pour ce philosophe qui est, d'après les hautes approbations qui en témoignent, une lumière de ce temps.

Paul FLAMBART, *Preuves et Bases de l'Astrologie scientifique*. (Paris, Chacornac éd.)

Le savant polytechnicien continue ces importantes publications sur cette science si disqualifiée pour la réhabiliter et l'établir définitivement sur une base scientique. M. Flambart est un esprit vigoureux et détruit avec bonheur les objections faites couramment contre l'astrologie.

Un chapitre à méditer est celui où l'auteur étudie les conséquences philosophiques des principes astrologiques, et surtout le problème qui s'y rapporte plus immédiatement, celui de la Prédestination et du Libre-arbitre.

Au cours de son ouvrage, M. Flambart évoque le nom du célèbre évêque Luc Gauric, encouragé par la Papauté. Nous nous empressons d'ajouter pour les apologistes de l'Astrologie, ce précieux texte de St Tomas, tiré de la Somme 1re partie, quest. 115 art. 4 : Il est plus probable que l'on peut prédire l'inclination des hommes par les astres, d'autant que la plus grande partie des hommes suit les passions et les mouvements de l'appétit sensitif, sur qui les cieux ont quelque pouvoir, car il y a peu de sages qui résistent à leurs passions, et qui suivent les mouvements et la loi de l'esprit.

On pourrait encore trouver quelques textes favorables dans la *Somme contre les gentils*

Mais les arguments les plus défavorables à l'astrologie ont été avant tout donnés par les Astrologues eux-mêmes. Ainsi Gauric et Cardan avaient prédit l'empire à Henri II ; il meurt d'une blessure à l'œil. Camerarius avait prédit à Henri IV sa mort pour l'an 1603. Très souvent, j'ai vu certains auteurs donner le thème de Luther qui fut beaucoup étudié à l'époque, les astrologues se contredisent.

Toutefois, il importe de ne point dénigrer *a priori* une science admise par d'illustres cerveaux et s'il y a encore des objections à produire, il importe d'étudier la question en esprit scientifique à la suite d'auteurs sérieux comme M. Flambart.

Dr Papus Le Tarot divinatoire. Paris *Librairie Hermétique*.
Cet ouvrage complet sur la question fait suite au *Tarot des Bohémiens* que publia,il y a quelque vingt ans,le même auteur. Il est la synthèse de tous les travaux qui ont été faits sur ce sujet, ceux d'Eteilla, de Mlle Lenormand; plusieurs documents inédits de Christian et l'Eliphas Levi ont été ajoutés. Les 78 lames du Tarot reproduites avec toutes leurs correspondances facilitent l'étude.

Ce traité est indispensable à tous ceux qui s'occupent des Arts Divinatoires.

Paul Vulliaud.

MUSIQUE.

En dépit des objections que soulèvent sa forme ou plutôt son principe, très justifiable en soi, et les multiples modes de ses notations disparates,moins légitimes, le *poëme symphonique* poursuit sa carrière, et s'impose de plus en plus à l'imagination de l'auditeur épris d'analogies plastiques comme d'associations d'idées, voire de sensations directes au fond purement arbitraires et sans objet. Il ne semble pas que cet auditeur ait pleinement conscience du rôle véritable dévolu à la musique, et perçoive la confusion parfois monstrueuse où sont tombés et tombent chaque jour de très improbables musiciens. Si le poëme symphonique peut n'être que la translation sonore pure et simple d'un sujet plastique ou littéraire, si surtout il peut n'être, par extension, qu'un vain naturisme en tant qu'art et un bruit civilisé en tant que musique, au nom d'un sensitivisme de «primaires» limités au timbre et à la couleur, il n'est pas grand'chose : le dernier des rationalistes initiés à l'harmonie peut alors comme le premier virtuose à « palette » venu, s'y essayer avec bonheur et se croire un poète des sons. Mais il n'est pas cela. Représentons-nous le *poème symphonique* comme une *idéalisation*, l'idéalisation d'un sujet d'un motif, suscitant l'image propre à la musique conçue à la fois comme symbole supérieur, et manifestation d'états dionysiaques. Ce qui veut dire que son esthétique rejette à mon sens intellectualité pure de l'interprète autant que le naturisme sans stylisation ni volonté, tombé au pur instinct de ce qu'on est convenu de nommer l'impressionnisme. Entre ces deux extrêmes se joue pourtant la production d'ensemble des actuels poètes symphonistes. En les rapprochant des anciens, au hasard, à l'occasion des derniers concerts, je note ces réflexions.

L'intellectualité pure du poème d'orchestre, la conception rationnelle optimiste, c'est d'abord, sans circonstances atténuantes, malgré les biais pathétiques, la *Procession nocturne* de M. Rabaud — d'après l'épisode du *Faust* de Lenau — qui développe dans toute la connaissance possible, avec une froideur distinguée, l'image bien apparente d'un héros qui n'est

qu'un homme attaché au spectacle très peu mystique d'une procession interminable et connue. Toile de fond qui n'est qu'un pâle décor déroulé méthodiquement aux yeux d'un personnage d'opéra très conventionnel, très indifférent, cet art reste une déplorable illusion. M. Rabaud n'en est pas moins un musicien sobre et élégant, homme de soin et de clarté, mais combien peu original et inventif, au moins dans ce poëme déjà ancien, qu'on dit suivi d'œuvres heureusement plus significatives. Ici, il est l'homme de la « culture socratique.»

Considérons toujours cette intellectualité, moins studieuse et attentive, prompte au contraire et agissante, non sans puissance, mais exclusive et égoïste au point d'ôter toute sensibilité à la musique désormais abstraite, descriptive et passionnée — passionnée jusqu'à la violence, jusqu'à la frénésie — nous sommes alors devant l'art suggestif et stérile, parfaitement inémotif, du russe Tschaïkowsky, ce phénomène, qui signifie moins un système de connaissance, une méthode de l'intelligible qu'une *Théorie de l'hypothèse* par la suggestion nerveuse et la passion active, substituées à l'expression rythmée de l'imagination. Devant ce slave, on peut s'écrier : « Est-ce qu'il y a une *intellectualité de l'action* ? Est-elle seulement possible, supposable, tolérable ? Tschaïkowsky est un pragmatiste, cérébral et insensible, d'un sang-froid extraordinaire, sans trace de cœur, mais violent, théâtral, épris d'attitudes ; il affecte notre pathologie, et prend des airs tragiques ;c'est un simulateur insensé, et pour tout dire, un monstre ! Son art vise à l'évidence plastique, et n'est qu'une contrefaçon du *réel*; volontiers il s'intitule « pathétique » sans manifester la vie autrement que par une gesticulation conforme au mouvement des scènes dramatiques ou poétiques. Ce mouvement ne manque pas toujours d'intérêt dans l'épisode dantesque de *Francesca da Rimini*, tableau brutal réalisé par un barbare virtuose capable de toutes les secousses, mais il est uniforme et on s'en lasse vite. La passion calculée manque ici son but ; elle insiste trop. Tschaïkowsky n'a jamais eu de mesure, mais nous lui connaissions un sens de la composition absent de ce poëme qui reste en somme un mensonge *intelligent* inférieur aux autres qu'il a commis.

L'homme, plus artiste, du *réalisme interprété*, moins trivial certes et davantage poète, musicien au surplus très doué, quoique virtuose, attestant souvent les tares du slave dont j'ai parlé — mais capable d'une schématisation supérieure et même d'inspiration au point de s'élever jusqu'au symbole : cet homme, Richard Strauss, mérite une certaine considération. J'estime beaucoup son *Till Eulenspiegel* malgré l'humour et les moyens un peu gros qui en vulgarisent l'esprit et la couleur : art germanique au premier chef. Till symbolise l'« Ironie » un peu farce prête à faire la nique aux dévôts de l'Ordre dont l'Eglise fut toujours aux yeux du populaire la personnification redoutée. C'est une jolie charge contre les tartuffes, théologiens et pédants, contre la bourgeoisie allemande, ruminante, sournoise, sans esprit, si déplaisante et lourde et hostile à toute fantaisie, à tout geste libre. Devant

ces protestants l' « espiègle », le « casse-tout » est orthodoxe ! C'est pourquoi on le pend ..

Les « équipées de Till » ont inspiré à Richard Strauss un poëme très musical dont l'originalité pourrait bien éclipser celle de ses autres compositions. L'œuvre est un peu touffue ; ses quatre épisodes manquent de concision, on s'y perd, mais l'auteur y déploie une verve si endiablée en usant d'une instrumentation si habile, si sûre de ses effets qu'on passe sur la grossièreté de maint passage pour ne retenir que la fantaisie énorme, bouffonne, gracieuse aussi et parfois émue dont s'agrémente ici la musique. Ce *Till* n'est plus seulement pittoresque ; sa physionomie très vivante devient expressive sans l'outrance littéraire d'un autre « héros » (1) voué aux attitudes dénonçant des antagonismes factices auxquels s'oppose ici de toute la force d'une réalité et en tant qu'image comique la merveilleuse parodie de l'Eglise et de sa sentence imposée par des cuivres drôlatiquement graves et sinistres. Strauss dit son fait au bras séculier ; il le dit en ironiste et en artiste. D'un côté, une turbulence sonnant toutes les fanfares du rire mêlé au bongarçonnisme dont témoigne l'enfantine douceur des flûtes ; de l'autre, le sérieux grotesque, rigide et vengeur solidaire de *l'anti-art* et de ses formules, dispensateur d'anathèmes plein des foudres éternelles ne méritant que la réponse des grimaces... voilà ce qu'a su peindre le symphoniste, très allemand, comme son héros ni délicat ni rabelaisien, mais philosophe à sa façon.

L'analyse frappe encore dans le *Till* de R. Strauss, mais avec elle, une heureuse tendance au style — au style comique — qu'aurait pu envier dans le tragique ce grand musicien sans goût que fut Franz Liszt. L'auteur des *Préludes* reste néanmoins un plus précieux artiste, un précurseur, un novateur et souvent un admirable poëte dionysien. Ce qui lui a fait tort, c'est encore le pathétique dont les attitudes sans aristocratie déparent ici dans les *Préludes*, le geste inspiré du grand Lamartine. On a souvent dénoncé avec raison la « Gemuth » facile, très bourgeoise, de la musique de Liszt. Où le vulgaire n'aperçoit que banalité dans les motifs ramenés à l'intérêt mélodique ou purement formel, nous devons voir certes, plus qu'une faiblesse dans l'expression intime du poëte, une tare même de sa nature, très optimiste, inapte en soi au raffinement des états d'âme par quoi se complique et s'enrichit la vision, mère du style. D'ailleurs, on n'approfondissait guère vers 1830 ; la romance avait toutes les vertus ; elle détone singulièrement dans les *Préludes*, on en sent trop les limites. Cette réserve faite, l'œuvre a de la grandeur : une exposition puissante, un développement central que traverse l'orage symbolique, plein des agitations de l'âme, et plus tard l'appel strident des trompettes « jetant le signal des alarmes », et de grands éclairs wagnériens, enfin une conclusion véritablement géniale et héroïque, bref l'idéalité d'un art tout en reliefs, plein de force et de rythme et, quoique décadent, mesuré dans la vision. Liszt

(1) Ein Heldesleben

fut un romantique synthétique moins esclave de la passion que ses contemporains et successeurs, et qui a eu le don de l'image, dans l'inspiration du rêve et l'ivresse des mouvements lyriques.

Bien différent est Rimski-Korsakov dont la *Schéhérazade* est comme l'« image dansante » du rapsode pur, évocateur et coloriste du mythe très naïf des slaves, fils de l'Orient. Comme art, j'admets l'image colorée parfaitement vivante et originale, par exemple dans *Schéhérazado* le vaisseau de Simbad, une expression achevée de poëte lyrique et pittoresque, un symbole, un *leitmotiv*,presque une pensée dans l'œuvre ou encore la Fête à Bagdad,grouillante et amusante et si artistement bariolée. Ce sont là des rythmes nuancés.

Cependant la couleur pour la couleur, la danse pour la danse même appropriée aux *Mille et une Nuits*, qui prévalent dans le style de Rimski-Korsakov, me semblent répondre aux formes d'une subjectivité inférieure. Par là pèchent les Russes, souvent grossiers et puérils, et à leur suite tous les « baroques » dont les pochades moins personnelles et fraîches, valent en général, comme procédé, non comme art. Je pense aux *Impressions d'un site agreste* de M. Jules Maugué. Le jeu technique, la virtuosité du timbre et de la couleur ne nous intéresse pas ; l'instinct pur pas davantage. La nature brute — sensation crue ou imitation — est barbare et la science, qui n'est qu'un fard, ne civilise rien. J'appelle science la poussière des traités, le produit des cornues, la note abstraite, la chimie des sons. S'affranchir des notes pour étudier le bruit, c'est tomber de Charybde en Scylla. Le bruit, rare et malin et discordant plaît au snob, pas même au badaud qui a horreur du savant en mal d'expériences. M. Maugué n'est pas si ennuyeux ; il est distrayant sans plus, encore l'est-il pour des initiés. Ce n'est pas vivre. Nous voulons des notations positives d'émotion, de mystère, d'art et de musique. Le vrai savoir, c'est *l'instinct civilisé* opposé à l'ignorance instruite de l'« homme théorique », de métier, de laboratoire, de bibliothèque, expérimentateur ou virtuose, logicien et optimiste érudit, arrêté au stade inférieur de l'intelligence, c'est le sentiment et le goût épurés par la culture — et l'imagination créatrice : c'est l'art.

Claude Debussy *sait* beaucoup. Ses *Nocturnes* sont encore des notations éparses, des études, mais déjà fines et stylées, des atmosphères curieuses entre lesquelles *Fêtes* impressionne vivement. Elles devaient précéder les trois magnifiques esquisses de la *Mer* dont je ne puis rien dire sinon qu'elles sont la plus étonnante synthèse de rythmes et de sensations musicales qu'un poète puisse éprouver au contact du mystère océanique. Il y a dans cette œuvre la composition d'un tableau, l'idée d'un poëme, le plan d'une symphonie. La couleur y joue un grand rôle, le dessin aussi et toutes les perspectives y séduisent. C'est une peinture et c'est du lyrisme : sensations « dénaturées » en harmonies instinctivement coordonnées sur le plan tonal de la musique libre d'ouvrir des ailes mystiques — élevant comme un orgue idéal dans l'espace, à l'heure glorieuse du zénith (*De l'aube à midi sur la mer*) — libre de se

passionner au *Jeu des vagues* et d'enfler sa voix au tragique *Dialogue du vent et de la mer*, une page profonde et puissante, qui atteint au sublime. Quand l'artiste libéré du spectacle de la nature en restitue la vie colorée par le seul jeu de sa vision, mais, n'en rythme que la *transparence*, quand son instinct associe et confond dans la poésie sonore les lumières et les harmonies qui s'y rapportent, il interprète avec son âme, il est un symboliste, un idéaliste, et il peut être, comme Debussy, un grand musicien.

ALBERT TROTROT.

HENRY EXPERT : *Les Maîtres musiciens de la Renaissance française*. — *Danceries* (1er vol.), Leduc, Bertrand et Cie).

Le XVIIIme livre de l'édition que M. Henry Expert l'érudit musicologue, consacre aux Maîtres de la Renaissance française, contient un choix de *Danceries* recueillies dans les « précieux imprimés » publiés par Pierre Attaingnant et sa veuve, de 1547 à 1557, et transcrites en notation moderne, partition et réduction. Ces extraits des dix célèbres livres en partition attribués à Claude Gervaise et Estienne du Tertre et dont plusieurs émanent d'anonymes, nous instruisent des premiers essais de polyphonie instrumentale. C'est, dans toute l'acception du terme, de l'art primitif où les contrepointistes de l'époque semblent avoir tiré parti de mélodies populaires ingénieusement rythmées et variées suivant le caractère et le mode nombreux des *dances* alors en vogue dont la technique, nous dit E. Expert, fait l'objet de l'*Orchésographie* de Thoinot Orbeau, publiée en 1589.

Le recueil comprend des *basses-dances*, *tourdions*, *pavanes et gaillardes*, *allemandes*, *bransles simples*, *doubles*, *gays*, *courans*, *de Bourgongne, de Champaigne, de Poictou et d'Ecosse*. Malgré cette variété, l'harmonie, très incertaine, enveloppe la musique de tons gris et uniformes propres à satisfaire surtout notre curiosité, qui y reconnaît l'empreinte du temps.

Toutefois notre sentiment trouve aussi son compte. En examinant bien, par-delà les ritournelles obstinées des *bransles* et des *allemandes*, en écoutant surtout l'accent des *pavanes*, nous découvrons les allures nobles et l'expression d'une musique aristocratique, soucieuse du style, et qui est mieux que la notation technique des « sçavants » musiciens reviseurs du siècle.

Les *pavanes avec gaillardes* sont les types archevés d'un art précieux qui a conservé sa fraîcheur. Coïncidence curieuse, l'une, d'Est, du Tertre, expose, idéalement harmonisée, une mélodie qui forme la cadence du chant de l' « Internationale ». Moins pures sont les autres pièces. On trouve dans les *basses dances* et les *tourdions* des tours expressifs, des imitations hardies ; les *bransles gays* sont délicats et élégants ; quelque autre encore révèle du sentiment, et ce charme propre à une musique galante, de « haulte » compagnie, qu'on ne verra s'épanouir qu'au siècle suivant, dans les *Suites* fameuses des « violons du roy ». Les *Danceries* en sont la préface originale et historique.

En la restituant, au nom de son culte pour la Renaissance française, M. Henry Expert projette un rayon nouveau sur l'édifice suspecte que les musiciens pourront, grâce à lui, admirer bientôt sous toutes ses faces.

A. T.

REVUES.

M. Pierre Lasserre établit dans le *Mercure de France* qu'il y a bien, quoi qu'on en puisse dire, une doctrine officielle de l'Université. Laquelle ?

« L'Université, dit M. Lasserre penche naturellement vers le système d'idées qui légitime son existence et ses privilèges. Et si ce système d'idées se trouve posséder à d'autres titres la faveur de certains groupes sociaux, confessionnels, ethniques, ou autres, l'institution a en eux des partisans et des défenseurs naturels. »

Dans ce numéro du 16 décembre, il faut signaler spécialement un grand poème de Stuart Merrill, *le Vagabond* ; la suite de cet *Ecce Homo* que M. Henri Albert fait à Nietzsche la mauvaise plaisanterie de traduire, les extraits qu'en avaient donnés Lauterbach d'une part et Lichtenberger de l'autre étant fort suffisants pour instruire les lecteurs ; un article qu'Emile Bernard consacre au « père Tanguy », le marchand de tableaux qui fut paternel à Cézanne et aux autres ; un Moréas dessiné par Rouveyre dont les Visages se montrent très inférieurs aux Masques de Valloton.

—

Très bons sommaires à *la Société Nouvelle* et à *Vers et Prose.*

Vers et Prose donne la conférence que fit M. Laurent Tailhade *Pour la Paix.* Il y a là une documentation historique qui va de la Bible et de Virgile à Lamartine et que devront conserver ceux qui se fabriquent des dossiers pour leurs vieux jours. — A noter encore : *Dialogue Pathétique* par Paul Adam, *Une âme d'enfant*, par Louis Lormel, un poème d'André Salmon, un conte de Mme Burnat-Provins, d'amusantes illustrations de Francis Jourdain et l'*Elektra* de Hugo von Hofmannsthal qui est bien la plus dramatique qui ait été faite.

La Société Nouvelle publie de M. Hamon des notes historiques qui forment une préface à « Socialisme et Anarchisme » ; une nouvelle de Ricciotto Canudo, *la Création de l'Œuvre de chair* ; *l'Enfance de Félicien Rops* par Camille Lemonnier, où l'écrivain belge fait revivre avec force et couleur les premières années du terrible Fély ; les Masques littéraires belges de Maurice Gauchey, et enfin l'annonce d'un mouvement international pour la protection du Louvre.

Voyons, mes chers compatriotes de Flandre et de Wallonie, ne trouvez-vous pas qu'il y a là quelque chose comme un manque de tact ?

—

Emile Blémont, dans *le Penseur* résume la *Philosophie des « Misérables »*, d'après la préface, nouvellement publiée de l'énorme roman.

Victor Hugo écrit : « Quelque résistance que fasse la philo sophie, l'hypothèse du monde puni se dresse devant le penseur... Ceci est la souffrance... Or, la souffrance pour la souffrance n'est pas. Rien n'existe sans cause ; la souffrance est donc, invinciblement, ou un châtiment ou une épreuve, et dans tous les cas, un rachat. »

La conclusion est celle-ci : « Ecarter le prêtre, mais ne pas écarter Dieu. Repousser le pharisaïsme, mais ne pas repousser la prière Le penseur ne proteste jamais contre une religion en elle-même, mais contre l'excès d'alliage humain qui la falsifie... Le plus grand de tous les malheurs, ce serait tout le monde athée. Le jour où l'humanité serait matière, le peuple serait troupeau. »

—

La *Revue du Spiritualisme moderne* est bien rédigée et complète. Dans le dernier numéro, M. Julien Larroche élève en vers *à la Tolérance*, un temple probablement ; M. Kolédynski donne une nouvelle bien construite et bien pensée, *l'Homme qui tenta d'être Dieu* ; M. Beaudelot écrit sur les *Responsabilités* ; il conseille d'opposer des torrents d'amour aux torrents de haine et l'amour vaincra la haine « Ne sommes-nous pas, écrit-il, les tout-puissants auxiliaires du Créateur. »

—

Gaston Méry analyse dans *l'Echo du Merveilleux* un livre posthume d'Eugène Ledos, *les criminels et la criminalité*. Pour Ledos, on ne naît pas criminel, on le devient par accident, non par fatalité. Il ne peut y avoir qu'une propension au crime, qui peut être combattue et vaincue.

Quant à ces types inclinés au crime, il n'y en a pas un, il y en a des infinités. Ledos les ramène à ses types planétaires qui sont, comme on le sait, huit et non sept, car aux sept il a ajouté la Terre, qui ne donne qu'un Jupiter inférieur.

—

Luce e Ombra : une étude complète sur Victorien Sardou, spirite.

Le *Beffroi* : beaucoup de poèmes et plusieurs remarquables : Léon Deubel, Louis Pergaud, Cécile Périn, A. de Bersaucourt.

La *Revue des Poètes* : un article signé Jean Gallotté sur un jeune poète René Turpin, dont, à en croire les citations, le nom est à retenir.

Hélios : d'amusants souvenirs du pseudo-cocher Hippolyte Bernier qui est peut-être un peu injuste avec ce monsieur dont il trouve la carte dans son portefeuille : « Mercure Defrance licencié ès-lettres, ancien combattant de 1885, notable commer-

çant » et dont le portefeuille contient des « essais » sur un amour ignoré de l'abbé Delille, la littérature anglaise pendant la Commune de Paris, une lettre inédite du général Bugeaud à Alfred de Musset, etc...

—

Saint-Thomas psychologue, (par Xavier Moisant, dans *Etudes*) Les propositions avancées par l'auteur sont : l'observation interne joue un rôle dans la philosophie thomiste — Le rôle de la psychologie dans la philosophie thomiste est limité — La conception thomiste de la psychologie ne présente pas de défauts certains ou inexcusables — La conception thomiste de la psychologie offre plusieurs avantages.

En résumé, « plus métaphysique que psychologique, sa doctrine est encore plus religieuse que métaphysique ».

— Dans ce numéro d'*Etudes* (20 décembre), M. Pierre Griau juge Anatole France : « Rire de tout est déjà fâcheux et le cœur est bien pauvre qui ne s'éprend de rien. Son ironie constante déguise une détresse. Mais continuer de rire quand on s'est pris à détester, cacher sous l'ironie persistante la rancune, la haine, rire de ce qui est sacré, devenir un faux bonhomme, voilà qui n'est digne ni d'un artiste, ni d'un homme. C'est ce qu'est devenu M. France après son hégire. »

—

La Revue de Métaphysique et de Morale, a consacré un numéro exceptionnel aux mémoires du congrès de philosophie de Heidelberg.

Parmi ces mémoires on peut remarquer ceux de MM. H. Delacroix sur le Christianisme et le mysticisme qui permet à son auteur d'écrire le délicieux mot « état théopathique », de G. Dwelshauvers sur la philosophie de J. Lagneau, de Xavier Léon sur Tissier, Fichte et la loge Royal York à Berlin, où l'auteur tente une explication favorable du rôle de la maçonnerie.

—

La Revue des lettres et des arts, (1er janvier) rappelle que Villiers fonda une autre *Revue des lettres et des arts* et elle en reprend la divise : « faire penser ». (M. Jean Veillon) — Louis de Romeuf écrit sur le « Poison de Paris » et il soutient, non sans quelque raison, que la France vaut mieux que Paris.

— Des vers de John-Antoine Nau, présentés par Guy Lavaud, et de Tristan Klingsor.

—

Le renouvellement de nombreuses revues est fait, à la Bibliothèque Nationale, d'une façon très lente.

Que la faute en soit à l'Administration ou aux directions des Revues en question, il y a là un point à réformer.

—

Reçu : *l'Initiation*, *la Chimère*, *le Voile d'Isis*, *Ultra*, *l'Occident*, la *Revue du Temps présent*, qui donne des notes inédites d'Huysmans sur la symbolique des pierreries, *la Rénovation*

Esthétique, qui publie des vers d'Emile Bernard et de Charles Grolleau, *l'Amitié de France* dont le numéro est consacré à « un grand monsieur : Barbey d'Aurevilly », *la Raisoncatholique*, *le Divan*, *Akadémos*, *la Rénovation morale*, etc.

FERNAND DIVOIRE.

Informations

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain N° le compte-rendu du *Tasse* de Paul Souchon, par R.-G. Aubrun, la chronique des Romans par Camille Maryx, etc.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher)

L'HUMANITÉ DIVINE (1)

LE DIEU DES PROPHÈTES

Dieu m'a pris dans ses bras, comme un enfant fragile,
Et m'a bien dorloté contre son sein joyeux ;
Il a séché mes pleurs ; et ma plainte inutile
Est morte, et j'ai senti se dessiller mes yeux.

Il m'a parlé du fond de mes désespoirs mornes,
Et Lui seul a vers moi tendu ses doux bras forts :
J'ai deviné son infini, j'ai vu les bornes
De nos sentiments, nés à peine et déjà morts...

Tous me fuyaient, mais Lui me sourit tendre et grave,
Il me montra l'étoile ardente au soir obscur
Et la belle cité qu'ignore une âme esclave,
La cité du Héros, du Surhumain, du Pur.

Il m'a dit : « Souffre et va trébuchant par les routes ;
Les ronces et les rocs font sanglants, tes haillons ;
Mais un Ange te garde. Et, si parfois tu doutes,
Pleure, tu sentiras te bénir mes rayons.

« Tu es l'Elu, celui que J'ai, dans la lumière,
Choisi pour désoler davantage son cœur,
Afin que de son front jaillisse la lumière
Et que son cœur meurtri soit frère de mon Cœur ! »

---

(1) *Extrait d'un livre qui va paraître chez Fasquelle.*

Puis Il m'a dit encore : « Je suis jaloux et sombre,
L'Absolu que Je suis est horrible et profond,
Ne cherche plus, parmi le terrestre décombre,
La vanité de quelque autre amour moribond.

« Car si tu redescends vers l'Argile et la Chute,
Tu tournoieras pris au vertige du Démon,
Et je ne pourrai pas empêcher dans la lutte
Que la matière ne pénètre dans ton front...

« N'aime plus que Moi seul, sois l'âpre solitaire !
Et si rayonne infiniment ta charité
Vers les bons et vers les méchants et vers la Terre,
N'abandonne qu'à Moi ton immortalité. »

JULES BOIS.

Lettres d'un penseur libre à un libre-penseur

Mon cher ami,

... Vous regrettez, me dites-vous, les divergences de nos mentalités. Je suis « croyant » et vous êtes « libre-penseur ». Mais franchement, n'est-ce point un peu la même chose ? Le libre-penseur n'est-il pas un croyant ? le croyant ne serait-il point un libre penseur ? Je *pense* que le catholicisme est vrai : j'ai sans doute mes raisons pour cela. Vous *croyez* qu'il est faux : vous avez sans doute les vôtres. Au lieu de parquer dans un camp « les dévots crédules, courbés sous le dogme, la superstition et le fanatisme » et dans l'autre « les libres-penseurs arrogants, sans Dieu ni maître », ne vaudrait-il pas mieux les rapprocher par leur trait commun, et reconnaître dans la croyance des uns une manière de *penser*, dans la libre-pensée des autres une façon de *croire* ?

Nous sommes donc frères, et puisque nous ne différons l'un de l'autre que par l'interversion de deux mots, et que le seul abîme entre nous est la place d'un adjectif, permettez à un *penseur libre* de répondre à vos objections de *libre-penseur* et de dissiper ce dernier nuage qui pèse encore sur notre amitié. L'humanité est comme nous, elle ne se bat que pour des malentendus. Il est vrai qu'il y a aussi les passions et les intérêts. Mais les passions et les haines qui nous divisent ne sont-elles pas souvent des malentendus elles-mêmes, et les intérêts, au lieu de se contredire, ne s'harmoniseraient-ils pas si nous nous comprenions mieux.

Or, le premier moyen de se bien comprendre, c'est tout d'abord de le vouloir, et le premier degré de la bonne volonté dans les discussions, c'est la politesse. Cette charité d'épiderme prévient les chocs, amortit les coups, préserve des blessures, en attendant qu'un effort léger la transforme en bienveillance, puis en bonté. La bonté étant l'union des

cœurs, est le prélude de l'accord des esprits. Avec elle il n'y a ni vaincus, ni adversaires : il n'y a que des amis comme nous, joyeux de la lumière qu'ils échangent.

Je suis croyant, vous êtes libre-penseur : je ne vois pas du tout la nécessité de nous haïr pour cela. « Quand quelqu'un n'est pas de mon avis, disait un jour un intransigeant, mon premier mouvement est de penser qu'il est un imbécile, et le second, de croire que c'est une canaille ». Mon premier mouvement à moi, en face d'un contradicteur, est d'affirmer sa bonne foi, et le second, non pas de lui prouver qu'il a tort, mais de chercher où il a raison.

Aussi, non seulement, cher ami, votre déclaration d'incroyance n'a-t-elle point entamé mon estime et ma sympathie pour vous, comme vous sembliez le craindre, mais je croirais plutôt qu'elle les augmente. Les contraires s'attirent, les oppositions préparent l'harmonie. « La guerre, dirait Hello, est un essai fougueux d'embrassement. » D'ailleurs je vous avoue qu'aujourd'hui l'atmosphère est telle, que la respiration même, c'est-à-dire la vie, y est pour ainsi dire naturellement incrédule, et que la libre-pensée m'y apparaîtrait plutôt comme un signe et une preuve d'intelligence. Pour croire, il faut à l'heure présente, ou n'avoir pas trop d'esprit critique, s'en tenir à la tradition pure et simple, ou planer très haut, respirer, dirai-je, au dessus de l'atmosphère actuelle, dominer le champ de bataille, être plus fort que le courant et le torrent qui nous emporte. Ce dernier cas mis à part, il suffit, je crois, d'ouvrir les yeux pour constater, sur presque tous les terrains du savoir, de l'activité et du succès, la supériorité des forces libres-penseuses sur les forces catholiques. Il n'est pas jusqu'à l'honnêteté qui ne semble parfois plus vive en ceux qui n'ont pas d'autre religion que celle de la conscience, et je sais tel incroyant à qui j'aimerais mieux confier mes intérêts qu'à tel pharisien du temple. Vous voyez que je vous fais la part belle. Mais je ne veux point dire par là que la libre-pensée ait raison contre la foi. Si je le croyais, je ne prendrais pas la peine de tenter votre conquête, et vous me savez de nature assez sincère ei indépendante pour être assuré que ni les routines, ni les traditions, ni la crainte du scandale ne me retiendraient dans le catholicisme.

La vérité est plus sacrée que la famille, plus sacrée que la religion, qui n'est sainte, que parce qu'elle est la vérité même. Une seule chose est presque aussi belle, aussi respectable que la vérité, c'est la sincérité dans l'erreur. Vous êtes un sincère, et votre cause a pour elle, il faut bien le dire, bien des vraisemblances, bien des apparences, scientifiques, sociales, politiques, religieuses, depuis les théories

évolutionistes jusqu'aux scandales cléricaux, depuis l'astronomie moderne ou l'histoire des religions jusqu'à la politique réactionnaire. Comme en ces palais de nuages où l'invisible main de quelque archange de l'air semble, certains soirs d'été, imposer à nos yeux les formes de son imagination grandiose, — les matériaux de la pensée sont aujourd'hui groupés de telle sorte, un tel concours de forces complices, de circonstances favorables, de hasards heureux, de théories séduisantes, paraissent faire converger toutes choses, tous les faits et toutes les hypothèses, toutes les sciences et toutes les ignorances de l'esprit, à une sorte d'apparition d'un féerique édifice d'incroyance; la libre-pensée a aujourd'hui de telles chances en sa faveur, qu'une attention scrupuleuse, ou une extrême simplicité d'âme, à défaut d'une intuition supérieure, peut seule sauver notre foi des maléfices d'une conjuration d'ailleurs prévue par l'Ecriture.

Je ne m'étonne donc pas que vous soyez libre-penseur, ni ne m'en scandalise : n'est-ce pas plutôt ma foi qui vous scandalise et vous étonne ? Vous l'expliquez sans doute comme un fait d'atavisme (inconscient, puisque je proteste de ma liberté d'esprit) ; vous l'excusez sans doute comme une originalité innocente, comme un singulier mélange d'amour du paradoxe et de culte des traditions ; vous l'admirez peut-être comme une noblesse de cœur, un rêve mystique, une délicatesse morale, une fidélité stoïque aux grands sentiments de la race. Vous êtes trop aimable, cher ami, et vous voyez que je ne le suis pas moins. Je n'ai pourtant point perdu tout espoir de vous prouver que vous avez tort, ou plutôt, puisque j'aime peu le langage négatif et que ma philosophie est la conciliation universelle, — de vous démontrer que nous avons raison tous deux

Et qu'il en faudrait peu, peut-être, pour éclairer subitement nos apparentes contradictions mutuelles d'une lumière révélatrice et pacifiante, comme on illumine soudain, rien qu'en pressant quelques boutons, les pièces sombres d'un édifice où, dans l'ombre, on se heurtait aux murailles Quelques malentendus nous séparent, et j'espère en vous les faisant toucher du doigt, vous amener de la libre-pensée à la pensée libre, qui est l'avenue de la croyance.

2e LETTRE

Vous m'affirmez tout d'abord, cher ami, ne pouvoir, en un siècle de science et de raison, vous soumettre à une religion qui enchaîne votre intelligence à des dogmes invéri-

fiables et inintelligibles, qui exige le sacrifice de votre liberté d'esprit, de votre fierté d'être pensant, et vous courbe sous des mystères qui n'ont rien de scientifique.

Vous soulevez dans cette simple phrase plus de problèmes qu'il n'est possible d'en résoudre dans les quatre pages d'une lettre. Essayons pourtant.

Votre objection, ce me semble, dérive d'un double malentendu. D'abord, d'une confusion de méthodes. Car il y a évidemment deux méthodes pour obtenir la certitude. Il y en a même trois, reconnues de tous et appliquées à chaque instant : l'*expérience*, la *raison*, le *témoignage*. Il existe une foule de vérités que nul n'a jamais révoquées en doute et qui méritent cependant toutes les épithètes mal sonnantes, tous les qualificatifs peu aimables dont vous gratifiez les dogmes.

Quand vous demandez le matin à votre frère s'il a bien dormi et qu'il vous répond oui ou non, la véracité de sa réponse, c'est-à-dire le fait qu'il a bien ou mal dormi, est absolument *invérifiable*, et l'adhésion que vous y donnez n'a absolument rien de *scientifique*. C'est un acte de foi pur, et de foi sans preuves, du moins sans preuve expérimentale, puisque vous n'étiez pas dans sa chambre, et sans preuve rationnelle puisqu'il n'y a là aucun raisonnement, aucune philosophie possible. Et cependant votre acte de foi, pour n'être ni rationnel ni expérimental, est néanmoins raisonnable, parce qu'il repose sur une base de certitude tout aussi solide que la raison et l'expérience : le témoignage.

Et maintenant revenons au dogme. Toute la question est de savoir quel est celui de ces trois genres de certitude que revendique pour eux l'Eglise. Car il est bien inutile de déplacer les questions et de se battre contre des moulins ou des ombres. Or, interrogez le premier venu des prêtres, il est incontestable que la réponse officielle de l'Eglise est celle-ci : « Les dogmes sont vrais, *parce que je dis qu'ils sont vrais*. » Il s'agit donc d'étudier la valeur du témoignage de l'Eglise.

Nous entrons ici sur le terrain historique Je ne vous retracerai pas, bien entendu, l'histoire des origines du christianisme et les nombreux travaux critiques qu'elle suscita. J'attire seulement votre attention sur deux ou trois faits. Quand le docteur David-Frédérie Strauss fit paraître en 1835 sa *Vie de Jésus*, il souleva dans le monde de la pensée la plus violente émotion. « La philosophie, la philologie, la théologie du Nord se vantaient à la face du ciel, suivant l'expression de Quinet, d'avoir enlevé les fondements de l'Eglise en détruisant l'autorité de l'Ecriture. »

Or, aujourd'hui « Harnack déclare que les opinions de

l'école de Tubingue ne tiennent plus debout, et s'arrête à des vues fort analogues à celles que Renan avait formulées, mais plus rapprochées encore de la tradition. » Je cite textuellement M. Loisy. Or que disait Renan : « En somme j'admets comme authentiques les quatre évangiles canoniques. Tous, selon moi, remontent au premier siècle et ils sont, à peu près, des auteurs auxquels on les attribue. » Mettez à part St Jean, si vous voulez. (1) Les actes des apôtres, la plupart des épîtres de Saint Paul sont également reconnus authentiques par la critique récente. Voilà le premier fait.

Voici le second. Pourquoi la critique rationaliste, tout en reconnaissant l'authenticité du texte évangélique, en retranche t-elle cependant tous les miracles et tout le surnaturel et en vient-elle, par ce procédé, à la démolition de la foi ? Ecoutez la réponse de Renan : « Une règle absolue de la critique, c'est de ne point donner place dans les récits historiques à des circonstances miraculeuses. » Renan, Strauss, Réville, Harnack, Loisy récusent *par leur méthode même* toute possibilité de manifestations surnaturelles. Le surnaturel est impossible. Voilà l'axiome. Or n'est-il pas évident que tout principe préconçu est anti-scientifique. Ni l'histoire, ni la science ne doivent avoir de parti-pris. Ni l'une ni l'autre n'ont le droit de supprimer un fait parce qu'il ne porte pas l'étiquette voulue et défie toute explication. Un fait est réel ou non, indépendamment de l'accord ou du désaccord qu'il présente avec nos systèmes, et poser en principe l'antimonie de l'histoire et de la foi, du réel et du surnaturel, comme le fait M. Loisy, classer d'avance les faits en *historiques* et en *miraculeux*, c'est résoudre la question par la question et vaincre à la façon de M. de la Palisse.

Enfin, voici une troisième observation que je vous soumets. « Si dans les actes de Jésus, dit Kreuss, il n'y avait rien eu qui dépassât l'expérience de tous les jours, son histoire n'en deviendrait que plus incompréhensible. » « Vous ne pouvez vous réconcilier avec les miracles, dit le pasteur Roth, laissez-les de côté. Mais ce sera à vous de voir ensuite comment sans eux vous vous mettrez d'accord avec l'histoire. » « Que d'autres problèmes aussi ardus soulèvent la négation de la divinité du Christ, ajoute M. Rifaux. Comment, entre autres, expliquer sans la rédemption le récit de la chute originelle dont on peut trouver le germe au ber-

(1) La récusation de St-Jean et, plus tard, d'une partie des Synoptiques par M. Loisy, tient au second fait dont je vais parler.

ceau de presque tous les peuples ? Comment expliquer la longue histoire d'Israël? Qui donc entretenait dans le cœur de ce peuple l'ardent désir du Messie ? » Si le Christ, observa un critique, n'était pas ressuscité réellement, s'il n'était apparu en personne à ses disciples pour exciter leur foi et fortifier leur volonté, quelle impulsion psychologique eût été assez forte, assez déterminante pour pousser ces timides et ces déçus à évangéliser le monde et à sceller de leur sang leur indomptable conviction en la divinité de leur maître ? » Comment l'Eglise (l'Eglise d'un crucifié Juif et de douze illettrés) rencontrant toute la haute culture hellénique et romaine, toute la civilisation philosophique et religieuse de l'Orient et de l'Occident, peut-elle les conquérir à sa folie ? Aussi bien, remarque un autre, la vie de l'Eglise apparaît-elle dans son germe et dans son évolution comme une des preuves philosophiques les plus fortes de la divinité de son origine. « Aux yeux de M. Loisy, écrit M. Gabriel Monod, membre de l'Institut, directeur de la section de philologie à l'école pratique des hautes études, dans la *Revue historique* d'Avril 1903. aux yeux de M Loisy, et il est difficile sur ce point de n'être pas d'accord avec lui, l'Eglise catholique représente à travers l'histoire, le développement logique, organique, légitime du christianisme primitif, tel qu'il existait en germe au temps du Christ et des apôtres. » L'existence de l'Eglise telle que nous la voyons est le témoignage historique le plus certain qu'on puisse désirer.

D'ailleurs voyez vous-même, cher ami. Etudiez le pour et le contre, sans parti-pris ni passion. Quand vous aurez fait ce travail, qui peut se réduire à la lecture de deux volumes en sens contraires, choisis parmi les plus forts et les plus récents, ou à deux conversations avec spécialistes de l'exégèse, vous pourrez douter encore, mais vous vous serez mis sur le vrai terrain, celui de la valeur des témoignages.

Je ne vous cache pas cependant que je n'ai qu'une confiance partielle dans le résultat de votre enquête sur ce domaine isolé. C'est que nul terrain ne doit être clos, et il n'y a pas de preuve décisive abstraction, faite des autres qui la complètent et la fortifient, comme il n'y a pas de solidité dans une pierre ou un pan de l'édifice, sans la construction toute entière. L'histoire ne se suffit pas à elle-même, pas plus que la morale, pas plus que la métaphysique. Si vous me demandez mon avis personnel sur la valeur du témoignage historique, pour ou contre l'authenticité des Evangiles, pour ou contre la résurrection de Jésus ou l'autorité de l'Eglise, je vous dirai que les chances *pour* me semblent sérieusement supérieures, et que les hypothèses très ingé-

nieuses mais fort imaginatives d'un Renan, ou les vastes éruditions tendancieuses d'esprits puissants mais systématiques, me paraissent expliquer beaucoup moins bien la réalité et l'histoire que la simple parole de l'Evangile, la foi aux miracles et au surnaturel, dont la négation non-seulement désenchanterait le monde, mais ferait de toute l'ère chrétienne un colossal miracle d'absurdité, donnerait pour base aux plus hautes vertus de la terre une fumisterie ou une hallucination. Hypothèse pour hypothèse, j'ai bien le droit de choisir la plus vraisemblable, c'est-à-dire celle qui rend compte le plus simplement, le plus exactement des faits, la plus harmonieuse aussi à tous les besoins de l'âme, pureté, grandeur, renoncement, adoration, immortalité. Et je ne disconviens pas qu'en cela je mêle sans doute à l'argument de témoignage un argument de morale, d'esthétique, d'harmonie, etc. Tout se tient et tout se touche, je le répète, et s'il me plaît de croire comme Pascal, « à des témoins qui ont vu et se font égorger » et à l'Eglise qui me répète leur témoignage, c'est bien aussi parce que ma conscience, mon cœur, ma raison même me présentent cette solution comme plus belle, plus douce, plus profonde, plus ennoblissante, plus lumineuse, plus divine,en même temps que mieux prouvée et plus authentique que la solution contraire.

Cet *argument d'ensemble* est d'ailleurs celui qui, même restreint au témoignage historique, détermine le plus ma conviction. S'il n'y avait que les prophètes, ou les miracles, ou la personne du Christ, ou le seul Evangile, ou les seuls apôtres, ou les martyrs, ou la sainteté chrétienne, ou la pérennité de l'Eglise, je ne verrais dans aucun de ces fragments épars un argument décisif. Mais c'est en se coordonnant que toutes ces pierres font l'édifice, et l'édifice est tel, j'y vois avec une telle évidence le développement d'une immense pensée, d'un vaste plan logique qui se poursuit à travers les siècles et dont toutes les pièces s'emboîtent et s'enchâssent en une telle harmonie, qu'il me paraît infiniment plus rationnel d'y reconnaître Dieu (et l'argument vaut pour le Cosmos) que le hasard, le déterminisme, la folie ou la sagesse humaine. La Vérité, comme le monde, comme l'organisme, comme un poème, est une concordance, un accord. Et ce qui fait que la religion est la chose la plus discutée, c'est qu'étant la plus synthétique, la plus symphonique et *orchestrale*, elle exigerait en quelque sorte pour sa parfaite audition une oreille infinie. Il semble que la simplicité seule puisse suppléer à notre insuffisance. L'Objection est toujours facile sur un point, sur tous les points isolés. Nous venons à peine d'entendre une première gamme et je n'ai pas la prétention de vous avoir con-

vaincu, bien que peut-être lassé. Je complèterai demain ma réponse à votre première question.

3e LETTRE

Cher ami,

Vous ne pouvez croire, me disiez-vous, à des dogmes invérifiables et inintelligibles. Je vous ai répondu que votre objection dérivait d'un double malentendu : d'abord d'une confusion de méthodes, et ma dernière lettre vous parlait du témoignage historique. Mais il est une autre preuve qui vous touchera davantage, vous, rationaliste, c'est la preuve rationnelle, la lumière intrinsèque et philosophique. Je sais bien que l'école la plus moderne d'apologétique, d'accord en cela avec quelques théologiens réactionnaires — et vous-même, — semble ne voir dans les dogmes que des formules énigmatiques destinées à mâter l'orgueil de la raison et n'offrant qu'un sens pratique à la volonté. Ce fut la thèse de M. Le Roy. Mais le pape Pie X l'a condamnée (du moins en sa partie négative) dans l'encyclique *Pascendi*. L'Eglise, éminemment *rationaliste*, pose les dogmes comme *des lumières* sur la route terrestre des âmes, et il existe une philosophie supérieure, la théologie, qui est la science de ces lumières, comme l'astronomie est la science des étoiles. D'en bas et à l'œil vulgaire, les étoiles et les dogmes apparaissent comme de maigres lueurs nocturnes parfaitement inutiles et insignifiantes, inférieures en éclat à la moindre de nos bougies et de nos idées. Pour l'œil de la science d'en haut (astronomie, théologie) les étoiles et les dogmes sont des mondes.

Parmi les penseurs qui ont creusé le plus profondément la philosophie du dogme, tiré de la foi les plus beaux rayons pour la raison agrandie, et qu'il faut lire avant de parler d'obscurantisme et de superstition, je citerai, parmi les contemporains, celui qu'on pourrait nommer, le Platon ou plutôt le Pythagore moderne, Lacuria, l'auteur des *Harmonies de l'Etre manifestées par les nombres* (1) ; Pradié (*la Divine Constitution de l'Univers*) (2) ; Hello (*Philosophie et Athéisme*) ; Antoine Mollière (*La Métaphysique de l'Art*, *Les lois intimes de la Société*, que j'intitulerais plutôt « la Trinité universelle ») ; Blanc de St-Bonnet (*L'Amour et la Chute*, *la Douleur* (3), *l'Unité Spirituelle*) ; Gratry, Ollé Laprune, Brunetière et tant d'autres dont la lecture laisse

(1) Chacornac, éditeur.
(2) Retaux, éditeur.
(3) Vitte, éditeur, Lyon-Paris.

à l'esprit la vivante impression que le dogme catholique n'est pas seulement (comme le montre d'ailleurs excellemment, bien que d'une façon trop exclusive, tout un groupe d'écrivains très modernes), la plus haute des théories de l'action, le sommet de la morale, le cœur vivant de ce pragmatisme où William James concentre aujourd'hui la philosophie humaine ; mais encore le rationalisme supérieur, le point culminant de la pensée et de la métaphysique, de cette intuition transcendante où Bergson ramène l'esprit humain.

Oui, cher ami, je me déclare librement et hautement rationaliste, tout comme MM. Aulard, Buisson, Charbonnel, et vous. Je dis « librement » car, en quoi ma raison serait-elle moins libre que la leur, pour aboutir à des conclusions contraires ? J'ai le respect le plus sincère de leur foi, car leur libre pensée est une foi, mais ma foi aussi est une libre pensée, et si je me déclare *hautement* rationaliste, c'est qu'en effet ma foi est une libre pensée *plus haute*.

Car il y a des plans divers pour la pensée et je reconnais que le catholique n'est pas libre penseur *sur le même plan* que Voltaire. Voltaire plaisantait dans les salons sur l'arithmétique de l'Eglise, à propos du Dieu triple et un, mais la science est pour l'Eglise contre Voltaire, et la trinité dans l'unité n'est-elle pas la grande loi de l'univers ? Elle est dans la musique et l'accord parfait, dans les trois couleurs fondamentales, dans l'espace et sa triple dimension, dans le triangle, base de la géométrie, dans la thèse, l'antithèse et la synthèse philosophique, dans la famille et la grammaire qui ont trois personnes ; elle est dans les trois éléments essentiels de toute phrase comme de toute pensée. Tout dans l'univers est le reflet triple et un de la *Substance*, de la *Forme* et de la *Vie* éternelles.

La transubstantiation vous paraît un dogme incompréhensible, mais la vie de tous les êtres, depuis la fleur qui s'assimile le fumier, jusqu'au mouton qui broute l'herbe, jusqu'à l'homme qui mange le mouton, qui le transforme en sa chair, qui élève toute la nature à la pensée dans son cerveau, à l'émotion dans son cœur, la vie de tous les êtres est une transubstantiation perpétuelle.

La communion vous paraît invraisemblable, et vous communiez tous les jours — aux aliments, à l'atmosphère, à la parole, à la pensée de vos semblables ou des grands esprits. Pour vivre, en tout ordre de choses, ne faut-il pas communier ?

Vous raillez la bonne femme égrenant son chapelet, et vous ne voyez pas que la répétition, le retour, et le retour en cercle, est une des grandes lois de ce monde.

Vous trouvez ridicules les indulgences, inique le péché

originel, c'est-à-dire la solidarité et la réversibilité mystiques, mais il vous paraît tout naturel de jouir de l'héritage de votre père, d'accorder telle faveur à un indifférent en considération d'un ami, ou de refuser en mariage la fille d'un poitrinaire ou d'une prostituée.

Vous refusez de vous soumettre à l'autorité de l'Eglise, mais vous vous soumettez tous les jours à des autorités beaucoup moindres, parce que vous reconnaissez avec raison la compétence de tous les spécialistes, des médecins en médecine, des négociants en négoce, des ingénieurs en travaux publics, des historiens en histoire, — sauf des théologiens en théologie.

C'est que vous allez me dire que la révélation est invérifiable, — ce qui sans doute, même vrai, ne serait pas une preuve bien forte, puisque la rotation de la terre aussi, et la plupart des sciences sont, pour presque tous, invérifiables. Mais enfin, puisqu'il faut avoir deux mesures, et qu'une secrète partialité d'esprit nous incline toujours à croire fausses,en religion, des méthodes que nous estimons justes partout ailleurs, j'admets que les deux premières sources de certitude (*témoignage* et *raison*) ne vous paraissent pas suffire, puisque j'ai reconnu moi-même qu'il en existait une autre : l'expérience. Nous en parlerons demain.

4e LETTRE

Cher ami,

L'expérience, l'expérimentation, la vérification expérimentale, telle est aujourd'hui la vraie preuve, la preuve dite scientifique Notez bien d'ailleurs que l'expérience aussi, ne se suffit pas à elle-même, puisque même en physique, où elle semble maîtresse, il faut, pour devenir la science, qu'elle aboutisse à des lois (c'est-à-dire à la raison) et à des livres, à l'enseignement, (c'est-à-dire au témoignage). Dans la science, même purement matérielle, nous trouvons donc ces trois éléments : expérience, raison, témoignage, — et ce dernier suffit, très légitimement d'ailleurs, à la plupart des intelligences. Les neuf-dixièmes, les quatre-vingt dix-neuf centièmes des lecteurs et des étudiants ont le bon sens de comprendre que leur cerveau ni leur vie ne saurait suffire à l'acquisition *directe* de toutes les spécialités, à la démonstration personnelle de tout le savoir humain et, sauvés par leur humilité, ils deviennent savants par *l'intermédiaire* des maîtres. Il est curieux de constater que dès qu'il s'agit de religion, c'est-à-dire de science infiniment plus élevée, plus transcendante et plus complexe que la physique, nous n'acceptons plus ni témoi-

gnage, ni autorité, ni intermédiaire, ni même raison ou philosophie, mais exigeons l'expérience directe, à moins que ce ne soit la démonstration mathématique. Il en est un peu de la religion comme des prêtres, que nous honorons de sévérités exceptionnelles qui sont comme un signe de foi inconscient. Car il est très remarquable que si nous ne demandons à notre boulanger que son pain, et à nos professeurs que leur science, sans nous préoccuper de leur conduite, de nos prêtres nous exigeons tout, sauf leur ministère, c'est-à-dire leur spécialité. C'est que leur conduite, qui en définitive ne nous regarde pas plus que celle de notre tailleur ou de notre médecin, nous apparaît cependant comme une expérience, une vérification en quelque sorte tangible de la doctrine qu'ils prêchent — et pratiquent parfois si peu. En ce sens nous n'avons pas tout à fait tort de nous y intéresser, bien que là encore perce l'inconscient parti-pris d'insister sur le mal et de ne pas voir le bien, qui cependant est autrement suggestif, puisqu'un mauvais prêtre n'est qu'un homme, c'est-à-dire un être normal, tandis qu'un bon prêtre, un prêtre saint (et il y en a, et ils ne sont point rares) est un être extra-naturel, dont un seul exemplaire, bien constaté, suffirait à prouver le dogme, — ce dogme que vous déclarez « invérifiable ».

Le dogme n'est invérifiable ni par l'histoire, dont le christianisme est le fait le plus éclatant, ni par la raison (lisez les apologistes modernes), ni par l'expérience vitale (étudiez les saints). Vous êtes positiviste, cher ami, et vous n'avez point tort, je le suis avec vous. Mais n'oubliez pas qu'au-dessus du positivisme physique, il y a le positivisme moral, et au-dessus du positivisme moral et rationnel, le positivisme mystique et religieux. « Il y a, dites-vous, entre la science et la foi, incompatibilité d'esprit, conflit d'essence, l'une étant essentiellement positive, l'autre essentiellement dogmatique ». Pure objection verbale, querelle de mots. Le dogme est partout et le positif aussi. La science est dogmatique et la religion est positive. Hœckel n'est-il pas un grand théoricien qui cherche à justifier ses hypothèses, et la mystique n'est-elle pas une science aux millions de faits, une expérience de l'âme ? Lisez le beau livre, scientifique comme un traité de chimie ou de biologie spirituelle, de l'éminent libre-penseur américain, William James, « l'Expérience religieuse », essai de psychologie descriptive où toutes les variétés de l'expérimentation mystique sont étudiées et cataloguées. Vous y saisirez sur le vif la réalité de cette vie supérieure, de ce fait nouveau qui dépasse le fait physique, dépasse le fait moral et le couronne. Vous y constaterez, comme dit l'auteur, que « toutes les deux, science et religion, sont des clefs bien authenti-

ques donnant accès, pour qui sait s'en servir, aux ressources cachées de l'univers. Ni l'une ni l'autre ne nous ouvre toutes les entrées et rien ne nous empêche de nous servir des deux en même temps. Après tout, pourquoi le monde ne serait-il pas composé de plusieurs sphères de réalités se pénétrant les unes les autres ? Pour atteindre chacune d'elles, nous devrions nous munir d'une conception différente de l'univers. N'est ce pas ainsi que les mathématiciens traitent les mêmes problèmes numériques et spatiaux, tantôt par l'arithmétique ou la géométrie pure, tantôt par l'algèbre ou la géométrie analytique, tantôt par le calcul infinitésimal ou par la méthode des quaternions ? Et les résultats sont toujours exacts, quoiqu'ils ne soient pas toujours du même ordre. » Le grand positiviste ajoute ces remarquables paroles : « Toute l'expérience humaine, dans sa vivante réalité, nous pousse irrésistiblement à sortir des étroites limites où prétend nous enfermer la science. Le monde réel est autrement constitué, bien plus riche et plus complexe ».

A son tour Nervmann n'est-il pas un grand positiviste religieux, dont la valeur est précisément d'offrir ce qu'Auguste Comte eût appelé une doctrine positive et expérimentale de la foi. Brunetière, en son beau livre « Sur le chemin de la croyance », n'a-t-il pas, lui aussi, prêché *l'utilisation du positivisme* pour la défense de la foi religieuse, et n'est-ce point en appliquant la méthode positive à l'histoire de la Révolution et à la science sociale, que Taine et le Play ont été, sans le vouloir, deux grands apologistes modernes de la morale chrétienne? Sans doute, des théoriciens, des dogmatisants de la raison pure ou de la pure matière prétendent que le surnaturel est impossible. Mais, pour le positiviste, il n'y a que des faits. « Seulement, dit William James, il faut avoir l'oreille musicale pour apprécier une symphonie, il faut avoir été amoureux pour comprendre l'amour : sans cette expérience personnelle nous sommes portés à considérer le musicien, l'amoureux, comme faibles d'esprit ou détraqués. Et trop souvent nous jugeons ainsi du mystique » — « Ma foi, dit Huysmans, ne repose ni sur ma raison, si sur les perceptions plus ou moins certaines de mes sens ; elle relève d'un sentiment intérieur, *d'une expérience* acquise par des *preuves internes*.... La mystique est une science *résolument exacte*. J'ai pu vérifier un certain nombre de ses effets et je n'en demande pas davantage pour croire ».

La méthode de Huysmans me semble néanmoins incomplète, car la foi, la foi catholique tout au moins, a une triple base (quelle science en pourrait dire autant?): le *témoignage*, le plus vaste, le plus historique, le plus traditionnel (l'Eglise);

la raison, la plus haute, la plus profonde (théologie des docteurs, philosophie des apologistes) ; *l'expérience*, la plus intime, la plus sublime (la *grâce*, la sainteté).

(*A suivre.*) JOSEPH SERRE.

Victor Hugo corrigé par Courtat

Les grands écrivains se sont beaucoup corrigés et rien ne nous intéresse plus, après que nous avons goûté une œuvre, de savoir comment elle a été composée et menée à sa perfection. Aussi accueillons-nous volontiers les ouvrages des érudits qui nous apprennent la méthode de travail d'un Lamartine ou d'un Chateaubriand, Presque toujours ces révélations sont des plus curieuses. Mais il peut y avoir également profit et intérêt à nous rendre compte des reproches et des critiques que l'on adressa aux poètes et aux prosateurs illustres. Chacun d'eux eut de passionnés détracteurs et vit son prestige compromis par les attaques dont il fut l'objet. Victor Hugo surtout comme chef des romantiques, comme dramatuge illustre, comme personnage politique, essuya des colères furieuses. Parodies, libelles, pamphlets, rien ne lui fut ménagé et ses romans, ses drames, ses recueils de poèmes donnaient, à leur apparition, le signal d'interminables polémiques. Son pire adversaire fut peut-être Courtat. Qui était Courtat ? Un écrivain au-dessous du médiocre. Nous avons de lui un ouvrage sur Voltaire, d'ennuyeuses comédies et de froids poèmes didactiques platement rimés et niaisement pensés. La gloire de Victor Hugo était intolérable à Courtat. Il avait écrit plusieurs brochures pour démontrer combien elle était mal fondée. Hélas, le public s'était contenté de rire. Un jour notre personnage n'y tint plus et il résolut de faire tomber Victor Hugo de son piédestal. Que fallait-il pour cela ? Montrer que l'auteur des *Orientales* ignorait les règles élémentaires de la composition poétique et manquait d'inspiration, tandis que lui, Courtat... et il se mit en devoir de translater *Les Pauvres gens* « de baragouin en français », Lui-même, avec une touchante modestie, nous prévient de ses intentions : « Je dirai avec pleine assurance : en changeant, corrigeant ou modifiant 158 vers sur 256 ; en résistant au désir d'en refaire un certain nombre d'autres, je suis certain d'avoir converti un poème ébauché en une

œuvre littéraire, sans lui avoir ôté son *cachet*, et je suis heureux d'avoir prouvé que le vers *brisé* ne représente que la paresse ou l'impuissance du littérateur assez humble pour en faire usage. »

Voyons comment Courtat remplit son rôle de correcteur. Vous vous rappelez les vers célèbres de Victor Hugo :

> Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close
> Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
> Qui rayonne à travers le crépuscule obscur.
> Des filets de pêcheurs *sont accrochés au mur.*

Courtat rectifie :

> Il est nuit La cabane est *bien* pauvre, *bien sombre*,
> *Mais cependant* bien close, et l'on y sent, *dans* l'ombre,
> *L'avenir* rayonner *sur quelques fronts* obscurs.

On m'accordera que ces modifications ne sont pas très heureuses. Tous ces « bien » sont d un fâcheux effet. Pourquoi les avoir accumulés ? Parce que la cabane du premier vers ne doit pas devenir un logis au deuxième et il importait de supprimer ce terme malencontreux. *L'avenir* remplace *quelque chose*. C'est que *quelque chose* ne rayonne pas, nous dit M. Courtat. *L'avenir* peut-il rayonner davantage ? Il paraît. Enfin *quelques fronts obscurs*, est substitué à *crépuscule obscur* attendu que *crépuscule obscur* s'applique mal à la demi-obscurité d'une cabane.

Poursuivons :

> Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
> Et cinq petits enfants, nids d'âmes, y sommeillent.
> La haute cheminée, où quelques flammes veillent,
> Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
> Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
> C'est la mère. Elle est seule Et dehors, blanc d'écume,
> Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
> Le sinistre océan jette son noir sanglot.

Voici le texte de Courtat :

> Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
> Cinq enfants *tout* petits, nid d'âmes y sommeillent,
> La haute cheminée, où quelques flammes veillent,
> Rougit le *noir* plafond, *et, seule, au pied du* lit,
> Une femme à genoux prie et *souvent* pâlit :
> C'est la mère *Jeannie. Au* dehors *la tempête*
> *De* l'Océan sinistre *achève la conquête*
> *Il* jette *à tous les* vents *son furieux* sanglot.

Heureusement M. Courtat a prodigué des notes qui expliquent, commentent et voudraient justifier ses corrections. Il nous prévient qu'il a modifié le vers admirable :

> Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent

parce que *Enfants*, repos d'hémistiche rime avec banc. Il a

mis le *noir* plafond pour le plafond *sombre*, afin d'économiser ce dernier mot. Il a modifié le vers pour conserver le mot *seule*, en intercalant deux vers plus loin, le nom de la mère. Ce nom, Victor Hugo le donne seulement au quarantième vers, c'est-à-dire, trop tard. Il y a *souvent* palit au lieu de *palit* tout court. En voici la raison : « *Pâlit* ne représentant point une action qui dure, doit être précédé ou suivi d'un abverbe, comme souvent ; sinon la mère n'aurait pâli qu'une seule fois.» Dans le texte de Courtat, il n'est pas question d'écume et le vers

Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume

est supprimé. N'en soyez pas surpris. « L'écume, nous dit-il, n'est d'aucune couleur, sauf de la *noire*, en pleine nuit, sans étoiles. » Quant au vers, qu'est-ce, je vous prie ? Une « enfilade de mots que la *brume* ne doit pas terminer après la *nuit* : La *brume* n'ajoute rien ou ajoute trop peu à la nuit ; en tous cas, elle devrait la précéder dans le vers. »

Voici qui vaut peut-être mieux. Victor Hugo écrit :

Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.

Notre professeur s'empresse de rectifier :

De sa barque, à lui seul, il gouverne la voile.

Il y a là en effet une erreur assez grossière du poète des *Pauvres gens*. Jamais un pêcheur au filet ne s'est aventuré en mer *seul*, dans un bateau à *quatre* voiles. L'équipage est toujours composé d'un patron, de trois matelots et d'un mousse. « J'ai retranché trois voiles, conclut Courtat, pour diminuer le faux absolu de ce passage. »

Continuons. Hugo nous dit en parlant du pêcheur :

Il s'en va dans l'abîme, il s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! tout est noir ; tout est froid ; rien ne luit.
Dans les brisants parmi les lames en démence,
L'endroit bon à la pêche, et sur la mer immense
Le lieu mobile, obscur, capricieux changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point ; c'est grand deux fois comme la chambre.
Or la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent !

Cette fois, Courtat est envahi d'une douce gaieté. Quand il fait nuit noire, rien ne peut luire. Alors, que signifie le vers de Hugo :

Dur labeur ! tout est noir ; tout est froid, rien ne luit.

Le poisson ne se tient jamais *parmi les lames en démence*, mais dans les eaux tranquilles au-dessous. Alors, que signifient ces mots :

Dans les brisants parmi les lames en démence,
L'endroit bon à la pêche...

Cet *endroit* bon à la pêche devient un *lieu* au vers suivant et n'est plus qu'un *point* au troisième vers. Ce point est grand deux fois comme une chambre. Souffrez que M. Courtat s'esclaffe et écoutez-le :

Troisième et incommensurable erreur. Elle est en proportion inverse de la dimension donnée au rendez-vous des poissons ! Jamais la nécessité de la rime n'a réduit un poète à si plaisante extrémité. Les poissons se réunissant dans un espace grand *comme deux fois la chambre* et les pêcheurs sachant le retrouver ! Victor Hugo l'homme des grèves de l'océan, a voulu évidemment s'amuser aux dépens de ses bénévoles lecteurs. Me trompé-je ? Voulait-il se donner la joie enfantine de rimer en *ambre* ? Il aurait pu dans ce cas adopter l'un des sept vers suivants. Je rappelle d'abord le vers *aux nageoires d'argent* :

« Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent. »

Et je continue :

1. Comme l'oiseau dans l'air ou l'homme dans sa chambre.
2. Comme se plaît au bal la fille qui se cambre.
3. Comme au cirque un jongleur qui pour vous se démembre.
4. Des animaux parfaits remplaçant chaque membre.
5. Avant qu'à vos repas il ait pris un goût d'ambre.
6. Avant qu'il ait connu le poivre ou le gingembre.
7. Quand on va le pêcher en septembre ou novembre.

Je m'arrête, la rime est épuisée.

Ces variantes sont toutes presque également ridicules. Mais il n'y en a pas une seule tombant en plein absurde, comme les vers qu'elles remplaceraient. En réalité, malgré mes corrections, il faudrait pour l'honneur du poète, supprimer les 8 vers XXIX-XXXVI.

Heureusement, pour l'honneur de la littérature française, M. Courtat a corrigé ce passage malencontreux. Je donne sa version :

Il *affronte* l'abîme, il *affronte* la nuit.
Audacieux labeur ! *Le danger le poursuit.*
Aux profondeurs des eaux, sous la vague en démence,
Au milieu des brisants, *dans un fracas immense,*
L'endroit bon à la pêche où le poisson se plaît,
Sans prévoir l'hameçon, sans prévoir le filet,
Est d'une si douteuse et si faible étendue,
Qu'à la nuit, *aisément, la route en est perdue*
Pour ne la manquer point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer *la marée et le vent !*

Il y a encore un vers qui déplaît à Courtat, dans la deuxième partie des *Pauvres gens*. C'est celui-ci :

Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées.

Fi donc ! Courtat met en note : « *Songe à sa Jea*, cacophonie. »

On pourrait répondre à ce trop vigoureux critique par une petite anecdote que M. Jean Moréas conte fort agréa-

blement dans ses *Esquisses* et *souvenirs*. Je laisse la parole à l'auteur des *Stances* :

> Un jour, Des Yveteaux, celui qui se promenait dans son jardin faubourg Saint-Germain vêtu en berger de d'Urfé, dit à Malherbe :
>
> — C'est une chose désagréable à l'oreille que ces trois syllabes : *ma la pla*, qui se trouvent dans votre vers :
>
> Enfin cette beauté m'a la place rendue.
>
> — Et vous, répond Malherbe, vous avez bien mis *pa ra bla la fla* !
>
> — Moi ! fait des Yveteaux tout étonné.
>
> — N'avez vous pas écrit, reprend Malherbe :
>
> Comparable à la flamme...

Il nous faut poursuivre. Certes, il est impossible d'indiquer toutes les corrections de Courtat. Ce dernier retouche son poète presque à chaque vers. Supprimer un *car*, retrancher un *sombre*, enlever un *dans* lui sont de suffisants prétextes pour affirmer sa supériorité de rimeur et pour écraser ce détestable ouvrier qu'était Victor Hugo. Je passerai aussi beaucoup de remarques plus ou moins judicieuses, spirituelles et profondes. Indiquer quelques changements ne suffit-il pas avec ce que nous avons déjà vu, à donner une idée suffisante de cette critique. Vous vous rappelez ces deux vers :

> La froide horloge bat jetant dans le mystère,
> Goutte à goutte, le temps, saison, printemps, hiver.

Aimez vous mieux :

> La froide horloge bat, *rejetant au* mystère
> *Le temps, sous son aiguille en parcelles réduit*.

Courtat explique sa version de cette manière ; « Je mets le poète au défi de diviser le temps en gouttes, même pendans une averse de pluie. Ayant parlé des saisons, il pouvait les énoncer toutes les quatre comme mauvaise redondance, mais il lui était interdit d'en nommer deux seulement, car il en résulterait que le temps se diviserait de deux manières, l'une dans l'hiver et le printemps, l'autre, dans l'été et l'automne. »

Il n'admet pas non plus la comparaison qui se trouve ailleurs !

> — O Dieu ! Le vent rugit comme un soufflet de forge
> La côte fait le bruit d'une enclume...

Une tempête dont le bruit n'est pas supérieur à celui d'un soufflet de forge est une pauvre tempête, constate Courtat : et il ajoute : « Le bruit d'une enclume ne se produit qu'à l'aide d'un marteau : Il est resté dans l'écrin du poète. »

On écrira donc de préférence :

— *Comme les mille bruits d'une infernale* forge
Le vent sur les rochers retentit.

De même, Victor Hugo prouve sa faiblesse en disant :

— Horreur ! l'homme dont l'onde éteint le hurlement
Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge...

Fondre, *s'enfoncer* et *plonger* ont la même valeur, et on peut encore échapper au péril. *Sombrer* seul, signifie que le bâtiment est perdu. Il fallait employer le mot :

— Horreur ! l'homme, dont l'onde éteint le hurlement,
Sent *tout à coup* s'ouvrir le bâtiment *qui sombre* !

Laissons Courtat supprimer les mauvais enjambements et les faibles repos d'hémistiche qu'il rencontre. Ces erreurs seraient de peu d'importance, si Victor Hugo ne se permettait pas d'écrire les vers suivants :

Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes:
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagard soufflant dans son clairon
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font
Et que pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile !

Le « vent hagard »... passe encore mais la « tresse » du vent est une expression ridicule. Enfin le vers :

Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font

est d'un prosaïsme vulgaire.

Hâtons-nous par conséquent de raturer et de changer.

Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron ;
Que le vent *déchaîné* soufflant dans son clairon,
Précipite sur eux la fureur de l'orage,
Et peut-être *a lancé leurs barques au naufrage ;*
Qu'ils affrontent toujours des périls inconnus ;
Que tant d'autres pêcheurs n'en sont pas revenus !
Que pour sortir du gouffre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile !

Décidément Courtat n'est pas heureux lorsqu'il joue son rôle de pédant Le sens poétique lui manque absolument. Avec lui toute éloquence, toute émotion disparaît ; nous tombons dans la banalité et, en corrigeant les *Pauvres gens*, il en supprime presque toutes les beautés. A cet égard, rien n'est plus significatif que ces vers de Victor Hugo défigurés par lui et que nous allons citer. L'auteur des *Misérables* écrit :

— Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul,
Seul dans cette âpre nuit ! seul sous un noir linceul !
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits. — O mère !
Tu dis : « S'ils étaient grands ! leur père est seul. » Chimère !
Plus tard quand ils seront près du père et partis,
Tu diras, en pleurant : Oh ! s'ils étaient petits !

Courtat trouve la répétition du mot « seul » désagréable et il propose ce texte nouveau :

— Jeannie est *au supplice*. Hélas ! son homme est seul,
Seul, dans cette âpre nuit *avide* d'un linceul !
Pas d'aide. Les enfants sont trop petits. — O mère !
« S'ils étaient grands ». dis-tu.—« Leur père est seul. » Chimère !
Plus tard quand *avec lui tu les verras* partis,
Tu diras *trop souvent* : « Oh ! s'ils étaient petits ! »

Que penser de cette nuit « avide » d'un linceul ?... L'expression est beaucoup plus ridicule, encore que M. Courtat l'ait inventée, que le vers de Victor Hugo dont le critique relève le prosaïsme :

Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin.

Courtat n'a pas fini de s'égayer. Hugo nous montre Jeannie sortant de chez elle et arrivant auprès de la masure où reposent les deux orphelins qu'elle adoptera. Il décrit cette masure :

Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux ;
La brise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.

Ce dernier vers, Courtat le qualifie de « plus que bizarre » et il poursuit :

Des *chaumes* comparés aux *grosses eaux d'un fleuve* ! C'est prodigieux. Si Victor Hugo avait tenu absolument à son *fleuve*, il eût pu dire au vers suivant :

Jaunes, sales, pareils *aux joncs pourris d'un fleuve.*

C'eût été beaucoup moins mauvais.

Ce vers, du reste, m'a causé un tel étonnement que je l'ai refait sur toutes les rimes en *euve* sans me rendre compte de la difficulté qu'il avait présentée à Victor Hugo. Je ne crois pas me tromper en disant que le plus grotesque des miens est supérieur à celui du grand lyrique.

1. D'un désastre aujourd'hui la plus certaine preuve.
2. On n'y pénètre point, sans que le cœur s'émeuve.
3. Par où pénètre l'eau dont le plancher s'abreuve.
4. Il faut pour l'habiter qu'à peine l'on s'y meuve.
5. Et qui n'empêchent pas qu'au travers il ne pleuve.
6. Qui n'ont plus rien du temps où la paille en fut neuve
   Et qui font désirer une toiture neuve.

Et les fautes de grammaire ! Et la répétition des « dit-elle » dans le récit ! Et la platitude des termes ! Ah ! Victor Hugo donne beaucoup de travail à ce pauvre M. Courtat

qui ne cesse de signaler les erreurs de son mauvais élève en de petites notes haineuses où il prend à témoin ses lecteurs de sa bonne foi et leur demande : « Voyons, pouvais-je laisser cela ? » Non, M. Courtat ne pouvait laisser cela et il corrige, il corrige, cet homme terrible et infatigable, il refait tous les vers du poète, avec un zèle ridicule et pédantesque

Hugo ne se rappelle même pas ce qu'il écrit, d'un passage à l'autre. Le voilà qui dit :

L'eau tombait du plafond, comme des trous d'un crible.

Vingt-sept vers plus loin, il déclare :

Une goutte parfois tombe sur ce front mort.

D'où une discordance absolue et M. Courtat se voit obligé de supprimer ce vers. Du reste, les six premiers vers de la sixième partie des *Pauvres gens* sont tellement fâcheux que M. Courtat a dû les modifier complètement.

Texte de Victor Hugo :

Elle entra, sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.
Au fond était couchée une forme terrible,
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant,
Un cadavre.....

Texte de Courtat :

Au fond du noir logis *la clarté pénétra.*
Muet et presque vide, à Jeannie il montra
La mort se prélassant dans sa fureur tranquille.
Sur un lit s'allongeait une forme immobile,
Une femme *arrivée à l'heure de sa fin,*
Un cadavre récent qui semblait avoir faim
Un cadavre...

Oui, cela est peut-être incroyable, mais cela est. Le grand Courtat correcteur du petit Victor Hugo a écrit ces vers :

La mort se prélassant dans sa fureur tranquille...
Un cadavre récent qui semblait avoir faim...

Il y a lieu de se demander si Courtat n'était pas un humoriste de première force. Non, hélas, il était sérieux et Hugo, un peu plus loin, encourt son blâme parce qu'il écrit, en parlant de Jeannie :

Elle laissait parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte.
Pendre...

Courtat nous déclare : « Erreur du poëte. La femme vient de mourir. La main, en décembre surtout, n'eût pas été *verte*, avant plusieurs jours. » La remarque est assez

juste, mais il y en a d'autres absolument stupides. Celle, par exemple, qui s'applique au vers :

Ils ne sentissent pas la tiédeur qui décroît

« Singulière idée, assure Courtat, de faire entrer la tiédeur en vers et surtout la tiédeur qui décroît parce qu'on a besoin d'une rime en oît. »

Le critique est presque aussi ridicule lorsqu'il écrit : « Le *clairon* substitué à *la trompette* quand il s'agit du *dernier jugement* ? Véritable crime littéraire ! Autant vaudrait recourir au *cornet à piston*. » Cette réflexion spirituelle s'applique aux deux vers de Hugo :

Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
Pas même le clairon du dernier jugement.

Il faudra écrire de préférence :

Pas même *la trompette au jour du jugement.*

Courtat est encore d'une sévérité excessive à propos du vers :

— Et la pluie au dehors gronde comme un déluge

Il estime que la pluie peut *tomber* comme celle d'un déluge, mais non pas gronder et il donne une version des plus médiocres :

— Et la pluie au dehors *recommence* un déluge.

De même à propos de ce vers si fort et si impressionnant :

— La morte écoute l'ombre avec stupidité...

Il ergote de nouveau et nous affirme : « Une *morte* n'écoute pas, même *l'ombre* qu'on ne peut *écouter* qu'en littérature romantique. Une morte peut *sembler* écouter. » D'où ce changement nécessaire :

On dirait que la morte, *en sa* stupidité,
Veut écouter.

Enfin, il n'est pas content de ce vers :

Hélas ! aimez, vivez, cueillez les primevères,
Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres.
Comme au sombre océan arrive tout ruisseau,
Le sort donne pour but au festin, au berceau,
Aux mères adorant l'enfance épanouie,
Aux baisers de la chair, dont l'âme est éblouie,
Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
Le refroidissement lugubre du tombeau.

De l'avis de Courtat, ces vers sont à supprimer « comme renfermant une banalité dont on est excédé. Si on les conserve, il faut les corriger par amour pour la chronologie. En effet : on n'*aime* pas avant de *vivre* : on ne va pas au *festin* avant d'avoir passé par le berceau. De plus, par un simple intervertissement de mots, on obtient un repos d'hé-

mistiche correct dans le vers CLXVI, et par un remaniement des vers CLXXI, CLXXII, on fait disparaître un *amour frais et beau* introduit pour rimer richement à *tombeau*, et l'on se procure un bon repos d'hémistiche ». Conformément à ces principes, Courtat remanie les vers de la façon suivante :

> Hélas ! *naissez*, vivez, cueillez les primevères,
> Brûlez vos cœurs, riez, dansez, videz vos verres,
> Comme au sombre océan arrive tout ruisseau,
> *Le destin a gardé* pour *seul* but un berceau,
> Aux mères adorant l'enfance épanouie,
> Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
> *Aux festins, à la gloire, à tout mortel bonheur,*
> *L'anéantissement dans sa* lugubre *horreur*.

Courtat est plus embarrassé dans les passages suivants : Il découvre à grand'peine de quoi confondre son adversaire. Tout au plus parvient-il à modifier quelques mots, à signaler encore des enjambements défectueux et de mauvais repos d'hémistiche, à retrancher trois ou quatre expressions. De-ci, de-là, il rencontre néanmoins des motifs de se réjouir, surtout lorsque Victor-Hugo nous fait assister à la rentrée du pêcheur.

> « C'est toi, » cria Jeannie, et contre sa poitrine
> Elle prit son mari, comme on prend un amant,
> Et lui baisa la veste avec emportement.

Le critique est amusé. « *Baiser une veste !* comme marque d'amour, me semble tourner à la bouffonnerie transcendante. »

Hugo poursuit :

> Tandis que le marin disait : « Me voici, femme ! »
> Et montrait sur son front, qu'éclairait l'âtre en flamme
> Son cœur bon et content.

Courtat proteste : « *Trait sur son front qu'éclairait l'âtr-enfla* est tellement pénible à l'oreille que j'ai dû modifier les vers CCIX et CCX. J'ai substitué *œil* à *front* et *pur* à bon. » Il modifie en effet tout le commencement de la dixième partie.

> « C'est toi, » cria Jeannie, et contre sa poitrine,
> *Le serrant dans ses bras* avec emportement,
> Elle prit son mari, comme on prend un amant,
> Tandis que le *pêcheur, prisonnier de sa* femme,
> Montrait *dans son doux œil, que le foyer en flamme*
> Eclairait, son cœur *pur*...

On peut pardonner beaucoup de sottises à Courtat, mais avec ce « doux œil » il passe vraiment les bornes.

Il est moins niais quand il s'étonne que Jeannie demande à son mari :

— Quel temps a-t-il fait ?...

La femme du pêcheur est sortie. Elle a vu la tempête, elle l'a entendue et ne peut donc l'ignorer.

Courtat a également raison de trouver défectueux ce vers :

J'ai couru. J'écoutai la mer comme un tonnerre.

« Cela veut-il dire, interroge le critique, écouter comme *Jeannie écoutait*, ou écouter comme *un tonnerre écoutait* ? On ne peut pas dire : *un* tonnerre, même quand on a besoin d'élider un e muet. On doit dire *le* tonnerre. »

Il est juste aussi d'être étonné que Jeannie se mette tout-à-coup à dire *vous* à son mari.

Dans la soirée après que vous fûtes partis.

La rime nécessitait ce changement de Victor Hugo, changement inexcusable.

Enfin, je ne contredirai pas Courtat s'étonnant des réflexions philosophiques du pêcheur et du langage peu vraisemblable que lui prête le poète.

C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
Pourquoi ne laisser point à leur mère ces chiffons !
C'est gros comme le poing...

Ainsi Courtat n'a pas toujours tort. Plusieurs de ses remarques sont justes. Beaucoup, il est vrai, sont inspirées par la malveillance, le pédantisme et une humeur tatillonne. Ce qu'il prétendait refaire, il l'a défiguré. Je l'ai suffisamment prouvé par les exemples choisis. Son entreprise n'a eu pour résultat que de le couvrir de ridicule et peut-être de faire sourire Victor Hugo. Tel n'était point l'avis du zélé critique et il conclut, avec la satisfaction d'avoir rempli son devoir et la certitude d'avoir utilement besogné :

Dans les *Pauvres gens* corrigés, il reste une faute de *fond* que je n'ai pas essayé de corriger.

Jeannie se décide instantanément à transporter les orphelins dans sa chaumière ; elle est ainsi dans la vérité de la FEMME.

Le pêcheur se décide aussi rapidement à les adopter : il est dans le faux de l'HOMME.

Le poète a manqué l'occasion d'une scène entre le mari et la femme, qu'il eût pu rendre ravissante.

Le mari devait refuser d'abord, puis hésiter, et enfin consentir, après un débat et des prières où la femme aurait déployé toutes les habiletés de son sexe.

Un CLASSIQUE n'eût eu garde d'y manquer.

Je n'ai pas voulu me substituer au poète, sous ce rapport : c'eût été dépasser mon droit de critique.

Je crois en effet que Courtat fut bien inspiré de ne pas récrire la dernière partie des *Pauvres gens*, mais, à tout prendre, son opinion n'est pas si sotte. Elle peut se discuter.

ALBERT DE BERSAUCOURT

Poésie ! O Trésor ! Perle de la pensée !
... Que n'as-tu conservé ta belle gravité !

A. DE VIGNY

Les Poètes, ce sont de purs anachorètes
Qui, drapant sur leur corps l'oubli comme un linceul,
S'ils s'égarent parfois dans les cités concrètes,
Ne font qu'y secouer leur poussière, et n'arrêtent
Leurs pas explorateurs qu'au désert d'être seuls.

Lorsqu'ils sont isolés de la terre méchante
Par le trépied mystique ou le cercle mental,
L'Enthousiasme accourt les envahir : ils chantent ;
Le séduisant frisson de leurs lèvres penchantes
Dit le Rêve étranger vers le Réel natal.

C'est alors qu'à l'appel de ces voix magnifiques
Traversant jusqu'au sol leurs cieux disséminés,
L'impalpable amitié des Etres séraphiques
Inspire aux cœurs humains, dans le silence orphique,
L'Art de redevenir les anges qu'ils sont nés.

Fervents initiés de la Beauté morale,
Nous enivrons nos chairs d'hymnes sacramentels
Pour que notre esprit vive en respirant nos râles
Et, des bras de la croix des vertus sidérales,
Se hausse jusqu'au faîte idéal des autels.

Aussi, prêcheurs des temps d'amour et d'innocence,
Nous ne mendions pas ses analogues faux,
Au répertoire des brutales jouissances :
L'image dont il faut tamiser les Essences
Est diaphane ainsi qu'un azur sans défaut.

Mais, réduits malgré nous aux langues de la terre
En y vulgarisant les sens du Paraclet,
Comme nous astreignons à des mots réfractaires
L'incompatible indépendance des mystères,
Ce cachot textuel n'obéit qu'à nos clefs ;

Devant nuls contempteurs, l'absolu des Sentences
Jamais n'abdiquera son souverain refus ;
Ils ne comprendront pas l'œuvre qui les distance,
A moins d'être extirpés du val des appétences,
Comme pour accomplir l'hierophante fut...

Car nous n'avons souci — ô les vraiment Poètes —
Que des meilleurs espoirs les trop souvent déçus ;
Et sachant que le seul péché des folles fêtes
Rit sous vos crudités stridentes, Faux prophètes,
Voici la Parabole ineffable, et Jésus.

René Jacquet.

Faut-il devenir surhomme ?

Le mage, sorti de la mode philosophique et artistique, vient d'y rentrer pour conquérir la terre. Seulement, il a abandonné le chapeau pointu pour le huit-reflets et la baguette de coudrier pour le jonc anglais. Il est devenu le surhomme. Son prédicateur n'enseigne plus « Comment on devient mage » il apprend seulement « Comment l'on devient ce que l'on est », et il nomme simplement sa méthode *l'art de l'égoïsme* (*Merc. de Fr.* I-XII, 1908, p. 411).

Le surhomme et le mage sont deux moutures du même sac. Tous deux sont des individualistes sortis de la foule des hommes par la Force, l'Orgueil et l'Egoïsme, pour la Domination, la Jouissance et l'Egoïsme Leurs ambitions, leurs haines, leurs idées sur Dieu, les hommes et eux sont identiques, voilà ce qu'il s'agit pour nous de montrer.

Nietzsche est le père du surhomme, et Nietzsche, qui n'est ni métaphysicien, ni logicien, qui n'est moraliste que pour supprimer la morale et qui n'est psychologue qu'au sens où cette épithète s'applique aux romanciers, est cependant le plus connu, le plus répandu des philosophes. Il est même le seul qu'on lise. Il occupe de son nom ou de ses théories toute discussion sérieuse sur la pensée du temps.

Etrange penseur pourtant que ce Nietzsche, bien étrange pour tous ceux qui lisaient assidûment les philosophes catalogués par l'université et ignoraient les autres. Et pourtant, à le juger superficiellement, qu'est-il ?

On le voit, par peur d'être accusé d'idéalisme, écrire des pages définitives sur la cuisine allemande et sur ses intestins. On le voit, devant ses disciples prosternés, dresser la liste de ses admirations : Gyp, Meilhac, Maupassant, Paul Bourget, Jules Lemaître, Anatole France, Pierre Loti en littérature, Rossini en musique. Sa philosophie consiste à démolir, rien qu'à démolir. Il veut être un Siva, un Attila de la philosophie. Il prend un marteau et il tape comme un sourd : sur les chrétiens, les anarchistes, les démocrates, les allemands, les socialistes, la pitié, la science.

Il rue Une ruade pour les savants, ces poules épuisées, (*Considérations inactuelles*), une ruade pour Carlyle, ce dyspeptique, une ruade pour Wagner, artiste de décadence qui a rendu malade la musique (*Cas Wagner*), une ruade pour Dante : « ou la hyène qui fait des vers dans les

tombes » (*Crépuscule des Idoles*, chap. IX), une ruade pour Platon.

Des sabots il rue comme un âne rouge et du poing il distribue les coups de marteau. Si bien qu'en le voyant sans cesse « philosopher à coups de marteau », on se demande parfois s'il ne s'en est pas donné un sur la tête. Le voici qui déclare qu'il doit ses idées à sa misère physique : « La maladie seule me ramena à la raison » (*Ecce Homo*, II — 2.) Et en effet, il traîne sa maladie durant toute sa vie de penseur. A la fin de son existence, voici l'Antechrist Nietzsche atteint de folie mystique, signant ses lettres : *Le Crucifié*, intitulant sa biographie : *Ecce Homo*, se sacrant nouveau Christ, comme s'il avait combattu Jésus uniquement pour le remplacer.

Mais ce ne sont là que les petits côtés de Nietzsche ; il y en a d'autres. Il faut bien qu'il y en ait d'autres puisque le nietzschéisme est aujourd'hui plus qu'une vogue, plus qu'un engouement risible de snobs ; il est véritablement une Religion Nouvelle : la vieille religion de l'Homme-Dieu, au fond, adaptée au goût contemporain, chantée à la ville et au monde, hors du sanctuaire où les mages la tenaient exposée sous voile.

Développer longuement la doctrine nietzschéenne sera donc inutile. Trop d'écrivains l'ont déjà fait, qui lui ont opposé tout ce que le raisonnement peut opposer au lyrisme.

Notre but sera seulement de faire sentir les rapports *intellectuels* qui existent entre Eliphas Lévi et Nietszche, de montrer que Nietzsche est l'aboutissement logique de tous les Eliphas Lévi qui se sont transmis le flambeau noir ; non qu'il soit la seule fleur de l'arbre de la mauvaise science (1) — tant d'autres éclosent qui ne se savent pas vénéneuses — mais nous voulons tenter de prouver, tout au moins de faire sentir qu'il est une des plus caractéristiques et des plus vénéneuses.

Et l'on peut affirmer que cette similitude entre la Foi Noire et Nietzsche est vraie pour tout son système, sauf peut-être sur un point : la doctrine sociale. Nietzsche croit à deux classes d'hommes nettement hiérarchisées et la Foi Noire semble espérer l'Anarchie totale. Du moins elle ne dit pas explicitement, à notre connaissance, que trônes et

(1) Nous n'avons pas voulu ici dire que tout occultisme est mauvais. Il y a, on l'a dit, dans ces sciences une face blanche et une face noire. Seulement la face blanche est noircie par certains adeptes qui prennent aujourd'hui le nom d'Occultistes. Toute magie n'est pas noire mais il semble qu'elle le devienne dès qu'on y touche, comme ces champignons de saine apparence qui, ouverts, verdissent et deviennent horribles à voir.

autels une fois détruits, les Initiés règneront sur les Hommes. Mais ne peut-on pas le supposer avec logique et n'y a-t-il pas d'ailleurs dans la Maçonnerie, une hiérarchie sévère dont les degrés peuvent se réduire à deux : les Maîtres Sublimes et les apprentis ?

Historiquement, il doit être assez difficile de démontrer d'une façon précise l'existence d'une filiation occultiste et surtout maçonnique de Nietzsche. Tout au moins n'avons-nous personnellement aucun document à ce sujet (1). Une revue a même cité naguère des textes de Nietzsche nettement hostiles à la Franc-Maçonnerie. Et l'on peut croire sans peine Nietzsche, trop indépendant pour avoir affilié à une secte quelconque. Peu importe d'ailleurs, puisque nous ne cherchons que des rapports *intellectuels*, des rapports d'*esprit*.

Aurait-il plutôt lu des livres hermétiques et s'en serait-il inspiré ? Cela paraît plus facilement probable. Cependant son souci d'affirmer sans cesse que, tout ce qu'il chante, il l'a trouvé tout seul permettrait de croire que, s'il fut mage, il le fut à son insu, inspiré seulement par ce souffle mystérieux qui vient on ne sait d'où, et pénètre les êtres, leur emplit le cœur et le cerveau de vide — de négation et d'orgueil.

Pourquoi alors Nietzsche aurait-il écrit : C'EST UN « INITIÉ » QUI PARLE ICI ? (*Origine de la Tragédie* trad. H. Albert, 3e éd. p. 7). Pourquoi emploierait--il les mots microcosme et macrocosme à propos de civilisation, presque à propos de bottes. (*Humain, trop humain*, p. 303).

Est-ce inconsciemment qu'il dit : « En vérité je comprends trop bien le sens et l'avertissement du rêve : ma doctrine est en danger, l'ivraie veut s'appeler froment », alors qu'il vient de rêver ceci : un enfant lui a présenté un miroir et ce n'est pas lui qu'il y a vu, « mais la face grimaçante et le rire sarcastique d'un démon » ? H. C. songe ne paraît il pas directement inspiré de ces pantacles que l'on

(1) Consulté par nous à ce sujet, le savant philosophe belge Georges Dwelshauvers qui cet hiver fit à l'Ecole des Hautes-Etudes Sociales de Paris un cours remarquable sur Nietzsche, a bien voulu nous répondre : « Je me rappelle avoir lu dans Nietzsche, une appréciation très sévère sur les expériences d'occultisme ; il était aussi sceptique envers ce genre de recherches que Wundt lui-même. Personnellement, je crois qu'ils ont tort, l'un comme l'autre ; des expériences auxquelles j'ai assisté me portent du moins à l'admettre. Nietzsche n'a jamais été initié non plus à des sociétés secrètes et s'est toujours prononcé avec énergie contre toute tendance religieuse ou simplement « idéaliste ». Je ne pourrais vous citer de mémoire les passages ; mais je vous certifie l'exactitude des faits que je vous rapporte ».

trouve dans les livres occultes et où l'on voit le dieu clair prendre, reflété dans le Miroir des Eaux, une face de démon — ou bien encore de ceux où le bouclier du dieu renvoie au démon inférieur son affreuse image ?

Lorsque, pour exprimer : Je suis l'anti chrétien, il dit : Je suis l'anti-âne, veut-il faire comprendre qu'il a lu l'Ane d'or, ce livre qu'Eliphas juge l'œuvre d'un grand initié? (*Ecce Homo* III-2 . Et pourquoi ne s'est-il pas expliqué plus clairement quand il a écrit : « Les temps de la petite politique sont passés : déjà le siècle prochain *nous* réserve la lutte pour le sceptre du monde, — l'obligation de faire de la grande politique » (*Par delà le Bien et le Mal*). *Nous*, qui : Nous ? On voudrait le savoir. Nous, ce n'est pas les Allemands Est-ce : les Forts ? Possible. Est-ce : les Anti chrétiens ? Probable. Pourquoi Zarathoustra n'a-t-il pas été plus clair ?

Certes, ce ne sont pas là des preuves matérielles d'une parenté entre Nietzche et les occultistes, mais le certain c'est que les idées d'un Nietzsche et d'un Eliphas Lévi sont identiques et qu'un Nietzsche est seulement plus sincère qu'un Eliphas Lévi, car il jette loin de lui ce masque de chrétien charitable derrière lequel l'autre, par une vieille habitude de sorcier médiéval et de séminariste renégat, reste peureusement abrité. Il ose franchement écrire l'*Antechrist*. Avec lui, au moins, on sait à quoi s'en tenir et l'on peut aborder la discussion sans faux-fuyant, corps à corps. Il crie ce que l'ancien prêtre chuchotait : « Puissance et liberté pour les Forts. »

Quand Eliphas écrit : « Honte aux faibles » (*Clef des Grands Mystères*, p. 371) en entourant cette proposition capitale de réticences et de circonlocutions, Nietzsche trépigne sur la tête des vaincus en brandissant leur scalp et en hurlant : Evohé. Car il y a dans l'ivresse lyrique de son triomphe de la bacchante et du Peau-Rouge.

A part cette différence de franchise, tout est commun entre les deux philosophes. La doctrine est la même :

TOUS LES DIEUX SONT MORTS, IL FAUT MAINTENANT QUE LE SURHUMAIN VIVE ET QUE LE MAGE RÈGNE ; DIEU N'EST PAS ; SEUL EST, RÉELLEMENT FORT ET VIVANT, L'HOMME ; RIEN N'ÉTANT AU-DESSUS DE L'HOMME LIBÉRÉ DE TOUTE SERVITUDE MORALE ET MATÉRIELLE, TOUT LUI EST PERMIS ; IL NE DÉPEND QUE DE SA CONSCIENCE ET SA CONSCIENCE A PRIS UN VOL SUPERBE PAR-DELA LE BIEN ET LE MAL, CES LISIÈRES NÉCESSAIRES AUX ESCLAVES, QUI SERONT TOUJOURS LES ESCLAVES.

Le réel mérite de Nietzsche a été de poser au grand jour, exotériquement, la question vraie que les puissances

temporelles avaient toujours empêché les mages de formuler nettement :

Joie ou douleur ? Et il répond : Joie.

Instinct ou esprit ? Et il répond : Instinct.

Deux classes d'hommes ou une seule ? Et il répond : Deux.

LA question, avons-nous dit, car au fond il n'y a qu'une question, et non trois. Il n'y a que trois aspects de la même question : *Charité ou Egoïsme.*

Par une conséquence bizarre de cette double trinité d'idées, le pur homme du Christ sera souvent rigoriste en morale et évolutionniste en politique, alors que le parfait nietzschéen se montrera réactionnaire en politique et anarchiste en morale.

M. H. Lichtenberger avait déjà signalé chez Nietzsche ce mélange d'« immoralisme » et de « radicalisme aristocratique ». Zarathoustra n'a jamais été pauvre, cela suffit à l'expliquer.

Les Deux Idées ennemies, Charité ou Egoïsme, peuvent encore être précisées autrement : *Idéalisme ou Réalisme*, et l'auteur de la « Gaye Science » a été fort clairvoyant en se proclamant ennemi de tout idéalisme. C'est un double réalisme, un double matérialisme, qui l'inspire : en morale, le réalisme, c'est la jouissance ; en politique, le réalisme, c'est la force. A ce binôme, s'oppose un double idéalisme : en morale, l'idéalisme, c'est la pureté ; en politique, l'idéalisme, c'est le charitable avenir.

« Thucydide et le prince de Machiavel, dit l'universitaire de Bâle, sont les esprits les plus proches parents du mien, étant fermement résolus à ne point s'en laisser imposer et à chercher la raison dans la *réalité,* non pas dans la « raison », moins encore dans « la morale » (*Crépuscule des Idoles*). Réalisme, réalisme de doctrine — mais qu'est-ce que ce réalisme qui ne voit que la vie, qui ne tient compte ni de la vieillesse, ni de la Mort, ces deux grandes Réalités ?

Joie ou douleur ? Nietzsche ne pose pas la question : bonheur ou douleur. Le but unique de la vie, ce n'est point pour lui un bonheur intellectuel, ni la joie de la tâche accomplie, c'est la joie qui danse, la joie de la satisfaction instinctive : « Malgré vous, vos disciples et vos visages pâles, vous revivrez, vous aimerez, vous saurez, vous verrez et, sur les débris du dernier cloître, vous viendrez danser avec nous la ronde infernale de Faust. Heureux, du temps de Jésus, ceux qui pleuraient ! Heureux maintenant ceux qui savent rire, pour ce que rire est le propre de l'homme, comme l'a dit le grand prophète Rabelais, le Messie de la Renaissance, le rire c'est l'indulgence, le rire,

c'est la philosophie. Le ciel s'apaise quand il rit, et le grand Arcane de la toute-puissance divine n'est rien qu'un sourire éternel ! »...

Mais non, ce n'est pas Nietzsche qui écrit cela, c'est Eliphas Lévi, à la page 55 du *Grand Arcane, ou l'occultisme dévoilé*. Nietzsche n'a pas ri le premier, Rabelais a ri avant lui, des mêmes choses ; et c'est Eliphas Lévi qui prêche, à la page 120 du *Catéchisme de la Paix* : « Chassons le diable avec des éclats de rire et des chansons, c'est ce qu'il redoute le plus... soyons élégants comme Horace, tendres comme Virgile et joyeux comme Lantara (le peintre ivrogne), nous aurons la paix éternelle. »

Rions, dansons, crie Nietzsche à toutes les pages de son œuvre. Et il rit et il danse.

Et cependant nous vivons, gouttes de douleur, dans l'océan des douleurs. Certes, nous pouvons aimer la joie, mais qui, ayant regardé le monde qui remue autour de nous, peut soutenir que la joie est, ou peut être, la loi du monde ? Qui ne doit point voir qu'il est une autre loi, obscure si l'on veut, injuste et cruelle si l'on n'y comprend point de raison, mais une loi, qui compte à chacun sa part de misères ? Qui ? pas même Nietzsche, car il ne méconnaît point la douleur, il se contente de la laisser aux simples hommes et il réserve la joie à l'élite. Ne nous attristons point des peines de nos inférieurs. Ainsi se trouve liée à la question de la joie hors de la morale la question des deux classes d'hommes.

La question joie ou douleur est liée aussi, très étroitement à la question instinct ou intelligence. Nietzsche admettra-t-il, avec un critique contemporain, que « la recherche de l'état joyeux repose sur un effort tout intellectuel » et, lorsqu'il parlera de morale grecque, « que la caractéristique de tous les systèmes de morale grecque sans exception, est d'être profondément imprégnés d'intellectualité » (R. Cor) ? On le croirait à voir le sur-intellectualisme subtil des dissertations biologico-nietzschéennes de M. Jules de Gaultier, son disciple.

Mais Nietzsche prend sans ambages le parti de l'instinct. Il admet l'effort parce que « l'homme est quelque chose qui doit être surmonté » et que l'effort joyeux, c'est encore de la Force, mais il attaque avec de la colère, du lyrisme et des railleries tout ce qui peut être soupçonné d'intellectualité.

Hellène malgré Hellas elle-même s'il le faut, il ne cherche dans les mystères dionysiaques qu'un prétexte, une étiquette à son anti-christianisme, et il n'a point de peine à les trouver, il les crée à l'image de son anti-doctrine. Il invente Dionysos-Antechrist : « C'est *contre* la mo-

rale que, dans ce livre, mon instinct se reconnut comme défenseur de la vie, et qu'il se créa une doctrine et une théorie absolument contraires, une conception purement artistique, *anti-chrétienne*. Comment la nommer? Comme philologue et ouvrier dans l'art d'exprimer, je la baptisai, non sans quelque liberté, — qui pourrait dire le vrai nom de l'Antéchrist? — du nom d'un dieu grec : je la nommai dionysienne. » (*Origine de la Tragédie*, 3e éd. p. 13.)

De quel droit dionysienne, c'est une question qui serait grosse si Nietzsche voyait là autre chose qu'un mot, s'il y voyait une vérité historique. Et si cette question se posait, nous donnerions la parole à l'érudit philosophe Paul Vulliaud qui affirmait dernièrement dans une conférence : « Bacchus est le dieu des esclaves et son nom signifie Liberté. » Ce n'est pas précisément le rôle que lui attribue Nietzsche, puisque Nietzsche ne voit en lui qu'un symbole d'exaltation individuelle et non un Dieu social. Mais si, par impossibilité, Nietzsche avait raison, il faudrait encore demander un renseignement à ses biographes : Qui l'avait initié aux mystères de Dionysos?

Aux dionysiens, il oppose les apolliniens; aux ivres, les sages; à Bacchus, il pourrait aussi opposer Cérès-Déméter. Et le lecteur peut se demander si ces antagonismes furent imaginés par Nietzsche ou si quelque homme ou quelque livre ne lui a pas auparavant parlé des deux symboles antiques, le Pain et le Vin. Dans telle lettre (citée par Henri Albert) où il se vante d'avoir congelé le génie, le saint, le héros, la foi, la conviction, la pitié, toute « chose en soi » un ecclésiastique verrait la griffe du Grand Inspirateur des mensonges et crierait : *Vade retro*..., un médecin diagnostiquerait une psychose ; un homme qui cherche l'impartialité s'étonne et ne trouve point d'explication normale à une pareille frénésie de négation.

Il y a là une volonté de destruction bien étrange, un entêtement qui ne se laissera pas séduire, même par la raison, puisqu'il y substitue l' « illogique nécessaire », source de beaucoup de bien, dit Nietzsche. Aucune notion humaine, aucune forme de raisonnement ne sera ainsi plus forte que cette volonté.

Aucune discussion ne l'atteindra, car elle fuira toute discussion en niant *a priori* tous les axiomes, tous les principes que l'on invoquerait, et en philosophie aussi les théorèmes ont parfois besoin d'axiomes. Un meurtre, est-ce mal, demanderez-vous à un bon nietzschéen? Mais il connaît votre ruse et il répond : Mais non, pourquoi serait-ce mal, ces mots n'ont pas de sens. Et pourquoi discuterait-il : « ce mauvais goût à vouloir la vérité... nous en sommes

dégoûtés... il faut s'arrêter bravement à la surface ; il faut adorer l'illusion. » (*Les Préfaces*).

Et pourtant le nietzschéen est disposé à admettre une vérité : *l'Autre*, la Vérité *renversée*. On peut lui dire : C'est bien, prends ton marteau, je prends le mien ; et, au spectateur : juge entre nous et bats-toi pour celui qui te convaincra que sa vérité est la vraie. Le nietzchéen a l'Anti-Foi, il croit de toutes ses forces à l'Anti-dogme. Voici venus les temps de « la grande politique » ? C'est bien, battons-nous. Mais pas avec des mots ; quel *mot* opposer au nietzschéen ?

Le devoir ? L'homme surhumain lui opposera « une divine négation » ; ne dirait-on pas qu'il a lu dans Eliphas Lévi : « L'homme-Dieu n'a ni droits ni devoirs, il a la science, la volonté et la puissance. » (*Grand Arcane*, p. 367) ? Et lorsqu'il veut lutter avec le grand dragon, pense-t-il à ce vers d'Eliphas (*Quatrains sur la Bible*, p. 168)

Invoquons la science, et le dragon mourra,

ou à cette phrase de Nietzsche : « Quel est le grand dragon que l'esprit ne veut plus appeler ni Dieu ni maître ? *Tu dois*, s'appelle le grand dragon. Mais l'esprit du lion dit : « Je veux. » (*Zarathoustra*, p. 34) ? Nietzsche est vraiment, pour tous les révoltés de la morale, tous ceux qui ne veulent ni dieu ni maître autres qu'eux, *Celui-qui-porte-la-lumière* aux ignorants du dehors.

Le devoir ? « Il faut contraindre les morales à s'incliner avant tout devant la hiérarchie des esprits... jusqu'à ce qu'elles finissent par se rendre compte qu'il est immoral de dire : ce qui est équitable pour l'un, l'est aussi pour l'autre. » (*Par delà le bien*...)Qui disait que Nietzsche veut congeler la morale ? Il la respecte, pour les autres ; il n'en veut pas pour les Maîtres, mais il n'est pas ennemi d'une morale des Esclaves.

Le péché, la faute de cette folle ivresse de mots, de cette folle ruée des sens ? Ah ! le bel éclat de rire : le surhumain n'a plus que des vertus, puisque, Gorenflot de l'Anti-carême, il a baptisé ses passions vertus (*Zarath.*, p. 48 et 49) ; la passion, n'est-ce point la vie ; la sensualité, la fierté, le désir de dominer, de posséder et de se venger, ne sont-ce point les vertus qu'il faut arracher à la gêne de la discipline (*Crépuscule des Idoles*, p. 137) ? Le grand vice, n'est-ce point la bonté ; que m'importe vos hommes bons, crie le danseur ivre (*Zarathoustra*, p. 53) et il précise les trois vertus Anti-théologales : la volupté, le désir de domination, l'égoïsme (p. 271). Il lie ainsi lui-même l'anarchie morale au césarisme politique.

Qui pourrait arrêter l'homme ivre ? Le bien et le mal ? Il a pris la simple précaution de les supprimer. « Bien et mal,

ce sont là pour moi des vapeurs coloriées » (p. 40 des vapeurs coloriées que les animaux de Zarathoustra ont mis en fuite, et ses animaux sont l'aigle et le serpent.

Le châtiment ? lequel, un châtiment dans la vie future ? « L'outre-tombe ne nous inquiète plus... Et voici qu'Epicure triomphe de nouveau. » (*Aurore*). Et pour ce monde, avec la force et l'échafaud, les hommes supérieurs peuvent être tranquilles.

Dieu ? Nietzsche ne pourrait croire qu'à un Dieu qui saurait danser (*Zarath.* p. 55) et un danseur, sans doute, est pour lui un dieu suffisant. Dieu ! — y a-t-il un autre Dieu que la nature, « Mère de l'Etre éternellement créatrice » (*Origine de la Tragédie*) ? Il y en eut un autre... « Mais maintenant ce Dieu est mort ! HOMMES SUPÉRIEURS, CE DIEU A ÉTÉ VOTRE PLUS GRAND DANGER. Vous n'êtes ressuscités que depuis qu'il gît dans la tombe. Ce n'est que maintenant que revient le grand midi, *maintenant* l'homme supérieur devient maître ! » (*Zarath.* p. 416).

Hommes supérieurs, ce Dieu a été votre plus grand danger, car ce Dieu ordonnait la simplicité du cœur, l'égalité dans la juste bonté et la charité. Tout cela vous gênait puisque vous ne voulez que des esclaves dociles à servir vos voluptés et que vous croyez les baïonnettes assez fortes autour de vos lupanars pour qu'il ne soit plus besoin d'une « religion pour le peuple ». Prenez garde, hommes supérieurs, à la haine des esclaves. Vous leur enseignez que vous n'êtes point leurs frères et que la vie est aux jouisseurs. Vos richesses et vos femmes sont devant leurs yeux et ils ont leurs poings... Alors il n'y aura plus dans le monde que des danseurs. Ainsi soit-il ! Peut-être regretterez-vous de n'avoir pas pris les esclaves par la main pour les mener sagement à une amicale égalité.

Mais vous allez, occupés seulement du « sens de la terre », qui est le sens de votre jouissance. Il ne vous a fallu pour devenir surhumains nulle ascèse, comme il est nécessaire à vos frères les mages ; il vous suffisait d'être « libres de cœur et d'esprit » et qu'il y ait « de l'adoration dans votre vanité » (*Zarath.* p. 168), adoration justifiée puisque le surhomme, comme le mage, est Dieu. « Tu es quelqu'un qui a désappris d'obéir : maintenant tu dois commander, » (p. 211). Donc, pour être surhomme, nulle vertu spéciale, si ce n'est sans doute ces qualités nécessaires à qui veut approcher des livres de Nietzsche : « il ne faut pas avoir de nerfs, il faut posséder de joyeuses entrailles. »

— Pourtant, Nietzsche, si tout le monde, se sentant incapable d'obéir, veut commander, qu'adviendra-t-il ?

— Eh ! qui parle de cela ? Il y aura les danseurs et ceux

qui, devant le buffet, les regarderont danser. Il y aura les initiés et ceux qui seront éloignés des grands mystères.

— Alors, Nietzsche, et ceci est la troisième question, tu fais deux classes d'hommes et entre les deux classes d'hommes que tu crées, le fossé est infranchissable ?

— « Qu'est le singe pour l'homme ? Une dérision et une honte douloureuse. Et c'est ce que doit être l'homme pour le surhumain : une dérision et une honte douloureuse », (*Zarath.* p. 11).

— Oui, Nietzsche, tu dis clairement ce que tu dis, et sans doute tes intentions étaient-elles pures. Dans l'*Ecce Homo*, toi l'Anti-idéaliste, tu te nommes Argonaute de l'Idéal ; on sent que tu aspires à un état supérieur de toute l'humanité ; tu veux l'élever jusqu'à toi, à la spartiate, en tuant tous les faibles ; tu veux la guerre pour que l'on soit joyeux après dans l'Europe unifiée ; tu écris : « Admettons que mon attentat contre vingt siècles de contre-nature et de violation de l'humanité réussisse. Ce nouveau parti, qui sera le parti de la vie et qui prendra en mains la plus belle de toutes les tâches, la discipline et le perfectionnement de l'humanité, y compris la destruction impitoyable de tout ce qui présente des caractères dégénérés et parasitaires, ce parti rendra de nouveau possible la présence sur terre de cet excédent de vie, d'où sortira certainement de nouveau la condition dionysienne. » Tu écris : « Zarathoustra s'est aussi rendu maître du *grand dégoût* que lui inspire l'homme : l'homme est pour lui une chose informe, une matière, une laide pierre qui a besoin du statuaire. » Et tu serais volontiers ce statuaire, bon Nietzsche, mais non pour l'homme informe, seulement pour ta joie de créer. Mais à quoi l'homme enfin discipliné peut-il être bon pour toi ? A être le piédestal du surhomme. Et tu écris encore, dans les *Considérations inactuelles* : « Non, le but de l'humanité ne peut pas être au bout de ses destinées, il ne peut s'atteindre que dans ses types les plus élevés ».

Oui, Nietzsche, tu es du sentiment de Gobineau ; il y a, n'est-ce pas, les fils de roi et la racaille, imbéciles, drôles et brutes, c'est-à-dire les hommes. Tu n'as que haine et mépris pour les faibles, car tu es à la fois jouisseur et pessimiste, o Antéchrist universitaire. Et tu ne veux pas que les fils-de-roi tendent la main aux hommes. Voilà pourquoi, homme lucide, tu sus haïr le christianisme, dont seul l'esprit amènera « la condition dionysienne », si par condition dionysienne tu entends tout le bonheur dont les hommes sont susceptibles.

Mais dans le Christianisme tu as vu l'égalité et tu as compris que c'est *pour cela* qu'il fallait le combattre : si tu as attaqué saint Paul, c'est que tu as vu en lui un anar-

chiste : « Saint Paul, apôtre de l'anéantissement de la loi, tel fut le premier chrétien ». *(Aurore)*. C'est dans le Christianisme que tu vois cette « Egalité universelle devant la loi... jolie arrière-pensée, joli travestissement dont s'est affublé une fois de plus l'hostilité populacière contre tout ce qui est privilégié et autocrate » et c'est contre lui que tu opposes à cette égalité le « Vouloir-Dominer », « le plus tyrannique, le plus méprisant et le plus impitoyable » et pour lui le mot tyrannie est déjà « une métaphore atténuante et euphémique » trop humaine. (*Au-delà du bien*).

Ces rapports entre le christianisme et l'égalité sont cherchés avec haine dans l'œuvre de Zarathoustra ; il est écrit dans l'*Antéchrist* : « Nihiliste et chrétien, ces deux choses s'accordent » ; « on peut poser qu'il y a équivalence complète entre le Chrétien et l'Anarchiste : ils n'ont d'autre but, d'autre instinct que la destruction ». Philosopheraient-ils à coups de marteau ? mais non, il n'est question que de destruction matérielle, temporelle, et c'est ce qui choque Zarathoustra, car Zarathoustra ne détruit que ce qui est spirituel. Voilà pourquoi « le christianisme est une insurrection de tout ce qui rampe contre tout ce qui est élevé. »

Le christianisme, c'est, avec l'égalité, la pitié; et aux yeux de l'Antechrist « la pitié est en opposition avec les affections toniques qui élèvent l'énergie du sens vital : elle agit d'une façon dépressive. On perd de la force quand on compatit ». Vivent donc et se maintiennent les deux classes d'hommes, puisque, et ceci est du *Crépuscule des Idoles* :« les peuples qui ont acquis une valeur quelconque, ne l'ont jamais acquise par des institutions libérales ». Le *Crépuscule des Idoles* se rapproche ici de Joseph de Maistre.

Mais Joseph de Maistre, qui, tout de même, était catholique sinon chrétien, n'eût peut-être pas osé écrire : « Ce qu'on doit à Napoléon (et non point du tout à la Révolution française, qui ne visait qu'à une « fraternité » des peuples et aux extases d'un échange de cœurs universel), c'est qu'il est maintenant possible qu'on voie se succéder quelques siècles guerriers, sans égaux dans l'histoire, c'est en un mot, que nous sommes entrés dans l'âge classique de la guerre... Napoléon en voyant dans les « idées modernes » et tout rondement dans la civilisation, une sorte d'ennemie personnelle, a prouvé par cette hostilité qu'il était un des principaux continuateurs de la Renaissance. » Dans cette page de la *Gaya Scienza*, c'est le peau-rouge qui réapparaît.

Et vraiment, à la lire on comprend Nietzsche. On comprend pourquoi il oppose au Crucifié un Dionysos déguisé en Nietzsche et un Zoroastre déguisé en Zarathoustra. On

comprend vraiment que pour lui comme pour Eliphas Lévi, *le grand arcane c'est l'anti-christianisme.* Ecrasez l'infâme, la morale chrétienne est mensonge, elle est « la Circé de l'humanité », c'est elle qui l'a corrompue, c'est elle qui nous empêche de jouir, nous les Surhommes, et c'est le christianisme encore qui réveille le cœur des esclaves à qui nous avions enseigné la discipline et le respect des autocrates !

Moralement et politiquement le christianisme est l'ennemi du surhomme.

Eliphas Lévi serait heureux et Péladan par excès d'individualisme, s'égarerait à approuver. Tes disciples, ô Nietzsche, tes frères en « gaye science » t'ont compris. Ils savent que tout est permis aux forts. *Omnia munda mundis :* « Dès que l'homme ne se tient plus pour méchant, il cesse de l'être. » (*Aurore*). Eliphas disait : le mage est impeccable « parce que ses erreurs, étant involontaires, ne sauraient lui être imputées. » Point de devoirs, tous les droits, par delà le bien et le mal, c'est-à-dire dans la négation du bien, c'est-à-dire dans le mal.

Jouir dans la paix de la matière, et pour cela tuer de nouveau le Christ, tel était le but et l'œuvre d'Eliphas. Nietzsche aussi cherche la paix de la conscience dans le matérialisme, pour jouir à l'aise : « Tous les instincts qui n'ont pas de débouché, que quelque force répressive empêche d'éclater au dehors se retournent en dedans. C'est là ce que j'appelle la spiritualisation de l'homme : de cette façon seulement il se développe en lui ce que plus tard on appellera son « âme » (*Généalogie de la morale*).

Plus d'âme, l'âme est gênante pour le débouché des instincts. Plus de péché, il n'est qu'un péché, le péché contre la chair : « Le mépris de la vie sexuelle, toute souillure de celle-ci par l'idée d' « impureté » est un véritable crime contre la vie, le vrai péché contre le Saint-Esprit de la Vie. » (*Ecce Homo*).

Jouir. Eliphas adorait en Jéhovah Iod + Hèva, le phallus + le ctéis ; Nietzsche aussi nomme son Dieu : « c'est la génération révélée en tant que *voie sacrée* ». (*Symbolique des Dionysiaques*, cité par Lauterbach).

Nietzsche ignorait l'Ecole Noire ; il faut bien l'admettre puisque rien, que nous sachions, ne prouve le contraire. Mais quelles rencontres étranges. Ceci — jouissance, domination et antichristianisme — est le couronnement de l'œuvre noire, le triomphe des alchimistes qui faisaient bouillir l'Antimoine et marmottaient avec Kunrath :

> Le Hibou fuit la clarté vivifique,
> Et bien qu'il ayt Lunetes et Flambeaux,
> Il ne peut voir les Secrets les plus beaux
> De l'Antimoine et du Vin Emetique.

L'Homme est libre, disaient ces alchimistes ; Dieu est assis dans la chaire de Satan et Satan s'est assis sur le trône de Dieu pour le triomphe de la Luxure, de la Domination et de l'Egoïsme. Avec Nietzsche l'anti-chrétien, c'est véritablement le secret du temple qui est passé dans l'exotérisme. Avec Nietzsche fleurissent les paroles noires ; par lui elles nous viennent aujourd'hui du pays d'où nous était venu Luther. Et Luther, contre Dieu, pour la joie, avait, comme Rabelais, montré le chemin à Nietzsche et à Eliphas (1).

Pourtant, en ouvrant un livre de Nietzsche, faut-il crier : Satan ! Satan ? Nietzsche n'avait pas les pieds fourchus, il ne sentait pas le soufre et cette idée de moyen-âge est bien grotesque. Faut-il dire, en pesant bien sa pensée et ses mots que Zarathoustra est *démoniaque* ? Non, car démoniaque serait un mot ridicule. Qu'est-ce pourtant, philosophiquement, que Satan ? C'est le grand Ante-Christ. C'est l'esprit que Nietzsche-Antechrist, comme il se nomme, a *voulu*, sachant ce qu'il disait, incarner parmi les hommes. C'est l'Orgueil, comme Nietzsche est l'Orgueil.

Ce mot « satanique », abstrait de son sens clérical, courageusement appliqué, comme nous voudrions qu'il soit loyalement compris, expliquerait d'une façon profonde pourquoi Nietzsche est « si malin ». Et faudrait-il *rire sérieusement* du bon curé qui se signerait devant cette apothéose tintamarresque évoquée dans le *Crépuscule des Idoles* ? « Le monde-vérité, une idée qui n'est plus bonne à rien... Abolissons-la ! (Grand jour. Déjeûner. Retour du bon sens et de la gaité. Rougeur pudibonde de Platon. Tapage *infernal* de tous les libres esprits ».

C'est la ronde de Faust dont parle Eliphas, penserait notre méfiant curé, et il courrait chercher son livre d'exorcismes, et il répéterait : « Eloignez-vous de lui et défendez-vous de Zarathoustra » devant ces passages étranges d'*Ecce Homo* :

« Ce fut Dieu lui-même qui, sous la forme du serpent, (alors pour Nietzsche aussi : Satan c'est Dieu ?) se coucha sous l'arbre de la Connaissance, lorsqu'il eut accompli son œuvre : il se reposait ainsi d'être Dieu. Tout ce qu'il avait

(1) Dans une récente étude, M. Paul Bernard cite ces phrases de Luther : « Le pape est l'apôtre du Diable. » (de Wette, t. I, p. 580.) « Le diable qui, par ses évêques, ses théologiens, ses professeurs impies... Ainsi sévissent le pape et Sathan. » (de Wette, t. II, p. 43).

Ne sont-ce point là des paroles véritablement nietzschéennes et n'est-ce point là, comme chez Nietzsche et Eliphas, la vieille méthode d'inversion qui est celle de l'école noire. Mais Nietzsche renie Luther « ce moine banal » qui a rétabli le christianisme au moment où il succombait.

fait, il l'avait fait trop beau... Le diable n'est que l'oisiveté de Dieu à chaque septième jour... » Et là le bon curé remarquerait que Nietzsche appelle spécialement l'attention sur cette phrase théologique.

« Dionysos, on ne l'ignore pas, est aussi le dieu des ténèbres ». (Le diable alors ? dirait le digne père ? Satan, alors ?)

« Si l'on veut se faire rapidement une idée à quel point avant moi tout était placé la tête en bas... » (Comme le Pendu du Tarot, alors ?

Et le curé hocherait la tête en lisant enfin :

« Il ne cache pas... que les bons et les justes appelleraient démon son surhumain : Hommes supérieurs que rencontre mon œil, ceci est le doute que vous m'inspirez et mon rire secret : j'ai deviné que vous appelleriez mon surhumain — démon ! »

« M'a-t-on compris ? — *Dionysos* (le dieu des ténèbres, n'est-ce pas ?) *en face du Crucifié...* »

Le dieu des ténèbres en face du Crucifié, voilà la dernière ligne de l'*Ecce Homo*, voilà le testament de Nietzsche. Et voilà pourquoi l'épouvante d'un simple prêtre de campagne devant ce livre n'aurait rien de risible. Si quelqu'un prête à rire en cette affaire, c'est l'homme qui se proclame l'Antechrist, ce n'est pas celui qui veut bien le croire, qui croit en effet qu'il dit la vérité. Quel nietzchéen sincère pourrait nous reprocher de croire à la parole de Nietzsche, même lorsque Nietzsche se sacre antéchrist ?

Qu'importe même que l'on rie. Ceci est écrit pour les esprits de bonne volonté qui n'ont peur ni du rire, ni d'une vérité trop hardie — mais seulement de l'erreur. Nous voudrions uniquement que les esprits de bonne volonté s'interrogent et essayent de sentir ce que signifient ces mots : Nietzsche est Antéchrist.

Antéchrist, anti-chrétien, anti-morale chrétienne, anti-charité chrétienne : c'est éthiquement et politiquement, tout Nietzsche, toutes ses idées, avancées sans nulle tentative de preuve. Faut-il le croire ?

L'excellence de ses négations, Nietzsche la démontre par l'affirmation. On peut détruire ses affirmations ; beaucoup l'ont fait ou l'ont tenté. On pourrait aussi le combattre par l'affirmation contraire, en le niant comme il nie le Christ, et on prouverait ainsi autant qu'il prouve : Avoir le sens du ciel, avoir le sens de l'infini et de l'éternité, chanterait-on. Connaître la sublimité de l'intelligence humaine en adoration devant les mondes ; posséder l'extase intellectuelle à qui toute contemplation de temps et d'espace ouvre les ailes ; élever le plus possible la dignité des hommes ; aimer l'espoir d'un temps où la vie s'accorderait

avec la loi morale acceptée pour tous, le bonheur avec le devoir joyeusement porté. Idée contre Idée. Cette idée vaut l'autre et peut accepter le duel.

Au lieu de combattre, mettons-nous d'accord, dites-vous. Soit. Cherchez à harmoniser les Deux Idées. Mais il n'y a qu'un moyen : prenez à ceux qui les travestissent leurs nobles mots, Lumière et Liberté, et lavez-les de tous les sophismes ennemis et de toutes les significations « inverties ».

Ayez le sens de la terre, cela sera bien si par là vous n'entendez pas : ayez seulement le sens de la terre. Il n'y a pas que la terre ; levez les yeux. Il n'y a pas que la vie, puisque par vie vous entendez *notre* vie. Ayez le sens de l'homme, cela sera bien si vous n'oubliez pas que dans l'homme il n'y a pas que terre. Ayez aussi le sens du divin. Le divin est sur-humain, ne l'oubliez pas, et le véritable surhumain c'est l'angélique et le divin. Le surhomme nietzschéen n'est pas angélique, il n'est que sous-humain, puisqu'il ne vit que dans les régions inférieures de l'activité humaine. Il est anti-angélique.

Anti-humain, anti-divin, ainsi est le surhomme antichrétien. On connaît sa formule, ses lois et ses privilèges par le même moyen qu'on obtient une image exacte du mage noir. Il faut prendre le chrétien le plus humble, le plus pur, le plus croyant, le plus charitable, et le retourner, la tête en bas. Plus la figure ainsi trouvée est exactement contraire à celle du chrétien, mieux elle représente le disciple de l'Anté-Christ. De même le nietzschéisme parfait sera la parfaite contradiction du christianisme (1), comme le mage est la parfaite contradiction du chrétien.

---

(1) Papus a publié en 1897, une brochure intitulée : « Catholicisme, Satanisme et Occultisme ». Il veut y railler les catholiques qui voient du satanisme chez les occultistes. Malheureusement, le sujet de la brochure est beaucoup moins vaste que le titre : il ne s'agit que de Léo Taxil et de Diana Vaughan.

Léo Taxil, dit-il, voulut faire passer les occultistes pour des diables ou des agents de l'enfer : « Mais là surgissait une nouvelle difficulté. Dans tous leurs livres, dans tous leurs journaux, les dits occultistes parlaient de Dieu avec le plus grand respect, et ils soutenaient énergiquement l'immortalité de l'âme dans toutes ses conséquences. Ils défendaient la divinité du Christ et la révélation. Un autre que M. Taxil eût été embarrassé pour trouver le diable où il y avait Dieu et l'appel au vice là où n'éclatait que l'éloge de la vertu. Confiant en la naïveté inébranlable de ses lecteurs, notre auteur affirma tout simplement qu'il suffisait de lire Diable ou Dieu bon au lieu de bon Dieu et *mal* au lieu de *bien* pour saisir le vrai sens... N. S. J. C. voulait

Faut-il devenir surhomme? Fallait-il devenir mage? A même question, même réponse. Comme pour Eliphas Lévi, les Deux Idées, les deux mêmes, se tiennent devant l'homme. Pallas ou Aphrodite, on pouvait les courtiser tour à tour autrefois. Le Christ ou l'Antechrist, il faut choisir. La fraternité ou la domination, la charité ou l'égoïsme, la joie spirituelle ou la jouissance, il faut choisir.

Choisissez.

FERNAND DIVOIRE.

---

dire sans doute non pas Notre Seigneur Jésus Christ, mais Ne Soyez Jamais Curé. »

Mais Papus cite parmi ceux qui, les premiers, démasquèrent Léo Taxil « un homme connu par la valeur de sa bibliothèque maçonnique » M. Rosen. Or Rosen avait déjà écrit « Satan et Cie » il avait déjà prouvé le satanisme véritable de la franc-maçonnerie occulte.

D'ailleurs, il faut répéter que nous ne faisons pas le procès de l'occultisme. En généralisant ce que nous avons dit d'Eliphas Lévi, nous arriverions certainement à de grosses erreurs. En nous en tenant à notre sujet, nous pensons avoir montré clairement les intentions profondes de nos auteurs. Ce résultat pour l'instant nous suffit.

CHRONIQUES

RELIGION

LUGAN : *L'action française et l'Idée chétienne.* (Bloud, éd).

On commence à juger, comme il convient, les principes de l'*Action française*, ce groupe dont la turbulence servira avant tout à consolider hélas ! le régime que nous subissons. Soit pour répondre à quelques critiques, soit pour imposer leurs doctrines, nous voyons des sophistes en appeler à la Théologie. Etranges théologiens que MM. de Montesquiou ou Dimier ! Et M. Maurras qui nous avoue lire St-Thomas ! Il fallait un théologien pour répondre à ses audacieux. M. Lugan, au nom de l'orthodoxie, vient de prouver que la doctrine de l'*Action française* était agnostique, amorale, achrétienne « pour ne pas dire plus ». En face des affirmations effrontées que posent les sectaires néo-monarchistes, il s'imposait de démasquer, de dire : là est le mensonge. Et l'ouvrage de M. Lugan n'a pas, comme écriture, le ton polémique. Œuvre de pondération, il n'est que l'exposé impartial de la question son examen fait avec respect pour les personnes et leurs pensées. M. Lugan reste généreux même vis-à-vis des adversaires notoires du Christianisme qu'il réfute, bannissant de ses jugements la sévérité, rendant un hommage de sympathie toutes les fois qu'il le peut.

Qu'est-ce que ce livre : l'*Action française est l'Idée chrétienne ?*

Dans sa forme, c'est une mosaïque de citations et de fragments patiemment extraits des écrits publiés par les doctrinaires néo-monarchistes. Figurez-vous un réquisitoire composé par ceux que l'on accuse. Etant donnée la violence des axiomes faut-il dire, car les néo-monarchistes ne raisonnent pas ils dogmatisent, le réquisitoire est implacable. Nous savions les néo-monarchistes, jacobins affamés du pouvoir après tout, odieux, nous l'avons maintes fois prouvé. Qu'on lise les injures que cette bande adresse à la Religion chrétienne ; et M. Lugan a eu la charité d'en oublier ! Mais si le point de vue religieux est importun à plusieurs,nous dirons : quelle figure *honnête* peut garder le partisan de sectaires qui s'affirment *bandits* et *proxénètes ?* (p. 96, 98). Et là-dessus je me permettrai de critiquer l'indulgence de M. Lugan qui accorde toujours une certaine considération pour des écrivains à ce point cyniques.

Le vrai nom de l'*Action française* est : *un nationalisme et un absolutisme païens*. Tel est le titre choisi par M. Lugan pour un prochain livre ; ce titre indique la justesse de vue de cet auteur,

que nous rencontrons à toute page de l'ouvrage que nous signalons.

Il ne faut pas l'oublier. Avant la question de forme gouvernementale, il y a la question religieuse. « On nous assure que la cause catholique est intimement liée chez nous à l'application des lois découvertes et promulguées par les savants du néo-monarchisme. » Telle est l'expression de M. Lugan en sa *préface* pour indiquer le mobile qui le fait agir : montrer l'incompatibilité entre le Catholicisme et l'*Action française*, quoique ses partisans se posent en défenseurs de l'Eglise. Et l'auteur sait facilement prouver l'accord fatal des doctrines néo-monarchistes avec le modernisme. Il devait bien en être ainsi puisque vis-à-vis de l'Eglise, soit pour la doctrine, soit pour la morale, de tels défenseurs sont assez comparables à des soldats qui tireraient sur leurs chefs, car la religion chrétienne a, paraît-il d'après les néo-monarchistes, un effet destructif sur la société.

C'est pourquoi, nous arrivons pour notre part à constater de notables contradictions. Exemple ; comment ne pas suspecter la qualité des intentions chez les néo-monarchistes lorsqu'ils crient un vivat en faveur de Jeanne d'Arc après avoir écrit à propos du *Magnificat*, cantique chanté par la Ste-Vierge : ce fut un des honneurs philosophiques de l'Eglise d'avoir mis aux versets du Magnificat une musique qui en atténue le *venin.* » Je ne sais en vérité s'il faut trouver une raison à ce jugement, déshonorant pour celui qui l'a porté dans un amour immodéré pour la tradition royale. Louis-Philippe, roi des Français, détestait, lui ausssi, le *Magnificat.* « Tenez, disait-il un jour à l'archevêque de Paris, je ne veux pas de votre liberté d'enseignement, je n'aime pas les collèges ecclésiastiques on y enseigne trop le verset du Magnificat : *Deposuit potentes de sede* (Cruice. Vie de Mgr Affre p. 2,9).

Mais ne voilà-t-il pas que M. Ch. Maurras, pour se coiffer du bonnet de Docteur, emprunte aujourd'hui (16 février) celui de St Thomas. Il parle même latin. Comme théologien M.Maurras est déplorable, avouons-le. Le Néo-monarchisme fait parade de ses doctrines où la révolte à main armée est en honneur ; la sédition doit être justifiée aux yeux des lecteurs qui ont peut-être encore un peu de sang légitimiste dans les veines et s'étonnent par conséquent de voir tenir certain langage qui serait tôt réprimé par le Néo-Monarchisme au pouvoir. En un tournemain St Thomas est le Doctrinaire de la sédition. Voyez vous-même, lecteur, c'est à n'y pas croire, la citation est juste : *Somme theologique.secunda secundæ, questio. 42, art,2 troisième réponse.*

Cependant je ferai remarquer que justifier les théories séditieuses par un mot jeté à la stupidité de son lecteur n'est pas prouver sa thèse ; car le même St Tomas marque au 1er Livre de son De régimine principum que les mouvements de révolte légitime, *même contre les tyrans*, ne sont pas laissés à l'arbitraire (pœsumptione privata) de quelques-uns.

St-Thomas est loin d'être au surplus une autorité pour les Néo-monarchistes puisque le monarque est à ses yeux nommé par le choix du peuple. Aussi conclut-il que contre la tyrannie

il ne faut pas procéder par la présomption privée de quelques-uns mais par l'autorité publique, (autoritate publica)

Tout ceci explique pourquoi St-Thomas affirme dans *La Somme*, art. 1, que M. Maurras n'a peut-être pas assez lu ayant porté son effort sur l'article 3, l'injustice de la sédition.

Du reste, l'Eglise, — l'Eglise catholique romaine que les Néo-monarchistes admirent pour sa belle organisation a depuis longtemps prévu le cas des « coups de force. » Elle exige cinq conditions :

1° Il est nécessaire que la tyrannie et l'injustice soit publiques et manifestes.

2° Si le roi légitime gouverne tyranniquement et qu'il n'y ait aucun autre moyen pour se défendre si ce n'est de chasser et de déposer le roi.

3° S'il n'y a pas de plus grand danger pour le peuple.

4° Il faut qu'il y ait puissance légitime de toute la nation, il faut une assemblée publique et générale de toutes les villes et des hommes considérables (*publico et communi consilio civitatum et procerum*).

5° il faut enfin que le Souverain Pontife ne s'y oppose pas (1)

Que M. Maurras laisse donc en paix dormir les vieux in-folios. Le Néo-monarchisme condamné au nom de la religion, de la philosophie et de la morale n'y trouvera pas la justification de ses prétentions politiques. Heureusement. peut-être que M. Maurras ne lit pas aussi souvent St Thomas qu'il le laisse croire à ses lecteurs bénévoles ; depuis longtemps il serait tombé sur les passages où le Théologien angélique est-républicain,*horresco referrens* ! où il fait l'apologie du gouvernement chez les juifs, *Infandum* ! « Il faut savoir que le gouvernement républicain est préférable au monarchique pour deux raisons... » (2) etc. Sous prétexte que St Thomas tente d'expliquer la nécessité des prostituées au sein de la société, les Néo-monarchistes espèreraient-ils transformer ce Théologien en Doctrinaire de séditieux. Par le jour qui nous éclaire ! la sottise est extrême.

Non, ce n'est pas chez les théoriciens catholiques que les Néo-monarchistes trouveront des ancêtres ; ils en ont, mais de plus humbles. On les connaîtra en parcourant l'ouvrage intitulé : *Macédoine révolutionnaire* par I. V. (du midi). Paris, 1825 ; 336 pages n-8° Rien n'est instructif comme les alliances passagères, les rivalités et les haines politiques. Après les désastres de Waterloo ; les royalistes rentrèrent en France ; là un premier acte fut d'attaquer avec la dernière violence tous ceux qui de près ou de loin avaient été serviteurs l'Empire ou de la République, tour à tour les maréchaux généraux, cardinaux, préfets etc. sont traités... comme des d,s métiques. mais, voilà le curieux du pamphlet : tels aïeux de quelques

(1) On trouvera ces documents,dans Suarez. Le 19 février M. Maurras cite une lettre « d'un canoniste romain » qui approuve sa thèse toujours d'après St Thomas. « Un canoniste romain » doit être aussi méridional que M. Maurras.

(2) *De regi princ. 2e livre ch.* IX. Pour le gouvernement chez les Juifs : *Somme théol.* 2e partie CV quest. art. 1.

« camelots du Roi » sont dévoilés sous un jour évidemment peu favorable ; Si bien qu'on voit des familles insultées par les Royalistes en 1815 être d'accord aujourd'hui dans leur filiation, avec ces mêmes royalistes pour redire le même refrain : par tous les moyens. C'est égal ! Si quelque néo-monarchiste, parmi les plus ardents, s'offre la fantaisie de parcourir le factum que nous indiquons, arrivé à son nom, nous lui garantissons d'être étonné de savoir ce que pensait de ses origines un monarchiste d'hier, au petit-fils duquel il serre peut-être cordialement la main.

Quoi qu'il en soit, il était opportun de dire que le catholicisme n'a rien de commun avec le sectarisme Nationaliste ; c'est ce qu'a fait M. Lugan, en cédant à une inspiration aussi religieuse que patriotique.

Notons enfin que l'ouvrage de M. Lugan a paru le même jour où a été publiée une réédition du *Catéchisme positiviste* d'Auguste Comte, que M Maurras a plus étudié que St-Thomas, Toutes choses vont par deux : la lumière chasse les ténèbres.

P. VULLIAUD.

LES POÈMES.

P. N. ROINARD ; V. E. MICHELET ; GUILLAUME APOLLINAIRE : *La Poésie symboliste* ; l'Edition. —

Sorte de récapitulation : historique mais un peu théâtrale (Nos Maîtres et nos Morts) ; critique sans système, ayant trop l'air catalogue et conseil de révision (Les Survivants) ; joliment ironique mais optimiste inconsidérément (La phalange nouvelle).

J'y regrette un parti-pris d'indiscernement sous prétexte de tolérance ; des hasards cocasses (intercaler René Ghil entre Mæterlink et Francis Jammes) ; l'apothéose de Mallarmé. Pas trop d'exclusivisme. Les citations de Guillaume Apollinaiire sont d'un agréable bibelotmane. Péroraison : Dommage que nos actuels poètes ne veuillent émouvoir que « les pierres et les animaux sauvages » ; un peu d'émotion, ça serait si utile aux hommes, nos contemporains.

En somme, ce livre est une bonne petite anthologie.

ETIENNE ROUVRAY : *Les Poèmes de l'Irréel : L'Amitié de France.*

Voici quelques vers, assez précieux, qui gagnent plutôt à être édités bellement ; mais il fallait tous les artifices pour formaliser une pensée si subtile que les images ni les rythmes ne l'atteignent pas : ils lui sont parallèles.

« Aurais-je pensé quelque chose
Qui peut-être ne serait rien ? »

se demande l'auteur ; non, pas tout à fait rien, mais

« Du presque vu, du non saisi, de la nuance...
... Un reflet fugitif de l'aile d'Ariel ?... »

(1) *De regi. princ. 2me livre ch. IX.* Pour le gouvernement chez les juifs. Somme théol. 2me partie CVe quest. art. 1.

Ces poèmes font l'effet de belles châsses ouvrées par un symboliste dans l'atelier parnassien,pour exposer du subjectivisme, abstrait au possible. Sans une apparence très sensiblement matérielle... les reliques n'y dorment pas, mais on sent les esprits d'un paradis inattingible y passer parfois comme un souffle,minutieusement imperceptiblement. Cet ouvrage est d'un sincère artiste au rythme affermi déjà, ayant souci de bien faire et mieux.

Jules Leroux : *L'Aube sur Béthanie : le Beffroi.* — M. J. Leroux tente une interprétation du : « Et lacrymatus est Jesus. » Le Christ aurait pleuré de pitié, hésitant à donner, par la résurrection de Lazare, le signal de la mêlée rénovatrice, cruelle aux vainqueurs mêmes. « Tout novateur... doit être reçu à coups de pierres... » N'aurait-il pas mieux valu laisser aux humbles le bonheur de l'ignorance, aux puissants l'enfer de leurs assouvissements ; ne pas enfoncer la discorde jusqu'en l'intimité des familles et ne pas secouer d'une angoisse implacable l'assoupissement universel ?... Aussi Jésus devient le tentateur de ses apôtres Mais voici que les germes de sa doctrine ont fructifié déjà d'une sorte inespérée et ces hommes de peu de foi », le rappellent à l'ineffable mission d'amour.

Parallélisme un peu panthéiste et légèrement puéril entre l'aube solaire sur Béthanie et l'aurore qui se lève au cœur des disciples. L'auteur amoindrit sa pensée avec un ton de sérénité fade, contredisant le drame profond : une émotion poignante serait bien à sa place, quand un mot va revivre et qu'une guerre déjà vingt fois séculaire, s'engage. Rythme doux, parfois gauche ; vers trop décolorés : est-ce le désir de pasticher la simplicité évangélique ? Idée plus intéressante que la forme : critique qu'on n'a pas fréquemment le bonheur d'oser.

Harpagon donne ; par Edouard Contino, poète-frotteur. — Jouve.

En art il n'y a plus ni princes du sang, ni frotteurs ; rien que des artistes.

Lentillon : Les poètesses ridicules ; Rey.

J'accuse M. Lentillon du crime qu'il voudrait punir.

Yvon Stchel : le Luth d'amour ; Daragon

Croyez-moi, Dolorès : ne bavardez plus ; n'écrivez plus ; ne lui imposez plus surtout une lecture à laquelle Coppée même n'a pas pu résister... et votre amant vous sera toujours fidèle...

Léonor Dupille : Les Rimes du Grand-père ; Daragon.

Malgré ma bonne volonté, je n'ai pas réussi à en penser quelque chose.

René Jacquet.

LES ROMANS.

R. Gaston Charles : *La Danseuse Nue et la Dame à la Licorne.* (Mercure de France). — Prosper Dhor : *Au bord de l'Idylle.* (Sansot et Cie). — C. Baumann : *L'Immolé* (Grasset).

Enthyl d'Avoss : *Symphorien de Vranges* (éditions de « la Province ») — **Marcel Prévost** : *La Fausse Bourgeoisie* (Lemerre) — **L. Bréthous-Lafargue** : *Les Cloches* (éditions Litt. et Artistiques). — **Maurice Renard** : Le Dr Lerne, sous-Dieu. (*Mercure de France*).

La Danseuse Nue et la Dame à la Licorne. — Un vrai roman, celui-ci, un livre d'art et de pensée, de fine psychologie, et, de plus, ce qui ne gâte rien, une excellente leçon de français. Ah ! le joli style, vif, alerte, classique, élégant, de bon goût ! Et que le récit est bien mené ; avec quelle harmonieuse simplicité les choses s'enchaînent, les sentiments évoluent, les situations se développent, pour aboutir, en beauté, à un parsifalien dénouement ! Je ne le raconterai pas ; il faut le lire pour en goûter tout le charme, mais j'ai rarement éprouvé plus de plaisir à louer une œuvre... Je ne chicanerai Mme Gaston Charles — car il paraît que ce joli brin de plume appartient à une femme — que sur un seul point : Je trouve son Odette un peu écrasée par le symbole de la Dame à la Licorne. Sa personnalité est trop indécise, trop floue, trop passive... elle l'est tant que la belle générosité d'Audifax ne lui sera peut-être d'aucun profit. Destinée à tous les esclavages, qui sait si elle ne tombera pas tout simplement sous l'empire de Mme Sosthène de la Croix ? Ce lui serait plus sain que l'intimité du beau Patrice, mais elle n'en risque pas moins de demeurer à perpétuité un petit être moralement chétif, incapable de réaliser son évolution... La fameuse image, il est vrai, n'est prise ici que dans son extériorité moyenâgeuse, en opposition directe avec l'esthétique audacieuse de l'autre héroïne. Odette continue, selon Audifax, « la petite âme féminine qui, depuis l'époque où l'on broda cette figure au petit point sur la tapisserie, fut habituée à la passivité, à la résignation, à l'obéissance... » Encore un coup, tout cela n'est point l'apanage de la Dame à la Licorne ! Pour le Moyen Age lui-même, elle incarnait l'exception : la Dompteuse et non la Victime. Odette, elle, a pour trait caractéristique « l'amour de la chaîne », « la nostalgie du joug ». L'identification apparaît donc excessive. Les vraies Dames à la Licorne sont plus combatives ; leur robe montante, brodée de perles, cache une énigme, on ne sait jamais très bien si le beau monstre gardien n'est pas leur captif... Mais il faut que ce livre ait bien peu de défauts pour ne pas fournir d'autre matière à discussion. Si j'ai appuyé sur ce détail, c'est surtout parce que je n'ai pas voulu refuser une parcelle de mon attention, charmée d'ailleurs, à l'œuvre délicate et forte de Mme Gaston Charles.

Au Bord de l'Idylle. — C'est gentil, c'est soigné, c'est du romanesque à l'eau de rose pour les jeunes dames de la bonne société qui se pâmaient jadis sur les livres de M. de Tinseau.

Une femme grincheuse et neurasthénique ; un mari littérateur et atteint d'anévrisme ; une jeune Allemande poétique, chaste et sentimentale ; tennis, clair de lune, bateaux sur le lac, Wagner, et, pour terminer, au moment où le divorce serait pénible, pneumonie d'un côté, rupture d'anévrisme de l'autre : roses, lys, vergiss-mein-nicht, et, sur une seule tombe, statue (en bronze) de la Poésie aux ailes éployées. Il peut y avoir mieux, mais il faut reconnaître qu'il y a aussi beaucoup plus mauvais.

L'Immolé. — Ce gros roman, quelque peu effrayant par sa masse, est loin d'être quelconque. L'auteur y fait la psychologie d'une âme foncièrement catholique et pratiquante, accessible cependant aux passions, et qui n'ignore pas les défaillances de la chair et de la volonté. Daniel Rovère, dont le père s'est suicidé, demeure seul avec une mère infirme, d'un mysticisme exalté. Astreint, pour vivre, à de pénibles luttes, il épuise une longue série d'épreuves morales et matérielles, avec de ci, de là, des intervalles de sérénité intérieure, dûs à cet ascétisme obstiné, qui, sans cesse, le reconquiert. Il défend un jour, seul contre trois cents, une église qu'une horde avinée, (on ne saisit pas très bien pourquoi,) se propose d'incendier. Blessé grièvement, il est soigné dans un milieu apaisant et tendre ; il s'en éloigne à regret, une fois guéri, et laisse derrière lui un discret amour de jeune fille, auquel il se détend de céder Reviendra-t-il un jour à Brigitte ?... Cherchera-t-il, au pied des autels, un refuge définitif contre les tentations ?.. Un volume suivant nous l'apprendra, car, n'en doutez pas, les trois cent-soixante-cinq pages compactes de M. Baumann auront une suite. Il eut peut être mieux valu achever, du premier coup, l'histoire de Daniel Rovère. L'œuvre y eût, je crois, gagné en vigueur, et sa portée eût été plus vaste. M. Emile Baumann s'est un peu trop attardé à des notations psychologiques intéressantes, mais par trop multipliées. Son livre contient, avec de grands défauts, de très belles choses. La scène du miracle dans la chambre de Mme Rovère, est une des plus saisissantes qu'on puisse lire ; elle est digne de la matière abordée. Il faudrait sans doute très bien connaître Lyon pour apprécier, en toute connaissance de cause, le côté descriptif et local, très intéressant d'ailleurs. M. Emile Baumann, en tout cas, a fait une œuvre consciencieuse et haute à laquelle on ne peut guère reprocher que d'imposer, à la patience moyenne du lectenr, un effort un peu trop sérieux.

Symphorien de Vranges. — Je suis bien en retard avec M. d'Avoss. Son livre, qui a paru il y a quelques mois, a, paraît-il, remporté le prix dans un concours de province. Sans pouvoir juger les œuvres concurrentes je tends à croire que ce prix a été très justement décerné. Ce mince volume, où s'affirme le culte de la petite patrie, est empreint d'un véritable charme local ; les héros s'y distinguent par une réelle noblesse de caractère ; l'élévation de leurs sentiments crée autour d'eux un peu de cette atmosphère idéale où nous demandons à la fiction de nous transporter. Les descriptions sont poétiques, les détails de mœurs heureusement saisis. Le style, non dépourvu

d'agrément, trahit encore une certaine inexpérience, mais l'auteur est,je crois, très capable de se perfectionner. L'évolution des paysans, d'abord défiants et farouches, et qui arrivent ensuite à concevoir un vrai culte pour le jeune châtelain, sorte de socialiste chrétien et chevaleresque, sincèrement dévoué à leurs intérêts, est bien étudiée. L'auteur, naïf semble croire que le fait d'être marquis, officier de cavalerie, et d'avoir démissionné pour ne pas subir la présence, dans son escadron, d'un capitaine juif, augmente sensiblement les vertus de son sympathique « M. Phorien ». Il y a, comme cela, quelques puérilités d'école ou de parti qui déparent un peu l'esthétique pure du livre. Quand M. d'Avoss s'en sera tout-à-fait débarrassé, et aura-sans délaisser ses chers horizons du Morvan — un peu élargi sa conception spirituelle de l'art, il sera capable de très bien faire. Il se publie, tous les ans, à grand renfort de réclame, bien des livres qui ne valent pas le sien.

La Fausse Bourgeoise. — Je n'aime pas, en général, la psychologie féminine de M. Marcel Prévost Malgré le sacerdoce qu'il exerce en ces matières, je me permets de la tenir pour fausse, et basée sur une certaine prétention, et, en fin de compte, pour malsaine et très dangereuse. A ce point de vue, *la Fausse Bourgeoise* peut compter parmi les livres les plus inoffensifs de M. Marcel Prévost. Il y a, dans la nouvelle qui donne son titre au volume, une amusante subtilité d'invention, mais je ne sais trop si ce titre est bien justifié. Je crois que Mme Vouillemans est une bourgeoise très vraie, et non fausse, et que ce qu'il y a d'artificiel en elle, c'est précisément l'Ophélie, l'artiste manquée, la cabotine en herbe que l'excellent père Dumas a remise dans le droit chemin. Sa lettre ne serait pas mal, si l'on ne sentait que l'auteur, fidèle à ses habitudes, prend la psychologie de son héroïne au sérieux, ce en quoi, je pense, il est la toute première dupe de ce sexe perfide et trompeur. L'aventure de *Poupette* est touchante et simple ; la petite ouvrière des faubourgs est plus intéressante que les femmes du monde de M. Marcel Prévost. Ici, d'ailleurs, c'est la psychologie de l'homme qui domine ; la transformation, en père adoptif de Poupette, du vieux garçon sur le point de s'abandonner à une débauche tardive, est amusante, et d'une honnête sincérité. *La Peur de l'Enfer* rentre dans le genre favori de M. Marcel Prévost. Au demeurant, on retrouve dans ce volume les qualités et les défauts de l'auteur ; il ne tranche pas sur la masse de son œuvre. Il y a longtemps,trop longtemps que M.Marcel Prévost a écrit *Mademoiselle Jaufre.*

Les Cloches — Quelques-unes des nouvelles réunies sous ce titre, parurent à l'origine dans la *Revue Bleue.* M. Bréthous-Lafargue, qui a déjà publié quelques romans estimés,nous donne cette fois un recueil d'un genre assez différent. Son âme d'Aquitain s'est complu à traduire dans quelques-unes de ces pages — et ce ne sont pas les moins touchantes — la poésie des coutumes et des horizons familiers. Il semble aussi nous révéler des tendances idéalistes qui ne s'étaient pas encore manifestées dans ses précédents ouvrages. Tous ses nouveaux récits sont attachants. Celui que j'aime le moins est l'*Etoile* qui donne fâcheusement l'impression d'un fait-divers par trop déve-

loppé. Mais les pages plus philosophiques intitulées *Madeleine — Elus et Damnés — L'Illuminé*, sont intéressantes. Et surtout, surtout, les trois contes : *Les Cloches*, *le Bon Noël*, *L'Absolution*, font le plus grand charme et la plus haute valeur sentimentale et littéraire de ce recueil. Dans l'*Absolution*, M. Brethons-Lafargue s'est réellement élevé très haut. *Les Cloches* contiennent, avec une charmante psychologie enfantine, un vrai souffle poétique et je confesserai une tendresse très particulièrement émue pour le conte, dédié par l'auteur à ses filles, du *Bon Noël* Ce petit récit n'est pas loin de la perfection. Si les tendresses familiales, l'intime douceur trahie par les lignes de la dédicace l'inspirent souvent de la sorte, nous ne pourrons qu'en féliciter M. Brethous-Lafargue et lui savoir gré de nous donner des émotions aussi pures.

Le Docteur Lerne, sous-dieu — Cette fantaisie amusante et spirituelle paraît à l'heure où la science médicale, notamment avec les affirmations du Dr Delbet, semble prêter une troublante réalité aux théories les plus audacieuses de l'auteur. Les expériences du Dr Lerne ont en effet la greffe humaine pour but, et il obtient d'inattendus et terrifiants résultats car il n'agit pas seulement sur les sujets d'une même espèce. Les plantes, dans ses serres, se confondent avec les animaux ; dans ses laboratoires, les bêtes deviennent des hommes et — ce qui est peut-être moins difficile — les hommes deviennent des bêtes. Ce livre où le fantastique le plus inquiétant s'unit à des incidents fort gaulois, où la plus étourdissante fantaisie côtoie et parfois engendre le drame, où l'intérêt dès les premières pages nous prend aux cheveux, ce livre ne perd-il pas un peu, un tout petit peu de son originalité à venir après *l'Ile du Dr Moreau ?* C'est une simple constatation, non une critique. M. Renard, qui se proclame disciple de Wells et lui dédie son roman, fait honneur à ce glorieux patronage. S'il existe une lointaine parenté entre les deux ouvrages, il a su en varier l'idée mère si profondément, si heureusement que son œuvre est absolument nouvelle Il a su faire aussi vivant, aussi captivant, aussi *probable* que Wells, en se rapprochant d'Edgar Poe par l'intensité d'évocation. Et, qualité suprême ! M. Maurice Renard sait le français : il possède une langue souple, châtiée, très littéraire et très simple, admirablement claire et précise. Il est capable d'échafauder une théorie et d'expliquer les phénomènes qu'il invente. Il ne se contente pas, comme certains feuilletonnistes malavisés, d'entasser des fantasmagories puériles, sans se donner la peine de les motiver. Il y a dans son livre de très belles qualités de style et d'imagination. M. Maurice Renard peut aller très loin, et j'espère qu'il persévèrera dans cette voie où personne encore, en France, n'a su réellement marcher. *Le Docteur Lerne, sous-dieu*, est un livre à lire.

Camille Maryx.

NÉCROLOGIE

En janvier est mort, dans sa résidence du Lavandou, près de Toulon, le maître Ernest Reyer. Né à Marseille en 1823, Reyer, de son vrai nom Rey (Louis-Etienne-Ernest), eut les dé-

buts pénibles de maint artiste, puis donna successivement le *Sélam*, ode-symphonie (1850), *Maître Wolfram* (1854), *Sakountala* (1858), *La Statue* (1861), *Erostrate* (1862), *Sigurd* (1872) joué à la Monnaie en 1884, à Paris en 1885, enfin *Salammbô* (Bruxelles 1890, Paris 1892) sa dernière œuvre, on lui doit aussi de nombreuses mélodies généralement estimées.

Le théâtre de Reyer procède de l'opéra traditionnel : c'est un art robuste, d'une note franche et personnelle bien appropriée aux sujets épiques que le musicien a su colorer et animer d'un lyrisme généreux et entraînant, dont le romantisme a son éloquence. Ni le charme, ni la force ne manquent à Sigurd, dominé peut-être par la grandeur sauvage de Salammbô découpée sur le fond pittoresque d'un décor digne de Flaubert, et qu'aurait pu signer Berlioz. Reyer est un fils de génie essentiellement décoratif ; il a eu moins de rythme, de virtuosité, de puissance évocatrice, mais ses drames s'appuient davantage sur les vrais principes du théâtre où la mélodie de caractère l'emporte avec l'action sur les richesses du tableau éblouissant cher à Berlioz, qui fut très souvent et uniquement le *grand peintre* musicien.

Les dons de Reyer n'étaient ni la légèreté ni la grâce bien qu'il fût, comme Berlioz, rempli d'esprit, ils furent néanmoins suffisants pour lui assurer la popularité dont ses grands ouvrages, semble-t-il, jouiront encore longtemps.

Membre de l'Institut depuis 1876, Reyer avait succédé à d'Ortigue au journal des *Débats*. Il fut en outre bibliothécaire de l'Opéra et inspecteur général de la musique.

Une autre perte pour notre art est celle de l'excellent Paul Taffanel, l'un des artistes les plus accomplis de ce temps. Flûtiste et chef d'orchestre d'abord au Conservatoire, puis à l'Opéra, directeur des grands festivals de 1900, Taffanel méritait l'admiration que tous professaient pour son talent incomparable de musicien et laisse des souvenirs ineffaçables, que ce soit l'accent dont sa flûte pénétrait jadis les auditeurs d'*Orphée* qui ne l'évoquent pas sans émotion, ou ses interprétations fines et vivantes des chefs-d'œuvre qu'il présenta au Conservatoire à la tête du célèbre orchestre pendant quinze ans. Une aisance et une affabilité toujours égales le faisaient apprécier davantage, son enseignement a formé une pléiade d'élèves qui se rappellent la haute valeur comme la sollicitude d'un maître qu'il faut placer très haut dans l'estime que nous inspirent les plus modestes et les meilleurs des grands artistes. Paul Taffanel appartenait à la Légion d'honneur.

A. T.

REVUES

Le Correspondant : Amour et Foi ; un article posthume de M. H. de Lacombe qui serait bien s'il ne paraissait pas écrit par une jeune religieuse et s'il ne contenait pas tant de notes de voyages.

— Deux Sonnets de M. Amiel... C'est drôle comme, dans les revues « sérieuses » dans les revues riches, les vers sont pauvres,

Etudes : les Miracles de Lourdes par M. Teilhard de Chardin : il se produit à Lourdes des phénomènes extra-médicaux — qui ne peuvent venir que de Dieu.

—

Revue philosophique : M. Picavet constate que, de par le pape, le thomisme est devenu pour les catholiques, la seule philosophie possible. Et il se demande : Comment arriveront-ils à faire la synthèse de leurs doctrines avec les connaissances scientifiques de tout ordre ? Renonceront-ils à la tenter ? Ce qui est incontestable, c'est que cette importance du thomisme va faire étudier les systèmes qui l'ont précédé et combattu.

Voici le moment de parler de Duns Scot.

— Dans la *Revue philosophique* encore, il faut lire l'étude de M. Durkheim :

Examen critique des systèmes classiques sur l'origine de la pensée religieuse. Nous en rendrons compte quand la série d'articles annoncée par l'auteur sera close.

—

Le Muséon, publié à Louvain donne un remarquable numéro : *le nom des Mages* par A. Carnoy : (Le sens qui convient le mieux à *Maga* est celui de richesse et en particulier les biens célestes ; cette traduction identifie av. Maga, Magavan avec skr. Magha, Maghavan) — *Etudes sur l'ésotérisme Musulman*, par E. Blochet — *Matériaux pour servir à l'histoire du Matérialisme indien*, par le Dr. L. Suali, etc...

—

Dans la *R. du Clergé français*, M. G. Bricout parle des israëlites libéraux dont la doctrine n'est pas *autre chose* qu'un « théisme organisé en religion » bien fait pour recruter des adhérents parmi tous les esprits qui croient vaguement en un Dieu, admettent la nécessité d'un culte public et ont horreur du *dogmatisme* du *Credo* protestant du catholique.

—

Donc la *Rénovation esthétique* construit pour les artistes une morale en cinq points « qui se devrait modestement nommer Hygiène. » Il s'agit, pour les artistes d'être fidèles à eux-mêmes « jusqu'à ce que l'Autorité restaurée » les protège.

Si notre ami Clouard compte sur le Roy...

—

Dans les derniers numéros du *Mercure de France*, à noter : des poëmes de Emile Henriot qui sont d'un véritable poëte (*la Flamme et les cendres*) des citations de Chamfort et d'Alfred de Vigny, curieusement juxtaposées, par M. Henri Potez.

—

Deux nouvelles revues, fort bien présentées toutes deux. Par ordre de luxe : *Akadémos* et le *Divan*.

Le Divan paraît à Coulonges-sur-l'Autize sous la direction du poëte Henri Martineau ; au premier numéro les signatures de Léo Larguier, Eugène Marsan, Louis Mandin, G. L. Vaudoyer.

—

Akadémos, grand, gros et riche, avec des photogravures, réunit Laurent Tailhade, Sarluis, Colette Willy, Robert Scheffer, Legrand Chabrier, Victor Litschfousse, Fersen, M. Boulestin, etc. Le ton de la revue est très néo-hellène.

Dans le premier numéro Laurent Tailhade donne des souvenirs sur les petites et grandes misères de Verlaine. Il compte les poux de sa barbe. Verhaeren publie un beau poëme, robuste et sain, *la Belle Fille* qui détonne un peu dans cet ensemble d'art délicat et raffiné. Robert Scheffer y dit beaucoup de mal, férocement, des dames qui écrivent.

—

Reçus : *le Penseur* (Jaufre Rudel et la princesse lointaine, par Elie Fourès) ; *l'Echo du Merveilleux* (études sur les prédictions) *la Rénovation morale,* (de Compiègne ; pour 25 pages, un directeur, un secrétaire de la rédaction, un administrateur et trois rédacteurs en chef ; le rédacteur en chef des pages qui s'appellent *Rénovation dans l'Art* prie qu'on ne confonde pas avec la *Rénovation esthétique*. Aucun danger) ; (très intéressante, comme tout ce que fait Georges Polti, l'étude à suivre sur le *génie du paganisme*) : *Hélios* (Georges Duhamel y prend Moréas aux cheveux) *Pan* (M. Cottinet y dédie un sonnet à Lucie Delarue-Mardrus ; il parle de « ses yeux scellés qu'un charme oriental délie » et qui pensent sans doute, pour le *Journal*, aux petites filles qui « font pipi » pour faire du cidre ; Guillaume Appollinaire donne un bon poëme : *Fiançailles*) la *Revue du Temps présent* (M. Gaston Deschamps y fait paraître une idylle. M. Gaston Deschamps, celui du *Temps* ? Il fait donc de la littérature ? — Albert de Bersaucourt nomme l'inconnue de Prosper Mérimée : Jenny Dacquin).

—

Reçu encore : *Les Argonautes, l'Initiation, Ultra, la Société Nouvelle, la Revue des Poètes, Luce e Ombra, La Chimère, La chronique des Lettres Françaises, Les Visages de la Vie, Le Voile d'Isis.*

FERNAND DIVOIRE.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Une lettre inédite d'Alfred de Vigny

Deux lettres pleines de conseils pour les timides vingt ans de M. Claretie ; (1) un passage du *Journal d'un Poète* (2) nous avaient déjà révélé un Alfred de Vigny sympathique aux «Jeunes» ; en voici une preuve nouvelle ;

Dans la lettre suivante, omise par Mlle Emma Sakellaridès, l'auteur de *Chatterton* recommande à son ami Augustin Soulié, ancien Rédacteur en chef de *la Quotidienne*, le jeune poète de Saint Félix.

Félix d'Amoreux, connu sous le nom de Saint Félix, naquit en 1806 à Uzès (Gard). 1830 vit paraître son premier ouvrage : *Poésies Romaines*. Plus tard il écrivit des romans et passe pour avoir collaboré à *l'Orestie* d'Alexandre Dumas. Il mourut en 1874.

La lettre, dont j'offre aujourd'hui la primeur aux lecteurs des *Entretiens Idéalistes*, appartient à la Bibliothèque de Calais (collection d'autographes de Lemaire Lambert). Elle n'est pas signée. La provenance n'en est indiquée «que par une note écrite par le collectionneur : « Alfred « de Vigny, auteur de Cinq Mars ». L'écriture... est étroite pointue et allongée. »

Albert Desvoyes

Le 8 Octobre 1830 Lundi (3)

J'ai dit à Emile Deschamps que vous désiriez des vers de lui pour votre recueil, mon cher Soulié, il m'a envoyé le lendemain cette lettre pour vous. – Vous en aviez de son frère que vous n'avez pas imprimés l'année der-

---

(1) *Correspondance d'Alfred de Vigny* (1816-1863) recueillie et publiée par Mlle Emma Sakellaridès. Paris, Calmann-Lévy ; 1906 ; pages 318 à 321.

(2) Edition définitive : Delagrave éditeurs page 67.

(3) Le 8 octobre 1830 tombait un vendredi ; Vigny coutumier d'erreurs semblables, aura peut-être voulu mettre : 8 novembre 1830, lequel était un lundi ?

rière, je crois que vous lui ferez plaisir en les publiant cette année, son nom et son beau talent ne peuvent que parer les livres qui s'ouvrent à eux. — M. de Saint-Félix dont vous connaissez les poésies a donné je crois, aussi à Emile quelques vers pour vous. J'ai beaucoup d'amitié pour lui et d'estime pour sa poésie bien antique, bien correcte et d'une énergie souvent très élevée — je crois que vous ferez bien de le placer parmi vos élus.

Vous voyez que j'ai recruté des chants parmi les *Principautés* et les *Chérubins* des poètes. Je ne désespère pas de vous donner quelque chose de moi si *Eloa* vient me parler à l'oreille et m'inspirer, — j'aurais bien voulu faire autre chose qu'un drame, le mois dernier, mais quand je suis possédé d'une idée, il ne dépend pas de moi de chasser le Démon. Celui-ci vient de sortir de moi après m'avoir fait faire sa volonté, nous verrons qui lui succèdera.

Demain à 1 h. après-midi, je lirai le Drame entier chez Madame Dorval, venez-y, je serai bien aise de vous revoir et que vous l'ayez entendu tout entier — Emile vient avec moi. —

S'il y avait un changement à ce projet vous le sauriez chez elle —

CONTRIBUTION AUX ÉTUDES SUR LES COSMOLOGIES MOISIAQUES.

Les Heptalples

A mon ami
FERNAND DIVOIRE

Qui s'est inspiré du conseil sacré :

Et nolite communicare operibus infructuosis tenebrarum ; magis autem redarguite.

Le prince de la Mirandole n'est point ce jeune étourdi tel que nous le représente une histoire vulgaire, conviant avec jactance tous les savants du monde à soutenir contre lui un débat de 900 thèses. D'autres témoignages, de source opposée, nous affirment déjà le contraire ; je citerai Machiavel qui tenait le comte de Concordia pour un homme presque divin, et Savonarole qui l'appelait un Père de l'Eglise en le comparant à St Augustin. Ceux qui se sont nourris de la pensée étonnamment vaste du prodige de l'Humanisme ne récuseront pas de semblables affirmations et je n'en veux pour preuve actuelle qu'une lecture des *Heptaples*. Ce livre fut publié après le défi des thèses retentissantes quoiqu'elles n'aient pas été l'objet de la soutenance ni de la réfutation par conséquent, les Pères de la foi s'étant contentés de violentes récriminations.

Mais les critiques acerbes dont Pic de la Mirandole fut assommé attirèrent de sa part de fières réponses, telles qu'on peut les connaître par son *Apologie* ou par son opuscule *De dignitate hominis* qui en est une répétition fragmentaire ; c'est là qu'il prit occasion de réhabiliter les sciences décriées en distinguant leur qualité, sauf l'Astrologie judiciaire dont il resta le négateur impénitent, quoiqu'il admît les rapports entre les sphères sidérales et le monde

sublunaire, et qu'il posa donc les principes de ce qu'on pourrait appeler une Astrologie morale (1).

Fruit de ses études universelles appliquées à la Genèse, non seulement de notre monde, mais de tous les mondes, visibles et invisibles, telle est cette œuvre, restée peu connue, des *Heptaples*, explication symbolique du poème moïsiaque. L'ouvrage se compose de sept expositions de la parole historique, par division de sept livres formés de sept chapitres chacun ; il n'est qu'un fragment d'une œuvre plus étendue, non composée, qu'il aurait nommé *Concorde* pour réaliser sans doute le testament de sa Philosophie, c'est-à-dire l'Harmonie qu'il rêvait de toutes les Traditions.

L'idée qui a présidé à la conception des *Heptaples* est originale. Il faut remonter jusqu'aux Pères de l'Eglise pour retrouver diverses tentatives d'expliquer l'œuvre de la Création. Depuis le prince de la Mirandole, des livres similaires furent produits en nombre ; je citerai la *Philosophia Mosaïca* de Fludd à laquelle le P. Mersenne,— cet oublié encore ! — opposa ses *Quæstiones ad sex priora libri geneseos capiti ;* mais plus particulièrement et comme directement inspirés par l'Humaniste florentin, je signalerai l'*Harmonie du monde* de Georges de Venise, surtout *l'Epitome metaphycises* de Cremonini. M. Mabilleau, dans une étude solide sur ce philosophe, déclare que Cremonini a suivi pas à pas Pic de la Mirandole ; quoique les principes généraux de ces deux humanistes soient assez opposés en fin de compte, on doit reconnaître que le Padouan fait mieux que de marcher sur les traces du Florentin, en effet lorsque M. Mabilleau croit citer Cremonini, il reproduit mot pour mot l'auteur des *Heptaples*. (2)

Si l'on se promettait d'écrire une étude complète sur les travaux dont la cosmologie moïsiaque a été l'objet, un auteur plus inconnu peut-être que ceux que je viens de nommer ne saurait être délaissé : Johann Christophore Steeb. En 1679, cet écrivain publia un non moins utile ouvrage à consulter pour l'histoire soit des partisans, soit des adversaires des sciences occultes que celui du P. Mersenne auquel j'ai fait allusion plus haut, le *Cœlum Sephiroticum hebrœorum* révélées à Moyse par les portes de l'intelligence. On prétend que ce philosophe-médecin était Rose † Croix. En tout cas, il appliqua le système de Pic de la Mirandole en le complétant sur les données qui intéressent

---

(1) *Dans ses Conclusions cabalistiques il parle souvent de ce qu'il appelle :* la véritable Astrologie.

(2) *Il existe aussi un* Heptaméron *de Savonarole ; cet ouvrage est purement mystique et allégorique.*

plus strictement l'Occultisme de titre scientifique ; et c'est bien de ces deux auteurs combinés, quoiqu'ils n'eussent pas toujours partagé les mêmes opinions, qu'on peut dire, après Robert Fludd, que toute science est renfermée dans le livre de Moïse, c'est-à-dire ce qu'au temps de la Renaissance on appelait la Philosophie naturelle et la Mystique.

Autant de mondes, et il y en a quatre, autant d'explications ; puis les ayant considérés dans leur union ou dans leur séparation, ce que Crémonini ne fit pas, Pic de la Mirandole en vint à ajouter deux nouveaux commentaires, enfin le Repos ou Sabbat termine l'œuvre de la Création, il s'en suit une septième exégèse et l'auteur finit son ouvrage par l'explication cabalistique de la première parole moïsiaque : *In Principio*, *Bereschit* en hébreu.

L'Antiquité, commence l'Humaniste, compte trois mondes : le monde élémentaire ou sublunaire que nous habitons, le monde céleste et le monde supérieur, appelé angélique par les Théologiens et par les philosophes intellectuel. Les deux mondes extrêmes, l'élémentaire et l'angélique sont en opposition, l'un est celui de la lumière, l'autre celui des ténèbres ; le monde céleste, intermédiaire, est tempéré de lumière et d'obscurité. Les eaux désignent le monde des éléments tandis que le feu signifie le monde supérieur ; composé d'eau et de feu, tel est le monde céleste ; vie et mort dans l'un, vie éternelle dans l'autre ; dans le plan céleste si la vie est stable, il y a changement par rapport aux actes et aux lieux. Faut-il voir ici un souvenir de la doctrine antique qui soumettait les êtres à la vie sidérale ? Peut-être, mais pas nécessairement, cette idée pouvant se rattacher à d'autres concepts philosophiques. Au point de vue de la substance, dans la sphère des éléments, elle est caduque, le divin entendement compose le monde angélique, le plan intermédiaire est composé de corps incorruptible et d'entendement uni au corps. Chaque sphère est mue par celle qui lui est immédiatement supérieure.

Et ces trois mondes sont figurés par Moïse dans la construction du tabernacle. En cet instant, Pic de la Mirandole s'accorde en tous points avec l'enseignement de la vieille Synagogue qui avait rempli les heures de ses études. Pour cette analogie entre les mondes et le Tabernacle on peut consulter Philippe d'Aquin, par exemple (1).

Toutefois, ces trois mondes n'en forment qu'un, non point tant parce qu'ils ont même principe et tendent vers

(1) Discours du Tabernacle et du camp des Israélites recueillis de plusieurs anciens docteurs hébreux, Paris 1623, in 4°.

une seule fin, mais parce que, d'après la doctrine d'Anaxagore : *omnia in omnibus et singula in singulis*, ce qui est simultanément dans les trois mondes se trouve en chacun d'eux et que dans chacun se trouve tout ce qui appartient à la pluralité.

La règle directrice de l'explication allégorique des *Heptaples* est le fameux axiome : Ce qui est en Haut est comme ce qui est en Bas, un plan supérieur devenant l'inférieur par rapport à un plan plus élevé, en un mot un macrocosme se constitue microcosme à l'égard d'un monde supérieur. Aussi, la qualité des choses s'améliore-t-elle en proportion de leur degré ; c'est pourquoi la chaleur est en nous de qualité élémentaire, tandis qu'au plan céleste sa vertu est vivifiante et que dans l'angélique elle est une idée. Ce qui est un élément en nous, le feu, se nomme le soleil dans le ciel et l'intellect séraphique dans le monde supérieur. Pic raisonne de même à propos de l'eau : le feu élémentaire brûlait, l'eau élémentaire éteint la chaleur de la vie, le feu céleste vivifiait, l'eau céleste la nourrit, le feu supercéleste aimait, l'eau supercéleste comprend.

Et chaque monde est formé d'un nombre égal de sphères. Au plan intellectuel,Dieu préside aux neuf hiérarchies angéliques, lui-même s'affirme comme une sphère immobile, cause de mouvement universel ; au novénaire du plan céleste préside l'Empyrée ; au novénaire du plan inférieur qui se divise à son tour en ternaire, existe la matière première, principe des formes corruptibles.

Toutes ces sphères ont entre elles des rapports harmonieux, que nous appellerions des correspondances et que les Humanistes appelaient un Hyménée ; de là émane le sens allégorique.

A ces trois mondes s'ajoute un quatrième qui en est le résumé, l'Homme que les écoles surnomment de ce fait un Microcosme. Il possède un corps qui est une mixtion des éléments, un esprit céleste, une âme végétative, l'instinct et la raison, l'entendement angélique, la ressemblance divine enfin. C'est de la quaternité des mondes que s'engendre la quadruple exposition de la pensée moïsiaque. Comme je l'ai déjà dit, la distinction et l'harmonie des sphères nécessitent la cinquième et la sixième interprétation, la félicité humaine en est la septième et dernière.

Tels sont les principes généraux que nous trouvons développés dans ce septénaire de livres. L'œuvre est singulière et curieuse à considérer comme tentative d'explanation où les sens se superposent, du naturel au divin en passant par l'hyperphysique et l'intellectuel ; elle m'apparaît comme une conception où ce que les cabalistes appellent

le livre de la Création et *le livre du Char* seraient confondus.

Les *Heptaples* ne sont point, croirais-je, une aventureuse projection de l'esprit, mais un système où le Réalisme et l'Idéalisme trouvent la résolution de leur antinomie. Il ne faut en effet pas s'y méprendre : tous les mondes que Pic a localisés ne le sont que par distinction logique et l'on doit bien retenir l'affirmation de leur unité ; ils forment ce que je me permettrai d'appeler un Lieu, un Lieu où toutes choses, visibles et spirituelles sont unis par un *nexus* idéal.

Ce n'est pas non plus par fantaisie que je viens de désigner la réalité universelle sous ce nom de Lieu. Au 6e chapitre du Livre V, notre auteur énonce que Dieu contient tout en soi, comme étant le principe et d'autre part Dieu est nommé en Cabale : le Lieu, *Makom*. Dès lors la lecture de la cosmogonie moïsiaque devient plus facile, conduite par l'analogie, la pensée peut aisément lire sans se perdre dans la forêt des symboles. Ainsi lorsque Pic de la Mirandole énonce que la lumière est, — par mode de superposition, — la beauté et la splendeur de la forme, puis le véhicule de toutes les vertus sidérales, qu'elle constitue dans le monde angélique les formes intelligibles, enfin dans le monde humain l'esprit d'union entre le corps et l'âme, il veut indiquer que ces diverses réalités sont la représentation positive d'un même principe sur plusieurs plans, il en est de même pour la dernière exposition lorsqu'il dit que la lumière symbolise Abraham, car Abraham est pris en ce passage, à mon avis, dans son acception cabalistique (1).

L'illustre et savant cardinal de Cusa, un des flambeaux intellectuels de l'Eglise, qui fait souvent penser à Pic de la Mirandole se questionnait : Dieu est-il le soleil, le ciel, l'homme ? La question contenait la réponse ; pour nous, le sens en est saisissable par l'analogie. Chez l'auteur des *Heptaples*, nous trouvons des correspondances identiques et le symbolisme qu'il établit au chapitre 4me du 7me Livre entre le Christ et le soleil est intéressante à signaler. Nous venons de constater un semblable analogisme chez le cardinal de Cusa, on le surprendrait chez de multiples auteurs. Mais l'explication de l'Humaniste florentin est pour ainsi dire calquée sur celle de Raban Maur : ils en avaient probablement trouvé tous deux l'idée au chapitre 4me, § IV des *Noms divins* de St Denys l'Aéropagite.

Apportons une conclusion. D'après les généralités exprimées ci-dessus,ne semble-t-il pas que s'élevant du visible à l'invisible, le but de Pic de la Mirandole en ses *Heptaples*

(1) Abraham symbolise la Sephira : Puissance.

est de décrire, par sa connaissance des rapports entre le monde naturel et le monde spirituel, la naissance de l'homme et de l'univers pour accomplir un destin ainsi que la naissance des êtres à la vie supérieure pour accomplir également un destin, le Cosmos entier restant soumis à l'action providentielle ? Sans doute ; à tel point que sur l'explication de la Genèse, en période septénaire il me paraît qu'on pourrait greffer, guidé par le rythme du nombre, un solide commentaire de l'Apocalypse. Ces deux poëmes sont construits en parallélisme, l'un est le développement de l'autre.

La conception de Pic saisie en son plan synthétique il est impossible de l'étudier par détails sauf de nombreux commentaires. Je noterai plus particulièrement quelques idées.

Comme le Cardinal de Cusa il ramène la philosophie naturelle d'Aristote à la notion de la matière, de la forme et de la privation ; seulement il en fait, comme plus tard Cremonini, des applications par voie d'analogie : le ciel devient la *cause efficiente*, la terre prend le nom de *matière*, la lumière est la *beauté* et *splendeur* de la forme, les ténèbres symbolisent la *privation*, l'âbime signifie la *matière à triple dimension*, les eaux expriment les *qualités possibles de la matière*, le souffle de l'Esprit est la *force de la cause active*.

On se rappelle que les Anciens admettaient une sorte de monde, celui que le prince de la Mirandole appelle le monde intermédiaire, ou céleste (1), qui était en quelque sorte comme le plan sublunaire, doué par conséquent d'une certaine matière, mais plus idéale. Cette vieille idée Pythagoricienne que les Humanistes disaient appartenir aussi à l'Aristote vécut jusqu'après Galilée. L'école pythagorique appelait la sphère de la lune une terre céleste et un ciel terrestre. Dans le système des Heptaples, l'empyrée est alors le Ciel tandis que la Terre symbolise les cercles planétaires celui des fixes.

Dans le monde céleste, les Eléments s'appellent la Lune qui est la Terre ; Mercure qui est l'eau ; Vénus, l'air et le Soleil, feu. En renversant l'ordre, Mars est le feu ; Jupiter, l'air ; Saturne, l'eau et la sphère des fixes, la terre.

Le firmament des cieux est entre deux eaux ; les inférieures sont les sept planètes, et de même que les eaux furent rassemblées en un lieu, comme il est raconté en la genèse qui l'appelle Mer, de même les vertus des planètes sont rassemblées en une mer qui prend le nom de Soleil. Et nous trouvons là un symbolisme curieux à noter. Ce rassemblement des eaux qui sont des planètes en une mer

(1) *C'est le monde appelé astral par les modernes.*

qui est le Soleil a permis aux Anciens pour qui les astres étaient des dieux de nommer le Soleil : Océan, père des Dieux.

Une autre remarque à faire intéresse l'Astrologie. Pic de la Mirandole, d'après certains antiques témoignages hébreux,ramène toutes les influences au Soleil et à la Lune. Comme Telesio plus tard il n'aurait donc admis qu'un couple de contraires. Jupiter et Mars sont chauds comme le Soleil, mais l'un est de chaleur maligne, l'autre de chaleur bénéfique, de même le Soleil est faste ou fâcheux, Jupiter est heureux, Mars néfaste. Pareillement pour la Lune, elle participe des eaux mercurielles et possède quelque affinité avec Vénus.

Ces opinions furent reproduites textuellement par Crémomini, en même temps que vivait Galilée. Pour Pic de la Mirandole rien n'était moins prouvé.

C'est la lumière qui est le véhicule des vertus célestes. Puis toujours par analogie du Haut et du Bas,il y a des animaux au ciel comme sur notre terre ; enfin, pour couronnement, l'homme est l'âme du Ciel; androgyne, le principe mâle est la faculté de contemplation, le principe femelle gouverne les corps.

Si la lumière est le véhicule des vertus célestes, elle est aussi vérité. L'intelligence a la capacité de voir, comme l'œil auquel elle est assimilable, il lui faut une lumière extérieure, et les pensées sont des yeux. De là, l'auteur des Heptaples établit sa théorie de la connaissance qui revient à celle de Platon à laquelle il ajoute ses commentaires symboliques : le soleil est la pensée, la lune correspond à l'opinion et les étoiles aux facultés de composer, de diviser, d'augmenter de définir et à toutes autres ; aussi comme la vie présente est représentée par la nuit et la vie éternelle par le jour, nous possédons, en ce bas monde, plutôt les opinions que le savoir lui-même, car nous ne voyons pas sans intermédiaire c'est-à-dire aux clartés du soleil.

Au fond, les *Heptaples* sont bien le résumé de toute une Philosophie. mais je ne vais pas plus avant. Il suffit d'avoir exposé l'ensemble de cet ouvrage qui eut une si grande influence, et de l'avoir illustré de quelques exemples. En effet, comme je l'ait dit : à la cosmologie telle que la comprend Pic de la Mirandole se rattache ce que nous appellerions une cosmosophie, la science positive finit en élévations mystiques. Sans doute,nous connaitrions alors ce que l'humaniste appelle ailleurs, *la véritable Astrologie* où la prière devient le *nexus* qui relie les astres à la terre, mais il serait nécessaire d'étudier les *conclusions cabalistiques* et l'œuvre entier de Pic, le but que je m'étais assigné est plus modeste : donner un simple aperçu des *Heptaples*.

Il me reste à reproduire sa traduction cabalistique du premier mot de la Genèse ; par disposition des lettres, en toutes possibilités, de *Bereschit* il arrive à traduire :

Le Père par le fils ou dans le fils, principe et fin créa la tête le feu et le fondement du grand homme par bonne alliance.

Commentaire : Le monde est appelé grand homme ; en effet trois parties de l'homme symbolise les trois mondes : intellectuel, céleste, élémentaire. Le *cerveau* est le principe de la connaissance il correspond à la tête, le *cœur* est le principe du mouvement de la vie et de la chaleur, les *génitaux* sont le principe de la génération et de la corruption.

De même, analogiquement, la *tête* correspond au monde intellectuel, principe de connaissance, le *feu* au Ciel où le soleil préside comme le cœur dans l'homme, le *fondement* au monde élémentaire où la Lune est comme les génitaux, le principe de génération et de corruption (1).

PAUL VULLIAUD.

---

(1) *Voici les dispositions littérales de* BRASIT
A B. AB : Père.
BBR Bebar : par ou dans le fils.
RSIT Reschit : commencement.
BRA Bara : créa.
RAS Rosch : chef.
AS Esch : feu.
ST Sceth : fondement.
RB Rab : grand.
AIS Aisch : Homme.
BRIT Berith : Alliance.
TB Tob : Bon.

Renaissance

Après avoir longtemps, errante avec un rêve,
Respiré des parfums de ciel et de désert,
Après avoir cherché d'inconnus Univers,
Voici qu'un sentiment plus noble en toi s'élève.

Ton esprit orgueilleux, qui se croyait vainqueur,
Comprend qu'il ne sut pas où se cachait la vie,
Et, de toutes les voluptés qui t'ont ravie,
C'est un amer dégoût qui te revient au cœur.

Tu sens l'horreur d'avoir été lâche et stérile,
D'avoir voulu, loin des fraternelles douleurs,
Une altitude froide et vierge pour asile,
Afin d'y savourer mille étranges splendeurs.

Aussi pour t'arracher à ce tourment suprême,
Tu veux, livrant ton âme entière et sans retour,
Engloutir en la mer immense de l'Amour
Ce misérable attrait que tu sens pour toi-même.

L'oubli total de tout désir intérieur
Est la fontaine d'une incomparable ivresse,
Et, méprisant le vain souci de son bonheur,
L'abandon de soi-même est la seule sagesse.

Plus d'ardeur à goûter tes propres passions!
Plus d'égoïste et mensongère jouissance
A t'enfermer, pour t'y bercer d'illusions,
Dans le palais doré de ton Intelligence!

Ah ! qu'il s'écroule, avec un tonnerre joyeux,
Tout ce vieux Monde aux fallacieuses merveilles,
Pour laisser place au jeune Univers qui s'éveille
Et dont la vive floraison veut voir les cieux !

Qu'une rafraîchissante averse de pensées
Eteigne enfin cette fournaise d'autrefois...
Il est temps d'écouter une meilleure voix
Et d'être, par de plus beaux songes, caressée.

Une Aurore surgit qui baigne de clarté
Tes yeux lavés par sa blanche magnificence ;
Et voici s'envoler ton antique souffrance :
Le seul remède à tous les maux, c'est la Bonté.

EDMÉE DELEBECQUE.

La mouche qui n'est pas du coche

Une mouche survient....

LA FONTAINE.

— Allons, agissons.

Ce disant, je ne parle qu'à moi-même. Pour s'entretenir avec soi-même, il y a des gens qui font des gestes et se meuvent. Moi, probablement parce que je ne conçois pas plus une statue de la méditation en marche qu'une allégorie de l'éloquence en panne, je ne bouge. Et c'est sans bouger que je répète :

— Allons, agissons.

Je continue à méditer :

— Je voudrais avoir des aventures... C'est bien facile à dire... Mais faut-il courir après ou les attendre ici ?

Perplexe je demeure immobile.

Cependant la terre tourne. Et vraiment mon immobilité n'est qu'une façon de parler bien humaine. Je crois ne pas agir. Je suis agi. Et je me prononce ces paroles :

- Je vais me confier au hasard. . Allons, agissons... Allons au hasard et le hasard agissant me permettra de me figurer que c'est moi qui agis... Mais qu'est-ce que le hasard ?. . Je prévois que trouver la définition du hasard me coûtera toute ma vie... Il est vrai — mais qu'est-ce que la vérité ? — que cette perpétuelle méditation m'accordera le bonheur d'être métamorphosé en un éternel Bouddha immobile. Et voilà justement ce qui m'est impossible. Pour pouvoir vivre sans trop de douleurs sociales, je me suis bardé de principes moraux qui me persuadent qu'agir c'est travailler et que le travail c'est la liberté...

Je reste fixé à mon parquet. Est-ce pour devenir la cariatide de mon plafond quand il s'effondrera ?

Ah ! si en ce moment ma voisine, élégante et étourdie, jette une allumette sur ses mousselines et transforme son

appartement en une serre de fleurs de feu à culture intensive, elle m'embrasera et je serai uni à elle dans le mariage de la flamme et de la mort. Au moins, voilà une aventure.

La préférerais-je à celle qui m'adviendrait d'un tremblement de terre qui renverserait la maison ni plus ni moins que si ses cloisons étaient des cartes à jouer ?

Ou bien...

Ma main s'agite, elle semble agir. Elle bat l'air. Mon geste cherche-t-il à travers l'atmosphère le bienheureux hasard maître des aventures ? Mes doigts se recroquevillent pour l'accrocher. Ils sont prêts à se recourber jusqu'à la paume. Ainsi certaines plantes, à l'imitation de la sauvage drosera bien connue pour ses goûts antinaturels de carnivore, saisissent des insectes, ainsi ma main va saisir et retenir l'aventure.

Or une mouche survient, et à l'étourdi donne des antennes contre la paume. Les doigts immédiatement se rabattent, et la mouche est prise au piège. Evidemment c'est une aventure... oh ! si minuscule.

La mouche ne proteste pas contre son scandaleux emprisonnement. Elle a cessé de bourdonner. Etouffée, elle se croit morte mais n'est qu'évanouie. Comme je suis un homme bon, je veux me conduire en être supérieur à la drosera, et je rends sa liberté à la mouche.

Si j'ouvrais la fenêtre afin de la relâcher au plus grand air ?

Je vais vers la fenêtre, je tourne le bouton et je m'aperçoit que, ce faisant, je n'ai pas redit :

— Allons, agissons.

LEGRAND-CHABRIER.

VERS

—

A M. André Germain.

Une pensée en moi, suave et monotone,
Donne un goût ineffable à tout ce que je sens
Et mélange en un seul arome très puissant
Les couleurs, les parfums et les chants de l'automne.

C'est peut-être un adieu dont je suis enivré,
L'adieu discret d'un cœur tendre qui se résigne
Et rit au doux appel de l'Ange dont le signe
Se lève, astre d'or clair, sur le couchant cuivré.

Les masques dénoués de la vie et des choses
Par moments laissent voir le visage adoré,
Mais mon esprit muet à son aspect sacré
S'abrite en frémissant sous mes paupières closes.

Est-ce l'heure déjà qui sonne du départ ?
L'Auberge de ce monde triste s'ouvre-t-elle
Au Messager divin dont la forme immortelle
Transparaît lumineuse à travers le brouillard ?

Les matins qu'attiédit vaguement l'espérance
Et les soirs de regret que la prière endort
M'apportent, tour à tour, en offrande à la Mort
Les fleurs d'ombre et de feu que cueille la souffrance.

Mais, ô mon doux Seigneur ! quand Vous me recevrez,
Que dirai-je éperdu sous vos flots de lumière
Et pourrai-je laisser mon âme tout entière
Sous les ardents rayons de vos yeux adorés ?

Ah ! si c'est votre voix, mon Seigneur ! si vous-même
M'appelez par de là la chair et le péché,
Redressez cet esprit vers la terre penché,
Ornez ses derniers jours d'une grâce suprême.

Alors cet Ange noir qui le délivrera
De la prison du corps et des ombres charnelles,
Le conduira joyeux aux portes éternelles
Et l'Infirme et le Nu dans la Gloire entrera.

Charles Grolleau.

Notre collaborateur, M. Joseph Serre, nous communique les pages suivantes, extraites de son étude. Les trois morales *dans son volume* : La lumière du cœur *qui va paraître prochainement.*

Les trois degrés de la Morale

Je me trouve écrire ces lignes, en montagne, sous un sapin marqué au tronc d'un coup de hache, qui est le signe de mort, et je songe. L'homme a donc droit de vie et de mort sur cet arbre majestueux, en pleine vigueur et beauté, et sur tous ses confrères de la forêt. S'il n'abat point la forêt entière, ce n'est point par respect du droit des arbres, mais parce que c'est son bon plaisir ou son intérêt à lui, l'homme, ou à la société humaine. Les arbres n'ont pas de droits, les animaux n'en ont guère davantage, bien que leur sensibilité oblige l'homme, par égard pour sa propre bonté à lui, à ne pas les tourmenter inutilement (1). La vivisection scientifique et la boucherie alimentaire sont permises. Nous avons même *le droit* (plutôt que le devoir) d'aimer les animaux, et pour ma part j'en use largement, mais dans cet amour l'égoïsme est permis, c'est la générosité qui serait ridicule. Les riches Anglaises qui élèvent des tombeaux à leurs chiens, sont parfaitement grotesques, à moins que le chien ne soit pris ici que comme symbole de la fidélité. Néanmoins l'animal, supérieur tout au moins peut sembler jusqu'à un certain point, et bien que nous lui

---

(1) *La Société protectrice des animaux* est moins la défense des droits de l'animal que celle des devoirs de *l'homme* envers sa propre nature, nos droits sur les animaux — et les choses — étant limités par nos devoirs envers nous.

prêtions beaucoup, le frère inférieur de l'homme, son image, son ancêtre, disent les darwinistes, souvent son meilleur ami, ce qui vaut bien quelques égards.

Où le plein pouvoir, ou plutôt le plein droit de l'homme éclate sans restrictions ni scrupules en toute sa magnificence d'autocratie et de despotisme aussi légitime qu'absolu, c'est sur la chose, c'est sur la matière et l'élément. La science et l'industrie sont deux tentacules monstrueuses, deux bras puissants, destinés à étreindre la nature, à lui arracher ses forces, ses produits, ses secrets profonds, par le viol cynique de son sein pourtant maternel, mais maternel et nourricier précisément par le fer qui le déchire et le brise. Il n'y a pas de pitié contre la nature. C'est le règne absolu du bon plaisir et de l'intérêt. Le vœu de Caligula ; « Je voudrais que le genre humain n'eût qu'une tête, afin de l'abattre d'un seul coup » — monstrueux, quand il s'agit du genre humain, devient l'expression superbe de la juste ambition de l'homme vis-à-vis du monde extérieur, dont il rêve de concentrer en une, pour l'absorber en lui-même, toutes les énergies éparses.

L'idéal de la civilisation matérielle serait cette absorption gigantesque, cette universelle tyrannie, cet impérialisme de l'homme sur la nature,

Mais cette conduite, cette morale humaine, légitime, glorieuse même, à l'égard du monde inférieur, devient, dès qu'il s'agit de nos rapports avec nos semblables, ce détestable égoïsme, cette abominable vexation, flétrie sous le nom de morale du bon plaisir et de l'intérêt personnel, et qui, procédant du mépris des droits de l'homme. a produit dans l'antiquité, ces deux grandes iniquités sociales, l'esclavage et le despotisme, continuées dans les temps modernes par l'exploitation de la machine humaine et la persécution des consciences. Cette morale est celle de la confusion de l'homme avec la chose, de la transposition sur l'humanité de notre vœu légitime de domination sur la nature. Ce rêve d'orgueil colossal, qui s'appelle le surhomme de Nietzsche,n'est pas autre que celui de Néron.

Mais voici la revanche de la Justice. L'homme qui méprise l'homme pose le principe de mépris de lui-même. L'égoïsme est un abaissement. Néron ne voit dans l'humanité qu'un jouet de son orgueil, et pendant qu'il jette les chrétiens aux bêtes et allume pour se distraire, l'incendie de Rome, il est brûlé et dévoré lui-même par ses propres passions qui suppriment en lui l'humanité au profit du monstre.

La morale du faux surhomme n'est en réalité que la mo-

rale du sous-homme, la loi du recul à la bête et de l'abrutissement.

Tel est *le premier degré de la morale*, ou si l'on veut, *la première des trois morales humaines :* magnifique *égoïsme* de l'homme sur la nature ; hideux égoïsme de l'homme vis-à-vis de ses semblables, qu'il dégrade en se ravalant lui-même. L'homme, dans cette première morale, ne possède ou ne se reconnaît *que des droits*. Il n'y a pas de devoirs vis-à-vis de la chose, ou de ce qu'on lui assimile ; il n'y a pas de crimes contre la pierre ou l'esclave. Le maître n'admet d'autre loi de sa volonté que sa fantaisie : il est un dieu. Mais, comme Nabuchodonosor, ce Dieu devient une brute, dès que sa divinité se déverse hors de son domaine légitime, qui est la chose.

Le respect de l'homme, tel est le *deuxième degré de la morale*, celle de nos rapports avec nos semblables. Sentiment de la dignité humaine, en soi-même et dans les autres, et du lien qni nous unit tous ; *liberté*, *égalité*, *fraternité* : tels sont ses caractères essentiels. L'homme, dans cette deuxième morale, n'est plus un dieu qui ne se reconnaît que des droits : il reconnaît en dehors de lui l'existence de droits égaux qui le limitent, et lui imposent des devoirs. L'harmonie de tous ces droits, pour le plus grand bonheur de l'ensemble, sous la devise : « Chacun pour tous, tous pour chacun, » constitue la *société*, qui est dans l'essence humaine. La première morale est essentiellement antisociale. La deuxième est essentiellement sociale, c'est la *morale moderne*.

Mais l'homme a toujours cru à la possibilité d'un rapport plus haut, à l'existence d'une relation *supérieure à la nature et à la société*. L'homme lui-même ne suffit pas à l'homme, et encore moins le monde. Sous le dominateur de la matière et sous l'être social, il y a l'*être mystique*, *mens divinior*, le surhomme vrai et sublime. qui, après avoir conquis la terre par la force et l'humanité par le cœur, lève les yeux vers l'infini.

Là les rapports se renversent : l'homme ne traite plus de *supérieur à inférieur*, comme dans la morale première, ni d'*égal à égal* comme dans la morale moderne, mais d'*inférieur à supérieur*, de très petit à Très Grand, d'atome à Immensité. Après sa puissance et sa grandeur, il sent sa faiblesse et sa misère, et un sentiment nouveau s'élève en lui : l'humanité, qu'il est le sens de l'Infini. Les plus hautes voix de l'histoire humaine, c'est-à-dire les traditions religieuses d'accord avec les grandes voix philosophiques de l'esprit et les aspirations les plus intimes, les plus profondes du cœur, lui suggèrent que cet Infini est vivant, qu'il est la Toute-Bonté, le Parfait, le Saint, l'Absolu, Dieu : — que

nous sommes faits pour l'atteindre, que tout ne finit point à la tombe, que l'homme n'est point seulement corps, intelligence, cœur, mais *âme ;* que sa destinée n'est point seulement *terrestre* ni même *sociale,* mais *spirituelle et divine ;* qu'il doit s'en rendre digne, et après avoir fait l'œuvre de ce monde, vaincu la matière et s'être créé lui-même, s'élever au-dessus du monde, au-dessus de sa propre nature, pour fonder en lui par la foi et le sacrifice l'*homme nouveau*, le surhomme, le citoyen de l'Infini. A cette nouvelle attitude, à ce geste plus haut de l'être humain, correspond une morale nouvelle, une morale supérieure.

C'est la *morale religieuse,* dont l'expression la plus pure est la morale chrétienne.

Ainsi, et en résumé :

Empire et domination *sur la nature*, respect et dignité *devant l'homme*, humilité et abnégation *devant Dieu :* tels sont les trois degrés de la morale humaine.

Rejeter ou nier l'un au nom de l'autre, répudier la *Science*, ou *la Liberté*, ou *le Christianisme*, c'est faire acte d'esprit étroit, c'est mutiler l'homme, l'arrêter dans la largeur de son œuvre, à l'un des points de son essor, dont le terme est l'Infini.

« A l'esprit chrétien, nous dit-on, S'OPPOSE un esprit nouveau. » Rectifions : « s'ajoute un esprit nouveau. » Le Moyen Age a développé le côté *religieux* de la morale, l'esprit moderne nous la montre sous sa face *humaine et sociale* ; la science y joint la *conquête de l'univers*. Au lieu de les opposer, synthétisons les points de vue. Leur accord serait la conduite humaine intégrale — la *morale complète.*

Dominer la terre, s'y dresser dans sa fierté et regarder le ciel : voilà l'homme !

Conquérons la nature ; créons en nous des êtres libres, organisons le progrès social. Science, liberté, solidarité, c'est bien. Mais le mot d'un saint, qui fut d'ailleurs un grand homme et un conquérant d'esprits, reste toujours vrai, puisque malgré tout la mort est proche : « Que te sert d'avoir gagné l'univers, — et l'humanité, — si tu perds ton âme.

Pour l'homme intérieur, le Christianisme demeure éternel. L'esprit moderne et la science ouvrent des débouchés nouveaux *à l'homme social et terrestre.*

Ajoutons que ce dernier lui même ne saurait se réaliser pleinement sans la perfection intérieure, sans la sanctification de la liberté et de la science, et que l'homme complet et tout puissant, le surhomme de l'avenir, ne peut naître que *de la fusion des trois morales.*

JOSEPH SERRE.

STANCES

Notre amour, mon Amie, est plus pur que l'amour ;
Et c'est pour l'avoir su qu'il doute de lui-même
Et qu'il s'est accoudé dans cette fin de jour,
A la fenêtre, à voir neiger le passé blême ;

Il regarde neiger les Heures d'autrefois,
Les Heures de votre âme et celles de mon âme,
Il ne reconnaît plus dans leur forme et leux voix
Les formes et les voix que son présent réclame.

Il ne les connaît plus ; sa force et sa douceur,
Et cette pureté qu'a mise en lui l'Idée
S'étonnent d'un passé où vous passiez, ma sœur,
Comme une visiteuse inconstante et fardée.

O mon Amie, il est pourtant l'amour humain ;
Qu'il s'agenouille donc sur la terre où nous sommes,
Et qu'il soit négligent d'hier et de demain
Comme il a négligé l'aveu des autres hommes.

Va, fermons la fenêtre et baissons les rideaux
Sur cet obscur passé qui n'est déjà plus nôtre,
Et respirons l'orgueil de nous revoir plus beaux
De ce double bonheur dans les yeux l'un de l'autre ;

Respirons notre amour de calme et de soleil ;
Et pour aller plus forts et plus doux vers la vie
Laissons, dans la clarté de notre double éveil,
Nos lèvres et nos mains s'unir, ô mon Amie.

MARCEL MARTINET.

Barbey d'Aurevilly dans ses lettres à Trébutien

A Mademoiselle Louise READ.
Très respectueusement.

Une des plus belles pierres de l'œuvre puissante de Barbey d'Aurevilly est sa correspondance à son ami Trébutien qui vient de paraître. C'est toujours au dévouement inlassable de Mademoiselle Read que nous devons ce joyau impatiemment attendu par les admirateurs du grand Normand ; pierre précieuse enchassée comme savait le faire Trébutien lui-même, l'éditeur-artiste. Le Connétable, — qui nous apparaît, cette fois vêtu de sa dalmatique ornée de croix de Malte, dans le très beau portrait placé au début de cette édition, — eût été heureux de voir ses lettres aussi moëlleusement couchées sur ce somptueux vélin d'Arches.

C'est à Caen, vers 1830, que Barbey d'Aurevilly, alors étudiant en droit, fit la connaissance de Guillaume-Stanislas Trébutien, qui tenait un cabinet de lecture près du pont Saint-Jacques. Pris d'une vive amitié l'un pour l'autre, ils fondèrent ensemble la *Revue de Caen* qui n'eut qu'un numéro. Quelque temps séparés, Trébutien était allé chercher fortune en Angleterre, les deux amis se retrouvèrent à Paris, réunion interrompue à plusieurs reprises par les voyages constants de Barbey en Normandie.

Après sept années d'amitié, survint, pour une cause futile, une brouille. Mais Trébutien, retourné à Caen, ayant publié un article élogieux sur l'*Amour Impossible*, d'Aurevilly lui écrivit aussitôt pour le remercier et reprendre ainsi leurs relations.

De ce jour ils furent plus unis qu'auparavant. Trébutien très dévoué à son ami devint pour ainsi dire son collabora-

teur, lui procurant tous les documents dont il avait besoin pour ses œuvres. Il devint aussi son éditeur ; il édita successivement : *La Bague de d'Annibal Du Dandysme et de Georges Brummell*, *Les Prophètes du Passé* et un recueil de poésie. Ces éditions. aujourd'hui très recherchées, étaient de véritables chefs-d'œuvre typographiques qui faisaient la joie de Barbey d'Aurevilly.

Celui ci, très sentimental, rendait bien son amitié à Trébutien qu'il aimait à appeler son frère. « Pensez, lui écrivait-il un jour, que je dois venir en partage de tout avec vous, mais que c'est surtout de vos chagrins — si vous en avez — que je demande la moitié ».

Connaissant l'admiration que son ami avait pour ses œuvres, il lui envoyait tous ses manuscrits, tout ce qui paraissait de lui ; il aurait voulu reconnaître autrement à Trébutien les services que celui-ci lui rendait, mais la fortune ne lui était pas propice. Là, pourtant était un de ses rêves, devenir assez riche pour pouvoir lui dire : « Mon frère Trébutien, arrivez ! »

Ne pouvant vivre à côté de son ami il plaçait son nom le plus souvent possible dans ses œuvres, voulant que leurs deux noms fussent unis dans la gloire. Touchante pensée, digne du grand cœur que fut le connétable.

Hélas ! un jour, après vingt-cinq années d'amitié, le lien qui unissait d'Aurevilly et Trébutien, si solide qu'il semblât être, se brisa cependant au sujet de l'édition des œuvres de Maurice de Guérin et cette fois ce fut pour toujours.

Après avoir lu les *Lettres à Trébutien* où brille une noble et grande amitié, on a peine à comprendre comment deux pareils amis en arrivèrent à cette extrémité. Barbey d'Aurevilly garda cependant toute sa vie un pieux souvenir de son ancien ami « celui disait-il à qui je dois le plus ». Mais aujourd'hui oublions cette triste rupture pour ne voir que l'amitié, si puissamment peinte par ces lettres et pour contempler le Connétable éclairé par cette lumière jusqu'alors inconnue.

En disant que les *Lettres à Trébutien* étaient une des plus belles pierres de l'œuvre de Barbey d'Aurevilly, je n'ai fait tout en disant ma pensée, que répéter le jugement de leur auteur. Celui-ci après avoir, chez son ami, relu toute sa correspondance, écrivait : « Parcouru mes lettres à Trébutien, — collection qui doit être la plus belle plume de mon aile, si je dois devenir un oiseau glorieux, — un *oiseau du paradis* de la gloire ! — Le *meilleur de moi* est dans ces lettres où je parle ma vraie langue et en me *fichant* de tous les publics ! » et sur le cahier qui les renfermait il écrivit ces mots : « Je puis attendre la gloire appuyé là-dessus ».

La caractéristique de cette correspondance est de nous montrer d'Aurevilly tel qu'il était, avec son allure de grand seigneur, sa hauteur de pensée, son enthousiasme. Certes dans ses critiques l'auteur des *Œuvres et des Hommes* a bien affirmé sa pensée et montré hautement sa personnalité, mais ici il y a forcément quelque chose de plus intime. Ah ! ceux qui connaissant mal Barbey d'Aurevilly, prétendent que ses idées, sa façon d'être, son style, tout son moi enfin ne sont que de l'emprunt, seront confondus par la lecture de ces lettres. Toutes les personnes qui ont connu d'Aurevilly attestent *son naturel*, ses critiques le montrent, mais ses lettres le prouvent.

Regardez son style qui flamboie ici autant que partout ailleurs, il est le même depuis la première lettre (1832) jusqu'à la dernière (1856) ; sans doute il y a perfectionnement, mais il est néanmoins le même.

Cet écrivain que l'on s'imaginerait volontiers travaillant son style, remettant cent fois l'ouvrage sur le métier, tant ses œuvres sont finies, fut un des écrivains les plus spontanés. « J'écris comme je parle et comme Napoléon dormait, disait-il, — sans effort et partout. » Ses lettres si belles de style et si intéressantes par les idées jaillissaient de sa plume comme la parole de ses lèvres et ne lui coûtaient guère que le temps de physiquement les écrire. Ses articles n'étaient réussis que s'ils étaient écrits du premier jet. Il se plaignait même de la peine qu'il avait à retoucher ses œuvres. « Forcez-moi à reprendre ce que j'écris, demandait-il à Trébutien, et à glisser, et à y *faire tourner* le fini, qui me fuit, mais que j'aime, moi, l'ébaucheur rapide qui fais tout vite ou qui ne fais rien... littérairement parlant ».

Il s'éprenait avec fougue de ses sujets de romans, avec amour il sculptait ses personnages et c'est ce qui en explique la hantise, car ils n'étaient pas conçus froidement mais devenaient pour lui de véritables spectres. « Je me suis *encapricé* d'un sujet étrange, racontait-il à son ami, et la verve a soufflé avec une puissance ! comme elle souffle toujours, la drôlesse ! Quand elle s'eveille naturellement en moi..... Je suis possédé par le sujet même. Je chante dans mon régistre et dans mes cordes. Tout va donc bien et rapidement ».

Ses vers souvent très beaux étaient des *gouttes de sang* de son cœur. « Les vers que je fais disait-il n'ont rien de littéraire, ils sont seulement la fin de toutes mes crises ». Comme on le voit, jamais écrivain ne fut moins *gendelettres*. Ses idées au point de vue des livres et du style en sont encore la preuve.

Barbey d'Aurevilly, pensant que la forme aussi belle que possible doit être cependant l'esclave de la pensée, « le

moule-à-balles du Génie, dans lequel il coule son or et en fait de ces projectiles qui cassent toutes les résistances sur leur passage, et traversent les siècles avec un sifflement harmonieux »,ne pouvait comprendre l'art pour l'art,chose vaine. Tout à l'opposé, il aurait voulu, si cela avait pu se faire supprimer les mots qui sont, disait-il « la prison de la pensée. Diminuer les mots, faire tomber ce mur, éclaircir ces ténèbres, voilà l'art peut-être ! On ne parlera pas dans le ciel ».

Pour l'auteur des *Prophètes du Passé* tout livre n'était qu'un glaive, « le glaive tordu et flamboyant de la pensée et jusqu'à la garde inextinguible », et il préférait les œuvres qui ressemblaient le moins à un livre, les œuvres des grandes mystiques. Il aimait par dessus tout « cette grande langue de l'Amour que sainte Thérèse ou sainte Brigitte parlaient si bien » et la vraie poésie mystique « ardente, merveilleuse et translucide comme le sang lumineux des Extatiques du Tyrol ». Le plus grand poëte à son avis était Dante et il ne pouvait admettre l'opinion d'un ami de Trébutien qui plaçait Virgile comme le premier des poëtes- « Pour cela, disait-il, il faudrait que l'idée chrétienne,c'est. à-dire ce qui est la source de toute vérité pour *nous*, n'influât pas sur les formes de l'art, sur le sentiment et sur la pensée ... Il y a dans beaucoup de pages du *Paradis* et du *Purgatoire* du Dante, -- très supérieures, par parenthèse à son *Enfer*, qui est déjà magnifique, — des choses que Virgile ne pouvait atteindre. C'est la perfection Virgilienne.... plus quelque chose que Virgile ne connaissait pas ».

Telles étaient les grandes vues littéraires que Barbey d'Aurevilly communiquait à son ami.C'est aussi dans les lettres de Trébutien que l'on trouve pour la première fois la grande théorie sur l'Art et le roman catholique développée dans la préface d'*Une Vieille Maîtresse*. C'est à propos de ce roman jugé par Trébutien immoral, que d'Aurevilly exposa à son ami sa thèse, lui montrant que le romancier Catholique a le droit de peindre la passion et ses fautes pourvu qu'il n'en fasse pas l'apothéose, pourvu qu'il la condamne.

Si les lettres à Trébutien sont intéressantes au point de vue littéraire, elles le sont aussi au point de vue politique. Quant aux idées religieuses, d'Aurevilly ayant la même foi, les mêmes pensées que son ami il n'y avait guère sujet à discussion, à échange d'opinions. Il est vrai qu'au début de ses lettres Barbey ne partageait pas les croyances de Trébutien, mais il les respectait trop pour les discuter. Cependant cette correspondance dévoile à ce sujet un point important dans la vie de Barbey d'Aurevilly. Elle nous montre que celui-ci après sa conversion n'était pas devenu seulement un catholique par la pen-

sée, mais un catholique pratiquant. La table sainte avait revu « le gardeur de pourceau », Raimond Brucker l'avait conduit à l'autel où il avait communié pour la première fois depuis son enfance ; et il écrivait ces mots : « Pour nous, Trébutien, qui avons de l'imagination, et je puis le dire sans fause orgueil, le *sentiment du grand*, que les pratiques sont une grande et profonde chose ! Quelle sublime source ! Essayez-en mon ami, quand cette souffrance vous reprend... »

Les opinions politiques de Barley d'Aurevilly, que ces lettres nous montrent à mesure que les événements se déroulent sont assez curieux.

A Caen lors de la fondation de la fameuse revue, il était ainsi que Trébutien farouche républicain, mais l'un et l'autre abandonnèrent bientôt ces idées, et devinrent peu à peu légitimistes. Méprisant le bourgeois gouvernement de Louis Philippe, Barbey vit avec bonheur et espoir la révolution de 48 ; il était alors converti et dirigeait la *Revue du Monde Catholique*. Il fut nommé président du club des *Ouvriers de la Fraternité*, mais il ne tarda pas à le dissoudre voyant qu'il n'était « que le despotisme du verbiage et le Pandemonium de toutes les sottises humaines dans leur admirable variété. » Il s'aperçut vite aussi que la révolution n'avait établi rien de solide. La présidence de Bonaparte ne lui plut pas davantage : « Nous usons cette vieille botte à cette jambe sans mollet que nous appelons Bonaparte, et nous en aurons bientôt fait une pantoufle à jeter par les fenêtres au croc du chiffonnier qui ne la prendra même pas. »

Royaliste légitismiste Barbey n'aimait certes pas son parti, chez lequel il ne savait trop ce qui dominait « de la lâcheté de l'intelligence ou de l'imbécillité du cœur ». Il ne comprit pas la fusion qui eut lieu entre les Légitimistes et les Orléanistes. L'absolutiste gémit sur cette politique de compromis, mais il s'inclina devant la volonté du Roi. « Je ne suis pas pour ma part, expliquait-il à Trébutien, très partisan de cette politique qui jette un manteau de clémence sur les personnes au lieu de camper d'éternels soufflets ! Je ne crois pas qu'avec les D'Orléans il y ait autre chose que des comédies et peut-être des assasinats, plus tard, à attendre, mais le Roi le veut ; il veut se perdre, et j'ai dit : *Vive le roi quand même !* »

Le coup d'état de Bonaparte remplit d'admiration d'Aurevilly qui se rallia aussitôt au nouveau gouvernement et s'efforça d'y rallier les royalistes. « Mon cher Trébutien, je suis, vous le savez, un légitimiste catholique, qui croit deux choses que tous les légitimistes n'admettent pas. *Primo* : qu'il y a des races qui tombent justement frappées

par les péchés des ancêtres ; *Secondo*, que là où le droit n'est pas, là où il ne vit plus que comme une abstraction, les pieds sur son drapeau plié, inactif, impuissant, impossible, la force est le droit du moment et doit être considérée comme telle. Toute force qui sauve les nations de l'anarchie est un fait de l'ordre divin. Celle-ci nous sauvera-t-elle ? Dieu le sait seul. Mais c'est déjà beaucoup *qu'elle ait voulu* nous sauver. »

Cette action pourrait étonner d'un légitimiste ; mais Saint Louis ne disait-il pas à son fils : « Je aimerais miex que un Escot venist d'Escosse et gouvernast le peuple du royaume bien et loialment, que tu le gouvernasses mal apertement ». Et d'après ce précepte d'Aurevllly n'avait-il pas raison de se ranger sous le drapeau d'un homme qui cherchait à relever la France plutôt que vous celui du roi inactif.

Mais l'auteur des *Prophètes du Passé* avait trop espéré en le nouveau gouvernement. La politique de Bonaparte était encore une de ces politiques, ménageant tous les partis, qu'il abhorrait par dessus tout. Au *Pays*, le journal de l'Empereur on tremblait au moindre haussement de voix, on arrêtait les moindres éreintements sur les personnalités en vue. « Nous sommes plus bas que sous Louis-Philippe, s'écriait le grand critique dégoûté de ces bassesses. (Tu dors, Brutus-Napoléon ! et Rome est dans.... les excréments. »

A Napoléon s'arrêtent les jugements de Barbey d'Aurevilly la brouille entre lui et Trébutien qui nous prive aujourd'hui de tant de belles lettres étant survenue en 1858.

Comme on vient de le voir, Barbey royaliste et légitimiste ne s'attachait pas absolument à une dynastie, ni même à une forme du gouvernement comme en 1848. Au-dessus des vanités de parti il cherchait le bien de la France dans la religion et sa grande idée était celle-ci :

« Légitimiste, monarchiste, bonapartiste, et même comme on en accuse les prêtres et surtout l'ordre des Jésuites, indifférent à tout gouvernement quelconque, quoi qu'on soit enfin, on s'entend toujours quand on croit au gouvernement de Dieu sur la terre. On se réunit dans ce qui est plus large que tout : — les deux bras de la Providence. »

La publication des « Lettres à Trébutien » importait ; elle nous montre le Connétable tel qu'il était au naturel, non seulement artiste magnifique mais superbe par l'intelligence et le cœur.

PIERRE DE CRISENOY.

---

(1)Histoire de St-Louis par Joinville p. 5 (édition Firmin Didot).

CHRONIQUES

RELIGION, ESOTERISME

Paul Oltramare : *La Théosophie brahmanique*. (E. Leroux éd.).

Cet ouvrage forme le tome vingt-troisième des Annales du Musée Guimet. Le savant professeur à l'université de Genève y commence l'étude des idées théosophiques dans l'Inde. Il convient pour un travail de cette importance de le signaler d'abord en se réservant d'en faire une analyse plus longue. Mais dès aujourd'hui je puis dire que tous les esprits préoccupés par les doctrines de l'Inde y trouveront un savoir considérable et une critique consciencieuse.

Léon Chaine : *Menus Propos d'un Catholique libéral*. (E. Nourry, éd.).

Ce livre est sincère et courageux. J'ai eu la joie d'y retrouver, exprimées, une foule d'idées qui me sont chères. Son auteur est disciple du religieux, le plus beau parmi les moines modernes : Lacordaire. C'est dire qu'un souffle de liberté anime la pensée de M. Chaine. Nous lui savons gré de perpétuer une *tradition*, cette tradition à qui seule est assuré le triomphe parce qu'elle ne se sera assigné qu'un but : celui d'incarner,en réalité vivante,l'idée chrétienne qui *doit* vaincre.Que M. Chaîne les connaisse ou qu'il les ignore, il continue la voie tracée par les Ballanche, les Montalembert, les Rosmini, les Gioberti, les Ventura, admirables ouvriers de ce que je nommerai la Patarée catholique, c'est-à-dire la Réforme catholique.

Un des illustres régénérateurs de l'Italie, Gioberti,disait : Le Catholicisme n'est pas un parti. Cette vérité, M. Chaîne la pose au seuil de son livre, elle le domine.

Je dois cependant faire des restrictions. Pour qu'on les prenne avec bienveillance, je répète que les idées essentielles de M. Chaîne m'ont séduit dès que l'âge de la réflexion me vint.

La plus importante de ces critiques est la suivante. L'écrivain lyonnais semble ne faire cas que de la « simplicité des colombes » et oublier la « prudence du serpent ». C'est bien, évi-

demment, de considérer les adversaires religieux ou politiques sous le jour d'une belle indulgence et de ne voir en eux que la part de vérité susceptible de retenir leur doctrine attirée vers l'abîme par la masse des erreurs. De la prudence, beaucoup de prudence reste nécessaire avant de contracter une alliance avec ceux qui ne font encore partie que de « l'âme de l'Eglise » ; souvent en effet ces *spirituels* adhérents ne sont que des ennemis un plus dangereux. Or, il importe de garder le système chrétien dans une sévère intégrité. N'avons-nous pas Saint Paul comme modèle ; il se fait tout à tous, gentil avec les gentils, juif avec les juifs et néanmoins intolérant contre ce qui était appelé à cette époque la fausse gnose. J'irais jusqu'à formuler que l'intolérance peut s'allier au plus pur des libéralismes, mais je voudrais qu'on ne se méprît pas sur ma pensée. Du reste, le lecteur trouvera au cours de ces lignes, des exemples pour illustrer mon opinion.

Ainsi, le « quod licet bovi, non licet ovi » est rigoureusement vrai si on l'applique au chrétien individuel. Celui-ci doit se complaire, en oblature, dans les bras de la Providence. Mais le fameux principe que je viens de rappeler ne l'est plus, à mon avis, à la chrétienté collective, bien moins encore lorsque l'agneau se laisse écraser par le bœuf, comme en le sollicitant.

Saint Augustin disait bien : *Amare homines, interficere errores;* cette devise inspira le grand Léon XIII, ces belles intelligences n'ont pas cependant conclu un accord avec l'ennemi. Je citais l'illustre nom de Gioberti, ce réformateur dévoré d'un zèle magnifique, et pourtant, quelle honte pour lui — et quelle douleur dans l'admiration à lui porter, — ce pacte signé avec Mazzini. Il faut dévoiler aussitôt qu'il regretta dans la suite son acte criminel ; quoi qu'il en soit on reste obligé de juger ses opinions et ses agissements avec mesure, surtout lorsque la fougue polémiste l'emporta jusqu'aux accusations, sans pardon pour leur injustice.

Eh bien ! de même, je me permets de blâmer M Chaîne lorsqu'il parle sympathiquement des hommes que le Christianisme a le plus à craindre. Qu'un buisson d'épines garde encore une rose; tant mieux, cette rose est la promesse que l'année suivante il peut y en avoir d'autres, le buisson n'est pas maudit: mais tournons-nous plutôt vers le jardin où la profusion des fleurs cachent l'épine. Tel évêque que M. Chaîne voit avec admiration opère, par moyens occultes, la diffusion des doctrines répudiées par le Saint-Siège. Quels noms que ceux de M. Bourgeois et de Mgr Fuzet ! Citer de semblables autorités atténue la portée des plus sublimes envolées du Libéralisme. Ne serait-il pas préférable de nommer, à la place de Bourgeois, le P. Gratry cette âme saintement parfumée ; le politicien est néfaste par ses convictions sectaires peu compatibles avec des *attitudes* pacifistes, le religieux est un témoin affirmatif de ce que le christianisme doit être.

Encore ; à propos de Luther approfondissons les doctrines et nous verrons que la liberté s'y nomme en réalité servitude. Les libertaires (qu'on me passe ce mot) ont mieux à choisir comme chef, le christianisme en sa pureté offre assez un incomparable

firmament de beaux noms. Nous sommes à une époque où il importe de recourir à l'enseignement des premiers Pères de l'Eglise, de tels esprits avaient le sens *vrai* de la Liberté et des « droits de l'homme ».

Dans les conflits politico-religieux ce sont eux qui donnent la solution et la meilleure puisqu'aucune considération humaine n'étouffait leur pensée.

Même dans l'ordre de la piété, oui ! j'irai jusque-là, il faut examiner avec soin avant de se prononcer hardiment. Ainsi, dans la dévotion de Paray-le-Monial, il suffit de séparer le pur de l'impur. Si l'on connaissait davantage la philosophie de Duns Scot, les plus grands cerveaux de notre siècle admireraient ce qui a été tant ridiculisé : le culte du Sacré-Cœur. Ce culte repose sur une conception parmi les plus grandioses ; mais il faut la connaître. Je ne m'occupe pas à légitimer les compréhensions atrophiées qu'on a pu en avoir.

Pour les cérémonies de l'Eglise, améliorer, ne pas détruire, telle est la formule.Beaucoup de ces cérémonies reposent sur un symbolisme admirable ; si les instructeurs en informaient le peuple d'après la coutume d'autrefois, celui-ci ne taxerait pas de paganisme ce qui est au contraire une spiritualisation.

Il y aurait encore des réserves à faire sous le rapport des détails ; mais enfin, il y a hautement à louer, en son ensemble, la conception de M. Chaîne. Afin de prouver la sympathie que j'en peux avoir, je réfuterai par avance certaines critiques essuyées habituellement par la tradition libérale à laquelle appartient cet écrivain. Pour justifier d'abord sa témérité apparente, j'emprunterai l'organe du R. P. David, ce franciscain qui disait le 24 août 1897 que les nouveautés prétendues étaient sujettes à une triple considération : on les juge absurdes, ensuite on les dit contre les Ecritures, enfin on conclut : nous avons toujours dit cela ; tout le monde les reconnaît vulgaires.

Ceux qui sont *religieusement* catholiques en ont assez de la confusion audacieuse et mensongère du trône et de l'autel ; le libéral M. Chaîne repousse encore cette erreur dangereuse, et plus que jamais ce devoir incombe aux défenseurs du Christianisme. « On semble ne vouloir relever l'autel que pour y appuyer le trône de la monarchie » dit-il. Ce fut déjà l'erreur de Chateaubriand qui depuis le *Génie du Christianisme* devait avec un génie plus chrétien sonner le glas des monarchies, pour mourir en démocrate et en pacifiste.

Mais il faut savoir écouter les libéraux, — certains tout au moins — au lieu de les discréditer aveuglément et comme avec parti-pris. M. Piou disait jadis que le divorce perpétué entre la démocratie et les conservateurs engendrerait l'indifférentisme chez ceux-ci et que la démocratie tomberait entre les mains des charlatans et des scélérats *(Rev. des deux Mondes, 67e année 4e liv.)* Mais on s'est moqué de la parole vraie ; dès lors aux indifférents de la veille succèdent des réactionnaires qui ne sont que des charlatans et des scélérats, réalisant cette prophétie de M. Renan, un des maîtres de l'*Action française* à laquelle je fais allusion, qui prévoyait qu'une partie de la nation serait composée d'intrigants de toute sorte, vivant de révolutions et

de restaurations. A l'indifférentisme s'est substitué le Royalisme jacobin, la révolte à main armée.

Il aurait été plus heureux sans doute de ne pas employer le mot catholique libéral, ce terme a été sophistiqué, il y a tant de libéralismes aujourd'hui qu'on ne s'entend plus. Les ultramontains ont trop abusé de la formule pernicieuse : *Deus et Papa unum consistorium*. C'est contre de telles prétentions que s'élevait jadis Montalembert, c'est contre elle encore que s'élève aujourd'hui M. Chaîne avec utilité.

Il y a dans l'ouvrage de cet auteur une foule d'idées, de ces idées qui ont si puissamment agité le XIX[e] siècle, nous aurions voulu qu'il fut moins improvisé, plus mûri mais tel qu'il est, nous sommes heureux de féliciter un esprit enthousiaste, pour la généralité de ses tendances.

Nous avons ici la prétention de donner seulementune opinion, hâtivement même ; mais nous nous promettons de revenir sur le sujet, car les opinions de M. Chaîne appartiennent à tout un ensemble doctrinaire que j'appellerai le cardinalisme laïque.

E Giran : *Jésus de Nazareth*. (Nourry éd.)

M. E. Giran commence son ouvrage en nous racontant que sous l'ancienne loi, la synagogue se substitua au Temple et de ce fait qu'elle « transforma totalement le culte judaïque ». L'auteur nous instruit sur l'organisme des synagogues. « On y étudiait la loi sous la direction des *anciens*. Les réunions pieuses se composaient d'une lecture des livres sacrés, d'une explication, de prières et de chants. Les anciens nommaient un aumônier » etc. Il nous parle encore de certains fonctionnaires, mais le critique a oublié de dire que les *anciens* étaient soumis à l'autorité d'un personnage correspondant à celui que nous appelons le chef de l'Eglise. Le président du Sanhédrin était pour les Hébreux le successeur de Moïse. Cette mission est d'autant regrettable qu'elle aurait empêché M.Giran de faire remonter le protestantisme à l'époque anté-chrétienne. « A côté et en dehors du culte clérical et ritualiste du Temple qu'elle ne combattait pas, elle (la synagogue) fonda un culte inconnu de l'antiquité tout entière : *le culte sans sacerdoce et sans sacrifice.* » J'oserais me permettre de rappeler que le sacerdoce et le sacrifice cessèrent chez les Juifs avec la mort de Jésus-Christ. Je laisse à chacun le soin de la déduction sur cette coïncidence pour rester, comme M. Giran sur un terrain purement critique en dehors de toute « idée confessionnelle ».

D'après M. Giran, les Synagogues auraient été créées pendant l'exil. Peut-être ne faudrait-il pas énoncer dans un *Manuel* avec autant de riqueurs, un fait au moins douteux. Sans doute, quelques auteurs sont de l'avis du critique d'Amsterdam,cepenpendant bien avant l'exil il y avait des lieux consacrés à l'étude de la loi et à la prière, on les nommait *écoles des Prophètes*.

Disons aussi que les croyances messianiques remontaient plus haut que les premiers malheurs de la nation juive. De même nous ne pouvons laisser passer sans protestation, que le mot hébreu *alma* de la prophétie d'Isaïe (VII, 14) signifie *jeune femme*. M. Giran dit que c'est par erreur que les Septante ont traduit par vierge. C'est alors aussi par erreur que

Luther a traduit par *Jungfrau*. L'auteur ajoute : De là la légende (de la virginité). Non ! il n'y a pas là de légende et je proteste au nom des hébraïsants les plus renommés et comme j'entends rester en dehors des idées confessionnelles », j'oppose à M. Giran l'affirmation de Hengstenberg, de Rosenmüler, de Pusey et de cent autres, juifs et protestants.

La sottise a fait du chemin depuis la Révolte, je veux dire le Protestantisme, aujourd'hui la divinité de Jésus-Christ, la virginité de Marie sont niées tandis que Calvin jugeait qu'il fallait être ignorant pour partager une telle opinion et du même avis Jean Huss, Théodore de Bèze et Grotius, etc.

Lorsque M. Giran déclare que le Talmud ne parle qu'une seule fois de Jésus et que ce passage est d'une authenticité douteuse, je lui demande s'il se moque de son public ; le Talmud exprimant plus de cent blasphèmes à propos de Jésus-Christ.

C'est avec un savoir de ce genre que le nouveau critique, croyant à l'inspiration de M. Loisy, étudie les Evangiles. St Jean devient, un disciple de Philon. Mais donnons un exemple des contradictions relevées par l'éxégèse dans les récits évangéliques :

Mathieu	*Luc*
Un ange apparaît à Joseph I. 20.	Un ange apparaît à Marie I. 32.

Que le lecteur se reporte au texte si par malheur il l'a oublié il verrra qu'il ne s'agit pas de la même circonstance.

Ainsi du reste. Bref, Jésus devient « un personnage historique » dont M. Giran nous raconte la *biographie* comme un témoin contemporain. Ecoutez :

La Maison de Joseph et de Marie. « C'est une maison bassé, carrée, précédée d'une cour et surmontée d'une terrasse. A l'intérieur, une vaste chambre, sans fenêtres et remplie d'ustensiles de toutes sortes. La porte est grande, toujours ouverte pendant le jour et l'éclatante lumière d'Orient y rentre à flots.

« Point de tables : des tapis, et, aux murs, quelques vêtements des robes et des voiles accrochés.

« Le logis est pauvre et la famille nombreuse. Joseph et Marie ont au moins, sept enfants. » etc.

Avez-vous goûté cet *au moins* ? Et ce sont les critiques du genre de M. Giran qui répudient les Evangiles apocryphes !

En fin de compte, la divinité de Jésus est niée ; on nous affirme que ce fondateur institue une religion sans rites et sans clergé. Je citerais bien le fameux verset : Tu es Pierre et sur cette pierre... ; mais M. Giran me répondrait : C'est une interpolation, aussi pour rester en dehors des « idées confessionnelles » je lui opposerai M. Renan. Cet épicurien disait : Ce qui prouve que Jésus ne s'absorbe jamais entièrement dans ses idées apocalyptiques, c'est qu'au temps même où il en était le plus préoccupé, il jette avec une rare sûreté de vue les bases d'une église destinée à durer. » (*Vie de Jésus*).

Mon lecteur peut juger maintenant la science de M. Giran. Pour n'être pas accusé de sectarisme je n'en ai appelé qu'à l'autorité d'écrivains non catholiques. Si l'ouvrage en valait la peine je discuterais plus longtemps, mais M. Giran, triste

écho du Loisysme, n'est pas un chef d'école et je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup pour se laisser prendre à cet attrape-nigauds.

PIEFENBRING : *Jésus Historique* (Em. Nourry, éd.). — Encore un ouvrage composé pour nier la divinité de Jésus-Christ. L'auteur nous répète qu'il rejette certaines opinions de M. Loisy. Bon ! mais dans la thèse fondamentale il n'en reste pas moins son fidèle disciple. Ce *Jésus historique* est, somme toute, un portrait du type messianique tel que le conçoit M. Piefenbring. J'avouerai qu'il est un peu féminin, un peu trop « chûte des feuilles ». Nous avons déjà plusieurs « Christ blond » dans la littérature religieuse, cela fera un de plus. En lisant cet ouvrage, je pensai à la célèbre anecdote sur Melanchton, à propos de l'*essentiel* religieux : La mère du *doux* réformateur le fit venir à son lit de mort et lui demanda quelle était vraiment la Religion. Mélanchton répondit : La réformée est plus commode pendant la vie et la romaine plus sûre pour l'autre monde.

Il faut l'avouer :la religion du *Jésus historique* de M. Piefenbring offre des commodités que n'a pas la « religion papiste. »

Je ne veux pas priver mon lecteur de quelques citations :

Il (Jésus) était poète et avait le coup d'œil artistique. Il peignait et exprimait en images admirables les hommes et les choses qui frappaient son regard mais la réalité ne lui échappait nullement...

« Nous avons vu qu'il n'enseignait pas seulement mais qu'il guérissait aussi des malades, surtout des démoniaques, c'est-à-dire des gens souffrant de maladies nerveuses.

« Il avait des idées bien arrêtées et de fortes convictions ; mais il ne s'est jamais montré intolérant envers les opinions d'autrui quand elles étaient sincères. Respectant la liberté des autres, il se contentait de les solliciter à la vraie piété et à la vertu ; il ne leur imposait pas de prescriptions légales.

« Il était respectueux de la tradition des pères, sans en être l'esclave. Il sut réformer la religion et les mœurs de son peuple, en évitant tout radicalisme. Il était à la fois conservateur et progressiste... » Pourquoi M. le pasteur Piefenbring dit-il SON peuple ?

« Il avait un tempérament ardent et enthousiaste ; malgré cela, il était également d'une grande sobriété religieuse et faisait preuve d'un calme admirable.

« Il était un fin observateur ; il voyait les hommes et les choses tels qu'ils sont. Cela ne l'empêchait pas d'être idéaliste et de considérer la vie et le monde au point de vue de l'éternité.

« Il resta sans foyer... »

Ce Jésus soi-disant historique est finalement un produit du *divin immanent*. Pour ceux qui ne comprennent pas le langage philosophique, je traduirai : c'est une divagation.

VICTOR RONDET : *LesInitiations* la Religion. (Falque éd.).

L'attention du lecteur doit être sympathique à l'égard de cet ouvrage, premier de toute une série dont le titre générique est :

Contribution à la mentalité religieuse contemporaine. Il est indubitable que l'œuvre répond à son titre. De nombreux problèmes posés par la pensée moderne et qu'elle résout contre le catholicisme sont heureusement jugés en faveur de cette Religion.L'auteur n'a pas oublié que notre époque est sollicitée par tout merveilleux pour s'échapper de la foi, préférant ainsi la crédulité à la croyance. Il faut alors étudier les chapitres *Religion et Magie*, la *Démonologie*, etc.

De bonnes pages sur l'Art. Mais je ne sais pourquoi M. Rondet est aussi tendre à l'égard d'Auguste Comte qu'il ne voit que par la superficie et qu'il soit aussi rigoureusement définitif à propos de certaines doctrines qui n'ont pas été convaincues de fausseté malgré de passionnées discussions ; en un mot cet écrivain est sévère à propos de l'Ontologisme. L'idée de l'infini n'est pas une idée intuitive dit-il. Toute la tradition appelée platonico-augustinienne réfute M. Rondet. Il reproche à M. Ravaisson d'avoir dit : « Dieu nous est plus intérieur que notre intérieur : il est nous plus que nous le sommes nous-mêmes » en ajoutant que cette affirmation conduit au panthéisme. Mais cette phrase qui traîne un peu partout est de Bossuet. Voir sa *lettre à Innocent XI*, *sur l'institution du Dauphin* où il dit qu'il veut « faire voir qu'un homme qui sait se rendre présent à lui-même, trouve Dieu plus présent que toute autre chose. » Ajoutons puisque nous parlons Ontologisme qu'il est faux de prétendre que la doctrine de Rosmini a été condamnée. Quarante propositions seulement ont été mises à l'Index et elles étaient posthumes. Mais Rosmini a eu tant d'ennemis ; il en a encore tant !... A part cette réserve l'ouvrage de M. Rondet est de grande utilité.

Han Ryner. Le *Subjectivisme* (Gastein-Serge éd.).

Il est vrai que cet auteur a su réaliser l'alliance de la sévérité philosophique et de la grâce poétique, je ne cacherai même pas que se dégage par instants certaine émotion en suivant cette âme contemporaine à « la recherche de la vérité ». M Han Ryner fait même penser au soupir augustinien. Te chercherai-je si je ne t'avais déjà trouvé ? En effet, il est rare de voir une intelligence aussi éloignée du Christianisme en être à la fois aussi près. Allons au cœur de la doctrine sans nous arrêter sur une philosophie, qui débute par quelque révélation sur l'ésotérisme de Rabelais.

L'être multiple que nous sommes questionne et répond ; vérités et erreurs s'entrecroisent dans la pensée de l'auteur.

En parlant de Dieu, il est dit : « Dans tous les cas, tu es le nom d'un maître, et je ne veux pas de maître. »

Non, M. Han Ryner, le vrai nom de Dieu n'est pas Maître mais « Notre Père qui êtes aux Cieux... »

D'autre part la critique de surhomme est bien faite : « Plusieurs partirent pour être Napoléon, qui aboutirent à être Julien Sorel ; ou l'un de ces verdâtres de l'Académie que Heine compare aux cadavres de la Morgue ; ou, dans quelque sale journal, le préposé aux plus basses besognes. »

« Jésus vous repousserait aussi, Prêtres, n'est-ce pas vous qui l'avez crucifié ? Or, vous n'êtes pas ces brutes qui tuent gratis, mais, au contraire, les plus subtils voleurs. Vous avez escamoté le cadavre et déformé la parole. Le nom de Jésus, grand parce que qu'il fut ennemi des prêtres, des tyrans et des riches, parce qu'il défendait de juger, parce qu'il détruisait la morale qu'on appelait alors Loi ou Thora, qu'en avez-vous fait ? Vous vous en êtes servis pour incliner les simples devant les puissances et les mensonges ».

Erreurs ! Jésus n'était pas l'ennemi des prêtres. Faites ce qu'ils vous disent... prêchait-il. Il n'est pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir.

Le reproche de servilisme est aussi inexact ; tous les jours des partis politiques accusent le Christianisme d'être favorable à la démagogie. Jésus rendait le tribut à César et visitait les riches. Le but du Christianisme est l'harmonie.

« Ton premier commandement, Jésus, a besoin d'être précédé d'un autre. Je le crains ; tu débutes par la fin. . »

Sans doute, Jésus pose l'Idéal, c'est-à-dire le *terme* auquel l'homme doit tendre.

« O toi qui fus doux et humble de cœur, regarde ces vastes siècles : ils sont le domaine de ceux qui se réclament de ton nom. Il n'y pousse que haines, tyrannies, avidités, orgueils, inquisitions et guerres. L'amour ton apparent triomphe et ta lamentable défaite réelle le prouvent cruellement, ne se crée pas à volonté. »

O philosophe ! vous êtes angoissé devant le problème du déterminisme et de la liberté ; cherchez à résoudre l'antinomie de l'Amour et de la Douleur et vous aurez la clé de l'Histoire et de la Vie.

« Une cause qui a besoin de soldats est une mauvaise cause ».

Le Christianisme n'a pas besoin de soldats, mais seulement de docteurs. Le Christ ne dit pas : Croisez-vous, mais allez enseigner les nations.

Tout bien considéré, lorsque M. Han Ryner aura bien posé le problème il ne définira plus la logique : l'art de parler, mais l'*art de croire*.

PAUL VULLIAUD.

POEMES.

CAMILLE LEMERCIER D'ERM : *Les Exils* : Sansot. — Avec portrait de l'auteur.

Mon cœur — je ne vois pas pourquoi pas « mon cœur » — s'est indigné contre lui-même en rédigeant ses impressions sur : les Exils. Il s'est dit : « Qui m'a conféré ce droit ? Qui me hausse à ce tribunal ? « Qui me l'a dit ? » Un criminel doit être jugé par ses pairs. Puis-je donc en faire autant que celui-ci ?... »
Et pour n'être pas tenu d'en faire autant, je m'accuse d'incompétence et je me rabats sur où je m'y connais. Gloire donc au distingué jeune homme, pour sa prestance impeccable et

recueillie, pour son complet élégiaque et cambrant, pour son monocle invinciblement chic... Faut-il lui en vouloir d'avoir omis ses bottines ? Que non ! Ce sera pour la seconde publication...

Mais je me réjouis avec lui de ses relations, aussi nombreuses que ses poèmes, des onze différentes douceurs de sa bouche, de sa « divine maîtresse » qui a les « cils longs comme des cheveux », ô luxuriance !

Et pour vous prouver que ce « coup d'essai » n'est pas qu'un coup de « petit-maître », voici une strophe, la meilleure :

Et versant enfin dans sa coupe informe
Le vin du néant au cœur altéré
— Ivre de vertige et de chloroforme —
Je m'endormirai !

Bonne nuit !

JEAN OTT : l'*Effort des races* : de Rudeval. — Je fus sur le point d'analyser le livre de M. Jean Ott. Réflexion faite, je conseille à ceux qui liront mes quelques lignes de ne pas s'en remettre à elles, et de goûter ce livre eux-mêmes. Il y a là d'épiques rapsodies, énergiquement superbes ; des incursions psychologiques d'une finesse et d'une netteté à faire envie aux spécialistes ; une sagesse morale d'indulgence et de travail se haussant jusqu'à l'idée du sacrifice rédempteur :

« Il faudra que pour tous ton âme doute et souffre .»

Ces poèmes, qui sont pensés aussi bien que sentis, me changent beaucoup du charlatanisme et du verbiage auxquels tant et tant veulent nous habituer. J'y écoute, sans indifférence, l'effort des races, se débattre (plus providentiellement peut être que ne l'avoue l'auteur) se débattre avec les instincts, les passions, servilités ou tyrannies ; se civiliser au rythme de la poésie et des arts, jusqu'à pouvoir offrir aux génies ou aux saints :

« Tout le bonheur possible à des sens imparfaits :
Toute la vérité qui peut tenir dans l'homme ! »

Comme artiste, je rapprocherai mon poète des peintres hollandais par son souci du détail, du caractéristique et de l'effet. Un procédé d'hallucination par analyse, par énumération presque. Curieuse façon d'adapter une mélancolie à de flamands visages. L'intensité technique et pittoresque n'entrave qu'à peine l'élan du sincère enthousiasme, et c'est une étonnante joie que nombre de joyaux parfois très scientifiques n'attardent pas davantage l'émotion méditative et tantôt discrète et tantôt grave...

Ainsi j'aime de belles idées dans de claires images ; ainsi je les préfère au tourbillon anarchique des strophes sonores autant que vides, dont la résonance altière

« Est trop semblable au bruit des cloches
Où l'on entend n'importe quoi. »

A. BELVAL-DELAHAYE : *La chanson du bronze*. — Au moins c'est là de quoi nous guérir des énervées déliquescences où nous faillîmes éterniser nos pâmoisons. Tocsin de révolution. Destructrice ? Ou féconde ? Fracas de carnage. Houle d'insurrection. Pourchas des exploiteurs, des arrivistes, vieux et jeunes bonzes. Fougue incendiaire. Mais où galopent ces esca-

drons de strophes ? ces hordes de dithyrambes ? Trop vers la curée.

Démolissez ! si vous pouvez construire. Mais ribauderie, ruée, escalade, ventre, biceps... voilà l'invasion des barbares. Leurs vaincus domestiquent fort bien ces conquérants là. Vous êtes contraint de voler ma cathédrale pour y loger votre soupçon de dieu. Ce serait plus beau de vous en bâtir une vous-même. Or pour édifier il faut une pensée pacifique, unanime. La violence nie ; l'anarchie supprime ; la foi seule crée... Hélas ! Vous ne chassez

« Que des chimères d'or dans la forêt du songe. »

Je m'indigne aussi contre ceux qui « tiennent la banque dans le temple » par vos motifs et un de plus.. mais que c'est drôle votre rôle de justicier troubadour et de vengeur lyrique ! Aussi je ne crois pas que vous teniez tant à cette pose d' « Attila » et de « Quasimodo ». Parci parlà votre bonté s'attendrit au milieu du militarisme verbal, et le tribun s'abandonne à de sentimentales rêveries, voire aux sanglots de la détresse

Mais vous estimez valoir et vous valez par l'entretien, la faconde, la verve ébouriffée Quels carillons d'ardents vocables ! C'est vraiment la chanson du bronze... Seulement gare aux images trop spontanées, accostant du seuil des lectures le jaillissement d'une idée, comme de vieilles habituées dont on ne peut se dépêtrer. N'empêche que vous nous emportez, ô cyclone, au delà du bon et du mauvais goût, par dessus même quelques ravins sans fond dissimulés sous de beaux mots trompeurs.

Merci d'avoir pu m'étourdir à cette fanfare ultra romantique, aux gestes sanguins, rutilante et sincère.

MADELEINE LÉPINE : *Les villes détruites* ; l'Association.

Voici les 4 premiers vers :

> Le ciel sombre s'empourpre et la mer est sanglante,
> Un spectacle inoui rend mon âme tremblante,
> Je vois un grand bûcher, et des milliers de morts,
> Le sol tremble, j'entends de sinistres accords ;
> L'élément révolté...

Voici les 4 derniers :

> Maître, nous confessons notre chétiveté,
> Nous crions comme Job notre extrême misère,
> Mais prêt à réunir son argile à la terre,
> L'homme espère toujours en l'immortalité.

Il y en a 160 entre ces 8.

RENÉ JACQUET.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

AD. VAN BEVER, Les poètes du Terroir (*Delagrave*, éditeur). — AD. VAN BEVER ET PAUL LÉAUTAUD, Poètes d'aujourd'hui (*Mercure de France*, deux volumes) — Annales des lettres françaises (*Sansot* éditeur) JULES TROUBAT, Sainte-Beuve et Champfleury (*Mercure de France* (SAINT-SIMON avec une notice de

EDMOND BARTHÉLEMY (*Mercure de France*) MME DE CHARRIÈRE Caliste, avec un essai par HENRI FOCILLON (*Sansot* éditeur) PIERRE DUFAY. Victor Hugo à vingt ans (*Mercure de France*) JEAN MARIEL, Biographie de Pierre Loti (*Sansot*, éditeur) EDOUARD BEAUFILS, Biographie de René Doumic (*Sansot* éditeur). Parnasse royal, avec une introduction de GAUTHIER-FERRIÈRES (*Sansot* éditeur). FRANÇOIS DE MAYNARD, œuvres poétiques, avec une notice de PIERRE FONS (*Sansot* éditeur) CHARLES RÉGISMANSET, Contradictions (*Sansot* éditeur). Bonnes fées d'antan, avec une introduction et des notes de M. EDMOND PILON (*Sansot*, éditeur), PAUL DÉROULÈDE. Pages françaises (*Bloud* éditeur). CHRISTIAN MARÉCHAL, Josselin inédit de Lamartine (*Bloud* éditeur). EUGÈNE MARSAN. Les cannes de Paul Bourget (édition du *Divan*)

Les poètes du terroir. — M. Van Bever entreprend avec ce premier volume un travail considérable qui nécessitera plusieurs ouvrages et formera un répertoire complet de tous les poètes du terroir du XVe siècle au XXe siècle. L'auteur précise son but dans une savante introduction. Peut-on fixer des rapports entre la poésie française et la géologie et l'ethnographie de notre pays ? Cela n'est pas douteux, répond-il. « L'influence du sol, du paysage, se retrouve sans peine chez les écrivains les plus personnels » et il n'y aurait pas grande diffculté à *conditionner* les œuvres maitresses de notre langue selon le lieu où elles furent écrites.

Qu'un écrivain subisse simultanément les influences du pays où il naquit, qu'il en reflète d'une manière plus ou moins caractéristique l'âme, la physionomie, nul ne voudrait de nier aujourd'hui. On pourrait, poussant les choses plus loin, dire que tout grand poète, tout grand romancier est essentiellement l'homme de sa contrée d'origine, et M. Van Bever a raison d'affirmer : « Il suffit qne l'on prononce le nom de François Villon, Rabelais, La Monnoye, La Fontaine, pour que nous évoquions tour à tour l'Ile de France, la noble et douce Touraine, la joyesse Bourgogne et la blanche et lumineuse Champagne. »

Si l'on admet ce principe, il faut aimer les patois qui embaument le parfum des endroits où on les parle. Un patois exprime le tempérament d'un petit groupe. Il dit ses mœurs, ses traditions et ses coutumes. Loin d'être négligeable, il renferme les plus précieuses indications. On en comptait, il y a un siècle, près de trente mille. Maintenant ils disparaissent peu à peu. L'instruction obligatoire et la centralisation administrative les tuent. Ce dernier pittoresque est enlevé à nos provinces. Ne le regrettons pas outre-mesure puisqu'ils ont fécondé la langue de leurs apports successifs. Le fleuve où ils sont venus mêler leurs eaux coule aujourd'hui plus limpide et plus fort.

Mais qui nous a légué les mots vraiment savoureux, les termes intéressants dont nous nous sommes enrichis ? Ce sont les poètes, et M. Van Bever ne craint pas de nous dire que les meilleurs vers de Ronsard abondent d'expressions villageoises et d'images rustiques. Il importe donc de rendre justice aux poètes et cette anthologie servira leur gloire. Elle rappellera ceux qui sont oubliés ; elle en fera connaître que nous ne soup-

çonnions même pas ; elle mettra à notre portée des chefs-d'œuvre épars.

M. Van Bever a réparti les poètes étudiés suivant les diverses provinces. Il a dressé des cartes de l'Anjou, de l'Alsace, de l'Auvergne, du Béarn, du Berry, du Bourbonnais, etc.. et il y a indiqué le lieu de naissance des auteurs. Ceci est fort habile. C'est une tentative de précision scientifique dans un sujet qui ne le comporte guère. En effet, lorsque l'anthologie de M. Van Bever sera complète, nous saurons la richesse de chacune de nos provinces au point de vue poétique comme nous la connaissons déjà pour ses divers produits et nous pourrons dresser une statistique comparative.

Je ne puis pas énumérer tous les poètes qui ont pris place dans ce premier recueil ; ils sont légion ; mais ce que je puis faire, c'est de sentir une fois de plus les qualités d'érudition élégante et solide de M. Van Bever,

Poètes d'aujourd'hui. — MM. van Bever et Paul Léautaud viennent de publier une anthologie des poètes contemporains, en deux volumes. Rien n'est, plus malaisé que de faire un travail de ce genre à la satisfaction de tous. Pour ma part, je ne déteste pas constater dans une anthologie un certain parti-pris et, pour dire toute ma pensée une certaine partialité. Qu'est-ce, après tout, qu'une anthologie ? Un tableau de la littérature, un relevé de la production poétique ou autre, établi au nom d'une esthétique spéciale à celui qui l'a rédigé. Faudrait-il, parce que l'on groupe des poèmes ou des pages de romans, faire abstraction de ses goûts personnels ? je ne puis tout de même pas aimer d'une égale tendresse M. Ohnet et M. de Régnier. Si j'estime qu'on lira encore la *Double maîtresse* lorsque le *Maître de Forges* sera oublié, je laisserai de côté M. Ohnet et si je pense que E. Verhaeren vaut mieux que M. Sully-Prudhomme, je ne m'occuperai pas de M. Sully-Prudhomme. L'unité est indispensable à tout ouvrage, qu'il s'agisse d'un roman, d'une étude littéraire ou d'une simple compilation et, en pareil cas, il est légitime de demander à un écrivain une seule chose, la logique avec lui-même et l'oubli de ses inimitiés si cette logique doit en souffrir.

Ceci posé, reconnaissons que l'ouvrage de MM. Van Bever et Léautaud est satisfaisant au possible. Il résume le mouvement symboliste depuis ses origines, nous montre son évolution et les résultats produits chez les jeunes poètes. On ne se donne plus le ridicule de ridiculiser le symbolisme. La large expansion de notre lyrisme moderne lui est due. Il a éveillé dans les profondeurs des âmes, les échos les plus profonds et les plus subtils. Par lui, l'étroit ruisseau encaissé dans ses rives tortueuses s'est répandu sur le gazon de somptueuses prairies et l'eau pure tout à coup délivrée luit, mystérieuse, dans l'herbe.

Les bons ouvriers de la première heure sont groupés en ce recueil. Ce sont MM. Rémy de Gourmont, Henri de Régnier, Francis Jammes, Viélé-Gréffin, Verhaeren, puis viennent ceux qui profitèrent des acquisitions de leurs aînés et enfin s'avance la théorie des poètes nouveaux. Chacun d'eux a sa notice. Elle est bien documentée, nous résume exactement la vie, le caractère et l'œuvre de l'intéressé, avec esprit et

conscience toujours, avec malice souvent, avec méchanceté, un peu de méchanceté, parfois. Mais n'insistons pas... Et j'insisterai d'autant moins que les appréciations de MM. Van Bever et Léautaud me paraissent faites. Si l'on ne partage pas mon avis, il est inutile de s'indigner. Nous ne sommes pas à une distribution de prix ; une anthologie n'est pas un palmarès, que diable : Du reste, à supposer que MM. Van Bever et Léautaud se soient trompés, le temps, ce grand réformateur et ce grand justicier, corrigera. A mon sens, il ne corrigera pas grand'chose. On lira peut-être les poètes, dans deux siècles, pour tromper l'ennui d'une course en aéroplane... Eh bien, il est probable que l'on emportera cette anthologie. Le papier m'a paru bon et ne tombera pas en poussière avant trois cents ans.

Annales des lettres françaises. — C'est encore un livre que l'on consultera dans longtemps. Déjà, il me donne une impression de mélancolie ! Quoi donc, les articles, les volumes, les recueils divers ont été si nombreux en 1907 ! Que de romanciers, mon Dieu ? Que de poètes ! Oh mon Dieu, que d'essayistes, de critiques, d'historiens, d'auteurs dramatiques : Ils écrivent sans relâche et n'ont pas même le temps de se lire entre eux : Voilà qui donne une idée précise de la tristesse et de l'incurable ennui de l'existence ! Est-il possible que tant de gens se soient absorbés en tant de travaux pour en faire eux-mêmes et oublier les autres ? MM. Jules Bertaut, Edmond Pilon, Saint-Georges de Bouhélier, Christian Beck, Roger le Brun se sont partagé le soin d'ensevelir les morts et de cataloguer leurs œuvres. Ils ont accompli une utile besogne. Plus tard, l'érudit soucieux de tromper la longueur des jours, viendra chercher dans les *Annales des lettres françaises* les renseignements qui lui seront nécessaires pour ajouter un volume inutile aux inutiles volumes de ces prédécesseurs.

Sainte-Beuve et Champfleury. — Est-ce que vous connaissez Champfleury ? Est-ce que vous avez lu ses romans, ses études si abondantes et si variées ? Je veux le croire, mais il est bien oublié aujourd'hui et, cependant, il mérite mieux que l'indifférence du public. Les romans de mœurs provinciales, d'une observation aiguë, ses histoires de la caricature sont intéressants.

M. Jules Troubat qui fut, comme on sait, le secrétaire de Sainte-Beuve publie la correspondance de l'auteur des *Bourgeois de Molinchart* avec sa mère, son frère et quelques autres. Ce sont de jolies lettres pleines de l'ambition de parvenir, de n'être plus à charge aux siens et d'avoir un nom dans les lettres.

A la vérité, il n'eut pas trop à se plaindre du sort. On le tourmenta bien un peu. La censure impériale suspendit à plusieurs reprises ses publications. Néanmoins, il ne souffrit pas de la misère comme tant de ses pareils et termina sa vie à Sèvres, dans une agréable situation.

Les lettres aident à le mieux connaître et apportent de précieuses indications sur la physionomie de l'époque.

Les plus belles pages de Saint-Simon. — M. Edmond Barthélemy les a choisies avec science et avec adresse, en les faisant précéder d'une introduction qui est assurément l'une des cho-

ses les plus intelligentes que l'on ait écrites sur l'auteur des *Mémoires*.

On trouvera dans ce recueil, des anecdotes sur Louis XIV et sa cour, des pages concernant les jésuites et les jansénistes, les intrigues politiques et les scandales du temps, enfin un tableau de la régence, et l'appendice, Saint-Simon raconté par lui-même et des jugements littéraires. Une bibliographie complète le volume.

Caliste. — Si madame de Charrière n'avait pas écrit *Caliste*, elle serait peut-être inconnue aujourd'hui... mais elle a écrit *Caliste*. Qu'est-ce que ce roman ? Le récit d'une aventure sentimentale dont elle souffrit beaucoup et qu'elle voulut parer d'un peu d'invention. Benjamin Constant nous raconte dans son *Cahier rouge* : « Un homme beaucoup plus jeune qu'elle, d'un esprit très médiocre, mais d'une belle figure, lui avait inspiré un goût très vif. Je n'ai jamais su tous les détails de cette passion, mais ce qu'elle m'en a dit, et ce qui m'en a été raconté d'ailleurs, a suffi pour m'apprendre qu'elle en avait été fort agitée et fort malheureuse ; que le mécontentement de son mari avait troublé l'intérieur de sa vie, et qu'enfin, le jeune homme qui en était l'objet l'ayant abandonnée pour une autre femme qu'il a épousée, elle avait passé quelque temps dans le plus affreux désespoir. Ce désespoir a tourné à bien pour sa réputation littéraire, car il lui a inspiré le plus joli des ouvrages qu'elle ait faits. Il est intitulé *Caliste* et fait partie d'un roman qui a été publié sous le titre des *Lettres* écrites de *Lausanne* ».

Nous voici renseigné. Caliste est un agréable ouvrage et M. Focillon eut une bonne idée en le réimprimant.

Victor Hugo à vingt ans. — M. Pierre Dufay ajoute un nouveau volume de documentation à la masse imposante d'ouvrages qui concernent le romantisme. On n'aura jamais fini d'écrire sur Victor Hugo ; jamais, semble-t-il, on ne parviendra à faire le tour de cette personnalité colossale et à l'envisager sous tous ses aspects.

Le livre de M. Pierre Dufay, comme son titre l'indique, est l'étude approfondie de la jeunesse de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*. Nous connaissions déjà beaucoup des choses contenues ici, mais la publication des lettres inédites prête aux événements datant de cette époque un intérêt nouveau et très vif.

Biographie de Pierre Loti. — M. Loti me représente tout ce que l'existence peut apporter de plus beau et de plus désirable à un homme. Ce voyageur des pays lointains a vécu, aimé et souffert de toute sa frémissante sensibilité d'artiste sous les plus beaux ciels et dans les plus merveilleux décors. Ses peines et ses joies, il les a dites et la gloire lui est arrivée, sans qu'il la sollicite, sans qu'il la cherche, comme un hommage dû, comme un bonheur qui ne pouvait pas ne pas accompagner ses autres bonheurs. Errant et libre, fièrement solitaire, doué d'universelles aptitudes pour les arts, ayant une carrière qu'il aime, M. Pierre Loti est à même de tout sentir, de tout comprendre, de déployer son activité dans tout les sens et de goûter chaque heure en sa plénitude. Le secret de son pessimisme est là. Ce

grand favorisé est un désenchanté parce que la fortune lui fut trop bonne.

J'ai beaucoup aimé la biographie de M. Jean Mariel. Elle est intelligente et juste.

Biographie de René Doumic. — M. Edouard Beaufils a bien compris M. Doumic, mais valait-il la peine de comprendre cet honnête critique qui ne comprend rien ?

Le Parnasse royal. — Les rois et les reines sont des dieux qui partagent toutes les erreurs et toutes les faiblesses des mortels. Ils écrivent même des vers, et c'est la pire des concessions qu'ils font à la pauvre nature humaine. Vous savez que Carmen Sylvia, la reine de Roumanie, est l'auteur de plusieurs livres. Vous savez que le roi de Suède et l'empereur d'Allemagne se piquent d'être poètes. Ils peuvent s'autoriser de l'exemple de leurs illustres devanciers. Sans parler de ceux qui sont connus et ont un nom dans la littérature, comme Charles d'Orléans et Thibaut de Champagne, nous trouvons Charlemagne, François Ier, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV. Napoléon lui-même a composé une fable, un madrigal et cette stupide inscription pour un cadran solaire.

L'ombre passe et repasse
Et sans repasser l'homme passe.

M. Gauthier-Ferrières a réuni les amateurs royaux dans une agréable édition qu'il orna d'une introduction excellente.

Œuvres poétiques de François de Maynard. — M. Pierre Fons nous donne une édition des œuvres choisies du bon vieux Maynard. Les pièces publiées n'ont pas été prises dans l'œuvre entière, rassurez-vous et la pudeur n'a point ici à s'alarmer. C'est que Maynard a écrit beaucoup de gaillardises... Il n'est question dans ce volume que du sage rimeur. Cette édition nouvelle s'imposait.

Contradictions. — M. Charles Régismanset nous offre la deuxième série de ces petites anecdotes, boutades et réflexions philosophiques qu'il intitule *Contradictions*. Son opuscule porte cette épigraphe empruntée à Chamfort : « La meilleure philosophie, relativement au monde, est d'allier, à son égard, le sarcasme de la gaîté avec l'indulgence du mépris. » M. Regismanset est fort gai et très méprisant. Les ridicules des gens, l'absurdité des choses, le comique de l'existence quotidienne ne lui échappent pas et doué d'infiniment d'esprit, il condense en phrases brèves ses observations et son expérience. Elles méritent vraiment d'être recueillies et forment un petit livre qu'il faut relire plusieurs fois, aux heures de misanthropie Cela soulage.

Bonnes fées d'antan. — C'est un recueil de ces jolies histoires que composèrent pour les petits et les grands enfants Mme d'Aulnoy, Mme de Musart, Mlle de la Force, Mlle Lhéritier de Villandon. Mme Pauline de Beaumont. Le choix a été fait habilement par M. Pilon qui écrivit en outre une introduction très agréable.

Pages françaises. — M. Paul Déroulède a déjà une œuvre assez importante : Il a accumulé des poésies, des discours, des pièces, des mémoires La littérature prêche ses théories chevaleresques ; il veut faire l'éducation des âmes et les dresser

au sacrifice. Ces pages choisies donnent une idée très complète de son caractère et de son tempérament. On y a joint le discours encore inédit qu'il prononça sur la tombe du lieutenant Paul Boulhaut. MM. Jérôme et Jean Tharaud ont écrit un essai sur l'auteur des *Chants du soldat*, qui est placé en tête du volume.

Josselin inédit de Lamartine. — M. Christian Maréchal a mené à bien un considérable ouvrage de lente, minutieuse et patiente érudition. Ayant étudié les divers manuscrits de *Jocelyn*, celui de la bibliothèque nationale, celui de la bibliothèque de Mâcon et celui qui est actuellement la propriété de M. Thomas, directeur du Musée Grévin, il a relevé les variantes successives, comparé les textes et établi, avec une vigoureuse méthode critique, la genèse du fameux poème. Ce travail sera d'une grande utilité quand on se décidera à publier une édition critique des œuvres de Lamartine et il faut louer M. Christian Maréchal d'avoir mis tant de conscience et d'habileté à le faire.

Les cannes de Paul Bourget. — M. Eugène Marsan est un écrivain ingénieux et raffiné. Il nous a donné déjà un tout petit livre qui s'appelle *Au pays des Firmans* et je ne serais pas surpris que, dans une centaine d'années, on allât chercher ce petit livre et qu'on le considérât comme une manière de chef-d'œuvre du pamplet politique. Aujourd'hui M. Marsan publie les *Cannes de Paul Bourget.* Cette brève dissertation est amusante et malicieuse au possible, avec des pirouettes d'idées et une élégance de forme qui permet de croire que M. Marsan sera demain un des plus curieux écrivains de sa génération.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

BEAUX-ARTS.

PÉLADAN. — *Les Idées et les Formes. Antiquité orientale.* (Mercure de France, éd.)

L'idée de ce livre est excellente. La voici exprimée par l'auteur dans son introduction : « Ce livre est destiné à ceux qui veulent compléter leur culture littéraire par la connaissance de l'art ancien, envisagé aussi bien dans son caractère d'expression doctrinale, qu'au point de vue esthétique.

« L'art pour l'art est une conception très récente. Jadis il exprimait des idées. On a donné les religions et les doctrines inspiratrices en même temps que les œuvres réalisées.

« ... Ce livre est complémentaire des humanités.

Dans cette Introduction, nous trouvons encore, fortement exprimées, de vieilles vérités qu'il faut sans cesse redire, de nos jours plus que jamais. « L'art est de toute la manifestation humaine, le mode le plus bas et le plus niais dès qu'il sert de passe-temps. »

Conception synthétique, cet ouvrage est apte à remplir le but que s'est proposé M. Péladan. « Plus qu'un résumé, moins qu'un traité, c'est un outil de travail, propre à faciliter le développement du sens esthétique. »

Sous une classification logique, ce manuel est clair; il est regrettable seulement que M Péladan soutienne çà et là quelques théories qui font tort à la réalisation de son plan.

En effet il y a des préférences, ce qui peut se concevoir, mais aussi quelques critiques où se mêle je ne sais quelle passion au sujet de certaines civilisations. Ainsi le chapitre sur l'Egypte est supérieurement traité, et le peuple juif est inconsidérément jugé. Je ne fais pas allusion à cette traduction de la Genèse, qui étonnerait tel hébraïsant qui étudie le texte biblique depuis 40 ans paraît-il, et que M. Péladan a inséré dans son œuvre, cédant à une apparente nécessité, mais il y a telle opinion qui relève plutôt du préjugé antisémite que de la sagesse du savant. Nous retrouvons aussi cette sottise qui refuse à l'Hébraïsme le dogme de l'immortalité de l'âme, et l'on éprouve quelque peine à voir propager cette erreur dans un livre remarquable à d'autres égards ; de même de pas voir la relation entre l'Ancien et le Nouveau Testament constitue une trop vieille hérésie pour que nous nous attardions à la réfuter. Il est permis d'avoir des sympathies pour les Aryas, mais dire que Jésus est un Arya cela dépasse peut-être un peu le domaine de l'hypothèse pour entrer dans celui de la fantaisie.

PAUL VULLIAUD.

JAN DE BOSSCHÈRE. : *Essai sur la Dialectique du Dessin.* (G. Van Oest et Cie Bruxelles).

Les arts plastiques ont été trop souvent livrés au jugement des littérateurs. De là est sorti le préjugé contre la critique d'art ; des erreurs techniques font sourire l'homme de métier qui, intérieurement, renvoie son juge pour cause d'incompétence. Ce qui fait alors le mérite de cet *Essai sur la dialectique du Dessin* est la sûreté théorique avec laquelle M. J. de Bosschère légifère. Ecrivain et artiste simultanément, nous avons confiance dans la pédagogie du dessinateur et nous sommes séduits par la belle écriture du littérateur, M. Jean de Bosschère a pris soin d'illustrer la doctrine par l'exemple et ce volume d'art est complet. Nous le conseillons.

P. V.

FLORIS DELATTRE. — *L'Unité dans l'Art, essai.* (Edition du Beffroi).

C'est une joie pour un critique idéaliste que de rencontrer, à notre époque où les théories d'art plus ou moins insensées abondent, une étude comme celle de M. Floris Delattre. C'est avec une grande hauteur de pensée que cet auteur considère l'Art dans sa splendide unité.

L'Art est un : la poésie, la musique, la peinture, la sculpture et l'architecture ne sont que des modes différents, exprimant le même sentiment. Telle est la théorie très juste de M. Delattre. En effet l'Art n'est jamais que l'expression de l'âme s'élevant à Dieu par la beauté ; suivant son penchant chacun choisit son mode d'extériorisation et l'on a vu plus d'une fois un artiste s'exprimer suivant des modes différents.

Tel fut William Blake, mystique, poète et graveur trop peu

connu, sur lequel M. Delattre avait projeté d'écrire une étude dont l'*Unité dans l'Art* devait être l'introduction.

L'arperçu sur William Blake que l'auteur nous donne, l'esthétique élevée et le style affiné de celui-ci nous font très vivement regretter cette étude que des circonstances indépendantes de sa volonté ont forcé M. Delattre à abandonner.

Pierre de Crisenoy.

Le Salon des femmes peintres et sculpteurs.

Passant avenue d'Antin, j'eus la curiosité d'entrer au *Salon des femmes peintres*, espérant que,si les hommes avaient perdu leur force en art, celles-ci avaient du moins conservé leur grâce. Mais à peine eus-je fait quelques pas dans cette exposition que, patatras ! mes espérances s'effondrèrent. Je m'aperçus que ce n'était pas des œuvres féminines, marquées de cette sentimentalité gracieuse ou sublime qui caractérise la femme, que j'avais devant moi, mais des œuvres imitant plus ou moins bien les peintres masculins de notre époque. Tel tableau me rappelait Aman-Jean tel autre Roybet, nombre de portraits me faisaient penser à Chartran, Humbert, etc. Le manque de personnalité, l'absence de conception, telles sont les maladies de langueur de l'art moderne.

Quelques tableaux, pour en citer, ont, au milieu de toutes ces toiles sans intérêt, attiré notre attention. Tels sont les deux paysages très poétiques et synthétiquement compris de Mme Malfilatre, qui sait par ses ciels remarquables nous faire ressentir ses impressions. Il est à regretter que, dans le *Soleil Couchant* la mer ne soit pas plus vivante et mieux observée de tons.

Mlle Bouillier nous donne un tableautin, le *hersage*, fraîche impression matinale, très préférable à ses *Vaches au pré* un peu chromo. Bien mélancoliquement belle est la *Mélancolie* de Mlle Louise Canuet, ce tableau par son coloris chaud, son dessin et son faire se tient, — le seul de tout le salon — dans une très bonne tradition. La femme au jardin,beaucoup moins bien,forme néanmoins une gracieuse tache rose dans la verdure.

La *Femme au collier* de Mlle Lavrut est une œuvre pédante du plus mauvais goût. Ce décolleté outré et vulgaire étonne d'une main féminine. Ce n'est pas non plus par l'aristocratie que brille *Magnificence* de Mlle Achille-Fould, ce tableau chromo rappelle beaucoup la conception de Juanna Romani sans en avoir les qualités. Mlle Jeanne Lévy est une admiratrice de Rosetti et nous ne saurions trop la féliciter à ce point de vue. Mais sa *Marie Magdeleine* trop inspirée du maître manque de perfection et d'originalité. Le portrait de Mlle Madeleine Smith mérite d'être loué, mais l'artiste aurait pu tirer meilleur parti de son modèle dont les traits réguliers demandaient moins d'indécision et plus de style. Mlle Blanche Odin possède un talent comme peintre de fleurs. Son coloris est frais et solide, mais un peu monotone. Mlle Jeanne Piolat a certainement oublié de contempler les divers portraits de Dante, avant de nous transformer l'auteur de la Divine Comédie en Mephisto renfrogné. Le dessin de Mlle Adda Cabane est bon, mais sa facture est picotée. Ses portraits sont vivants et bien campés

mais *En promenade* ressemble à une gravure de mode, et son portrait a des défauts de valeur dans le décolleté.

Dans toute l'exposition, très abondante en portraits, en fleurs, en paysages, je n'ai remarqué que trois efforts de grand art : mais, hélas ! pas un de réussi. Les sentiments de Mlle Daynes-Grassot sont très bons, mais sa peinture est franchement mauvaise et son œuvre *Fraternité* ! qui aurait pu être pathétique faute de réalisation n'émeut pas. Que Mme Consuelo-Fould aille donc voir les œuvres de Gustave Moreau et je ne doute pas, qu'après les avoirs vues et *comprises*, elle ne tourne son tableau contre le mur. C'est au costume et au décor que semble s'être attaché Mlle Roullier dans sa *Sainte Elisabeth de Hongrie*. Mais elle aurait mieux fait, au lieu de chercher quel costume l'on portait alors, de lire la vie que Montalembert a écrite de cette grande sainte qui n'avait certes pas cet air un peu niais que Mlle Roullier lui a donné. Mais là est encore une maladie moderne, et combien de peintres devraient lire tranquillement l'évangile et la bible dans leur atelier, plutôt que d'aller en Orient.

Ce n'est pas non plus dans la sculpture que brille la grâce féminine, mais dans l'art décoratif. Après toutes ces toiles, l'on contemple avec plaisir et repos les originaux coffrets d'étain et de cuivre, et les jolies tonalités des cuirs repoussés.

PIERRE DE CRISENOY.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES.

Lettres choisies de Robert Schumann (1827-1840), traduites par MATHILDE P. CRÉMIEUX Fischbacher). — *La Norvège littéraire*, par JACQUES DE COUSSANGE, avec préface de JOHAN BOJER et une étude par CHARLES SIMOND (Louis Michaud). — *Œuvres choisies de Rudyard Kipling* avec une notice par MICHEL EPUY (Delagrave). — Th. DOSTOIEWSKI, « *Le sous Sol* », traduit par J. W. BIENSTOCK (Fasquelle).

Lettres choisies de Robert Schumann. – « Ah ! ma mère ! écrivait Robert Schumann en 1828, je suis un homme trop sensible, je le sens bien, et tout homme qui a des sentiments trop profonds est fatalement malheureux. » Il n'avait alors que dix-huit ans, mais pressentait déjà, avec une lucidité douloureuse, la destinée tourmentée et sombre qui l'attendait. En nous donnant un choix de lettres écrites par l'artiste de la dix-septième à la trentième année, c'est-à-dire pendant la période la plus décisive de la vie, Mme Mathilde P. Crémieux nous fait assister à l'aventure pathétique d'une âme ouverte à toutes les beautés, à toutes les lumières, et que les réalités d'une existence rude heurtent et meurtrissent jusqu'à la faire sombrer dans les ténèbres de la folie. Nous n'assistons pas à la catastrophe suprême : — la dernière lettre est de 1840 et Schumann devait vivre seize ans encore ; — mais nous pouvont suivre, étape par étape, le laborieux calvaire de cette vie

inquiète et fiévreuse, tour à tour illuminée par les espoirs les plus riants, et assombrie par les plus mornes déboires.

Les premières lettres sont datées de Leipzig d'abord, puis de Heidelberg. Le jeune Robert, qui a perdu son père une année auparavant (1827), a dû quitter sa famille, établie à Zwickau, et renoncer à ses chères études musicales commencées avec le vieux maître Kunst, pour aller s'initier, en des Universités réputées, à la science du droit, qui lui répugne. C'est alors un adolescent rêveur et sentimental, passionné pour tout ce qui est « noble », et qui s'épanche en des enthousiasmes lyriques, à la Jean-Jacques, il écrit de ces phrases : « Tout le temple de la nature rayonnait sous mon œil enivré ». En fait, très haut caractère et cœur exquis. Mais ce sentimental devient très vite un être inquiet et morose, que réussit à peine à consoler la tendresse avisée d'une famille aimante. Toujours gêné d'argent, il se distrait comme il peut, soit en fréquentant la société de Heidelberg, soit en buvant du vin de Tockay et en fumant des cigares avec des amis choisis. Ce qui lui met le plus de joie au cœur, c'est encore le chaud soleil venant éclabousser les murs de sa chambre. C'est un nerveux.

Au milieu de 1830, il obtient enfin de sa mère, grâce à l'intercession de son maître Wieck, l'autorisation de se vouer désormais tout entier à la musique qui l'attire invinciblement. Il quitte Heidelberg pour Leipzig où commence pour lui une vie d'âpres luttes et de travail forcené. Dès 1832 un étrange malheur le frappe : l'index de sa main droite, qu'il avait immobilisé pour se faire un doigté plus souple, reste paralysé. Il doit renoncer pour toujours à se produire en public. Ce public, du reste, goûte encore médiocrement ses compositions d'un art si personnel, si raffiné. Les Italiens sont à la mode. Schumann, toujours dévoré d'activité, — et tout en continuant à produire « immensément », crée en 1834 la société des « *Davidsbündler* » puis fonde un grand journal de musique, pour tenter de remettre en honneur la saine tradition des vieux maîtres tels que Bach. La célébrité naissante de l'artiste n'empêche ni le surmenage, ni les tristesses : il perd en une seule année trois êtres chers.

Dès lors, de sinistres symptômes, apparus dès 1831, s'affirment et se multiplient : idées de suicide, terreurs inexpliquées, « sorte de léthargie » chronique, accès d'hypocondrie, angoisses inexprimables : tant qu'enfin il a le pressentiment net de perdre un jour la raison.

Les dernières lettres illuminent d'une courte éclaircie cette vie orageuse. L'amour s'est offert à lui, sous les traits de son amie d'enfance, Clara Wieck, la propre fille de son maître. C'est une illustre musicienne et une femme forte. Il faut lire ces lettres admirables adressées, pendant quatre ans, à celle qu'un père jaloux s'obstina à lui refuser, qu'il épousa quand même le 12 septembre 1840, et qui devait apporter enfin au malheureux grand artiste quelques années de douceur paisible et de repos fécond.

La Norvège littéraire. — La préface de M. Johan Bojer contient, à l'adresse de la France, quelques vérités, alarmantes dirais-je, mais bonnes à dire : c'est à savoir, non seulement

que les Français ignorent en général la littérature norvégienne, ce dont nous nous doutions, — mais encore que les auteurs, qu'ils prétendent connaître, ou bien ils les interprètent à faux, ou bien ils en méconnaissent les plus vrais titres de gloire. Ne nous étonnons donc pas que M. Jules Lemaître se soit naguère si lourdement buté contre cette « haute montagne sombre » qu'est Ibsen, ni que l'idyllique conteur qu'est Bjœrnson puisse apparaître à beaucoup d'honnêtes gens d'ici comme un farouche révolutionnaire, comme une espèce de nihiliste lettré. De tels malentendus sont extrêmement fâcheux, et non pas tant, je l'avoue tout net, parce qu'ils pourraient désobliger le petit peuple de Norvège (qui nous doit beaucoup plus que nous ne lui devons), que parce que nous nous privons de jouissances très réelles. Mais à qui la faute ? Evidemment à ceux qui, comme par exemple M. Jacques de Coussange, savent la langue des Walkyries, mais ne se préoccupent point d'en faire profiter leurs compatriotes : non, ils aiment mieux nous donner de longues études d'histoire littéraire et de vains ouvrages de critique, — qu'on ne peut, ma foi ! lire avec un intérêt très vif, puisqu'il s'agit précisément d'auteurs notoirement inconnus. Nous ne voulons point tant de portraits, ni de gloses à propos de..., que les originaux eux-mêmes. Des traductions de textes. s. v. p., des traductions de textes !

Je constate, au surplus, avec une surprise maussade, que la petite anthologie en question nous offre beaucoup plus d'aperçus littéraires et de notices sur la Norvège, que de textes norvégiens, Sans doute, ces notices sont intéressantes et bien documentées ; mais elles écrasent littéralement les textes. Comment voulez-vous qu'on puisse apprécier le talent d'un Knut Hamsun, d'un Johan Bojer, ou d'un Arne Garborg par trois ou quatre petites pages ? Sur Bjœrnrstjerne Bjœrnson, il y a à peine six pages de texte pour onze pages de notices et d'illustrations : c'est excessif.

Seul, à mon avis, Jonas Lie est dignement représenté : Or, je reconnais qu'il a beaucoup de talent.

Œuvres choisies de Rudyard Kipling. — Je n'aime guère, en général, les recueils d'extraits ou de morceaux choisis : cette sorte d'ouvrages encourage notre paresse, et, en provoquant les aperçus superficiels, les généralisations hâtives, contribue trop souvent à fausser le véritable sens d'une œuvre. Et néanmoins, quand il s'agit de l'œuvre de Rudyard Kipling, j'estime qu'il était utile d'essayer d'en réunir les meilleures pages dans un petit recueil de ce genre : car cette œuvre est à la fois très considérable, très morcelée, puisqu'elle est surtout composée de courtes nouvelles, et dispersée en un grand nombre de périodiques et de publications hétérogènes. Au surplus, M. Michel Epuy nous a donné plus d'œuvres choisies que d'extraits d'œuvres ; et les extraits sont judicieusement étendus.

Le choix auquel on s'est arrêté ne m'a pas toujours semblé, je l'avoue, irréprochable. J'ai regretté de ne pas retrouver dans la 1re partie, — qui compred des nouvelles relatives à la Jungle, — le récit de l'épique combat mené par Mowgli contre les

« Dholes » ou chiens rouges, et dans lequel périt Akela, « le vieux loup gris solitaire » ; j'aurais aussi aimé relire, parmi les poèmes, — qui composent la 5e partie, — ces jolies strophes, d'ailleurs courtes, intitulées *Berceuse phoque et Un vieil éléphant chante* ; enfin j'ai l'impression que M. Epuy, dans les 2e et 3e parties (« *Les contes fantastiques* » ; — « *Nouvelles militaires et diverses* ») a fait bien large place à des récits d'un intérêt principalement anecdotique, — simples potins de chambrées ou de garnison,— et qu'il a un peu sacrifié certains des contes les plus saisissants, publiés soit dans les livres de la Jungle (entre autres *Toomai des Eléphants*) et dans *Stalky et Cie*. Peut-être eussent-ils débordé son cadre ? Mais pourquoi, ne pas avoir recueilli une seule des *Lettres du Japon* ? — En revanche,louons-le de nous avoir présenté des extraits,aussi intelligents dirais-je, de *La Lumière qui s'éteint*, et surtout de nous avoir donné, en une belle traduction frémissante,la primeur du « *Recessionnal* ».

Malgré les observations que j'ai cru devoir faire, et qui sont plutôt chicanes que critiques : — un choix en effet peut-il ne pas être arbitraire ? — je me plais à reconnaître, — et c'est vraiment là l'essentiel, que ce recueil reste très suffisamment représentatif du talent multiple de Rudyard Kipling. On retrouvera ici son observation impitoyablement aigüe de la nature et de la société, son expression fougueuse et directe, les innombrables ressources d'un magistral talent de narrateur. On relira ses magiques descriptions de la nature exotique, de cette Inde surtout qu'il sait par cœur,« depuis le Ghoc Kathri jusqu'au Jamma Mudjid », de cette Inde à la fois vieille et jeune, — vieille par ses villes immémoriales, ses cités mortes bâties en grès rouge, où croit l'aloës, ses hypogées, ses forêts rugissantes, sa flore de rêve..., — et d'une jeunesse tumultueuse et cosmopolite, par son trafic, par sa population grouillante, bigarrée et flottante, où les officiers corsetés « de sa Majesté la Reine » coudoient la crapule indigène de Cawnpore et de Simla : on ne dépeindrait pas plus amoureusement une amie. — On retrouvera aussi le psychologue sagace, qui nous a montré à nu, dans *La Lumière qui s'éteint*, le cœur tout saignant d'un pauvre homme, à qui sont refusés tour à tour l'amour d'une petite fille égoïste et sèche qu'il adore, et la lumière du jour qu'il faisait vibrer sur ses toiles. — Enfin, à chaque page, l'art de ce conteur de génie vous retient et vous enchante ; art unique, fait de vigueur, de pittoresque et de mouvement (de bien d'autre chose encore) art d'ailleurs si invisible ! Kipling conte par écrit comme il conterait de vive-voix, débordé par tout ce qu'il a à dire, sans souci des retours en arrière, ni des anticipations, ni des transitions « qui font si bien », — avec ça et là, un sourire entendu, un geste qui précise, une pause significative...

JEAN CHESNEAU.

Je regrette de n'avoir pu rendre compte ce mois-ci de tous les livres qui m'ont été envoyés, entre autres du livre de M. de la SIZERANNE, dont je parlerai en même temps que du « *John Ruskin* » de FRED-HARRISON, trad. par M. BARADUC ; et de ceux de MM. FRÉDÉRIC RAISIN : *Au delà des horizons* ; et SCHALK DE LA FAVERIE : Les *premiers interprètes de la pensée américaine* ;

THÉATRE

Paul Souchon : *Le Tasse,* drame en 5 actes, représenté par la *Renaissance tragique* sur la scène du Théâtre Femina.

Renaissance tragique, c'est beaucoup prétendre, aujourd'hui du moins. J'aperçois de nobles efforts, parfois d'admirables, mais le succès demeure individuel, et si cette Renaissance est souhaitable, pour la splendeur de l'art et la beauté de l'époque, avouons qu'elle tarde. Le temps présent ne donne point sa faveur aux poètes ; il ne compte guère, non plus, de personnalités qui s'imposent. Le premier et le plus génialement doué des tragiques contemporains — chacun ici prévoit son nom — Péladan, voit attaché à la fortune de ses œuvres le souvenir retentissant d'une attitude très belle, mais en désaccord avec le boulevard. On l'attaquait sur ses apparences : il a laissé toute forme archaïque, toute violence volontaire. Ce grand homme s'est confiné dans un isolement splendide qui n'est pas sans courage, mais non plus sans danger. Pourtant ses œuvres sont là. Qu'attend-on pour leur rendre la gloire ?

Après Peladan, c'est Schuré un autre maître, plus penseur et plus poète qu'homme de théâtre. C'est Moréas, un pur aède, dont l'*Iphigénie* ne satisfait pas assez les chercheurs de nouveau ; ce sont de jeunes artistes, enfin, qui ne parviennent pas à conquérir l'attention publique par des œuvres définitives.

De ceux-là M. Paul Souchon. Nous connaissons de ce poète des ouvrages fort distingués. *La Beauté de Paris* contient plus d'une pièce digne de figurer en une anthologie. *Phyllis,* le *Dieu Nouveau*, tragédies de réalisation inégale, faisaient du moins espérer quelque chose de plus puissant, de plus équilibré, sinon de plus neuf que ce *Tasse.*

M. Souchon nous fait parcourir à grand pas la vie du poète italien. Au premier acte, son héros rêve et travaille près d'Alphonse d'Este, duc de Ferrare, et de Léonore et de Lucrèce, sœurs du prince. Le Tasse écrit son poème parmi la jalousie des courtisans, et si, près des princesses, il goûte des heures exquises de familiarité intellectuelle, un peu trop ambitieuses peut-être, il ne résiste pas très longtemps à la colère des curieux qui lui volent ses manuscrits inachevés et le forcent à fuir. — Le second acte nous transporte à Sorrente, patrie du poète. Le Tasse revient à Cornélie, sa sœur, mère du jeune Alexandre. Il va retrouver la paix inspiratrice, la force d'œuvrer... Illusion ! Voici Manso, le fidèle confident, qui l'a poursuivi, retrouvé, qui lui apporte les nouvelles de la cour, et surtout le souvenir de Léonore, desespérée par le départ du poète. Hélas ! après la nostalgie de Sorrente, c'est la nostalgie de Ferrare : la même fièvre qui l'avait ramené vers la maison natale, le remporte au lieu de ses désirs. Au troisième acte, le revoici parmi les courtisans. Mais nouveau contact plutôt brusque ! Accueilli avec insolence, il se rebelle et tire l'épée. L'arrivée de Léonore le rassérène ; il parle ; il laisse deviner la passion qui l'anime ; un trouble divin emplit le cœur de la princesse, et l'amour des jeunes gens, après trop de contrainte, éclate enfin : Tasse serre Léonore dans ses bras... lorsque Alphonse et Manso paraissent ! Alphonse a vu le geste. Son

orgueil outragé, sa colère, défiés par l'attitude du coupable, prononcent vite les mots terribles : on jette le Tasse au cabanon des fous. — La visite de Montaigne au poète, dans le cachot, — l'apparition de Léonore morte, pendant le sommeil du prisonnier, — absorbent presque tout le quatrième acte, à la fin duquel Manso surgit, porteur d'un ordre de délivrance. — Au cinquième acte, Rome est en fête : on y célèbre le triomphe de Torquato. Mais lui, que les tourments anciens, la maladie, l'inquiétude de conscience, ont ravagé, se réfugie au couvent de Saint-Onuphre, sur le mont Janicule, et c'est là que rejoint tour à tour par Manso, par Cinthio, cardinal, par Alphonse d'Este enfin, confus et repentant, il expire dans les bras de l'Eglise, après un dernier élan vers sa divine Léonore.

M. Souchon est un auteur déplorablement captif des formes traditionnelles. Sa pièce est conçue dans un esprit vieillot, paresseux, résigné aux plus banales, aux plus surannées conjonctures théâtrales ; l'agencement et l'enchaînement des diverses scènes, parfois des simples gestes, y va rarement sans artifice et pour lier les phases de l'action les ficelles abondent.

Il y a là telles situations d'invraisemblance excessive : par exemple, la non-reconnaissance du Tasse par sa sœur Cornélie, au retour de Ferrare ; la scène menace de ne point finir ; elle est outrée et improbable.

Tels personnages ont des côtés étrangement factices : Manso, le confident des pièces classiques, si touchant qu'il soit de dévouement, se meut avec naïveté, et certain prieur déploie contre le poète une férocité un peu bien conventionnelle.

Quant au vers de M. Souchon, il est d'une articulation, d'un mouvement si désuets qu'on aurait volontiers, sauf l'emploi de quelques formules dont la couleur atteste le goût contemporain, l'impression d'un pastiche du XVIIe ; presque toujours poncif, il paraît souvent, plat à force de classicisme ; j'entends de classicisme dégénéré. Pour les avoir trop fréquentés, ces poètes du grand siècle et même les annonciateurs du romantisme, M. Souchon ne les a pas assez oubliés : c'est ainsi qu'il répète presque textuellement un vers célèbre d'André Chénier, de ce tendre et délicat élégiaque qui sut distinguer les beautés éternelles à l'exemple des grands anciens et qui renouvelait pourtant la poésie alors même que magnifiant l'antiquité, il s'écriait qu'Homère, le vieil Homère

Est jeune encor de gloire et d'immortalité !

Et nous trouvons donc, chez Paul Souchon, des personnages « dont les noms, signes de sainteté, »

Le sont encor de gloire et d'immortalité !

Par ailleurs, dans la présente pièce, le discours est plein de ces formules que l'on cite plaisamment chez le mélodramaturge des théâtres de quartier. Les personnages disent encore : *Crispo qui le croirait,* ou bien *Léonore* : *il le faut,* ou bien : *Courtisans, race infâme, opprobre de la terre.* Ils ont de *noirs pressentiments.* Ils riment bravement *vie* avec *envie.* — Je m'arrête ; je ne veux pas qu'on s'imagine que je manie d'une main la loupe et de l'autre le scalpel. Je m'étonne seulement que M. Souchon abdique sa volonté créatrice pour tant d'insi-

pides clichés, quand il semble défendre dans son œuvre même, par la bouche de ses héros, la thèse de la liberté. La satire du Prieur, dont la rage s'acharne contre le Tasse prisonnier et contre

cet orgueil insensé
Qui, détournant nos yeux des grandeurs du passé,
Nous montre l'avenir comme un ciel accessible !

l'appel de Léonore à des temps « de paix et de beauté » qui concilieront « l'amour avec la liberté » sont comme autant de désaveux de la forme même que M. Souchon impose à ses ouvrages.

J'ai dit beaucoup de mal de ce *Tasse* : il est juste que j'en dise quelque bien. Et j'en ai plus à dire qu'il ne pourrait sembler tout d'abord. Les trois premiers actes qui m'avaient paru ternes à la représentation m'ont mieux plu à la lecture ; mais ce n'est qu'avec le quatrième que M. Souchon se retrouve lui-même. L'idée de l'entrevue de Montaigne et du Tasse dans le cachot, est très jolie et surtout le colloque des deux hommes infiniment plaisant. Toute la scène se pare de sensibilité très fine et de noble intellectualité. Nous éprouvâmes là quelques instants d'une émotion profonde et pure dont tout artiste saura gré à l'auteur. L'apparition de Léonore morte balance harmonieusement la première partie de l'acte et nous emporte dans les sphères de l'amour céleste. Le cinquième acte, sans être aussi « prenant » que le précédent, ne manque pas de sublimité. L'élan joyeux du Tasse mourant vers son Prince, ce prince dont il a tant souffert, mais aussi qui l'avait tant chéri, repentant d'ailleurs, pourra toucher les esprits les moins réactionnaires, et si le maladroit cardinal Cinthio se livre, d'abord à une comparaison inattendue entre la Sainte Hostie et l'indulgence du pape, puis à une série de réflexions pompeuses sur les ornements du triomphe, — la scène inutile que les auteurs tragiques ne se résolvent jamais à supprimer — du moins quittons-nous notre poète sur une impression de grandeur reposante et de suprême consolation.

La pièce fut jouée de la façon la plus honorable. M. Jean Hervé, jeune tragédien d'avenir, dans la voix duquel j'ai perçu comme un écho de celle de Mounet-Sully, tient son rôle avec une chaleureuse conviction. Son jeu sobre, sa diction nette, un sens réel du geste et du rythme sont tout à fait dignes d'attention. M. Merio incarnait un Montaigne bienveillant et distingué — pas très conforme sans doute, au Montaigne historique — M. Mério n'eut point tort cependant de se montrer parfait de bienveillance et de distinction. Mlle Schmidt, au charme langoureux et tendre, Mlles Lorelli et Margès furent les autres protagonistes d'une pièce qui sans avoir tenu autant qu'on pouvait espérer de son auteur, contient des parties assez belles pour mériter au moins le respect des lettrés.

René-Georges Aubrun.

LES REVUES.

Le Surnaturel dans les trois premiers chapitres de la Genese par le R. P. A. Mercier (*Revue Thomiste*) : Le livre de la genèse est avant tout le livre des origines du surnaturel dans l'humanité. Il nous montre dès le principe *deux camps* ou deux classes parmi les descendants d'Adam : les divinisés, les surnaturalisés et les purement humains par leur propre choix. Deux camps qui fusionnèrent et firent ainsi la défection universelle, source de la colère divine.

Pie X et le règne de Jésus-Christ (Revue de Fribourg). Un article lyrique de M. André Bovet, plein de bonnes intentions, sur le « vaillant généralissime de l'Eglise militaire. »

Le Messianisme des paraboles d'Hénoch par M. Léon Gry (*Le Muséon*) : Les paraboles d'Hénoch sont un groupement d'écrits, œuvre de plusieurs mains — l'auteur en distingue surtout deux qui présentent chacune le Messie sous un jour différent, juge ou roi-vainqueur, fils de l'homme ou être surnaturel.

Propos d'un lecteur de M. Le Dantec que M. Joseph Ferchat tient dans *Etudes* sur le sujet : *Conscience et Monisme.* Il en résulte que de même que le pouvoir de l'homme sur la nature extérieure est l'honneur de la science, son pouvoir sur sa propre nature est l'honneur de sa conscience. S'il est impossible de nier en face du premier l'utilité de la science, il est également impossible de nier, en face du second l'efficacité de la conscience. Impossible finalement d'opposer science à conscience, puisque la conscience est une science, une science dont les autres sont tributaires, puisque ses données leur servent de point de départ, une science inspiratrice éternelle des lettres et de l'art, une science qui est à la base de l'ordre moral, une science sans laquelle l'homme ne pourrait pas se gouverner.

Mercure de France, 1er février : M. Jules de Gaultier trouve que le mot pragmatisme va comme un gant à ses conceptions métaphysiques et bovaryques. Et il intitule bravement son article : *Pragmatisme.* Tout cela est la suite de la discussion sur Nietzsche entre MM. Gaultier, Dumur et Batault. Le résultat le plus clair de ces interprétations, discussions et raisonnements au moyen desquels les trois fidèles écartèlent leur dieu, c'est qu'on commence à ne plus rien y comprendre.

— Dans le même numéro des poèmes d'amour mauresques du xe siècle traduits par M. Franz Toussaint, des vers du poète suisse André Spire, des documents de M. Alfred Détrez sur les mœurs au commencement du xixe siècle. Il y manque une conclusion. Dans la Revue des théâtres, M. André Fontainas juge sévèrement et bien l'auteur de la *Tour du silence.* le suédois Collijn. Il n'y a qu'un malheur, c'est que cet auteur est absolument inconnu en Suède. Il ne faudrait pas enfermer toute la littérature scandinave dans son four du silence.

— Dans le no du 16 février, un excellent article de M. Philippe Martinon sur la poésie française. M. Martinon établit

que l'alexandrin français est un tétramètre, anapestique si l'on veut.

Au sommaire du n° 2 d'*Akademos* une reproduction à l'eau-forte du Jacob et l'Ange de Gustave Moreau plus : Urbain Gohier, *le fils de don Quichotte* ; Robert d'Humières, *Pantoum ;* Robert Scheffer, *Plumes d'oie et plumes d'aigle* ; plus encore sur *trois cas de conscience artistique* un article de M. Holl qui est à la critique d'art ce que Van Gogh, Cézanne et Gauguin sont à la peinture.

Le Beffroi : M. Léon Bocquet juge sévèrement les méridionaux qui « se jugent intempestivement les pourvoyeurs intellectuels de la France et pour le prouver accaparent au profit de la Gascogne Mme de Noailles, Jean Moréas et Jean Richepin... Que penser de ceux qui prétendent, déclamateurs et verbeux, imposer au Nord leur hygiène d'art ! »

Dans les *Bandeaux d'or* des vers dignes d'attention signés Theo Varlet et Charles Vildrac. Dans *la Revue des lettres et des arts, Fleurs de rêve* par Edouard Schuré ; *Les petits métiers de Venise*, par Renée d'Ulmès ; *Louis Mandin*, par Jean Royère. Dans l'*Occident* un article signé Dumont-Wilden intitulé *la Muse Française* ; l'auteur fait partie de ces quelques personnes qui confondent l'art et la politique et pour qui Michel Ange et Shakespeare ne sont que des « métèques ». Voilà un nationalisme bien peu artistique et bien peu intelligent. Oh ! ces gens pour qui Verhaeren est un barbare, pour qui il n'en serait pas un s'il était né à Dunkerque.

La Revue du Temps présent, publie des sonnets et fragments inédits de Verlaine qui lui ont été communiqués par Mme Salis. Ces extraits des « archives inédites du Chat Noir » auraient aussi bien fait d'y rester. Mais il y a un malheur : M. Borel écrit à Ch. H. — Hirsch, du *Mercure* pour lui dire que ces « inédits » se trouvent à la p. 160 du 3e volume des Œuvres Complètes de Verlaine.

Le Penseur donne un article de M. Jules de Marthold sur *Les mignons de Jésus Christ*, lisez des Jésuites : pour l'auteur qui écrit haineusement les principes et les actes des Jésuites sont les principes et les actes des anarchistes contemporains. Mais attendons la suite de cette étude partiale.

Dans ce même *Penseur*, des vers de Jules Bois : *La prière du Bouddah.*

La Rénovation Esthétique : L'épée de Jean sans Peur qui est pendue dans l'Eglise de Montereau a suggeré de belles pages à M. Edmond de Bruyn. Armagnacs et Bourguignons restent ennemis aujourd'hui comme au temps où « Charles VII appelait à son conseil le président de Provence, le vicomte de Narbonne ou autres cadets de Gascogne. »

D'Emile Bernard : « nier la nature, c'est nier les moyens plastiques de la peinture, c'est s'offrir aux larves, aux vampires et aux chimères du Laid. Faire de la nature le tout de l'art, c'est animaliser son être et c'est poursuivre un but aussi absurde qu'orgueilleux, car c'est se lancer à la poursuite d'une chose impossible. »

Revues reçues : *Revue du spiritualisme moderne, le Voile d'Isis, l'Echo du Merveilleux, la Chronique des lettres françaises, Luce et Ombra, l'Initiation, la Société nouvelle.*

FERNAND DIVOIRE.

Courrier de Belgique

Un jeune artiste anversois, nourri à des sources seulement académiques, ne pouvait montrer au public une œuvre admirable. Mais, dans la ville banale, M. Emile Vloors se retira parmi ses visions personnelles d'art, il vécut avec les reproductions des œuvres des grands maîtres de toutes les époques, il demanda, loin de l'atmosphère méphitique et des recettes froides de l'Ecole, des inspirations à des mondes d'ordre divin.

Aujourd'hui, il nous montre ce que peut un artiste, excellent praticien, intelligence fine et déliée, qui a secoué le joug des principes du matérialisme.

Son œuvre est une maquette pour un monument au compositeur Peter Benoit qui sera élevé sur une place d'Anvers. A l'occasion de l'inauguration de la statue nous espérons en reparler comme d'une apparition significative de retour à l'Idéalisme.

Signalons,en attendant de pouvoir faire mieux, un autre événement qui doit nous réjouir.

C'est à un idéaliste, M. Eugène Joors, d'Anvers, qu'est allé le premier prix offert, par une société d'art, pour récompenser la meilleure frise décorative pouvant orner une grande salle de fêtes. La frise de M. Joors est remarquable, et un bon apport joint aux vagues signes d'art noble misérablement isolés à Anvers.

R. DASSIX.

Protestation

Grands manifestes et petites écoles

M. F. T. Marinetti vient de commettre un anachronisme. Il a publié, dans le *Figaro* du 20 février, le manifeste d'une école qu'il prétend fonder avec quelques amis. Cela s'appelle le « Futurisme ». Qu'est-ce que le « Futurisme » ? Une poésie qui chantera l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité. Le courage, l'audace et la révolte seront les thèmes préférés de ces jeunes-gens. Ils s'exerceront au pas gymnastique, au saut périlleux, à la boxe, ils feront des armes et entre deux courses, ou deux assauts, moites, palpitants et essoufflés, écriront les strophes immortelles où seront consignés leurs exploits sportifs. Ah! pour être sportifs, ils sont sportifs ! Ils ne rêvent que plaies et bosses ; donner des gifles et... peut-être en recevoir, constitue leur idéal. Rien ne leur paraît plus magnifique que le « mouvement agressif » et « l'insomnie fiévreuse. » La seule beauté qu'ils admettent est la beauté de la vitesse et, fidèles à leur programme, nous les verrons un jour descendre de leur automobile de course si émouvante « avec son coffre orné de gros tuyaux, tels des serpents à l'haleine explosive » et ils envahiront le Louvre et ils nous démoliront à coups de maillet la *Victoire de Samothrace*. Quand ils l'auront brisée, ces intrépides gaillards iront incendier les musées et les bibliothèques, monuments aussi inutiles que ce qu'ils renferment, à leur affirmation, du moins. Que voulez-vous ?... « il n'y a plus de beauté que dans la lutte ». Pas de chef-d'œuvre sans un caractère agressif, s'écrient-ils. Le sont-ils agressifs, les mâtins ! C'est que les auteurs du manifeste sont italiens et les italiens sont gens de progrès. Ils méprisent la tradition. « A quoi bon regarder derrrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible. Le Temps et l'Espace sont morts hier. » Pas de livres, pas de tableaux. Au feu la *Divine Comédie*, au feu *Don Quichotte*, au feu le *Paradis perdu*, au feu Racine et Corneille, Léonard, Titien, Raphaël, vous brûlerez. N'accusez pas ces jeunes gens de folie. « Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la faveur enthousiaste des éléments primordiaux. » Nous sommes donc prévenus. Messieurs les futuristes chante-

ront la guerre, le militarisme, le patriotisme, l'anarchie... n'importe quoi... tout leur est bon. Ils chanteront même le mépris de la femme qu'ils méprisent, ils exalteront les foules, les révolutions, les arsenaux, les gares, les paquebots et surtout l'automobile. Persuadons-nous bien que l'automobile réalise présentement le maximum de la beauté. « Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite. » Vous comprenez ?... Moi, non plus.

Ne croyez pas que j'exagère et que j'amplifie à dessein la pensée des « futuristes ». Cela s'étale, je vous l'ai dit, dans le *Figaro* du20 février. Peut-être M. F. T. Marinetti n'est-il qu'un humoriste, mais je le crois surtout un réclamiste, et voilà où le goût effréné de la notoriété peut conduire un poète qui a écrit de très belles choses !

Je ne discuterai pas. Les colères et les enthousiasmes irraisonnés des enfants font sourire... et on leur pardonne. Un épileptique n'est pas responsable de ses attaques ni une femme nerveuse de ses crises. Répétons-le, d'ailleurs, M. F. T. Marinetti a commis un anachronisme. Le public se moque présentement du « futurisme » comme il s'est peu soucié du symbolisme, de l'instrumentisme, du magnificisme et du vérisme et de toutes les petites écoles en isme à grands manifestes tapageurs.

Pas d'orgie verbale, messieurs les futuristes. N'arrivez pas chez nous avec votre fanfare de cuivre et vos uniformes de perroquets. De la discrétion, un peu plus de goût, un peu plus de tenue, que diable ! S'il vous plaît de conduire une automobile ou d'apprendre la savate durant vos moments de loisir, conduisez l'automobile et apprenez la savate, mais laissez-nous la paix. Peu de mots, des idées et des œuvres. Verhaeren, le grand et magnifique Verhaeren qui a réalisé depuis longtemps votre programme en ce qu'il a de raisonnable, c'est-à-dire au point de vue de la beauté moderne, ne s'est pas soucié de l'étiqueter et de l'appeler « Futurisme ».

ALBERT DE BERSAUCOURT.

St-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON

La Jeunesse d'Ingres (1)

(De Montauban à Rome, 1780-1818)

I

Le voyageur qui descend vers Montauban par les causses rocailleux du Quercy, ou celui qui monte des plaines verdoyantes de la Gascogne et du Languedoc, observent, sur ce point précis de la carte de France, un phénomène assez particulier. C'est le mélange de deux races différentes, par l'âpre rusticité de l'une et par la seyante urbanité de l'autre. Ces deux pousses diverses se greffent à cette ramification du chêne national, pour y produire un troisième type qui doit au premier sa robustesse de paysan et au second sa finesse de citadin, comme un produit de commune origine et de diverse éducation. La taille plus haute et plus épaisse de l'homme du Nord semble s'y être restreinte à celle de l'homme du Midi, en un corps plus ramassé et plus nerveux. La langue même, en descendant des rocailles sonores de ces causses arides vers ces plaines herbeuses et ces guérets féconds, a étouffé aux herbes sourdes et adouci aux sillons gras la rudesse du ton et jusqu'à la terminaison devenue francimande des mots dont les radicales sont restées à ce point latines, que vous croyez entendre parler encore les mercenaires de César. A ce langage plus latin que français, sur cette vaste plaine qui court de France en Italie et depuis Bordeaux jusqu'à Rome, vous retournez la tête pour voir si ne vont pas apparaître encore les antiques Légions. Et à la place du César de l'ancienne conquête, c'est un autre César des victoires nouvelles que vous avez soudain salué, en la personne d'un autre imperator au front lauré de lutteur indomptable et d'invincible conquérant. Court de jambes, haut de buste, rond de tête, opiniâtre de volonté, inébranlable de caractère, ce Quercynois têtu et ce Gascon madré, vous l'avez reconnu dans le même homme, et vous avez nommé le maître de Montauban et le souverain des Beaux-Arts au XIVe siècle, — Jean-Auguste-Dominique Ingres.

Sa ville natale, — qui a célébré en 1908 la constitution centenaire de son département de Tarn-et-Garonne, com-

(1) *Ingres, d'après une Correspondance Inédite*. Un vol. in-8° en préparation.

posé par Napoléon, en 1808, du morcellement des cinq départements limitrophes (1), — n'avait attendu que l'an de grâce et des rois 1780 pour produire à la France des arts ce révolutionnaire devancier des Grands Ancêtres, trop prématuré pour l'être à son heure d'une autre manière que la sienne. C'est-à-dire que Ingres, né sous le règne de Louis XVI, fut, dans les beaux-arts qu'il devait servir 87 ans de sa longue vie, exclusivement à toute autre royauté éphémère, un royaliste par principe et naissance, un républicain par tempérament et conséquence — nous avons déjà dit un révolutionnaire.

Le librettiste passager de sa gloire durable, qui a proclamé pendant les fêtes du centenaire que « Montauban devait enfanter ce héros intellectuel » et que « nulle autre cité ne pouvait le porter dans ses entrailles » en a trop dit, ou bien il n'a dit qu'une vérité chère à son voisin de département, M. de la Palice. Evidemment J.-A.-D. Ingres ne put naître que dans la ville qui lui donna le jour, et il semblerait plus intéressant d'apprendre comment naquit ce pauvre enfant né le 29 août 1780, dans l'obscure ruelle de Mourancy, d'un humble « sculpteur sur plâtre » Joseph Ingrou, et d'Anne Moulet, fille d'un simple perruquier de la Cour des Aydes, au quartier Saint-Jacques. Son église paroissiale nous fait lire cet acte baptismal, 16 jours après :

« *L'an dix-sept cent quatre-vingt et le quatorzième jour du mois de septembre, par nous, prêtre, vicaire de cette paroisse, soussigné, ont été suppliées* (sic), *les cérémonies du baptême à Jean-Auguste-Dominique Ingre* (sic), *fils de Jean-Marie-Joseph Ingre, sculpteur, et de Anne Moulet, mariés; né le vingt-neuvième aoust dernier, ondoyé à la maison le lende-*

---

(1) A la date du 25 juillet 1808, Napoléon adressait la note suivante à Maret, ministre, secrétaire d'Etat, pour être transmise à Crétet, ministre de l'Intérieur :

« Il est impossible de laisser Montauban dans l'état d'abandon où elle se trouve, et il convient de la créer chef-lieu d'un nouveau département dont le territoire serait pris sur les départements voisins.

« Le Lot a 389.000 habitants ; on lui ôtera l'arrondissement de Montauban et Moissac, avec 100.000 habitants. La Haute-Garonne a 433.000 habitants ; on lui ôtera l'arrondissement de Castelsarrazin, avec près de 100.000 habitants. Le Lot-et-Garonne a 350.000 habitants ; on lui ôtera Valence et 50,000 habitants. Le Tarn a 272.000 habitants ; on lui ôtera un arrondissement de 35.000 habitants. On pourra aussi ôter du Gers 12 à 15.000 habitants. Le nouveau département, qui portera le nom de Tarn-et-Garonne, aura donc près de 300,000 habitants.

« *Signé :* NAPOLÉON. »

main trentième du dit mois d'aoust, par permission de MM. les vicaires généraux. Parrain, M. Auguste-Pierre-Jean-François Marie de Roure, bachelier ; marraine, demoiselle Jeanne-Marie Puylignieux, (sic), *fille de messire Dominique-Antoine de Puylignieux, chevalier, conseiller du Roy en tous ses conseils, premier président de la souveraine Cour des Aydes et Finances ; le père, présent, témoins soussignés avec nous, etc.* »

Venu au monde, le premier des cinq enfants qui furent toute la richesse de ce pauvre ménage, comment le petit Dominique fut, à 11 ans, le portraitiste de son grand-père, d'une de ses sœurs, de sa mère et de son père, en quatre dessins que le Musée de Montauban nous conserve et que l'artiste, à un âge si tendre, eût pu signer vraisemblablement « l'auteur des auteurs de ses jours » ? Comment, à 12 ans, ce petit prodige raclait déjà, sur le violon paternel, les premiers airs de Méhul que cet autre *Joseph* apprenait à son Benjamin pour commencer à lui faire gagner sa misérable vie, chez Mgr Anne-François-Victor Le Tonnelier de Breteuil, évêque de Montauban, et au Théâtre de Toulouse ? Comment une première amitié, — autre genre de fortune pour ce pauvre déshérité du sort, dans cette ville de protestants où la Religion claquemure, aujourd'hui encore, les portes qu'a depuis longtemps fermées l'intransigeance catholique des uns et l'orgueilleuse aristocratie des autres, en ce Montauban coupé en deux et séparé par des fossés de sang, depuis les inoubliables dates de la Réforme et de l'Édit de Nantes, — comment une première amitié naquit sur les bancs d'une petite école de même quartier, entre ce petit Ingres qui y venait apprendre les seules Lettres qu'il saurait jamais, et Jean-François Gilibert, de quatre ans plus jeune que son aîné et aussi plus fortuné que lui en sa belle maison de la Place Trimon ? De là partira, jusqu'à la mort de cet ami fidèle, de 1818 à 1860, la plus intime correspondance à laquelle Ingres, devenu grand, donnera tout son cœur que la célérité aura laissé à l'homme illustre et toute sa littérature qu'aura pu lui apprendre, pour son pauvre lot d'écrivain, cette petite école du *Carrayrou* de Mourancy, à l'entrée de la rue dite aujourd'hui Lasserre.

Tel est le Jean-Dominique Ingres de derrière les fagots, — les fagots dangereux du bûcher de la gloire, — que ses biographes si nombreux ont oublié de nous faire connaître. Peut-être ignorent-ils encore la plus importante portion de cette curieuse correspondance où le maître a raconté la plus sincère vie d'un artiste à ses trois élèves préférés, montalbanais comme lui, Jean Gilibert, Prosper Debia et Armand Cambon. Nous aurons donc l'honneur de les introduire,

avec un prochain livre, dans ces foyers de famille très fermés et d'amitiés très fidèles qui nous ont conservé, d'Ingres, ce qu'il a fait de meilleur en sa longue carrière de maître, tour à tour triomphant et battu, et de lion rugissant d'orgueil sur ses victimes ou de douleur sur ses propres blessures, le peu qui reste d'un grand homme ici-bas, — un paquet de lettres jaunies, où il confesse avec sincérité, comme tout autre homme, sa gloire d'avoir tant œuvré et sa tristesse de n'en laisser que la périssable mémoire.

II

Si à la manière des *Trois Musiciens de Brème* rendus célèbres par le conteur allemand, les trois amis de Montauban nous promettent, avec leur correspondance inédite, une monographie d'Ingres dont l'intérêt peut dépasser les pages que MM. Henri Delaborde, Charles Blanc, Jules Momméja et Henry Lapauze ont consacrées au peintre ; il convient, avant d'entendre le maître se raconter lui-même depuis la date de 1818 où commencent ses lettres écrites à Gilibert, de connaître ses premières années de jeunesse par d'autres lettres qui nous en restent et par les souvenirs que ses contemporains nous en ont transmis.

Nous savons qu'à la date de 1792, le jeune Dominique Ingres quitta Montauban pour Toulouse, et l'école des Maristes de sa ville natale où l'indigence des siens lui avait fait à peine apprendre à lire et à écrire, pour celle du musée des religieux Cordeliers que quelques artistes Toulousains inauguraient alors, avec des débris de la Révolution, dans « cette grande et belle ville, comme écrira plus tard Ingres, presqu'aussi riche en monuments d'art que Rome, à qui elle ressemble ». L'époux parfois volage de la sage ménagère du *Carrayrou* de Mourancy, où Anne Moulet resterait désormais seule, conduisit donc son fils à Toulouse avec, pour gagnepain, leurs deux violons qu'ils utilisèrent au Grand-Théâtre, en certains concertos dont celui de Viotti ne fut pas leur moindre succès. Le futur maître de la *Source* ne faillit-il pas même y noyer irrémissiblement l'avenir qui l'attendait chez les peintres ? L'un d'eux Joseph Roques, se rencontra heureusement pour repêcher ce petit racleur de rebec et prosterner l'adoration de l'enfant devant les Vierges de Raphaël à qui, depuis, toute sa vie, Ingres devait rester fidèle.

Sans doute, avant d'entrer à l'atelier de Roques, notre jeune rapin fréquenta les cours de Vigan, précédemment directeur de l'Académie Royale de Toulouse et faillit y contracter les goûts personnels de ce professeur pour la peinture monumentale, d'après la ronde-bosse des Antiques. Il n'évita même ce Charybde de la vieille école que pour se

risquer dans le Scylla d'un autre prétendu maître, appelé Joseph Bertrand (et non Briant), paysagiste « du beau feuillé » à la manière mal comprise du Poussin. Ingres, déjà conscient de son tempérament à la fois classique et réaliste, s'évada de ces trois ateliers et de ces trois influences diverses pour aller suivre encore, à Paris, celle de Roques, dans l'atelier de David où l'envoya, vers la fin de 1796,ce petit Joseph qui avait connu ce grand Louis à Rome, dans la compagnie de Vien et de quelques autres amateurs des faux copistes du pur art grec. On les appelait les artistes Romains, ou les pompiers du Capitole.

Ingres n'était qu'à la moitié de sa seizième année quand, à l'entrée de l'hiver de 1796, en compagnie du fils de son cher maître Roques, dont il n'oublierait jamais les premières leçons, il partit pour Paris et pour ce traditionnel « Tour de France » qu'avaient alors coutume d'entreprendre les pauvres artisans de tous métiers. Pour ce départ, le courageux voyageur ne quitta point sans un serrement de cœur cette artistique et gaie Toulouse, sa seconde Rome, au Capitole aussi glorieux pour lui que celui des grands Césars, d'où l'enfant grandi ne reviendrait plus à sa mère. Mais la jeunesse, si riche d'avenir, a tous les charmes. Nos deux piétons égayèrent, jusqu'à la capitale, leur route dure. Pour s'amuser ou pour gagner le pain qui leur manquait, chemin faisant, n'avaient-ils pas emporté dans leur musette, l'un sa flûte où Roques lutinait et l'autre son violon où Ingres, plus tard maître en peinture, prétendit surtout exceller ? D'une étape à l'autre et d'une auberge à un château, aubades et sérénades leur procurèrent, au hasard des rencontres, le gîte et le couvert. Ils atteignirent ainsi Paris et l'atelier de Louis David où la modeste recommandation de Roques les introduisit timidement.

On sait, par le livre de Delécluze qui l'a esquissé amplement, comment campait, dans une des grandes salles basses du Louvre, ce caravansérail populeux où la révolution des arts continuait celle de la politique, avec le maître du *Serment du Jeu de Paume* pour président de ces orageuses assises. Entre David qui s'obstinait, en peintre-sénateur de la République et du Consultat, à ne relever pour tout art nouveau que l'ancienne Rome, et ses élèves insoumis dont les plus classiques préféraient être des *primitifs* et remonter jusqu'aux Grecs, et dont les plus réfractaires se prévalaient des *muscadins* de leur époque et habillaient à la moderne leurs modèles tintamaresques et leurs palais-royalesques personnes, quelle influence convenait-il de subir et quel genre adopter ? De cette foire d'atelier que présentait celui de David, quand Ingres y frappa, les plus sérieux

élèves s'étaient déjà retirés, pour aller ouvrir d'autres écoles, sous la rubrique des *Quatre G*, à laquelle répondaient les noms de quatre maîtres prêts à former eux-mêmes des élèves, Guérin, Gros, Gérard et Girodet. — Restaient, pour représenter là toutes les aspirations mort-nées de la Révolution à terme, Ducis, Hulard et Gautherot, les sans-culotte des Beaux-Arts qui tutoyaient leur maître et voulaient s'en aller tout nus, comme des Apollon, par amour de la Grèce. — Donnant leur préférence aux *incroyables*, le comte d'Houdetot et le marquis d'Hautpoul transformaient leurs pinceaux d'amateurs en badines de maîtres et prenaient congé de David pour aller batifoler dans les « folies » à la mode, en compagnie du comte de Forbin, leur camarade d'atelier qui, plus tard, deviendrait le ministre des arts dont il n'avait pu rester le sujet. — Dans cette mêlée révolutionnaire aux plus extrêmes et plus désespérants partis, deux types se faisaient remarquer pour leur amour de la Nature supérieure aux Grecs et aux Romains, de la Nature dont ils prenaient les leçons préférables à celles de David et des Primitifs mêmes. L'un était sculpteur et s'appelait Bartolini. L'autre était peintre et se nommait Granet. Amant, comme eux, de la Nature maîtresse de tous les arts et de toutes les écoles qui l'interprètent à leur manière, Ingres, déjà conscient que la sienne serait la probité et ne relèverait que du dessin, fit, de Bartolini surtout, le confident de ses déceptions présentes et de ses luttes prochaines.

On s'est demandé pourquoi Ingres, dont David reconnut et apprécia aussitôt la maîtrise, au point de lui confier les études pour le portrait de Madame Récamier que l'élève dessina et que le maître n'eut qu'à peindre, se vit, en 1799, enlever par le même David, le Prix de Rome qui fut décerné (1) à Granger, de beaucoup inférieur en talent à son camarade d'atelier.

On a allégué l'inimitié de David le Romain pour Flaxman le Grec qui avait fait, à plusieurs reprises, l'éloge d'Ingres. Mais Flaxman connut-il Ingres avant l'année 1801 ? Ne pé-

(1) Le sujet du concours pour lequel Ingres obtint, en 1800, le second Grand-Prix de Rome, fut : *Antiochus envoie à Scipion l'Africain, des ambassadeurs chargés de lui remettre son fils, qui avait été fait prisonnier sur mer.* — Le sujet du concours pour lequel, en 1801, Ingres obtint le Premier Prix, fut : *Les ambassadeurs d'Agamemnon devant la tente d'Achille.* Une reproduction du premier tableau, envoyée par Ingres à son père, appartient à M. Combes père, à Montauban. L'original du deuxième figure dans la Galerie des Prix de Rome, à l'Ecole des Beaux-Arts.

nétrerait-on pas plus aisément le secret de ce premier échec, si l'on comptait le nombre des ennemis ou des indifférents que valut, dans l'atelier tumultueux de David, la calme théorie de naturalisme que ce nouveau révolutionnaire à sa façon ne craignit pas de formuler, envers et contre tous, — le maître de la maison y compris. L'indomptable lutteur n'obtint pas moins son prix en 1801, pour n'en jouir qu'en 1806. Le Ministère des Beaux-Arts, ruiné par la Révolution, eut ainsi le temps de réparer ses finances, et Ingres celui d'aller prendre au Musée des Petits-Augustins cette manie des documents graphiques qu'il continuera à entasser, sa vie entière, dans un fatras de cahiers qui lui feront perdre, en projets sans nombre d'histoire et de littérature, le temps qui ne pourra suffire à la réalisation des meilleurs. Cinq ans après, de Rome où il était enfin arrivé avec tant de peine, il put lancer ce premier manifeste de sa formule aussi classique que révolutionnaire et aussi modernisante qu'antique, cet *Œdipe* sans casque ni clamyde et tout nu, tel que l'exprimerait, en chef-d'œuvre digne de tous les âges, un dessin sans surprise et une peinture sans fard. Ce fut aussi cette formule d'art aussi discipliné aux lois de la beauté absolue, que réfractaire aux conventions d'une école trop composite et trop faiblarde ; cette même vieillotte et inféconde académie à qui ce barbare idéal réserverait, au cours de sa longue carrière d'inlassable adversaire, les plus mortelles de ses flèches. Elle les lui rendit bien, en vain. « *En considérant le talent que M. Ingres montre dans ses ouvrages*, notait M. Lethière, le 16 septembre 1807, dans son rapport sur les travaux de l'Académie de France à Rome, *on désirerait qu'il se pénétrât davantage du beau caractère de l'antiquité et du style grand et noble que doivent inspirer les belles productions des grands maîtres des beaux temps de l'école romaine.* » A défaut de grand style que l'honorable directeur de l'Ecole de Rome regrettait dans les ouvrages de l'élève Ingres, M. Lethière avait heureusement des tableaux de grande romanité tels que la *Mort de Virginie* que le Musée du Louvre devait, plus tard, vouer à l'admiration tardive de la postérité. Ingres parut comprendre autrement les Antiques ; et, jusqu'en 1818 où il vécut à Rome, pour son premier séjour dans la ville de ses plus idéales passions, il n'eut de temps et de loisirs que pour des œuvres de classique révolutionnaire qui sont devenues des chefs d'œuvre et qu'il serait trop long de citer, ici, tout entières.

III

On sait qu'en attendant son départ pour Rome, Ingres avait peint une série de portraits, sans compter son *Bona-*

parte premier consul (1805) et son *Napoléon empereur* (1806), dont les commandes officielles furent si peu rétribuées. Mais la magistrale tenue en plaça l'élève à l'égal de son maître, pour les plus remarquables que David présentait à l'unanime admiration de ses contemporains, (entr'autres ceux de Pie VII, de Mme de Tingry, des familles Pécoul et Sériziat, et de David même). Les inoubliables portraits de la famille Rivière (1804), ceux des camarades Couderc et Granet, Gilibert et Bartolini (1805), préludèrent à Paris à ceux que le jeune maître, déjà célèbre en ce genre, allait continuer à Rome en une incomparable série dont Mme de Senonnes (1806) et Mme Devauçay (1807) ne furent pas les moins remarquables modèles. L'esprit s'étonne devant une telle puissance de labeur qui permit à un seul artiste de produire, entre une infinité d'autres portraits, un nombre déconcertant de tableaux composés ou en esquisse. Leur exécution définitive demandera à ce créateur sans trêve la somme du reste de ses jours qu'il emploiera, dans la suite, à perfectionner ou à peindre ces premières compositions d'une si féconde jeunesse. De ce premier séjour à Rome qu'Ingres ne pouvait plus se résoudre à quitter après son stage de pensionnaire, il faut dater la *Vénus Anadyomène* (1807), sœur aînée de cette *Source* qui naquit alors auprès d'elle, pour ne se décider à descendre du chevalet de l'artiste toujours mécontent de son œuvre, que cinquante ans plus tard, quand Ingres sera déjà vieux devant sa création si jeune encore (1). De cette époque est aussi la *Baigneuse*, commencée à Rome en 1808 et exposée seulement au Salon de 1855. Il est vrai que, pour avoir été plus précoce, l'*Odalisque couchée*, qu'Ingres peignit en 1814 et qu'il exposa en 1819, ne le récompensa guère de sa hâte exceptionnelle, avec les quelques misérables cents francs de l'amateur tout d'abord

---

(1) La *Vénus Anadyomène* ou *Naissance de Vénus*, commencée à Rome en 1808, fut terminée à Florence pour M. de Pastoret, comme Ingres l'écrit à Gilibert, à la date du 15 juin 1821. M. de Pastoret, qui venait de commander à Ingres l'*Entrée de Charles V à Paris*, laissa à l'artiste l'*Anadyomène*. M. Benjamin Delessert vint la voir et, ayant cru y relever une « faute de dessin dans l'un des genoux », il renonça à l'acquérir. Elle ne fut achevée qu'en 1848, pour M. Reiset, conservateur des Peintures et des Dessins au Musée du Louvre.

La *Source* resta plus longtemps encore sur le chevalet d'Ingres. Commencée aussi à Rome, en 1807, elle ne fut terminée qu'à Paris, en 1855, quand le maître avait 75 ans. Ce fut, dit-on, une jeune *modèle* dont la forme idéale rappela à Ingres cette ancienne peinture et lui fit terminer en poète inspiré cette pure création d'idéale jeunesse, qu'il n'avait commencée qu'en simple prosateur d'un dessin impeccable mais froid.

anonyme que ce Salon procura à cette œuvre. Que faire pourtant, entre ce *Jupiter et Thétis* de 1811, ce *Romulus* et ce *Virgile* de 1812, ce *Henri IV* et cette *Chapelle Sixtine* de 1814 que l'amateur Marcotte lui commanda enfin, à l'heure où l'infatigable travailleur, perdant son père à Montauban, allait recevoir sa mère à Rome et se croire finalement assez riche pour prendre femme et la faire venir aussi de Guéret, pour ses noces permises par la vente du dernier tableau, le mieux payé des précédents qui ne le furent guère ? Mais ce premier argent, tant mérité, n'allait-il pas faire tourner la tête de son généreux possesseur, qui se résolut à le partager aussitôt en deux, avec son cœur de fiancé lointain pour qui la vie serait peut-être moins cruelle, à la supporter désormais en famille ?

Il ne nous reste aucune lettre d'Ingres amoureux, à cette date, et c'est dommage. Ce fut l'époque où le premier facteur de sa première et désirée fortune fut un camarade d'atelier, le graveur Gatteaux, par qui Ingres connut le riche amateur M. Marcotte. Alors aussi Ingres fréquentait un employé du gouvernement français au département du Tibre, M. Loréal, un compatriote qui se chargea de rapprocher les distances, pour le bonheur de l'ex-pensionnaire de l'Académie de France et d'une Champenoise alors caissière au Grand Café du sieur Dubreuil, à Guéret. Le grand père maternel de Mlle Madeleine Chapelle, fondateur de ce café de province, avait été chef de la troupe dramatique Chapelle-Aubry et même, précédemment, violon à la maîtrise de la Chapelle du roi Louis XV, en 1763. En tout cas, si les lettres du « prétendu » nous font défaut, en voici une de la « promise » qui, avant de quitter Guéret pour Rome, fait à sa sœur et à sa manière aussi le portrait de celui qui en peint de si beaux. Ce n'est ni du dernier Régence ni du dernier Watteau, La Belle Jardinière n'en sera pas plus laide.

« Guéret, le 30 août 1813.

Tu dois, ma bonne amie, me trouver bien négligente d'avoir tant tardé à te répondre, mais c'est qu'il y avait de grandes affaires sous jeu et je ne voulais pas écrire avant que cela fût bien décidé ; tu voudrais déjà savoir de quoi il est question. Un moment, ne te presse pas, je vais te le dire.

« Je vous avais donné la commission de me trouver un mari, mais vous pensez à moi quand vous me voyez. Il faut te dire que je commençais à perdre patience, quand je me suis rappelée ce que tu m'écrivis lors de ton mariage, « que vieille fille et vieux froment trouvent toujours leur temps ». Je me suis rassurée quand, aux beaux jours, on m'écrivit de Rome que l'on avait trouvé tout ce qu'il me fallait. Tu peux bien juger du plaisir que l'on m'a fait éprouver et cela me rajeunit de dix ans, de sorte que je n'en parais plus que vingt. Maintenant,

parlons raison, si je le puis. C'est un peu difficile, j'en conviens.

« Il est pourtant bien vrai, ma bonne amie. que je vais me marier, toutefois que cela convienne à mon père ; je te charge de lui demander son consentement et sa bénédiction. Je voulais bien aller les lui demander moi-même, mais cela est impossible ce sera pour l'année prochaine et j'espère bien lui mener son troisième gendre... Ah ! dame, c'est un joli garçon. Je t'ai toujours dit que j'en voulais un bien joli ; je t'enverrais bien son portrait, mais ce sera pour la première lettre.

« A présent, tu voudrais bien savoir qui il est. Je vais te le dire : c'est un peintre. Non un peintre en bâtiment, mais c'est un grand peintre d'histoire, un grand talent, Il se fait de dix a douze mille livres de rente ; tu vois qu'avec cela on ne meurt pas de faim. Il est d'un bon caractère, très doux ; il n'est ni buveur, ni joueur, ni libertin ; il n'a pas de défauts à craindre; il promet de me rendre bien heureuse, et j'aime à le croire.

« Tu crois que c'est à Guéret que je vais me marier. Pas du tout, ma bonne amie ! C'est à Rome. Je vais devenir italienne, je vais demeurer avec mes cousines ; c'est à elles que je devrai mon bonheur,

« Il faut que mon papa ait la complaisance de me faire afficher à la Municipalité et fasse publier mes bans, et ensuite envoie son consentement et mon extrait de baptême avec l'extrait mortuaire de ma mère. Je t'envoie un certificat du maire de Guéret afin de ne pas apporter de retard. Il faut tout adresser à mon cousin Loréal et mettre le tout sous enveloppe avec cette adresse qui est la sienne : « Monsieur Moissony de Loréal, greffier en chef à la Cour impériale, à Rome, département du Tibre. » Voici les nom et prénoms de mon futur époux : Jean-Auguste-Dominique Ingres. Il a trente-quatre ans. Tu vois que c'est bien assorti.

« Je suis bien punie de ne pouvoir aller à Chalon, mais je suis obligée de partir le 14 septembre pour me rendre à Lyon, où l'on vient me chercher, et de là me conduire à Rome. Mon futur est à Rome. Tu vois que nous nous faisons la cour d'un peu loin.

« J'ai cédé ma boutique à Mlle Aubry et n'ai plus à m'occuper que des apprêts de mon voyage. Si tu veux que je reçoive ta réponse, il faut la faire de suite. Je ne t'invite pas à la noce; tu n'y viendrais pas. Nous comptons venir nous fixer à Paris, avec mon cousin Loréal, sa femme et puis ma cousine Joséphine, qui va aussi se marier, et cela le même jour que moi. Elle épouse un architecte ; il y a six ans qu'ils se font la cour ; ils doivent se connaître.

« Adieu, ma bonne amie. Embrasse bien mon père et dis lui que je serai heureuse. Je le serais bien davantage, si je pouvais avoir le bonheur de vous avoir tous auprès de moi.

« Adieu je vous embrasse tous ; comme je vous aime.

MAGDELEINE ».

Cette lettre, que M. Henry Lapauze doit à Mme Lasserre, petite-nièce de Mme Borel, née Chapelle nous montre, en la sœur de cette dernière à qui elle écrivait si gaiement une autre genre de charmante et rieuse « fille à Mme Angot »,

en compagnie de laquelle allait passer peut-être une vie moins triste ce « peintre d'histoire » et non « en bâtiment » qui ne semblait avoir fréquenté, jusqu'à cette heure, que les dieux impassibles. C'était « un joli garçon » disait-elle, qui avait trente-quatre ans. Elle était mieux que lui et n'accusait pas son âge, à elle, se contentant d'ajouter qu'ils étaient bien assortis. Le cousin Loréal, « greffier à la Cour impériale de Rome, département du Tibre », avait bien fait les choses en négociant ce mariage bleu entre ses cartons verts d'officier de l'état-civil et les toiles peintes de son compatriote cadurcien, ex-pensionnaire de l'Académie de France au département des Beaux-Arts. Dans cette grande Rome, où, pour des cœurs bien nés, la patrie la plus chère était leur petit coin natal de Montauban et de Guéret, nous nous représentons aisément ces deux compatriotes de même voisinage se rapprocher plus sympathiquement, surtout aux abords de cette année 1814, qui allait voir la fin du règne de Murat à Naples, — un autre grand, beau et cordial compatriote quercynois, dont Ingres s'était naturellement épris pour y perdre, sinon aussi une couronne, du moins des œuvres dont il ne reverrait jamais plus ni les toiles ni leur prix (1). Une femme seule pouvait combler ce vide et réparer peut-être cette ruine avec le charme de son sourire, et l'économie de sa sagesse ménagère. Et Magdeleine Chapelle vint, le 4 décembre 1817, unir son nom à celui d'Ingres pour lui rester fidèle, aimante et gaie, jusqu'au 27 juillet 1847 où la mort seule la sépara de son époux et de son dieu.

---

(1) Depuis le drame de Pizzo et la mort du royal fils de l'ancien aubergiste de Labastide Murat, il ne reste plus aucun des nombreux tableaux qu'Ingres peignit pour la Cour de Naples. Seule, l'*Odalisque couchée*, dite la *Grande Odalisque* ou l'*Odalisque Pourtalès* (du nom de son aquisiteur, qui la paya quelques cents francs à peine au Salon de 1819), fut préservée du royal pillage auquel donna lieu, dans le palais de Naples, la chute du roi Joachim Murat. La raison en est qu'en 1814 Ingres gardait dans son atelier de Rome ce tableau qu'il terminait pour son royal Mécène. Il est, depuis, passé au Musée du Louvre où on peut le voir, aujourd'hui, à côté de la *Baigneuse* qui fut peinte à Rome en 1808 pour n'être exposée à Paris qu'en 1855. Il n'est pas même jusqu'aux dessins qu'Ingres dut faire pour ces divers tableaux qui ne fussent perdus. Seuls, ceux qu'il fit vers 1810 pour l'introuvable *Dormeuse de Naples*, que lui avait achetée Murat, furent utilisés par l'artiste, en 1839, pour l'*Odalisque à l'esclave* dont les études sont conservées au Musée de Montauban, avec une demi-figure de la reine Caroline et un portrait en pied du jeune Murat, son fils. — Qu'est devenue cette *Dormeuse de Naples*, entr'autres tableaux peints par Ingres pour la Cour du roi Murat ?

Leurs modestes escabeaux de chevalet et de cuisine s'étaient donc joints pour le bonheur de vivre et de souffrir mieux à deux, dans cet humble atelier en deux corps de logis voisin de la Villa Médicis, dont l'ancien pensionnaire ne pouvait se résoudre de s'éloigner, — imitant ainsi l'exemple de Nicolas Poussin et de tant d'autres glorieux ancêtres de la grande maison où ils avaient vécu un temps et où ils auraient voulu mourir. Mme Ingres jeune était, depuis quelques mois à peine, la ménagère avisée du logis de l'artiste, quand la bonne maman Mme Moulet annonça sa visite. La pauvre veuve de Joseph Ingres, mort cette année même 1814, était si seule à Montauban ! Et ce fils, qui lui ressemblait tant par le caractère d'indéconcertable courage et d'infrangible honnêteté, et même par les traits du visage où la hauteur de la lèvre supérieure donnait un tel écartement au nez et une telle sévérité à la physionomie entière que la familiarité ne s'exprima jamais sur cette face, cet Olympien sourcilleux désirait tant faire le portrait de sa paysanne de mère, — Alma Mater, à sa manière ! Cet atelier de Rome, dont nous a laissé un croquis si savoureux l'artiste jouant de son violon, entre son chat fidèle, en avait, pourtant, bien assez, de ces dessins et de ces toiles qui ne se vendaient point. Pour les seules impressions d'Italie, le Musée de Montauban cataloguera 15.000 pièces (1) parmi le nombre de celles qu'Ingres léguera à sa ville natale après sa mort. Mais le portrait d'Anne Moulet sera le plus cher au cœur de ce bon fils qui toujours souvenant, écrira dans sa vieillesse, en tête d'un cahier, cette note, d'une écriture aussi tremblée qu'émue : « Je perdis mon pauvre et digne père, l'an 1814, à Montauban, âgé de soixante ans, moi à Rome ; et ma pauvre et digne mère à Montauban, l'an 1817, à cinquante neuf ans, moi à Rome ». La vieille maman Anne Moulet s'était donc décidé à partir pour Rome, où elle passerait quelques-uns de ses derniers jours déjà comptés, à apprendre à un fils aimé comment venait de mourir son père et com-

---

(1) M. Jules Mommeja a catalogué toutes les pièces de donation d'Ingres au Musée de Montauban, en un manuscrit de plusieurs centaines de pages in-8°. Nous fûmes chargé par l'auteur de déposer ce manuscrit, en 1897, à la Direction des Beaux-Arts, rue de Valois. Depuis, M. Momméjà a publié une intéressante étude sur *Ingres*, dans la *Collection des grands Artistes* (Laurens édit.) Ce petit livre fait honneur à son auteur ; mais c'est le *Catalogue raisonné de l'Œuvre d'Ingres à Montauban*, dont on serait en droit d'attendre la publication. Il semble qu'il sufffira d'en exprimer le désir à la Direction des Beaux-Arts, pour en obtenir sa prompte réalisation.

ment ses deux sœurs restaient encore au pauvre foyer, dans l'attente de la dot qui ne se constituait pas et du mari auquel il faudrait peut-être renoncer, faute d'elle.

Les plus beaux jours sont aussi les plus courts. Quand la vieille maman eut assez vu, quelques semaines durant, le bonheur parfait de son jeune dieu en ménage, elle repensa à ses filles qui n'étaient rien moins que des déesses, et elle reprit son modeste cabas de voyage pour regagner Montauban. Ne laissait-elle pas au fils et à l'artiste le meilleur souvenir qu'il souhaitait : son portrait? Ah ! il pouvait en venir, dans ce pauvre atelier, des dames du grand monde, pour demander au nouveau maître de les interpréter au crayon ou à l'huile, à des prix qui le faisaient rougir et le pressaient de s'en aller cacher sa honte à Florence, où la fortune ne le traiterait guère mieux.

—Est-ce ici que demeure le dessinateur de petits portraits?

— Non : celui qui demeure ici est un peintre !

En attendant que pût répondre ainsi à la fortune enfin vaincue ce pauvre Ingres qu'on payait, alors, de 5 à 25 frs pour chacune de ces 300 mines de plomb qui firent plus tard le lot le plus certain de sa gloire durable (1), le lion mal-

(1) Dans les *Souvenirs d'Atelier* d'Ernest Hébert à qui nous consacrerons un prochain volume, le maître de la *Mal'aria*, rapportant une visite qu'en 1840 il fit au maître de la *Stratonice*, avec ses camarades pensionnaires de la Villa Médicis dont Ingres était devenu le directeur, nous lisons : « En redescendant, nous fîmes nos compliments à Mme Ingres, qui nous attendait dans son salon du premier étage. C'est alors qu'elle nous dit que la *Stratonice* était commandée par Mgr le duc d'Orléans et payée 9.000 francs. « C'est un beau prix, hein? Vous autres aussi, vous aurez des bonnes fortunes pareilles si vous travaillez bien. Mon mari n'a pas été toujours aussi largement payé. Quand nous étions à Florence, après sa pension, dans les premiers temps de notre mariage, il faisait des portraits au crayon dans la famille Gonin, qui lui étaient payés 25 francs, et nous étions bien heureux d'avoir cette ressource. Mais, après chaque portrait, M. Ingres déclarait qu'il n'en ferait plus, qu'il était peintre d'histoire et non dessinateur de bourgeois. Cependant il fallait vivre et M. Ingres reprenait son crayon. » Ce tableau de la *Stratonice*, — pouvons-nous ajouter pour terminer ce récit — avait été commandé par le duc d'Orléans, en 1834, pour servir de pendant au *Meurtre du duc de Guise*, peint par Paul Delaroche. Au prix convenu de 9.000 frs, le duc, satisfait ajouta le double en recevant ce tableau, en 1840. En 1853, le prince Demidoff acheta la *Stratonice* 63.000 frs, en vente publique, alors que le duc d'Aumale avait acquis le *Meurtre du duc de Guise* au prix de 60.000 francs. Désirant posséder aussi la *Stratonice*, le duc d'Aumale offrit 100.000 francs au prince Demidoff, qui préféra renvoyer ce tableau à la Salle des Ventes, où il fut acquis par le duc d'Aumale pour la somme de 93.000 francs.

heureux n'avait plus qu'à rentrer dans son gîte où lui restait, pour sa consolation, le tout petit portrait fait par lui-même, et pour lui seul, de sa pauvre paysanne de mère. Dans le silence de cet atelier romain, laissé bien vide par le départ de la petite vieille, il la voyait regagnant de ville en ville ce Montauban si lointain et, partant, si aimé, où le triste foyer de la veuve allait se rallumer par les soins des deux filles restées, du moins, fidèles au seuil natal, jusqu'à ce que la mort prochaine soufflât dessus. Elle éteignit en même temps la vie de la mère et l'âtre du Carrayrou de Mourancy, où les sœurs orphelines n'auraient plus qu'à attendre les longs retours du frère absent, — obscures Antigones d'un autre Œdipe malheureux. Ceux que la gloire prend à l'aurore dans leurs foyers obscurs, elle risque tant de ne les rendre qu'au soleil déclinant, avec la nuit venue (1).

Ce fut le cas de Ingres. Il avait heureusement conservé dans sa ville natale trois fidèles amis. Par rang d'âge et de date, nous aurons à les connaître, au cours de cette correspondance édifiante que nous entreprenons de publier aujourd'hui. Ils s'appelèrent Gilibert, Debia et Cambon ; et nous

---

(1) Il faut rapporter à cette date une visite que Géricault fit à Ingres et que celui-ci résuma ensuite à M. Schnetz, en disant du peintre de la *Méduse*, qui n'avait pas été peut-être très communicatif devant les toiles de son collègue :

— C'est un bâton !

Depuis cette visite, Ingres ne revit plus Géricault, mort d'ailleurs, à quelque temps de là, de la manière dramatique que l'on sait. Mais l'implacable méridional écrivit, plus tard, dans ses cahiers, cette note qui surprend et que l'impartialité nous permet de citer ici : « Je voudrais qu'on enlevât du Musée du Louvre ce tableau de la *Méduse* et ces deux grands *Dragons,* ses acolytes ; que l'on plaçât l'un dans quelque coin du Ministère de la Marine, les deux autres au Ministère de la Guerre, pour qu'ils ne corrompent plus le goût du public qu'il faut accoutumer uniquement à ce qui est beau. Il faut nous délivrer aussi, une bonne fois, des sujets d'exécution, d'auto-da-fé et autres. Est-ce là ce que la peinture, la peinture saine et morale, a la mission de représenter ? Est-ce là ce qu'on doit admirer, est-ce à ces horreurs qu'on doit se plaire ? Je ne proscris pas, pour cela, les effets de la pitié ou de la terreur ; mais je les veux tels que les a rendus l'art d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide. Je ne veux pas de cette *Méduse* et de ces autres tableaux d'amphithéâtre, qui ne nous montrent de l'homme que le cadavre, qui ne représentent que le laid, le hideux. Non, je n'en veux pas ? L'art ne doit être que le beau et ne nous enseigner que le beau. » Quelle critique Ingres réservera-t-il à son son meilleur ami Gilibert, quand celui-ci osera aller poser chez Gros pour la *Bataille d'Aboukir* et peut-être pour les *Pestiférés de Jaffa* ?

consacrerons à chacun l'hommage de reconnaissance que mérite leur amitié fidèle, quand nous arriverons aux événements qui provoquèrent leurs lettres et celles de leur illustre compatriote.

Le premier des trois, Jean-François Gilibert, né en 1784, nous l'avons déjà vu se lier d'amitié avec le petit Ingres, son aîné de quatre ans, sur les bancs de la petite école de leur quartier commun, où ils apprirent à lire. Puis, des études plus sérieuses les séparèrent, en raison de la différence notoire de leur fortune. Ils se retrouvèrent à Paris pendant qu'ils y préparaient, l'un son Prix de Rome, l'autre son Cours de Droit. Là, l'étudiant, grâce au peintre, connut de futurs maîtres qui allaient s'appeler Bartolini, Dupaty, Vernet, Granger et Gros même, pour qui Gilibert posa une des têtes, dans son tableau célèbre de la *Bataille d'Aboukir*. En sorte que lorsque, après quatre ans de séjour à Paris, ces deux amis inséparables se quittèrent pour gagner, l'un Rome et l'autre Montauban, l'avocat Gilibert, initié aux Beaux-Arts par de tels maîtres, se promit bien de faire autre chose que de la plaidoirie au cours des longs loisirs de son existence provinciale. La mort de la mère d'Ingres, survenant en 1817, provoqua entre les deux Montalbanais cette correspondance qui ne devait s'arrêter qu'à la mort de Gilibert, en 1850, Et c'est parce qu'elle nous semble à peu près inconnue et parce qu'Ingre y raconte les plus impressionnantes années de sa vie artistique, que nous la publions ici, comme le récit le plus autorisé de ce maître des maîtres dans l'art du dessin au XIXe siècle. Nous ne proposons donc pas, avec ce livre, des pages littéraires, toujours faciles à écrire quand il ne s'agit que d'interpréter avec art les sentiments de son héros. C'est, avec la langue d'un pauvre enfant du peuple qui avait appris à peine à lire et avec les pensées d'un artiste qui finit par s'apprendre à lui-même la langue des seuls génies classiques qu'il aima ; c'est, en cent lettres, avec des éclats de tableaux sublimes et malheureux, avec des éclairs de tempête et d'apothéose par des nuits de misère et des jours de splendeur, ce qu'il a fallu de nerf et d'âme, de discipline et d'enseignement, d'idéalisme et de réalisme, de batailles et de défaites, de victoire finale et de volonté couronnée, pour faire un Ingres. — au travail encore à quatre-vingt-sept ans.

Lisez-le.

BOYER D'AGEN.

L'OUBLI JOURNALIER

Comme un jet d'eau brûlant, dont la source tarit,
Abaisse lentement ses gerbes accablées,
Le soleil s'élargit dans la coupe ensablée
De l'horizon doré qu'un deuil prochain fleurit.

La vie est un bouquet ruisselant de lumière,
Dont chaque nouveau soir fait tomber une fleur...
On n'en sait bientôt plus la teinte ni l'odeur :
Ne plus se souvenir, c'est la mort coutumière.

La défaillance triste et lente des rayons
Glisse sur le jardin comme une main qui tombe,
Et leur geste d'adieu s'abat, tremble et succombe
Avec un peu de nous, que nous y oublions !

Car nous n'entendons pas au tournant de la route
S'enfuir le temps inverse en entraînant nos pas,
Comme un écho lointain qui parlerait trop bas,
Comme un vase dont l'eau s'enfuirait goutte à goutte.

Et les mots qu'on a dits, qu'on ne redira plus,
La chambre coutumière, une chose, un visage,
Un jardin entrevu par hasard au passage,
Et le plaisir surpris au livre qu'on a lu,

Sans que nous le voyons ont suivi la lumière,
Sans que nous le sachions se meurent peu à peu,
Car on ne brûle pas deux fois le même feu,
Et chaque soir est fait d'un peu de nos poussières.

Julien Ochsé

SCIENCE (1)

Les objets des sciences ne sont que des projections mortes de réalités éternellement vivantes.

La clarté d'une science consiste uniquement dans sa transparence symbolique : la physiologie n'est claire que quand elle laisse transparaître son type supérieur, qui est l'âme ; la psychologie n'est claire quand elle laisse transparaître son type supérieur qui est Dieu.

L'âme n'est mystérieuse que parce qu'elle est l'image de Dieu incompréhensible ; dans un degré secondaire, la nature à son tour n'est mystérieuse que parce qu'elle est l'image de l'âme, et plus la nature touche de près à l'âme, plus son mystère augmente : c'est pourquoi, en ce qui concerne le domaine de la matière, rien n'est plus difficile, parce que rien n'est plus profond et plus étendu, que la science du corps humain.

La science qui abstrait les choses créées de leur symbolisme n'a guère plus de valeur que l'analyse graphique d'un tracé sur lequel s'appuierait une démonstration ignorée.

Savoir, c'est goûter : l'étymologie du mot le dit — *sapere,* avoir du goût — Les choses ne sont pas seulement des entités intellectuelles, mais elles ont un cœur et une vie qui, comme pour nous, sont ce qu'elles portent de meilleur : et tant que nous n'avons pas senti battre cette vie et ce cœur contre les nôtres, d'elles nous ignorons à peu près tout.

A l'horloge gigantesque de la création tout le système sévère des rouages de la science ne sert qu'à faire marquer les heures aux aiguilles joyeuses de l'amour, car l'amour est le principe et la fin de tous les êtres.

La métaphysique est chose plus solide que le roc, car, si le roc existe, il le doit précisément à la métaphysique, dont il est un symbole partiel.

(1) Extraits du chapitre de la *Science* dans *Coups d'œil métaphysiques,* qui va paraître sous peu.

Beaucoup de gens croient que la science est une presse typographique monumentale sous laquelle, à grand renfort de bras, de leviers et de grues, suant, peinant et geignant, il s'agit de faire passer l'immense rouleau de papier qu'est notre mémoire.

La conquête d'une science n'est pas identique à l'acquisition, même intégrale, des connaissances qui s'y réfèrent : jusqu'ici ce n'est qu'affaire d'érudition ; tant qu'ils ne sont pas coordonnés, les matériaux d'un édifice, même dans leur ensemble, ne constituent pas cet édifice , négligez cette coordination, qui en est comme l'unité : rien mieux que leur amoncellement ne ressemble à un amas de ruines, si triste à contempler.

Nous nous donnons souvent pour les architectes inspirés de la science, alors que nous sommes simplement de lourds terrassiers occupés à brouetter les matériaux de l'érudition.

Le moyen de découvrir et d'approfondir sans fatigue une seconde idée, c'est d'épuiser, pour ainsi dire, sur la première toute notre méditation : car, dans leur principe, toutes les idées se touchent, et atteindre profondément l'une, c'est déranger le sommeil de toutes les autres.

L'unité atteinte est le triomphe de la science : telle la simplicité acquise est celui de la vertu.

Au lieu de nous placer, pour étudier un être, de manière à laisser *d'un même côté,* par rapport à nous,cet être et son principe, afin d'être mis à même d'étudier son principe dans cet être et cet être dans son principe, et en vertu de notre égoïsme qui veut toujours nous faire centres, nous nous tenons *entre les deux*, de façon à les masquer l'un à l'autre, — et ainsi disparaît en chacun la clarté qu'ils se prêtaient mutuellement.

Celui qui prétend pouvoir lire les effets à une autre lumière que celle des principes ressemble à l'astronome qui placerait une lampe dans son instrument pour éclairer les obscurités des images célestes qu'il y considère.

Nous sommes tellement petits, et des personnages à si courte vue, que Dieu lui-même nous excuse presque de confondre le relatif, qui est notre marque, avec l'absolu, qui est la sienne, et qu'il suffit à un homme de parler ou de vivre quelque peu conformément à la doctrine contraire pour que, aussitôt, la science le proclame un philosophe,ou la religion le déclare un saint.

Illusion presque invincible : alors que, vers nous, tout reste clair, là-bas tous les horizons paraissent s'embrumer ;

au-dessus de nos fronts la courbe des cieux harmoniquement se déploie, semblant faire de notre œil son lumineux centre ; ses astres les plus grandioses s'humilient devant notre regard, et chacun n'est plus qu'un point d'or fixé dans une voûte de saphir : nous nous croyons personnellement le pivot du monde physique ! Ainsi et de la même façon, nous comparons toute forme de vie à notre forme de vie, que nous tenons pour idéale ; nous humanisons les anges, et nous sommes presque tentés de prendre Dieu en pitié parce qu'il n'a pas, comme nous, une bouche, des oreilles, et des bras que cinq doigts terminent.

L'océan de la métaphysique ressemble à ceux de notre globe : même en supposant que les orages de l'âme ne froissent le miroir ou ne troublent la limpidité de ses eaux, les regards de l'homme, fût-ce ceux du génie, ne pénètrent qu'à peine à quelques pieds sous sa surface.

Il est naturel que l'homme puisse, s'il le veut, douter de tout, même de sa propre vie puisqu'il n'est pas lui-même, l'être en substance. L'intuition absolue, et,par suite la conviction en essence, ne peuvent se rencontrer que dans l'être-principe et c'est pourquoi toute science humaine est une foi, fût-ce même celle, si rudimentaire, dont les sens sont les intermédiaires exclusifs.

Le gouffre attire le torrent, mais le torrent approfondit le gouffre : l'humilité appelle la science, mais la science creuse et élargit l'humilité : l'humble est l'homme du monde le mieux fait pour devenir savant, mais le savant est celui qui est le mieux préparé pour devenir humble ; le sot, lui, est incapable d'humilité : ou alors, s'il en fait un acte, il perd à l'instant sa sottise.

L'âge actuel de la science correspond à celui où l'être humain sent remuer en lui mille velléités d'affranchissement et d'indépendance : mais voici, semble-t-il, que cette période fougueuse touche à sa fin, et que s'ouvre déjà celle, éminemment féconde, où l'on va comprendre de façon irrévocable que l'humilité est le pivot, le support de toutes les vertus scientifiques.

Sans parler, bien entendu, de l'étroit pédantisme d'antan, aujourd'hui absolument usé et hors de mise, l'humilité « de l'esprit » elle-même, aux capacités cependant si larges, ne suffit déjà plus à absorber et à contenir les flots montants de l'océan scientifique moderne si étonnamment étendu, si redoutablement profond : il y faut l'intervention de cette autre humilité, aux dimensions infiniment plus vastes encore, puisqu'elles englobent le monde moral lui-même avec l'exercice de toutes ses vertus : je veux parler

de cette confiance absolue, de cette tradition de tout l'être à l'endroit de la vérité par l'acceptation de tous ses corollaires au sein de tous les domaines. J'ai nommé l'humilité « du cœur. »

Toutes les questions, si complexes, de sociologie et de politique ; tous les problèmes de la science, si effrayants cependant par leur nombre, si merveilleux par leur délicatesse, si imposants par leur profondeur, questions et problèmes qui sont agités dans le présent, questions et problèmes qui, toujours plus nombreux, plus difficiles et plus pressants, seront agités dans l'avenir ne sont pourtant encore que le défrichement superficiel d'un globe immense dont tout l'intérieur, plein de mystères plus hauts encore demeurera pour jamais absolument inexploré. Comme vient de nous le dire un savant : « Tous ces efforts, tous ces progrès ont quelque chose de désolant, parce que chaque problème résolu nous met en présence d'une infinité de problèmes nouveaux ». (1)

En Dieu la science est aussi vaste que l'amour ; dans toute son étendue celui-ci repose sur elle : elle est comme la dimension abstraite de ce vivant abîme, le nombre froid de cette poésie de feu, la trame fondamentale et sans couleur sur laquelle se brode ce magnifique dessin. De là vient qu'en Dieu l'amour est la sagesse même, et demeure, jusque dans ses plus extrêmes miséricordes, une pure et infinie justice.

Toute acquisition intellectuelle devrait régulièrement se traduire par un progrès moral : combien d'hommes cependant dont l'esprit devient un vaste magasin d'érudition pendant que leur caractère conserve sa triste architecture !

C'est parce que nous ne l'édifions pas sur le piédestal d'une haute et large philosophie que la statue de notre religion, coulée d'ailleurs dans un moule si étriqué et si mesquin, est si souvent instable et de si triste perspective.

Hélas ! hélas ! quel professeur d'histoire songe à nous enseigner la philosophie de l'histoire ? Quel professeur de mathématiques songe à nous enseigner la philosophie des mathématiques ? Quel professeur de sciences physiques et naturelles songe à nous enseigner la philosophie des sciences physiques et naturelles ? Faux, ou, du moins, très incomplets savants nous parlant bien de la largeur de la route, de la hauteur de son terrassement et de son mode de pavage, mais qui, parce qu'eux-mêmes l'ignorent, négligent

(1) Gaston Darboux, 45e Congrès des Sociétés Savantes de Montpellier : 6 Avril 1907.

de nous dire — ce qui cependant nous importe avant tout — d'où elle vient et où elle aboutit.

La science n'est qu'une ignorance qui se sait : et le degré de la science est celui de cette conscience.

Plus s'élargit le cercle lumineux de notre science, plus fatalement, s'agrandit aussi l'horizon de ténèbres qui le limite.

Alors que les savants mettent à jour les lois les plus mystérieuses de la nature, alors que les philosophes scrutent les profondeurs vertigineuses des métaphysiques, alors que les astronomes supputent les distances inouïes des globes, la terre et l'âme ignorent leurs pôles, si voisins pourtant, et qu'elles portent avec elles !

EUGÈNE BERNIER.

Lugubre Automne

La buée assombrit la charmille effeuillée :
L'humidité plus morne en la langueur du soir,
Apporte sa tristesse à mon âme endeuillée
Et sur le banc moussu je n'ose plus m'asseoir.

J'ai peur du rêve froid des amours trépassées :
Les grands genévriers sont maintenant si noirs
Que je tremble en voyant leurs ombres espacées
Comme des revenants aux créneaux des manoirs.

O ! pleurs de la Nature, O ! larmes de moi-même,
Unissez-vous sur l'herbe où chanta le grillon ;
Arrosez lentement celui seul qui vous aime :
L'agaric vénéneux taché de vermillon.

GAUTRON DU COUDRAY.

Propos sur l'Académie

Nous ne tarderons pas à connaître les heureux successeurs des académiciens disparus. En attendant, chacun se passionne pour les élections prochaines et dispute des chances de son candidat favori ; on établit des pronostics, on argumente, on porte aux nues tel romancier ou tel critique. L'opinion, semble-t-il, n'a jamais été aussi soucieuse des luttes courtoises qui se produisent entre les concurrents dès qu'un fauteuil devient vacant. La mode est passée des plaisanteries dont on cribla les immortels. Il ne s'agit plus de railler en ces graves matières et les illustres personnages qui siègent sous la coupole ont droit à tous nos respects.

C'est que l'académie est aujourd'hui parfaitement indépendante, libre d'accueillir qui lui convient et mérite des épigrammes beaucoup moins qu'autrefois. Il y eut en effet une époque où ses choix soumis aux influences du pouvoir ne furent pas toujours très satisfaisants ni justifiés. On raconte qu'un certain Lavau, garde des livres du Louvre, ayant négocié habilement le mariage d'une fille de Colbert avec le duc de Mortemart, on lui demanda la récompense qu'il souhaitait. Lavau manquait de modestie. Il réclama une place à l'académie et ne tarda pas à l'obtenir, bien qu'il n'y eût aucun titre.

L'admission de Simon de la Loubère, littérateur au-dessous du médiocre, fut aussi fâcheuse. Pontchartrain l'avait sollicitée et elle lui avait été accordée, ce qui faisait dire à la Fontaine :

> Il en sera, quoi qu'on en die,
> C'est un impôt que Pontchartrain
> Veut mettre sur l'académie.

Un autre académicien, J. Roland-Malet, ne nous a laissé qu'une ode ridicule et nous ignorons jusqu'à la date et le lieu de sa naissance. Il était employé chez le contrôleur général Dermarets auquel on avait offert d'entrer dans la glorieuse compagnie et qui avait dédaigneusement répondu : « J'ai dans mes bureaux un premier commis à qui cela convient mieux ». On s'empressa d'élire le premier commis.

Le maréchal de Saxe refusa également la place qui lui était proposée. Il écrivait à cette occasion : « *Ils veulé me fère de la Cadémie, cela miret come une bage a un chas* ». Ne croyez pas que je plaisante ; nous possédons encore la lettre et le reste n'est pas d'une meilleure orthographe.

Aucune avance n'avait été faite au duc du Maine. Cependant, à la mort de Corneille, en 1684, il eut la bizarre fantaisie de remplacer le grand tragique. Notez que le duc du Maine était alors âgé de quatorze ans. Il parla de son projet à Racine, drecteur de l'assemblée, qui réunit ses collègues et demanda un délai de quinze jours, délai que l'on vota par acclamation. L'auteur de *Britannicus* répondit au nom de l'académie que, lors même qu'il n'y aurait pas de place vacante, il n'y avait pas d'académicien qui ne fût ravi de mourir pour lui en faire une « Nos prédécesseurs, dit d'Alembert, étaient, comme l'on voit, autant de Décius prêts à s'immoler pour l'honneur de la patrie. » Louis XIV refusa de ratifier l'élection du jeune prince et Thomas Corneille remplaça son frère.

Ces faits s'expliquent par l'état de dépendance où se trouvait l'académie vis-à-vis de l'autorité. Il est à peine besoin de rappeler que Chapelain condamna le *Cid* sous l'inspiration de Richelieu et personne n'ignore que la Fontaine fut nommé seulement après qu'il eut promis d'être *sage*. Ne pas déplaire au roi, ne pas s'aliéner la faveur des ministres étaient les préoccupations dominantes des illustres membres et, comme ils l'avaient promis dans les statuts que le grand cardinal avait signés, ils entendaient « révérer la vertu et la mémoire de monseigneur leur protecteur. » Il n'était pas de rigoureuses mesures qu'ils ne fussent décidés à prendre dans ce but. Du reste, cet esprit de sagesse et d'obéissance respectueuse anima longtemps la compagnie.

Ainsi Condorcet ayant refusé de faire l'éloge du duc de la Vrillière, ne fut appelé à l'académie qu'après 1782, année de la mort de Maurepas auquel les académiciens craignaient de déplaire.

De même l'abbé de Saint-Pierre ayant prononcé un discours sur la *Polysinodie*, où, tout en faisant l'éloge des conseils établis par le régent, il jugeait sévèrement quelques actes du gouvernement de Louis XIV, le cardinal de Polignac, indigné d'une pareille hardiesse, dénonça le discours à l'académie, et demanda que l'auteur fût sévèrement puni. Le malheureux abbé de Saint-Pierre ne put pas se justifier, et, le 5 mai 1718, son exclusion fut prononcée par vingt-trois de ses confrères. Sa place resta vacante.

On est moins rigoureux, aujourd'hui, n'est-il pas vrai ?

***

Si nous nous intéressons aux élections académiques, nous ne sommes pas moins curieux des discours des récipiendaires.

Connaît-on l'origine de ces discours ? Olivier Patru en donna l'idée, le premier. Admis en 1640, il jugea bon de remercier ceux qui l'avaient nommée et sa harangue plut tellement que l'usage s'établit et se transmit de ces pompeux éloges. Bien peu d'académiciens y échappèrent. Colbert en fut pourtant dispensé. Maret, Regnault de Saint-Jean-d'Angely et Chateaubriand purent également s'y soustraire.

Au commencement, le public se moqua fort de cette innovation. Le président de Mesme comparait les discours aux messes solennelles où le célébrant, après avoir encensé toute l'assistance, finit par être encensé à son tour.

Piron, ayant été une fois sur le point d'être nommé, fut averti de se tenir prêt par le secrétaire qui devait répondre au discours du récipiendaire. « Mon discours est tout fait, dit Piron, et le vôtre aussi. — Comment cela ? Je me lèverai, j'ôterai mon chapeau, je dirai : Messieurs, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de m'admettre. Vous vous lèverez, vous ôterez votre chapeau, et vous répondrez : Monsieur, cela n'en vaut pas la peine ».

Voltaire n'aimait pas non plus les discours académiques. Voici comment il les juge dans sa trentième lettre philosophique : « Un jour un bel esprit de l'Angleterre me demanda les Mémoires de l'Académie française. Elle n'écrit point de mémoires, lui répondis-je, mais elle a fait imprimer soixante ou quatre-vingt volumes de compliments. Il en parcourut un ou deux. Il ne put jamais entendre ce style, quoiqu'il entendît fort bien tous nos bons auteurs. Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux discours, c'est que le récipiendaire, ayant assuré que son prédécesseur était un grand homme, que le cardinal de Richelieu était un très-grand homme, le chancelier Séguier un assez grand homme ; le directeur lui répond la même chose, et ajoute que le récipiendaire pourrait bien aussi être une espèce de grand homme, et que pour lui, directeur, il n'en quitte pas sa part. Il est aisé de voir par quelle fatalité presque tous ces discours académiques ont fait si peu d'honneur à ce corps. »

Quelque médiocre importance qu'y attache Voltaire, la nécessité du discours de réception a empêché plusieurs grands écrivains de se présenter à l'académie. La Rochefoucault ne brigua point les suffrages de la fameuse assemblée parce qu'il ne pouvait pas soutenir la vue d'un audi-

toire et parce qu'il était incapable, à ce que l'on affirme, de parler en public sans tomber en défaillance.

L'audace ne manquait pas au maréchal de Richelieu et il n'aurait pas voulu imiter Ducis qui faisait composer son discours par Thomas. Nous conservons le manuscrit de sa harangue écrit tout entier de sa main. Croirait-on que les fautes d'orthographe les plus grossières s'y trouvent ? Il a écrit *reigne* pour règne, *seint* pour sein, *flambau* pour flambeau, *dérangassent* pour dérangeassent, *court* pour cour, *rendus* pour rendu, *acces* pour accès, *pront* pour prompt, *pris* pour prix, *crétien* pour chrétien, *antier* pour entier, et il nous serait facile d'énumérer ses autres erreurs. Le maréchal de Richelieu prenait volontiers la parole. En 1743, se trouvant directeur de la compagnie, il pria Voltaire de lui composer le compliment de félicitation au roi. Une copie en ayant circulé, à mesure qu'il débitait une phrase, beaucoup de personnes prononçaient à demi-voix la phrase suivante

Il y eut parfois d'assez graves inconvénients à admettre les grands seigneurs comme le maréchal de Richelieu. Lorsque l'évêque de Noyon, Clermont-Tonnerre, remplaça Barbier d'Aucourt, il dédaigna, dans son discours de réception, de louer son prédécesseur. L'académie lui marqua sa surprise et il répondit qu il s'était fait une loi de ne jamais louer de roturiers. Cette réponse souleva l'indignation de l'assemblée, et Clermont-Tonnerre fut obligé, pour séparer l'inconvenance de son procédé, d'insérer dans le discours imprimé un éloge qu'il aurait regardé comme une honte de prononcer de vive voix.

En terminant, je rappellerai ce mot attribué à Sedaine. Il avait écouté le discours d'un de ses nouveaux collègues et, se jetant au cou du récipiendaire, lui dit avec effusion : « Ah ! monsieur, depuis vingt ans que j'écris du galimatras, je n'ai encore rien dit de pareil. »

Est-ce-que nous entendrons encore cette phrase, sous la coupole, aux prochaines réceptions académiques ? J'en doute fort.

A DE BERSAUCOURT.

PAGES D'HISTOIRE

Savonarole Justifié

A Madame HENRI DE CRISENOY,
Admiratrice de Savonarole.
Très respectueusement.

Il y a l'Histoire, il y a la manière ou plutôt les manières d'écrire l'Histoire ; enfin il y a la légende ou plutôt les légendes et celles-ci déforment à tel point la vérité qu'elle devient méconnaissable. Cependant, que d'Histoire nous apprenons sur la foi des légendes, alors qu'il en faudrait détruire tant et plus! Ainsi : les adversaires du Catholicisme lui reprochent un Père Loriquet alors qu'en réalité l'ouvrage prétendu de ce religieux est une farce anticléricale. Que ne dit-on pas sur les crimes de l'Inquisition, — que je ne défends pas ! — mais enfin toutes les calomnies de Llorente sont mises à profit et Llorente était un inquisiteur chassé pour abus de confiance, en outre franc-maçon. La Libre Pensée exalte le courage de Giordano Bruno, un martyr à ses yeux ; chaque année nous percevons les échos des discours prononcés après de copieux banquets : Inquisition... bûcher... superstition... moines... pape... progrès... élections... la réaction est vaincue. A la vérité, Giordano Bruno ne fut jamais brûlé. On nous assourdit bien avec les persécutions subies par Roger Bacon ; mais voilà, l'emprisonnement est une fable et puisque nous sommes en veine de dire la vérité, déclarons que ce moine « persécuté comme penseur et comme savant » eut *toute sa vie* des disciples et put faire jusqu'à sa mort des expériences. Certains sots affirment bien encore qu'à Mâcon, un concile se réunit pour discuter si la femme avait une âme. Là encore confusion, je suis à même de défier, le plus intelligent ou le plus instruit, de la Libre-pensée, — ce qui n'est pas beaucoup demander — de me prouver la brutale affirmation qui n'est qu'une insanité et une imposture protestante, colportée par Bayle sur la référence d'un livre crapuleux : la *Polygamia triumphatrix*. Son auteur Liserus était aussi « ministre du Saint Evangile »;

son roi le chassa de ses Etats comme on balaie une ordure. Je dévoilerais bien encore l'origine de mots célèbres, comme le fameux : Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens, — d'invention protestante également — mais il s'agit de Savonarole qui fut, de droite et de gauche, calomnié.

Je ne me propose pas d'écrire précisément son Apologie, mon but est plutôt de soustraire sa mémoire aux mensonges historiques. L'Apologie se greffera d'elle-même sur l'Histoire.

Ecrire la vie de Sanovarole, avec une impeccable exactitude, est impossible quant aux détails. Je n'en veux qu'un exemple : Villari déclare que la Seigneurie de Sienne intima l'ordre à l'Apôtre de s'éloigner de la ville et affirme tenir ce fait des documents trouvés par lui aux archives de Sienne. Or, d'autre part, le *Bolletino senese di storia patria* (IIe Année, n° 3 et n°4) affirme que l'influence du prédicateur fut grande en dehors de Florence et que la seigneurie de Sienne l'avait sollicité. Qui faut-il croire de Villari ou de Del Lungo ?

Mais dès qu'on laisse le détail, les anecdotes, il reste certain qu'on peut dessiner en toute rigueur les caractères essentiels d'une physionomie remarquable.

« Savonarole fut un tribun ». « Voilà donc Savonarole, en définitive, un rebelle ». Telles sont les conclusions avec beaucoup d'autres, de Barbey d'Aurevilly, — qui ne connaissait le moine que d'après Villari et qui ne le jugea pas en lui-même, mais *contre* certaines idées modernes pour lesquelles il n'avait plus de sympathie.

Avec le rôle politique et la désobéissance religieuse qui lui sont reprochés, un grand nombre l'incrimine sous le rapport artistique, Tel est le procès. Trois griefs : Politique, Religieux, Artistique. En dehors de ceux-ci je n'en connais pas d'autres. Cependant si, on critique son talent oratoire. Le vengerais-je sous ce rapport ? Ses œuvres sont en assez grand nombre éditées pour que le lecteur juge lui-même.

Donc, les adversaires de Savonarole disent : Il a fait de la politique, ce n'est pas le rôle d'un religieux. — Or, l'apôtre ne s'est jamais occupé de politique.

Ils disent encore : Savonarole a désobéi. — Or, le moine a toujours été soumis à l'Eglise romaine.

Ils disent enfin : Les Beaux-Arts eurent en lui un ennemi. Or, le disciple de St Thomas fut grand admirateur de la Beauté et de ses fidèles.

Une des premières conditions, la plus indispensable, pour résoudre un problème historique est la bonne foi. On

ne la trouve malheureusement pas toujours remplie et je ne veux rien avancer sans preuve :

Un prélat protonotaire apostolique, qui voulut toute sa vie se poser en redresseur de torts, Mgr Justin Fèvre, a laissé une cinquantaine de pages sur Savonarole, naturellement entourées d'appareil scientifique. En réalité son érudition se borne à un plagiat que j'appellerais, si j'osais le qualifier, un peu honteux. Il y a bien des changements aux textes qu'il copie, ce sont des fautes d'impression : vertu au lieu de vanité, treize au lieu de seize... L'auteur que reproduit Mgr. J.Fèvre est l'abbé Christophe qui publia plusieurs ouvrages sur la Papauté dont un,— celui copié, — sur la Papauté au XVe siècle.

Mais encore ; je disais en commençant : il y a l'Histoire et la manière d'écrire l'Histoire ; je puis affirmer maintenant qu'il y a plagiat et manière de plagier. Citons Mgr Justin Fèvre : « Pour examiner les trois dominicains, on nomma une commission de treize [il y a seize chez l'abbé Christophe qui est dans le vrai], auxquels furent adjoints deux chanoines de Florence, en qualité de commissaires du Pape Il y avait, dans le nombre, quelques hommes neutres, mais la plupart comptaient parmi les adversaires des accusés.L'examen dura dix jours : [*cela prouve qu'il fut fait avec soin, bien que la notoriété des faits permît d'abréger la procédure.*] Savonarole parut d'abord avec fermeté devant ses juges et soutint ses actes ; mais dès qu'on l'appliqua à la question, sa contenance faiblit et il demanda à écrire.

« Ici on éprouve une pénible incertitude. Quelle foi doit-on accorder à des aveux arrachés par la torture. Bien que que les actes du procès soient imprimés, bien que la signature de Sanovarole figure au bas, de fortes présomptions s'élèvent contre l'authenticité des aveux. D'abord la composition du tribunal, le préambule de l'interrogatoire, les témoignages des historiens, *tout prouve que les procédures ne furent point conduites avec l'impartialité de la justice.* »

Mon lecteur a dû s'apercevoir que le redresseur de torts, Mgr Fèvre, s'est permis quelque contradiction. D'un côté il dit que nous avons la preuve que le procès fut fait avec soin, de l'autre il déclare que tout prouve le contraire ; j'ai du reste souligné les passages contradictoires. Et cependant l'abbé Christophe que le récent journaliste a plagié ne se contredit point ! C'est que Mgr Fèvre, en copiant, a perfidement inséré la phrase que j'ai mis entre crochets et dans la hâte d'*éreinter* Savonarole il a oublié, comme tous les menteurs, de cacher « le bout de l'oreille. »

Et cette astuce mise en jeu pour réhabiliter... Alexandre VI !

Puis est-il possible que le procès fût impartialement instruit ? Le justificateur d'Alexandre VI oublie qu'on omit de donner un défenseur aux accusés ; procédé peu loyal.

Il est vrai, Savonarole demanda à écrire, mais les juges, d'après Muratori (1), ne publièrent jamais ce qu'il avait écrit ; manière d'agir qui ne prouve l'impartialité qu'aux justificateurs d'Alexandre VI.

Mgr Fèvre attribue à Alexandre VI des tendresses délicieuses. Il dit : fidèle à son désir d'arracher Savonarole aux mains de ses ennemis, il (le Pape) délégua, comme commissaires, le général des dominicains, Turriani, et un clerc espagnol, Ramolino. La vivacité des passions au milieu desquelles ils tombèrent ne leur permit point de seconder les intentions du pape (2).

Par l'amour de notre sainte Mère ! que de prévenances ! Mais l'histoire dit plus simplement que « de la procédure de Romelino, il ne reste aucune copie, il l'emporta avec soi, la présenta au pape, mais personne ne l'a jamais vue. » Tel est le témoignage de Violi (3) rapporté par l'abbé Carle, qui ajoute : On la suppose brûlée.

Néanmoins, si notre but n'est pas de signaler tous les plagiats et de relever toutes les erreurs de Mgr J. Fèvre, nous en savons assez pour contredire ceux qui pensent, à l'instar de Barbey d'Aurevilly que Savonarole « n'a pas été martyr, mais un coupable, justement condamné » ; en effet, le moine a été frappé, comme tous les Justes, avec injustice.

Ah ! la joie d'Alexandre VI, — joie infernale — à l'annonce de l'arrestation du prophète. Il envoie quatre brefs, dont un au vicaire de l'archevêque et au chapitre de Ste Marie delle Fiore pour l'autoriser à absoudre tous ceux qui auraient péché le jour des Rameaux dans l'attaque du couvent, même s'ils s'étaient rendus coupables d'homicide (4).

Du reste, la comédie ou mieux la tragédie du procès de Savonarole est ignoble. François degli Abbizzi, d'abord

---

(1) L. IX, p. 265.

(2) L'abbé Christophe écrit : « La vivacité des passions au milieu desquelles ils tombèrent, n'était point de nature à les (les commissaires du pape) ramener au sentiment d'une justice éclairée et impartiale. » Il avoue du reste que les deux prélats « arrivèrent à Florence avec de fortes préventions et une opinion presque arrêtée contre les accusés. »

(3) Giornate VI, p. 182.

(4) Abbé Carle, Dom Leclercq, etc.

juge, se retira ayant conscience de l'animosité de ses collègues et se retira, d'après Carle, en disant : Dieu me garde que ma maison plonge sa main dans le sang du juste (1). On peut encore chercher les détails dans l'auteur que je viens de nommer ; l'abbé Carle *devint* admirateur de Savonarole en étudiant sa vie et sa doctrine, auparavant il n'avait jamais entendu parler avec respect du célèbre dominicain (2).

« L'embarras des juges était grand, écrit-il, car comment prononcer la condamnation des trois religieux, sans avoir même les apparences d'un prétexte. L'un d'eux ayant rencontré Ser Ceccone, notaire public, lui dit : Nous sommes couverts de confusion, car ce *frère* n'avoue rien ! Ser Ceccone répondit : Quand il n'y a pas de raisons, il faut en faire naître, et il se chargea de compiler les pièces d'un procès (3). Une bonne somme d'argent fut promise à cet homme infâme, et de suite il commença l'œuvre de son iniquité. » Dom Leclercq confirme ce rapport (4), qui est également celui de Burlamaqui. L'abbé Christophe dit à propos de cet historien : Il est vrai que c'est un apologiste de Sanovarole qui rapporte cette particularité, et que l'on doit se défier du témoignage de ceux qui se pâmaient devant les visions du moine, mais nous retrouvons la même accusation, non moins nettement formulée, dans plusieurs historiens contemporains qui n'avaient pas le même intérêt que Burlamaqui à attaquer l'équité de la commission des seize. »

Evidemment Mgr Fèvre n'a point plagié son auteur aux endroits favorables à Savonarole, l'odieuse partialité de cet historien est vraiment trop révoltante ! Villari amplifie sur le procès, et les affirmations des partisans de Savonarole sont justifiées ; cet écrivain reconnaît également les falsifications, toutes les illégalités des bourreaux plutôt que des juges ; il y eut en somme trois procès fabriqués. Et Mgr Fèvre qui affirme que la procédure avait été abrégée. C'est un ironiste !

Le prélat qui dégrada Savonarole se repentit et confessa l'innocence du supplicié. Il en fut de même pour Ser Ceccone (5).

---

(1) Villari conteste que ce soit Albizzi qui ait tenu le propos, mais il ne conteste pas le fait.

(2) Histoire de Fra H. Savonarola par P. J. Carle, Docteur en théologie. Paris. Cet auteur s'est beaucoup inspiré de Barsanti... sans le dire.

(3) Mss de S. Marc, Pic de la Mirandole.

(4) R. P. Dom Leclercq, Savonarole. Oudin ed. 1906.

(5) V. Carle.

Maintenant que nous sommes informés comment Frère Jérôme fut jugé ou plutôt ne fut pas jugé, examinons les griefs portés contre lui jusqu'à nos jours.

Barbey d'Aurevilly prévoyait qu'on chercherait un jour à laver la mémoire d'Alexandre VI. Le Pape Borgia a été l'objet de plusieurs essais de justification ; parmi les plus célèbres de ces derniers temps se compte celui du P. Léonetti. Que l'histoire ait noirci cette figure du Pontificat, il n'y a pas lieu d'en douter. Cependant que ses partisans soient arrivés au terme de leur entreprise, c'est non moins douteux. Il ne suffit pas d'exalter les qualités personnelles d'un homme qui, ministre d'Etat, aurait été d'un mérite éclatant pour réhabiliter un Pape, un Vicaire de Jésus-Christ. Les mérites de l'intelligence et de l'esprit politique peuvent être mis en valeur ainsi que les vertus momentanées du prêtre, mais il importe, lorsqu'il s'agit d'un souverain Pontife, de ne le point croire indemne des accusations une fois qu'on a placé dans son éclat la grandeur du Roi des Etats de l'Eglise. Devant les faits se brisent tous les plaidoyers. Que m'importe de savoir qu'Alexandre VI n'est plus ce monstre de luxure, de perfidie et de cruauté que la renommée nous a montré et qu'il excellait dans la fondation d'un empire ! En vérité, curieux panégyrique : avouer le népotisme et déclarer qu'un amour de famille peut s'appeler zèle pour l'Eglise ! Vous rejetez les fautes sur le sacré collège après avoir dépeint le Pontife sous le jour d'une autorité puissante.

« On ne lui laissa point de repos, dit-on, qu'il n'eût décoré de la pourpre son neveu Jean Borgia, archevêque de Montréal dans la Sicile, et l'inévitable César, qui déjà possédait en commande, par une faveur qu'on ne saurait trop blâmer, les deux sièges de Pampelune et de Valence. » Et c'est un justificateur d'Alexandre VI qui s'exprime ainsi (1), tandis que d'autre part on nous dessine un Pape auquel s'est attaché le renom d'avoir fondé l'empire temporel de l'Eglise, non sans doute pour l'avoir fondé en sa base, mais consolidé par la force des armes.

Le crime de Simonie est imputé à l'élu du Conclave, on répond que l'élection fut si rapide que le soupçon de grief est éloigné. Quoi ! Les débats durèrent cinq jours. Admettons le fait de l'unanimité, — contesté cependant — des suffrages ; ne sont-ce point ces mêmes cardinaux qui demandèrent la déposition de l'homme qu'ils avaient choisi ? La défense dit encore : Alexandre VI était celui

(1) L'abbé Bareille.

auquel on devait le moins s'attendre à voir nommer et d'autre part elle prétend que le scrutin n'était pas encore fini, que le peuple pressentait la victoire de Borgia sur ses compétiteurs. Réhabilitez, mais avec logique. Et quel argument que la joie populaire, sans ironie, quisqu'il s'agit d'un simoniaque, ne puis-je pas répondre que les libéralités d'un monarque motivent suffisamment des acclamations et des transports peut-être trop enthousiastes puisqu'ils allèrent jusqu'à comparer Alexandre à Dieu.

..... Sextus
Regnat Alexander; ille vir iste, Deus.

Cette exaltation joyeuse provenait de l'espérance de ce peuple soumis à l'oppression de l'aristocatie; Audin raconte (1) que quelquefois il arrivait qu'un de ces grands seigneurs descendait tout armé dans la boutique d'un pauvre ouvrier dont il emportait les outils, où l'épargne, souvent même la fille » et ces braves romains croyaient à la naissance d'un âge plus heureux; à Rome comme à Florence, où un Médicis volait la dot des femmes, ce Médicis est d'après l'histoire : le Magnifique. Cette histoire est celle des courtisans; l'autre, l'histoire vraie, a été écrite par la Révolution.

On invoque aussi le témoignage de certaines pièces officielles où la louange pour Alexandre VI n'est pas ménagée. Quelle plaisanterie : croire au mensonge des compliments protocolaires. Et je ne m'amuse pas en les récusant; y a-t-il si longtemps que, dans notre France, un Président de la République charmait en ses voyages, le Clergé par des paroles de Concorde après avoir signé un décret d'expulsion contre les moines, et l'évêque ne manquait pas de répondre : *Nous ne nous départirons jamais, M. le Président, de notre amour de la paix et d'une conciliation évangélique et patriotique.* Etant données ces pièces officielles, un historien futur s'imaginera-t-il qu'il est en droit de conclure que l'Eglise et la troisième République formaient une touchante alliance ? Ne prenons pas pour officiel ce qui est de pure convention. Mais alors si j'apprends que la bienheureuse Catherine de Rieti envoie son confesseur au Pape pour l'engager à réformer sa conduite scandaleuse (2), ce fait devient à mes yeux une preuve historique que ce Pape n'était pas aussi vertueux que ses admirateurs le disent, corroborant ainsi les affirmations de plusieurs et surtout si les apologistes passent sous un silence que j'appellerai diplomatique une action néanmoins frappante par sa rareté.

(1) Vie de Léon X, p. 158.
(2) Bolland, act. Sanct. t. V, Maïi.

Des faits. Que ce soit avec l'assentiment des Cardinaux ou non, le frère *naturel* du roi de Naples fut-il admis dans le sacré collège ? La faute en retombe sur le Pape, ce n'est du reste pas aux Cardinaux qu'on donne privilège pour privilège, mais au Pape. En échange du service rendu, le duc de Candie, fils ou neveu d'Alexandre VI, la question est vaine, reçut-il plusieurs principautés dans le royaume de Naples, avec une rente de 12.000 ducats ? Après l'assassinat de son frère, le duc de Candie, César ne quitta-t-il pas la pourpre pour la cuirasse, cas inconnu dans l'histoire religieuse ?

M. Tachy, un justificateur, écrit : « Une commission fut nommée pour examiner cette affaire nouvelle et importante, et le pape s'en rapporta à sa décision. Les cardinaux furent d'avis de céder aux désirs de César Borgia, eu égard aux répugnances qu'il éprouvait pour l'état ecclésiastique. » Et d'abord, s'il n'avait point de goût en cet état, pourquoi l'avoir nommé aux dignités de cet état ? Mais l'abbé Christophe déclare que « tout ayant été arrangé d'avance, personne ne fit d'opposition à cette requête », César revint à la vie laïque, se maria, et le Pape reversa sur César, son fils ou son neveu la question est vaine, la prépondérance qu'il avait réservée au duc de Candie. Or, n'est-ce point se moquer singulièrement du droit canon que tous ces déguisements ? Je ne dissimulerai pas le génie politique d'Alexandre VI ; il sut bien imposer silence aux représentations des Puissances à qui ce changement ne plaisait pas.

Toutefois, M. Tachy dit encore : « Il est à regretter que les plus ardents panégyristes du célèbre dominicain (Savonarole) n'aient cherché à le justifier qu'au détriment d'Alexandre VI. » Les apologistes de Savonarole pourraient avec raison retourner l'argument ; mais, j'accueille en bonne part la remarque, dès lors je ne chercherai pas à convaincre par des arguments de moralité. Il me fallait montrer que je ne m'appuyais pas, comme tant d'historiens, sur des *on-dit,* des *on rapporte*, *le bruit court*, mais sur des faits. J'en ai avancé quelques-uns, ne parlons pas du reste et plaisons-nous à rappeler que si les dames étaient plus attirées par Alexandre VI, que le fer par l'aimant, *quas tamen intactas dimittere sane putatur*.

Il ne s'agit pas en effet de faire valoir les vertus d'un moine par les ombres d'un pape. Alexandre VI a été ce qu'il a été comme homme, la question est indifférente au débat, et seul le chef de l'Eglise est à considérer dans la mesure où le problème historique le demande.

L'abbé Carle, apologiste assez oublié de Savonarole, déclare que l'esprit de prophétie faisait sortir de sa bouche les instructions qui, plus tard, devaient servir à ses défenseurs. En effet, le cas est assez curieux à noter ; tous les reproches que la mémoire du Religieux eut à supporter, furent déjà exprimés à Savonarole lui-même qui s'en justifia.

Un des ennemis du moine, le gonfalonnier Philippe Corboli, eut un jour l'idée d'organiser par surprise, en assemblée, tous les abbés et supérieurs des monastères de la ville, les chanoines les plus savants de saint Laurent et de la cathédrale, tous les docteurs et les citoyens les plus intelligents de Florence. Réunis, le magistrat révéla son but : instruire le procès de Savonarole, en attendant l'autre procès.

Un dominicain, le premier, se leva pour lui reprocher de se mêler de politique. Il réfuta son adversaire sur ce point comme il réduisit à néant tous les arguments qu'on lui servit pour les autres questions. Afin que sa justification fût plus complète et connue de tous, il revint sur ce sujet et en prit l'occasion d'un sermon (1).

« Toi de l'ordre de saint Dominique, tu dis que nous ne devons pas nous mêler des affaires de l'Etat ; tu n'as pas bien lu, consulte les chroniques de l'ordre de Saint-Dominique, et tu sauras ce qu'il fit en Lombardie dans les affaires d'Etat, et ce que fit Saint Pierre, martyr à Florence, où il s'entremit pour apporter la paix et la tranquillité dans la république, en attendant que le décret de sa mort fût porté dans cette même ville. Le cardinal Latini, de notre ordre, ne fut-il pas celui qui fit conclure une paix générale dans toute l'Italie entre les Guelfes et les Gibelins ? Sainte Catherine de Sienne, au temps de Grégoire, rétablit la tranquillité en Toscane. L'archevêque Antonin ne se transporta-t-il pas au palais pour empêcher la promulgation des lois injustes ? Mais, apprends moi à connaître ceux qui doivent pacifier et apaiser les séditions de la ville de Florence : certainement, ce ne seront pas les hommes passionnés ; alors, il est nécessaire que ceux qui sont sans passions viennent s'entremettre. Florence ! il y a plusieurs années que je te prêche la vérité, et, en le faisant, j'ai froissé les mauvais penchants de plusieurs hommes qui ont déversé sur moi l'amertume de leur haine ; pour toi, je me suis attiré un grand nombre d'envieux et d'ennemis. »

Le moine parla encore plusieurs fois sur cette matière.

---

(1) Pred. VI, sur les Psaumes.

« Ainsi, je vous prêchais quatre choses : savoir, la crainte de Dieu, le bien général, la paix universelle et la réforme qui doit servir à cimenter les intérêts publics : ces quatre choses sont figurées par une seule chose qui est l'Evangile, et, par conséquent, que, bien que vous soyez en grand nombre, vous devez tous vous unir dans la même paix. »

En somme, Savonarole voulait établir ce qu'on a toujours appelé le Règne social du Christ ; il y avait fort à faire à Florence, comme ailleurs, pour le constituer. Mais encore, voilà ce que le réformateur déclare :

« Je ne me suis pas mêlé des affaires de telle manière, entendez-le bien, que tout religieux ne puisse agir ainsi, c'est-à-dire prêcher la paix dans la cité, la purger de ses vices, rappeler les bonnes lois, et la manière de vivre selon Dieu ; mais mon action dans le gouvernement n'a eu que faire de vos intrigues, de vos dignités, de vos factions, des élections des individus, je ne prendrai jamais à part ces choses, parce qu'elles sont contraires à ma profession... »

Toutes ces paroles montrent que Savonarole possédait la claire notion des choses. Il importe de raisonner à la suite de frère Jérôme.

D'après ce que nous venons de lire, Savonarole n'aurait même point agi comme Lacordaire,il ne serait pas monté à la tribune. C'est que là se trouve la distinction. S'occuper de politique comporte d'avoir une position dans l'organisme d'un Etat ; mais prêcher de vivre socialement d'après l'Evangile ne relève pas de la politique, mais du sacerdoce. Il y a quelques années, le R. P. Janvier, faisant allusion aux lois dirigées contre les religieux clama : la révolte est le plus sacré de nos devoirs. Pensa-t-on à juger que le dominicain était devenu tribun, agitateur politique ? Que le lecteur se pénètre bien que Savonarole ne s'est pas occupé de politique. S'il l'avait fait, il n'aurait point permis que parmi les magistrats de la ville se trouvassent quelques-uns de ses ennemis ; son premier souci, puisqu'il était chef de la République, comme on le prétend, aurait été au moins de placer ses créatures, n'est-ce pas ?

Ne craignons pas d'approfondir. Citons un fait et citons-le d'après l'abbé Bareille ; d'un coup nous justifierons de mieux en mieux Savonarole et nous saurons une fois de plus comment on écrit l'Histoire.

« Un événement plus malheureux encore à certains égards, dit le fécond écrivain, vint compliquer la rebellion de Savonarole. Les Médicis ne se résignaient pas à l'exil et ne désespéraient nullement de rentrer dans Florence. Au mois d'avril 1497, Pierre tentait un coup de main, secondé par les divisions intestines et le concours de ses

partisans. Il échouait dans sa tentative. Lui se dérobait sans peine au danger, mais cinq des principaux citoyens ne pouvant sortir de la ville, furent saisis par les magistrats et jetés en prison. Interrogés, mis à la torture, ils furent condamnés à mort.

« Une suprême ressource leur était accordée par la législation républicaine, l'appel au grand conseil, tel que l'avait établi Savonarole lui-même. Leurs parents, leurs amis, leurs mères implorèrent le législateur, invoquèrent la loi, se jetèrent aux pieds du moine : il demeura sourd à leurs prières. Les condamnés furent exécutés dans l'intérieur même de la prison, et leurs corps exposés le lendemain sur la place publique. Ce n'était pas seulement une atroce illégalité, c'était une faute impardonnable. L'indignation suscitera des vengeurs à ces hommes lâchement immolés. »

Cet excellent abbé Bareille est plein d'un aimable courroux ; il est moins remarquable sous le rapport de la vérité et de la critique historiques.

L'abbé Bareille, du reste, ne donne pour son récit aucune référence ; à part quelques petits changements, le fonds de l'historiette semble tirée de la boutique d'Audin. Celui-ci écrit : le sang, en coulant, laissa sur la soutane du dominicain une tache que trois siècles n'ont point effacée.

D'abord, admettons que tout se soit passé comme le racontent ces publicistes,ils parlent de cette affaire, en ce qui touche Savonarole, comme si le moine avait été le maire de Florence ; mais Savonarole n'avait pas qualité pour s'occuper de ce procès, il n'eut jamais un rôle politique, il était directeur spirituel de Florence. D'autre part, cette répression contre les partisans des Médicis ne fut pas ainsi faite. Je ne puis songer à en retracer l'histoire, Villari est excellent sur ce chapitre. Voici du reste sa conclusion : Il importe de remarquer que durant ce procès orageux, Savonarole resta toujours renfermé dans son couvent sans prendre la moindre part aux débats, ne s'occupant qu'à corriger les épreuves de son *Triomphe de la Croix*. Les historiens du temps, les mémoires, les lettres et les biographies, ne rapportent rien qui autorise à croire que le Frère ait favorisé ou desservi les accusés. Deux fois seulement Savonarole fait mention de leur procès pendant son propre interrogatoire. La première fois, à propos de Bernardo del Nero, il s'exprime ainsi : « Je ne conseillai pas de le mettre à mort ; j'aurais souhaité qu'on l'acquittât. » Et Villari ajoute : il est nécessaire de rappeler que les falsifications dans les actes furent faites toujours et seulement au préjudice de Savonarole. On peut donc ajouter une foi entière à tout ce qui est dit en sa faveur. Cet historien con-

corde en cet instant avec l'auteur de l'*Histoire secrète de la Maison de Médicis* qui n'était pas enthousiaste du dominicain. « Savonarole (contre la coutume) dit-il, était d'avis qu'on leur fît grâce. Il en conjurait Valori ; il lui en remontrait la conséquence ; il lui représentait, que tous les autres criminels étaient ou ses alliés, ou ses amis. » Alors, quand Machiavel écrit : que cette affaire devait causer la ruine du crédit pour Savonarole, qu'il devait exiger l'observation de la loi, c'est-à dire de l'appel au grand conseil, sans m'occuper si Machiavel voit juste, je reviens à ma ritournelle : Savonarole n'était pas magistrat en la cité de Florence.

Maintenant, je sais bien qu'on prétend que ce Valori était le bras droit de Savonarole ; on perd la tête, en vérité, puisqu'au contraire ce gonfalonier de justice ne voulut pas prêter l'oreille aux paroles du Réformateur, comme s'exprime Villari, et que par son gouvernement, ceci est un fait, il permit, d'après de nouvelles lois, l'accès au conseil des ennemis de Savonarole et de la République.

Encore une fois « pendant ce temps, Savonarole s'était renfermé dans le silence de sa cellule » (1). L'abbé Bareille est donc un curieux dramaturge et un mauvais historien et lorsqu'il juge que Savonarole aurait dû, à l'époque de son procès, rétracter son adhésion *tacite* à l'illégalité commise contre les partisans des Médicis, il demande l'aveu de crimes que le glorieux martyr n'avait pas commis.

Adhésion *tacite* ! après avoir construit quelques pages avant toute une mise en scène où le moine reste sourd aux plus poignantes des réclamations.

Puis enfin, les calomnies contre Savonarole sont un chaos de contradictions. Les uns veulent que le prédicateur ait été *tout* à Florence, d'autres disent qu'il n'était *rien* ; ainsi Barbey d'Aurevilly estime que « l'amour furieux de la liberté mal définie qui présentement dévore le monde (2) donne à Savonarole une importance que ce tapageur de quelques jours à Florence n'avait pas, dans des temps plus sévères que le nôtre et plus réglés. » Les temps sévères et réglés de Florence ! De tels propos font regretter de n'être pas sourd.

Le lecteur me permettra de faire une petite digression. Je m'aperçois que les mœurs de Florence sont peu connues. Apportons un témoignage contemporain sur les allures po-

---

(1) Villari.

(2) Nous prions le lecteur de remarquer cette application au monde actuel. C'est là une des causes qui ont incliné à mal juger Savonarole, à le juger en dehors de l'histoire.

litiques de la cité où vécut Dante. Elles n'ont aucun rapport avec les tableaux de Léonard de Vinci et les écrivains qui font de la civilisation florentine un seul bloc de Beauté confondent l'Idéal figuré par les grands maîtres de l'art et la triste réalité. Ne confondons pas Histoire et Poésie. Voici donc ce que disait Ange Pandolfini. Je rapporte ce document parce qu'il est trop peu connu. Pandolfini, puisqu'il s'agit de politique, reste une autorité ; il avait fait, lui, de la politique réellement, ayant passé par les plus importants des emplois publics, nous dit Valery.

« Ils sont pleins de périls, de déshonnêtetés, d'iniquités et manquent de solidité. . La vie politique est toujours celle qui m'a le moins plu. C'est une vie d'injures, de jalousies, de hauteurs, de soupçons, de malaises, de fatigues et de servitude. Vous êtes enveloppé du brouillard de l'envie, des nuages de la haine, de la foudre de la vengeance et emporté par tous les vents. Les employés de l'Etat ne sont que des serfs publics. Il faut s'assembler, recommander, se livrer à mille pratiques, prier l'un, répondre à l'autre, servir celui-ci, contrarier celui-là, complaire, rivaliser, insulter, s'incliner, ôter son capuchon et donner tout son temps à de telles opérations sans en retirer aucune solide amitié, mais bien plutôt des inimitiés infinies. C'est une vie pleine de mensonges, d'attrapes, d'ostentations, de vanités et de fausses pompes. L'amitié ne dure qu'autant que l'intérêt, et dans la nécessité, personne n'observe plus ni sa foi ni sa parole... » etc.

Faisons un tableau en dyptique ; voici pour la vie électorale proprement dite :

« Chacun veut que son avis l'emporte, et le magistrat, obligé de céder à l'ignorance et à l'arrogance des autres pour plaire à un seul ou à un petit nombre, déplaît à cent. Ah ! pouvoir dangereux, désir trompeur, misère volontaire, ambition qui n'est ni fuie ni haïe comme elle le devrait, parce que cette servitude paraît revêtue d'honneur !.. Ils ne peuvent souffrir d'égaux, ils ne veulent vivre que pour dominer et opprimer de plus faibles, de plus dignes, et de plus anciens qu'eux, et cependant ils veulent gouverner ? Afin d'y arriver, ils favorisent les méchants, ils courent des dangers, ils s'emportent à la dernière licence et s'exposent à une mort violente ; ils appellent honneur la complicité avec les présomptueux, les arrogants, les vaniteux ; ils ne savent vivre avec les bons ; ils ne prisent l'honnêteté ou la justice qu'autant qu'elle leur rapporte, et que par elle ils paraissent en valoir mieux ; ils font plus de cas du savoir-faire qui les enrichit aux dépens des revenus de l'Etat... » etc. Je puis me dispenser d'en dire plus long à ce sujet, quoique Pandolfini raconte pire, nous voilà fixés

sur la coutume politique des Florentins. Evidemment, si Savonarole avait brigué, obtenu quelque emploi, fût-ce la première magistrature, il serait répréhensible parce que hors de son état, je veux bien, cependant moraliser les hommes, même sous le rapport des mœurs publiques, les conseiller et leur donner une solution dans les moments difficiles de leur histoire, ne constituent pas le moindre délit.

Je me suis demandé et je me demande encore si les ennemis de Savonarole ont étudié l'histoire de Florence en général et les événements auxquels il fut mêlé, non par la spontanéité de son gré, mais à la prière et comme à la réquisition de ses concitoyens. Qu'on veuille bien retenir au moins que le moine, si l'on veut absolument l'appeler tribun, fut toujours convié à l'être.

Etudions un de ses événements en particulier et mon lecteur verra ce que l'injustice et l'ignorance appellent « s'occuper de politique »

Dans son expédition en Italie, Charles VIII arrive à Florence. Il frappe la cité d'un impôt de cent vingt mille florins d'or : consternation ! Les marchands qui pourraient libérer la ville en donnant ou en prêtant cette somme n'ont guère ce souci patriotique. Le peuple est désolé. Que faire ? Comme on agissait aux moments délicats, le recours à Savonarole est acclamé. Florence va chercher le moine dans sa cellule. « J'irai vers le roi et sauverai ce peuple » répond-il. Depuis quand est-on démagogue, tribun, que sais-je ! pour avoir accompli une œuvre de pacification ? Va-t-il vers le roi comme un agitateur, avec une horde soulevée. Non, il va trouver le roi, en apôtre, avec un crucifix. Les discours que Charles VIII écouta à cette occasion, les appels à la modération que Savonarole fit entendre au conquérant ont été publiés. Ils sont très beaux, chacun peut les lire dans une histoire détaillée du Moine.

Un historien, Delécluze, écrit à propos de l'ambassade de Savonarole auprès du roi de France : il lui parla du ton d'un missionnaire divin, le gourmandant avec assez de dureté. Ce qui ne changea pas les desseins du roi de France, qui, du reste, conserva de l'amitié pour Savonarole. » Les dessins de Charles VIII furent si peu changés, que la requête du moine le décida à s'éloigner de Florence ! C'est un résultat appréciable qu'une cité conquise puisse voir un victorieux capitaine... de dos.

La colomnie a parlé d'une alliance entre Charles VIII et Savonarole, le dominicain s'en est défendu publiquement (1) ; mais à ce sujet il ne sera pas indifférent, croyons-nous,

(1) V. Carle p,. 163.

de mettre sous les yeux du lecteur un nouvel exemple d'écrire l'histoire. L'abbé Bareille écrit à la page 177 de son *Histoire de l'Eglise* : « Il appartient au roi très-chrétien de sauvegarder la gloire de la religion, la paix du monde, l'honneur de Jésus-Christ dans la personne de son vicaire. Déjà, malgré son impétuosité, Charles répugnait à suivre les rebelles dans leurs coupables errements. Il ne voulait pas être schismatique sous le masque réformateur. Ni l'éducation puisée dans sa famille, ni sa raison, ni ses goûts ne s'accommodaient d'un tel rôle. Guillaume Briçonnet, l'intendant de ses finances, évêque de Saint-Malo, archevêque de Reims dans la suite, secondait activement ces bonnes inspirations, repoussait les conseils et les mesures extrêmes. » Mais, page 210 du même volume, ce roi si parfait, si bien entouré devient un esprit fort. « Nous devons le reconnaître il avait mis son espoir sur un singulier instrument de réforme. Etait ce donc Charles VIII, ce jeune homme follement épris de la gloire militaire, si souvent entraîné par les mauvaises passions, inconséquent et téméraire, qui serait le nouveau Zorobabel, le restaurateur de l'Eglise et du Temple ? Le choix du moins n'est pas heureux... » Et dame ! Savonarole n'avait pas en vue le Charles VIII de la page 210, mais celui de la page 177. Mais où diable ! le parti-pris va-t-il se nicher : en rapport avec Savonarole le roi n'est pas bon à prendre avec des pincettes ; en rapport avec Alexandre VI, il redevient « l'évêque du dehors ». Ce qu'il y a de sûr, si nous lisons Commines, c'est que le roi de France s'était quelque peu mis en tête des idées réformatrices.

(A *suivre*).

Paul VULLIAUD.

CHRONIQUES

RELIGION. ESOTERISME.

SÉDIR. *Conférences sur l'Evangile.* (Librairie Universelle, Baudelot).

Dans le siècle où nous vivons des ouvrages comme ceux de M. Sédir étonnent tout d'abord. A leur lecture involontairement on pense à Saint-Martin et au baron de Liebisdorff échangeant une correspondance mystique aux moments les plus sinistres de la Révolution française ; en effet, c'est à une époque de *trusts* que paraît un livre où l'on parle sur les Béatitudes et le Royaume des Cieux. L'auteur, s'il a étudié sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, est plutôt de la lignée où s'illustrèrent le Philosophe Inconnu, Bœhme, Lodoïk et tant d'autres. Or, je l'avoue ces derniers écrivains n'offrent pas à mon avis une sûreté de doctrine comparable aux premiers. Cet aveu me coûte peu à l'égard de M. Sedir, car l'étude de son ouvrage m'a convaincu de sa sincérité religieuse, il ne peut donc pas avoir la susceptibilité de « l'homme de lettres » qui recherche un but immédiat et que la vérité froisse par conséquent. M. Sedir est un mystique, hardiment.

Toute réalisation est faible par quelque côté. Si la critique est amenée trop souvent à reprocher aux écrivains l'exaltation des énergies humaines, et la plupart du temps strictement humaines, d'autre part, elle constatera chez M. Sédir les témoignages d'une tendance contraire. Au lieu d'être une expansion, le mysticisme de cet auteur est plutôt un reploiement, tout au moins la tonalité de son expression favorise une telle opinion. Il ne faut pas voir en cet énoncé un blâme ; dans le domaine de la spiritualité variées sont les ascèses qui diffèrent avec les tempéraments et quelques autres coefficients. De ce que je préfère le mysticisme joyeux, il ne s'en suit pas que le mysticisme austère soit condamnable.

Ça et là, l'influence de Dutoit-Maubrini se révèle, j'ai cru tout au moins la saisir et je n'oublie pas certaine impulsion que ce mystique donna à l'enthousiasme de l'abbé Gabriel qui fut un saint prêtre, un homme d'harmonie par conséquent. Néanmoins, M. Sédir engage son esprit dans une conception qui me dépasse, j'en fais l'humble aveu. Il rêve d'une société spirituelle qui n'aurait point de chef visible. Je me permettrai de le convier à l'étude de Pilgram qui est pour moi l'auteur le plus élevé parmi ceux qui ont médité sur le concept de l'Eglise ; on peut même dire que seul, ce publiciste a considéré théosophiquement cette Idée.

EDMOND BAILLY, *La Légende de Diamant* (Librairie de l'Art indépendant).

Très intéressant ouvrage où, sous forme de récits, revit la profonde théosophie celtique encore si inconnue et l'auteur, d'une âme mystique a su revêtir cette pensée d'un style qui

lui est remarquablement approprié. Une bibliographie à peu près complète a été jointe pour l'utilité des lecteurs qui voudraient pousser plus avant leurs études sur l'intellectualité des Celtes.

HENRI CABANE : *Histoire du Clergé de France pendant la révolution de 1848*. (Bloud, éd.).

On sait que l'époque de 1848 était une de celles les plus calomniées, les plus ridiculisées même. Ce livre est donc important à lire ; M. Cabane n'y est point doctrinaire, mais rigoureusement historien.

Il apporte des faits, au penseur de tirer la conclusion. Nous pouvons toutefois regretter que l'auteur ne se soit pas appesanti sur les motifs qui ont détourné l'âme de la nation de la voie qu'elle s'était tracée et qui est, à notre avis, la seule vraie: la Politique affermie sur l'Idée chrétienne.

P. V.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

PRÉLUDE FÉERIQUE

M. Fernand Gregh devait donner en collaboration avec M. Henri Cain une *Belle au bois dormant* au théâtre Sarah-Bernhardt. Il renonça à son projet et « se contenta » de publier le prologue de cette pièce. Il est permis de regretter que M. Gregh n'ait pas terminé son œuvre. S'il faut en juger par le *Prélude féerique* (1) elle aurait été délicieuse, pleine de joli imprévu, de charme, de fantaisie, de gaieté et d'attendrissement. L'auteur de la *Maison de l'enfance* a pénétré dans l'intimité des fées. Il connaît leurs caractères, leurs habitudes et leurs mœurs. Il sait les robes prestigieuses qu'elles tiennent en réserve et les générosités dont chacune dispose. Les animaux n'ont pas plus de mystères pour lui. Crapauds et grenouilles lui ont fait leurs confidences et c'est merveille de voir comment il a su retenir leurs discours et les reproduire.

Le *Prélude féerique* nous raconte l'arrivée de l'ambassadeur de Sa Majesté Très Féerique dans le royaume des fées et des animaux. L'ambassadeur annonce que son maître vient d'être père et qu'il invite au baptême.

> Les Reines de céans, Leurs vives seigneuries,
> Maîtresses des grands bois et des sources fleuries,
> Régentes des halliers, des gazons et des eaux,
> Protectrices des joncs, des osiers, des roseaux,
> Suzeraines du vent, et Dames des Bouffées,
> Leurs sveltesses et leurs légèretés de Fées !

Vous pensez quel émoi provoquent la nouvelle et la convocation parmi ces dames. Elles sont là plusieurs, Ormonde, Urgèle, Liliane, Viviane, Claribelle, Rosane et d'autres. Aussitôt informées, elles manifestent d'excellentes intentions. La petite princesse sera comblée des plus rares présents et de dons

(1) Mercure de France, édit.

extraordinaires. Morgane la rendra blonde et jolie ; à Ondine elle devra l'esprit ; de Rosève elle tiendra

> Une grâce ineffable en chacun de ses gestes,
> Par Urgèle elle saura étonnamment danser ; par Rosane
> Elle saura chanter mieux que le rossignol.

Viviane lui enseignera à jouer de tous les instruments. Enfin mesdames les fées sont remplies d'excellentes intentions, et elles en informent l'ambassadeur ravi, mais quand il a disparu, leur coquetterie reprend ses droits, et elles s'interrogent mutuellement sur la robe qui peut convenir à cette grande cérémonie. Ah ! le joli babillage puéril et combien d'étonnantes robes sont ici décrites que nous regretterons toujours de ne pas voir... La robe d'Ondine par exemple :

> Je ne sais pas... je crois, ma robe émeraudine,
> Tu sais, très longue, avec des ganses de roseaux,
> Mais, j'en médite une autre, en écume des eaux,
> Aux volants, clairs faits de cascades argentées,
> Dont les bouillons seraient des vagues arrêtées...

Hélas, hélas, tandis que s'échangent ces savoureux propos dans la clairière glacée de lune et près des animaux confondus, la fée, la vilaine fée Carabosse que l'on n'a pas invitée, écoute, frémissante de colère. Elle se vengera, elle endormira la petite princesse pour cent ans.

> Cent ans d'enchantement, de silence et de rêve,
> Où son âme, à travers un doux sommeil, sans trève
> Evoquera la Vie en de vagues appels,
> Cent ans de nostalgique attente, — au bout desquels,
> Frottant soudain ses yeux d'enfant émerveillée,
> Elle sera, mon sort prenant fin, réveillée !...

N'est-ce pas tout à fait ingénieux, spirituel et délicat ? Quel dommage que M. Fernand Gregh n'ait pas continué ?

A. B.

BEAUX-ARTS

Le Salon des Indépendants

Cette année la note dominante, de la cacophonie des Indépendants, est la note pornographique. Les Odalisques, — qui n'ont certes, rien de commun avec celle d'Ingres, — abondent. L'Olympia a fait des petits, qui, sans doute, iront un jour, — on peut tout croire, à notre époque, — rejoindre leur mère au Louvre. En dehors de cette note nouvelle, l'on voit toujours les mêmes portraits, les mêmes paysages et les mêmes natures mortes, dignes d'orner les murs de Charenton.

L'Etat, Mécène remarquable, continue à acheter les pires croûtes pour meubler nos musées de province. Il faut dire, en toute vérité, que les « gens bien pensants » ne se connaissent pas mieux en art que le gouvernement. Regardez cette toile mal dessinée ou plus exactement non dessinée et peinte tout-à-fait *genre Indépendant*. C'est l'œuvre de M. Maurice Denis, le peintre préféré de M. Denys Cochin, un peintre à qui l'on confia la décoration d'une Eglise !

Mais passons. M. Emile Delobre expose un assez poétique Orphée, et M. Xiro une figure hiératiquement égyptienne, s'élevant dans les nuages, au dessus d'une ville insuffisamment indiquée par deux pylones. Le dessin de M. Maglin, que nous voudrions voir traiter d'autres sujets, place cet artiste au-dessus de la *gent barbouilleuse* de ce salon..

Bien que M. Dalbanne soit notre ami, nous sommes obligé, pour être véritablement impartial, de dire toute notre pensée sur ses œuvres, surtout, étant donnée la façon d'agir de la plupart des critiques : de parler toujours de ce qu'il y a de mal dans un salon et rarement de ce qu'il y a de bien.

Son portrait de femme, gracieusement beau, est de ces portraits comme savaient en faire les maîtres et comme on n'en fait guère plus aujourd'hui. *La destinée sociale du poète*, — dessin représentant un poëte attaché à un pilori, un glaive enfoncé dans la poitrine, est une œuvre grandement tragique digne d'illustrer Chatterton.

PIERRE DE CRISENOY.

MUSIQUE

Les vieux Maîtres reviennent. L'apprenti en sonates s'est mis dans un mauvais cas, mais il le reconnaît, il veut conjurer le péril, sauver notre oreille et peut-être son intelligence s'il en a une ;sa bonne volonté est louable, il consent à prendre sa leçon. Les vieux Maîtres sont là, majestueux comme leur œuvre sans rides ; leur premier mot est un miracle, on y reconnaît la Musique. Avec stupeur l'apprenti écoute,puis il joue ; il joue mal, mais il a des excuses : la Schola Cantorum n'est qu'une école, la Société Hændel est née d'hier, et il faut toute la volonté musicale de M. Bret pour draper le grand Bach dans un style qui ait figure. En ces temps-ci c'est une vertu. Auprès de ces dignes institutions, la Fondation Bach (1903) de M. Ch. Bouvet, si méritoire et les Chanteurs de la Renaissance conduits par M. Henry Expert, l'infatigable champion du XVIe siècle,remplissent le même office avec d'autres moyens et d'autres œuvres. Ces efforts n'ont qu'un sens : une éducation par le concert d'ancienne musique.

Je parlerai d'abord de la Fondation Bach. A tout seigneur, tout honneur. Seul, avec sa foi robuste,sans l'éclectisme de M. Joseph Debroux, qui jouit néanmoins d'une belle estime et dont il me semble avoir dit le mérite, M. Ch. Bouvet inaugurait en décembre sa septième année d'art. La Fondation Bach n'est pas le temple isolé voué au culte unique d'un dieu jaloux dont l'œuvre colossale veut la voûte immense qui dépasse ses forces. Sa modestie a autant de ferveur et un autre objet : découvrir le panorama d'une époque dont les différentes écoles, méthodiquement présentées, soient comme autant d'horizons et de perspectives rapportés au point central qui les domine. Déployer l'oriflamme de Bach sur deux siècles de musique dont il fut le sommet, est un beau geste que M. Ch. Bouvet a cette fois rehaussé en ouvrant sa session nouvelle, par une séance donnée au profit du Musée créé dans la maison natale

du Maître, à Eisenach. On y a entendu et admiré le robuste *Concerto* en *la mineur* (piano, flûte, violon et orchestre), peu connu, quoique digne des *brandebourgeois* dont il possède la richesse d'écriture avec une hauteur de style qui en fait paraître plus sévères les faces et l'expression, puis deux *cantates* profanes, l'une, *Amore traditore* pour basse,fleurie de bel canto et curieusement expressive, où M. Panneton fit de son mieux, d'une voix un peu rude et ingrate ; l'autre : *Oholder Tag, erwünschte Zeit* pour soprano, un pur chef-d'œuvre de mélodie et de lyrisme dont les récits et les airs qu'accompagne le quatuor sur lequel brodent en concert délicieusement, le hautbois d'amour, la flûte et le violon, n'ont pas souffert de l'organe peu souple de Madame Mellot-Joubert qui avait une revanche à prendre depuis la *Passion*, où n'avaient suffi ni l'accent ni le timbre précieux d'une voix faite pour le théâtre. Les solistes, MM. Bleuzet, Blanquart, Ch. Bouvet et au piano M. Jemain, réalisateur du *continuo*, contribuèrent autant que la direction de M. Tiersot, au succès de l'œuvre que précédait une pièce : *Les derniers jours de Jean-Sébastien Bach* composée et dite par le bon poète Ch. Grandmougin. Le concours du vénérable M. Guilmant nous valut enfin d'ouïr à l'orgue le choral : *Nun komm'der Heiden Heiland* et *Pastorale* (en quatre parties) nuancés de façon incomparable par le plus qualifié des interprètes de Bach. Rien de réussi comme ce concert inaugural.

L'Ecole autrichienne a eu les honneurs de la seconde séance. Mozart, le tchèque Franz Benda, contemporain de Gluck, celui-ci, Haydn et un maître du XVIIe, Franz-Heinrich von Biber (1644-1704) en étaient l'illustration.

Rien à dire de Mozart. On le sent ou on ne le sent pas. Dans le second cas, il est inutile de faire de la musique, d'en entendre, d'en parler ni surtout d'en composer. Sans Mozart, pas de sélection naturelle possible ; les myopes sont des voyants, férus de contrepoint et les lourdauds peuvent prétendre au rythme ; avec lui, on distingue aussitôt l'artiste du forgeron, du manœuvre, du pédagogue abstracteur de canons sans portée, et on esquisse avec humeur,le chiffre des laborieux inutiles. Le *Divertimento* de Mozart me semble un défi, il se rit de toutes les musiques de l'avenir. L'exécution en fut bonne, grâce au trio sérieux des interprètes, MM. Ch. Bouvet, P. Brun et Raymond Marthe.

De Gluck, le *Trio* en *sol mineur* (ou *Sonate à trois* pour deux violons et basse) second de la série des six datés 1746, comprend un *andante*, un *allegro*, un *minuetto*. Musique très pure, noble et gracieuse, dont le style fait penser à Corelli que caractérise une plus grande sérénité. Gluck creuse davantage, il complique le rythme et sa propre intuition d'allemand pessimiste est dans chacune des harmonies osées qui, autant que le tour et l'accent des mélodies, caractérisent son œuvre de mélancolie et de passion. La psychologie des mouvements est remarquable : on y peut suivre les phases d'un rêve de l'âme d'où s'arrache la volonté, finalement conquise au rythme souple et ailé du ternaire — ici *menuet* idéal. Le *Trio* y gagne une rare unité, et il réalise un style nouveau. Ne parlons

qu'avec respect du « rococo » ; c'est un grand style qui a eu pour lui la nuance et le rythme dans une distinction parfaite qui n'est pas que la recherche d'une ornementation précieuse. Ce style, Gluck l'a élargi. Si le charme décoratif l'emporte dans l'art lumineux des Latins,d'une vivacité incomparable, Gluck a surtout le *caractère*, qui est sa force ; il ne s'ensuit pas qu'il représente un meilleur art, mais de sa musique concentrée et sérieuse, plus profonde et éloquente, la tension intérieure n'a pas alourdi une forme qui étonnera plus d'un musicien. Il y a un intérêt capital à connaître les *Trios* de Gluck et en général toutes les œuvres d'une époque qui n'a cultivé que la bonne musique.

L'interprétation était délicate. Les archets autorisés de MM. L. Capet et Ch. Bouvet ont réussi supérieurement à faire valoir l'art d'un maître que nous confinions au théâtre, faute d'être au fait de ses *Trios*. Une remarque. L'œuvre jouée est écrite pour deux violons et *basse* ; il nous semble que l'intention de Gluck est dans l'écriture à trois voix, qui atteint son but, à l'exclusion d'une harmonisation complémentaire dangereuse pour le style et la musique. Toutefois, si sa partie était illicite, M. Jemain au piano l'a rendue convenable, il faut louer ce tact et cette politesse.

Le chef d'école Franz Benda mort à Potsdam (1786) trahit sa nationalité. Sa musique nerveuse et instinctive participe des formes natives du rythme, non sans élégance, tout en relevant d'un style où la rhétorique joue un rôle : art superficiel, agréable et décadent. Sans mépriser cette facilité brillante, ne la plaçons pas auprès du grand style de F.-H. von Biber dont la musicalité seule impose à notre admiration cette *Sonate* en *ut mineur* (violon et piano) riche de motifs, de dessin et d'écriture, supérieurement plastique et d'une hardiesse inimaginable, si l'on songe au XVIIe siècle qui l'a vu naître — que M. Ch. Bouvet accompagné de M. Jemain, sut rendre d'un archet plein ou délicat approprié au rythme, au caractère des mouvements qui la composent. Je voudrais m'étendre sur l'exposition admirable — un *largo* expressif en imitations — sur la *passacaille* somptueuse et les traits curieux du *poco lento* placé en intermède, avant la *gavotte* et l'extraordinaire *agitato* final ; mieux vaut renvoyer le musicien à un chef-d'œuvre, nullement académique, sérieux avec fantaisie, développé, expressif qui précise, un siècle avant Haydn, un style dont fera état l'histoire de la Sonate, le jour où elle tentera l'esthéticien.

Au résumé, l'école sud-germanique nous a montré, à la Fondation Bach, ses types d'art les plus tranchés. Le coup d'œil était possible et suffisant. Tandis que le maître du XVIIe s'attache à développer dans une ligne très pure, les motifs épars de son siècle, les renouvelle et en compose une mosaïque plus riche et imprévue, Gluck oppose à l'extériorité brillante du tchèque Franz Benda, violoniste à effets, la caractérisation de son style ; il dégage une tonalité esthétique.

Plus tard, après Haydn, le génie synthétique de Mozart trouve la formule idéale de ces intuitions : elle correspond à l'esprit vivant et libre, à la beauté totale, à l'absolu de la musique et de l'art, désormais à leur apogée.

Ce concert se complétait de chant. Mlle Anne Vila, artiste un peu froide mais à la voix pure et puissante à peine défectueuse dans le médium, chantait la *Scène des Enfers* d'Alceste, un air d'*Idomeneo* de Mozart et des *lieder* de Haydn. La décision et la noblesse de son interprétation de Gluck attestent des moyens et du style. Mlle Vila est encore une rareté parmi nos cantatrices.

Il me reste à dire pour compléter ces notes sur la Fondation Bach, la surprise agréable que nous fit éprouver l'œuvre des maîtres français joués à sa troisième séance, notamment J.-M. Leclair et plusieurs des membres de la glorieuse famille des Couperin. C'est là un art merveilleux de distinction et de finesse, spirituel avec grâce et qui manifeste le goût très particulier à notre race. J.-M. Leclair est habile, verveux, coloré ; l'élégance de ses *Pièces en duo* me paraît dépassée par le rythme et le style précieux de sa *Sonate à trois*, brillante avec recherche, un type de franchise musicale unique au temps de Rameau.

L'art de Louis Couperin (vers 1630-1665) est antérieur ; il se recommande par la noblesse. Le XVIIe siècle y a mis son empreinte, le cachet d'une aristocratie mâle et digne aux allures vraiment seigneuriales, trop pompeuses parfois chez les « violons du roy », mais ici plus intime et expansive avec une fantaisie mesurée dont le charme ajoute à la musique. Celle-ci est limpide et d'une inspiration soutenue ; on y reconnaît la richesse très simple des grands aristocrates. Louis Couperin est mort à trente-cinq ans. *Trois Fantaisies* (violon et piano), *Deux Symphonies* (violon, violoncelle et piano) accentuaient le regret d'une carrière si courte. M. Ch. Bouvet, MM. E. de Bruyn et Jemain se sont efforcés vers l'interprétation sobre d'un art qui porte en soi tous ses effets ; leur tact est bien d'en avoir compris la naturelle beauté.

Un siècle sépare ce pur artiste de son petit-neveu Armand-Louis Couperin. L'étonnement est grand devant cet héritier d'une famille, qui en complète en plein XVIIIe, de son intuition et de sa science, le génie. La *Sonate* en *fa-majeur* d'Armand-Louis Couperin est un chef-d'œuvre ; elle vient après les rythmes sérieux de ses ancêtres, le « rococo » adorablement spirituel de Couperin-le-Grand ; elle est aussi alerte, vivante, délicate, moins caractérisée peut-être, mais ciselée d'une main sûre et développée par une intelligence d'élite point en peine de motifs. On y sent de la culture, un progrès dans la composition et l'idée, pour tout dire le vrai grand style du XVIIIe dont Mozart fut l'incarnation idéale. On ne saurait négliger une telle œuvre en parlant de la musique française.

Mad. Suz. Lacombe, le même soir, accordait son contralto toujours ample dans la *Gratulations-Cantate* de Bach, au charme d'une *Pastorale* de François Couperin (sieur de Crouilly) et de deux fines pièces tirées des « Chants de la vieille France » transcrits et harmonisés par M. J. Tiersot, *Tambourin* et *Musette*, d'auteurs inconnus. Enfin, du XVe siècle, un *Air de danse* du primitif espagnol F^o de la Torre (Burgos) mêlait sa note grave et archaïque à celle, si joliment civilisée, de notre art — qui dut s'en étonner. Mais la déférence est la règle. Les vieux *bransles* ont droit au respect des chacones, courantes et pavanes du grand siècle.

Ces lignes sur la Fondation Bach en disent assez le mérite. Parcourir le *memento* qui en résume l'action, depuis sept ans, c'est acquérir la certitude que M. Ch. Bouvet restituera méthodiquement l'œuvre oublié d'une époque dont le musée doit faire pendant à celui que M. Expert ouvrait, voici un an, après sa magistrale édition, pour le trésor artistique de la Renaissance. Mais ce n'est pas là de la musicologie pure et simple. Un musée ne peut être une science morte, une contrefaçon historique; c'est un exemple vivant ; la tradition la plus juste y importe autant que l'authenticité des textes, qu'on prétend animer. L'érudition et l'art se donnent la main, c'est la condition de la vie. La Fondation Bach est de la vie ; il ne lui reste qu'à en élargir le cercle en sachant se maintenir au point idéal où l'expression et le style, dépassant la lettre, manifestent la vérité essentielle de la musique

Ce principe est celui de M. H. Expert. L'éminent fondateur des Chanteurs de la Renaissance n'a jamais paru enfoui sous les archives poussiéreuses des bibliothèques, d'où il tirait patiemment la matière de vingt-trois volumes parus formant ce Corpus de l'art franco-flamand au XVIe siècle dont nous est promise la reconstitution intégrale. M. Expert prétend bien animer la lettre par l'esprit et justifier celui-ci dans l'action. Le commentateur s'appuie sur l'interprète. Nous avons eu plaisir à les retrouver tous deux ! à l'occasion du concert annuel où figuraient les plus illustres des maîtres français du XVIe siècle: Janequin, Mauduit, Costeley, Du Caurroy, Goudimel, Claude Le Jeune. Parmi tant d'œuvres fines et musicales nos préférences ne vont certes pas toujours à celles du très savant Cl. Le Jeune dont l'habileté d'écriture s'estime trop pour soi, au lieu qu'un art pur distingue des pièces comme *Las je n'yrai plus, je n'yrai pas jouër* de Costeley ou *Deliette, mignonnette* de Du Caurroy, libres dans leur fantaisie et leur rythme, de toute affectation d'école. Ici la justesse expressive est entière, le musicien s'attache à une réalisation adéquate au texte, et il y déploie toute l'originalité possible. Toutefois la franchise lyrique d'un Cl. Le Jeune s'impose en ces rondes d'une extraordinaire jeunesse : *Debat la noste trill' en May* (Villageoise de Gascogne) au ternaire irrésistible et *Revecy venir du Printans* dont l'élan égale la naïveté charmante. On ne met pas plus de soleil dans la musique. Janequin, dans *Ce moys de May*, Mauduit, dans *Voyci le verd et beau May* gardent la fraîcheur ; les tonalités claires y appellent l'harmonie limpide en qui s'épanouit une mélodie exquisement fleurie et parfumée. Enfin la *Guerre* de Janequin (Bataille de Marignan) tranche toujours par le ragoût d'une fantaisie grotesque mêlant les canons polyphoniques à l'imitation la plus ingénieuse des bombardes, trompes, phifres, tabours, (*sic*) cris mercenaires incessamment variés et suggestifs jusqu'au chant de victoire, fier comme le panache du «noble roy Françoys » ! Il fallait de la verve pour tenter cette description et un grand sens du rythme pour imposer des moyens si naïfs et un don extraordinaire de la couleur pour tirer d'un seul ton autant de reliefs. C'est du grotesque en style Renaissance, plein de saillies mais mesuré, populaire mais savant, une synthèse habile et du grand art.

Dirai-je que M. Expert, et ses chanteurs, sont restés à la hauteur de l'œuvre ? Leur exécution est précise, musicale, intelligente ; elle nous comblerait en accusant parfois davantage la truculence d'une peinture si caractérisée.

Ailleurs, la nuance retarde sur la technique. La nuance n'est pas en quoi on excelle chez nous, notre éducation musicale est faible, le mal vient de l'habitude des fausses notes que prétendent valider les règles et du mauvais art où se complaisent trop de professionnels ; le chanteur subit la crise, mais il réagit. S'étonnera-t-on qu'une distinction manque à l'égard des artistes éprouvés de la compagnie de M. Expert ? C'est qu'on ne tiendrait pas compte du milieu musical où vivent et s'exercent ces artistes. Le sentiment musical en France est en régression ; il se contente d'une approximation ou si l'on veut, d'une médiocrité déplorable. La cause ? l'inertie, le mauvais art, la pénurie de l'enseignement. Nous n'avons pas une seule vraie cantatrice, un seul chanteur de style ; ou ceux qui ont du style n'ont pas de voix et réciproquement. C'est déjà une concession. Je soutiens la supériorité des étrangers, et je la déplore. L'expérience est faite : notre vanité nous perd. L'Amsterdamsch a capella Koor est composé d'unités que n'égalent pas nos « distingués » solistes ; ces chanteurs aussi sont des *solistes* qui se joignent et s'harmonisent et se perfectionnent sans cesse. C'est une culture collective que nous ignorons. Le résultat est prodigieux, dans le détail comme dans l'ensemble, dans la nuance comme dans le style au double point de vue art et musique. Certes nous avons des artistes, des directeurs comme M. Expert, M. Bret, M. Ch. Bordes, mais de quels éléments souvent eux et d'autres n'ont-ils pas à triompher ? Il ne faut pas qu'ici j'accable les honnêtes Chanteurs de la Renaissance ou les Saint-Gervais, qui sont les premières sociétés de France ! Ma critique les dépasse, elle généralise ; au contraire je rends hommage à ces groupements qui, en y apportant tout leur effort, maintiennent une tradition. Mais qui m'en voudrait d'appeler l'attention sur notre défaut capital : l'absence du sentiment de la nuance et des valeurs du rythme. Nous avons de l'esprit, du brillant, quelque vivacité, seulement nous y joignons le mépris des notes et la grossièreté du style. Il y a quelque lourdeur dans le sérieux du Nord ; ce qui le balance, c'est le recueillement, le sentiment profond de la musique et la souplesse disciplinée d'un ensemble toujours prêt. Si quelqu'un veut, chez nous, le voisin ne veut pas — et l'attention dure-t-elle dix minutes ? Elle a duré deux heures le soir où M. Averkamp conduisant l'Amsterdamsch a capella Koor, a fait passer sur son auditoire ému le frisson de beauté attestant autant que la splendeur des œuvres — un *Psaume* de Sweelinck, *Sanctus* et *Benedictus* de la *Messe du pape Marcel*, des pages mystiques de Pierre de la Rue, Marcello, Palestrina, Ingegneri, Ant. Lotti, un *Motet* admirable de Bach, un autre de J. Ch. Bach, *l'Ave verum* de Mozart et d'autres pièces signées Bortnianski, Bruckner, Brahms et Valerius — la vertu des interprètes. Le mot n'est pas excessif, il écarte toute idée de perfection mécanique et s'oppose du même coup à l'opinion injuste qui, l'an dernier, n'accordait aux Hollandais que des qualités négatives.

C'était à propos de l'inoubliable audition de la *Passion selon Saint Mathieu* de Bach, au Trocadéro. Aujourd'hui nous pouvons répondre. La Schola Cantorum à son tour vient d'exécuter l'œuvre.

Bien qu'au-dessous des promesses, l'effort n'est pas sans mérite. Ce sont des élèves de ses classes chorales et instrumentales, et le contingent de ses solistes que la Schola met exclusivement ou presque au service des œuvres qu'elle exécute. L'ensemble est très hétérogène, la Schola ne le conteste pas ; elle se sent limitée dans ses moyens, elle l'accorde ; sur ce point elle rend inutile notre critique. Loin d'y songer ici, nous lui concédons de belles voix surtout chez les soprani, une sonorité chorale point méprisable et le studieux effort de quelques-uns de ses solistes. L'exécution n'est donc pas déconcertante, elle est celle d'une « école d'application » qui tire de jeunes éléments le meilleur parti technique. Ce parti est honorable sans permettre un seul instant une comparaison — présomptueuse ou sans mérite — avec la phalange une, ordonnée, puissante, célèbre dans toute l'Europe, des choristes d'Amsterdam. Reste ce qui importe, l'interprétation. Sa responsabilité engage, en bien ou en mal, Vincent d'Indy.

Je dirai franchement ma pensée. A mon avis — très partagé —, la Schola se trompe sur le style de Bach et en particulier sur celui des Passions. Elle en accuse le protestantisme — la règle, le canon, la formule, le rite esthétique, en quelque sorte la nudité objective — sans entendre la protestation d'un art qui mêle ou confronte au Drame divin l'humanité entière participante, réagissante, évoquée sous toutes ses faces par la seule puissance expressive de la musique. Faire de celle-ci une abstraction, une manière de liturgie hors du temple, indifférente à toute émotivité, c'est nier l'action positive, constante dans l'œuvre non point moyenâgeuse et naïve, mais renaissante et humaniste, mystique et rationnelle, de Bach. On ne transforme pas un art de caractère en mécanisme plus ou moins sacré. D'ailleurs la Schola, obstinée dans son erreur, s'est prise à ses propres contradictions. N'a-t-elle pas dérogé à son principe d'égalisation du choral chanté à pleine voix, sans le moindre souci de l'accent imposé par l'accord concerté du mot et de la note dont témoigne la partition allemande, seule valable ? Elle y a dérogé, contrainte par le sens précis des textes ou celui d'une musique par trop impérative. Ainsi s'expliquent l'éclat final (*Je te salue*) du Dornenkrönungs Choral, la nuance et le pianissimo — encore bien vagues — tentés pour celui du Golgotha, l'accent observé sur *Ah ! mes péchés t'ont frappé*, à la scène de Gethsemani (récitativo-choral). Cet opportunisme dénonce l'incertitude d'une théorie désastreuse en ses résultats.

Au fond, la Schola nie l'expression. La tonalité, le rythme, la courbe ou l'intervalle mélodiques lui indiffèrent ; à ses yeux tout se ressemble, se vaut, se mécanise ; ni valeurs ni reliefs, surtout pas d'accent : il faut éviter le « dramatisme », voilà l'oraison. Mais l'oraison est fausse, la théorie obscure, la règle affreusement étroite. Bach leur oppose sa musique qui agit, parle et exprime, une volonté d'âme au-delà du contrepoint, du simple jeu des notes, sa musique dont la vie se glace dès que

l'intelligence y meurt. Le choral de Gethsémani est la douleur sublime d'un acte de contrition ; pouvait-on y faillir,ne pas la sentir avec une telle musique ? Mais cette musique est partout la même : Bach n'était point illogique. C'est la Schola qui erre, avec Vincent d'Indy dont l'obstination est plus qu'un sujet d'étonnement pour ceux qui estimaient faite la preuve de son erreur, depuis la leçon magistrale du Mardi-Saint. Ceci est un véritable procès. Si j'ai tort, qu'on me réfute. Misa j'insiste, avec des preuves. A l'extrême de l'exorde impossible avec sa traduction gauche et incolore, très défavorable au chœur, qui eût pu néanmoins gémir, dessiner le rythme, en accentuer les puissantes oppositions — voici le final : *Nous nous prosternons en larmes et te crions au tombeau : repose*... Qu'est-ce à dire ? La Schola nous en sert une parodie. Ce n'est plus le texte et, dans un mouvement deux fois trop rapide, la musique se déroule insignifiante, inconsciente, absolument vide et mécanique. Je suis navré de le dire : cette conclusion est absurde. Elle donne la mesure d'une incompréhension grande ou d'un entêtement inouï — ce qui est tout un. Vincent d'Indy est responsable. Les Hollandais ont donné de ce final une traduction indiscutable, définitive : après eux, on ne peut plus niveler les notes, bousculer le rythme, supprimer les appoggiatures, raidir la courbe nuancée et expressive d'une mélodie si clairement symbolique, plastique et humaine, si éloignée de l'abstraction. Le fait, le voici : la Schola catholique et intolérante, est anti-mystique si elle n'est anti-musicale. L'art et la religion de l'art sont chez les protestants pénétrés d'un Bach dont sans eux, nous serions encore à soupçonner le cœur, la flamme, la vie. Dure vérité qu'il faut dire à leurs détracteurs systématiques.

J'entends encore une question : est-ce que, à la Schola, les ensembles du peuple ou des disciples étaient aussi négatifs ? Ils étaient alertes et puérils avec parfois, un excès d'intentions pire que du « dramatisme » Qu'était le *vivace : Sind Blitze, sind Donner*... à cette allure ? une généreuse extériorité. Le crime de Judas n'est pas un prétexte à virtuosité vocale : il déchaîne une indignation tragique que banalise le *presto* embrouillé, absolument hors du style, des écoliers.

Restent les airs. N'incriminons pas les solistes. Mme Philip, douée d'une assez belle, voix, n'améliore pas son style ; Mlle Hugon est une artiste qui sent et qui vibre, mais dont les moyens appellent le drame ; M. Gébelin est sérieux, Mme Tracol chante de façon honorable ; des autres mieux vaut ne rien dire. Nous ferons l'éloge de ces chanteurs, de ces élèves, de la Schola tout entière le jour où, daignant les écouter, elle rendra justice aux artistes d'outre-Rhin, qu'appelle la Société Bach. M. George Walter (de Berlin) est un Evangéliste unique; il déclame,il chante, il émeut; dans l'ignorance de sa langue, texte français en main, on le peut suivre et comprendre rien que par l'inflexion et l'intention ; précis, imagé et expressif est son récit ; le rythme et le style sont un jeu pour lui ; devant un pareil artiste on s'incline, on ne discute pas sa voix. M. Zalsman (d'Amsterdam) incarne Jésus ; il en a la dignité, le calme et l'auréole ; chantante, sa voix a de l'onction et du mystère, son

art est étudié, mais il reste simple et en situation. Pas une cantatrice française n'égale Mme Altmann-Kuntz (de Strasbourg); d'une belle teinte et d'une gravité exceptionnelle, son contralto a autant de sûreté que de souplesse, mais que dire de la musicalité de l'artiste? C'est avec de tels solistes et le chœur amélioré de la Société Bach que M. Bret a donné d'abord la *Passion selon Saint Jean*, ensuite le *Kyrie et Gloria* de la *Messe en si mineur* dont l'exécution fut certainement parmi les plus belles, les plus grandioses qu'on ait tentées chez nous.

Situer chaque note dans le rythme, chaque accent dans la courbe, chaque voix dans l'ensemble aéré et puissant, mobile comme un océan fait de l'immense vague humaine chantante, libre et multiple, *un* cependant par l'âme, cristallisante, qui en condense la vie dévoilée dans son principe, n'est-ce pas vers quoi tend l'interprète conscient de la double réalité plastique et animique d'un art qui, encore une fois, n'est pas une forme pure de l'abstraction. Cette volonté d'unir l'action intense à l'image et l'expression idéales m'a paru sensible et heureuse dans l'interprétation des fragments de la *Messe*. Il est difficile de mettre plus de clarté et de force dans un *Kyrie* mieux gradué, de douceur dans *Et in terra pax*, de mystère dans *Qui tollis*, de rythme dans *Et cum sancto spiritu* que ne le fit M. Bret, triomphant après des mois d'études, de la plus difficile des œuvres.

L'honneur est aussi très grand pour M. Albert Schweitzer; son orgue n'est jamais l'ombre effacée d'un accompagnement; il est une force, un être, un héros dont l'action décisive n'échappe pas. M. Daniel Herrmann est un musicien non moins sûr; son violon nuance à ravir l'arabesque du *Laudamus te* où Mme Altmann-Kuntz apportait l'impeccabilité d'un style que peuvent envier le Conservatoire comme la Schola. Il convient d'associer à ces artistes Mlle Eléonore Blanc et M. Plamondon, très probes, sans omettre de louer les trompettistes et tous les chefs d'emploi d'un orchestre accordé à un chœur parfaitement docile, mieux discipliné, dont l'entrain prouvait la conviction.

Qu'on y prenne garde! Aucune œuvre ancienne n'était peut-être en France apparue plus près de son style, avec une évidence plus forte d'expression humaine dans l'acte conscient. Nous voilà loin de l'objectivité rituelle, de l'abstraction des notes, du formalisme dont la lourde démarche est comme un geste aveugle, un geste mort. Pour la vie qu'il a faite sensible et très haute, en interprétant la *Messe*, j'estime M. Bret plus que je ne saurais le dire; il nous sort de la torpeur, de la technique insensible et inerte; la routine n'a plus qu'à disparaître comme le préjugé des scholastiques.

Je ne puis m'étendre sur chacune des cantates exécutées aux autres séances : *Ich, armer Mensch* avec M. Walter, *Widerstehe doch der Sünde* et la *Cantate des cloches* avec Mme Altman-Kuntz, *Liebster Jesu mein Verlangen* confiée à deux solistes de choix, Mme Tilly Cahnbley-Hinken (de Dortmund) soprano et M. Fritz Haas (de Karlsruhe) véritablement sublime dans la cantate pour basse : *Je veux me charger de la croix*, enfin, le prodigieux double-chœur : *Nun ist das Heil... (C'est le Sauveur, c'est le fort...)* d'après l'Apocalyse, préface sauvée d'une cantate

perdue et l'admirable *Wachet auf* solennelle comme du *Parsifal*. La Société Bach suit les traces des orphéons réputés d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne ; mais elle reste elle-même avec un chef très au fait d'une œuvre qu'on ne peut comparer à aucune autre et qui la spécialise. Elle aussi crée son musée, il sera grandiose ; on n'y trouvera plus de pâles copies, mais seulement les originaux d'un des plus grands génies du monde. Il ne manque qu'une salle proportionnée, harmonisée à une telle musique, une sorte de temple assez vaste, sans cesser d'être intime où le chœur parfaitement fondu et unifié trouve sans effort un écho dans toutes les âmes. Vaincre la sécheresse sans admettre l'éclat factice, accorder l'ampleur et la nuance,rendre dans sa pureté, sa clarté expressive une musique où tout porte, une musique raisonnée et inspirée admirable en soi et significative toujours, pour qui en connaît toutes les clés, nous paraît bien être, quant à Bach, la condition du parfait — lequel, dira-t-on, est chimérique. D'autant plus précieux semble l'effort et tangible le résultat artistique de cette Société Bach, par qui nous sortons enfin du chiffre,de la note froide et indifférente, de l'abstraction et de tous les modes impassibles pour entrevoir, à travers l'exécution colorée, le plein ciel d'un art qui n'a que faire de nos limites. Dans « l'esprit large »,la Société Bach prouve la vie intense, libre et multiple ; elle pense et elle exprime et cherche la synthèse. Pour nous, en art comme dans le reste, c'est le principe même et la hauteur de l'idéalisme.

ALBERT TROTROT.

LES REVUES.

Les Revues reçues sont d'une abondance telle qu'il y aurait de quoi parler un bon nombre d'heures.

Et le nombre s'en accroît chaque mois. Cette fois, ce sont *les Visages de la Vie* dont on peut déjà dire qu'ils sont édités avec un fort bon goût, sous une fort jolie couverture. *Le Nain rouge* qui s'occupe d'Art et de Théâtre et auquel collaborent Albert de Bersaucourt, Louis Thomas, Louis Mandin, Maurice de Noisay, etc.; (il n'y manque qu'un sommaire, — et les *Marches de l'Est*, fort importantes.

C'est Maurice Barrès qui en écrit la préface et qui en précise le but.

« Il s'agit de réveiller, de dégager, bref de créer la conscience littéraire de ces puissants et pleins territoires, l'Alsace et la Lorraine, le Luxembourg, les Ardennes, les vallées de la Moselle et de la Meuse, et puis la Flandre wallonne qui, depuis Charlemagne, sans cesser de rêver en commun, se sont interrompus d'accorder leurs voix. »

Mais comment dans une revue où l'on sera « austrasien » M. Barrès parle-t-il de « l'ancêtre, le légionnaire romain. »

Dans ce premier numéro, des fragments de la comtesse de Noailles, qui est encore bien plus de l'Est, et même du Sud, un article de M. Georges Ducrocq sur *les Francs d'Austrasie*, un autre, vivement mené, de M. Maurice des Ombiaux sur le siège de Marienbourg.

—Encore une revue nouvelle, *les Petites Feuilles*, qui se publie à Grenoble et à laquelle il faudrait conseiller une typographie plus lisible. Jules Romains y rend hommage à plusieurs jeunes auteurs de sa génération.

—

Le Mercure de France publiait le 1er mars un poème de Stuart Merrill, *les Paroles du Roi Inconnu*, qui prouve que lorsque les vers-libristes veulent aligner des alexandrins ils savent souvent s'y prendre mieux que les autres.

Dans une étude sur *le Procés de l'Individualisme*, M. Fernand Baldensperger, qui veut montrer que l'individualisme pourrait reprendre son vrai sens et son importance, oppose l'esprit hellène et l'esprit nazaréen. Sur quoi fonde-t-il exactement des opinions telles que celle-ci : « Il faut, autant que possible, pratiquer la justice, la générosité, la bienfaisance ; mais ces vertus charitables, que les morales courantes préconisent comme autant de façons de rendre service, d'alléger le fardeau des misères, de diminuer la somme du mal, peuvent aussi être exercées à un point de vue plus élevé, et comme une façon de maintenir en une dignité salutaire des modes d'activité socialement utiles. »

Cependant, bien qu'il se montre grand individualiste, sa conclusion est pleine de mesure : il faut une suffisante autonomie morale des individus pour qu'ils puissent faire librement retour à l'association.

— M. Philippe Martinon donne une conclusion à ses articles sur la prosodie : « tout vers à qui l'accent de la sixième syllabe est indispensable pour que le rythme en soit saisi est un tétramètre, et par suite : un vers ne peut être absolument atone, sans que le rythme en souffre».

—Laurent Tailhade écrit sur le théâtre Japonais moderne des phrases délicieuses. Exemple : « Formée à cette école, assouplie et domptée, maîtresse de son cœur et de sa chair, la femme trouve, pour exprimer ses émotions les plus intimes, des finesses qui donnent à chaque mot une grâce non pareille. De sa longue et blanche main, la jeune fille trace lentement, sur le papier de riz, une chanson indécise et légère comme l'ombre du saule, quand il s'échevèle sur les eaux mortes de l'étang. L'« épouse fidèle à ses devoirs » ne cache pas le trouble qui l'a saisie ; elle enveloppe son refus dans les grâces du plus charmant aveu...

« Le Beau n'est pas un. Il varie et se transforme d'après les races et les climats, plus changeant que l'arc-en-ciel, plus divers que les saisons. . Dans ses fines et robustes mains, Sada Yacco porte — comme un grand lis flammé de pourpre et d'or — le sceptre de la tragédie orientale. »

— Dans le numéro du 16 mars, M. Etienne Rey écrit sur la *Métaphysique de l'Amour*, et il faut avouer qu'il a vu des choses qui avaient échappé à Schopenhauer : « L'erreur de Schopenhauer a donc été de vouloir tout expliquer par l'instinct, et de ne pas comprendre que l'amour est, pour une grande part, une réaction contre la nature et comme un *choc en retour*...

Suivant donc qu'on envisage le point de départ, c'est-à-dire l'instinct aveugle, ou bien l'idéal poursuivi, c'est-à-dire l'af-

franchissement, l'amour paraît être dans le sens de la nature, ou opposé à elle. Et il est à la fois l'un et l'autre. Il n'est pas simplement la nature ; il est la nature détournée de ses fins ; ce sont les mêmes forces, le même instinct qui entrent en ligne, c'est la même armée qui combat, mais c'est une armée qui a passé à l'ennemi et qui lutte contre son premier maître. Ou pour être encore plus exact, c'est une armée qui passe tour à tour d'un parti à l'autre, et qui ne compte plus ses trahisons...

«Tout, dans l'amour, reçoit la marque de la nature, mais aussi la marque de l'individu, et ses contrastes s'expliquent par là même. La passion étant essentiellement le résultat d'un choc entre ces deux puissances, il est naturel et même inévitable qu'il y ait en elle complexité d'éléments, opposition de caractères, contradictions perpétuelles, disproportion. »

—

Le Penseur. Après quelques bonnes pages d'Emile Blémont sur le *Réel dans la fiction* (il s'agit des *Misérables*) M. Jules de Marthold continue son article sur *les Mignons de Jésus-Christ* (il s'agit des Jésuites). Il les accuse d'être des niveleurs de monarchie qui ne devaient défendre que les pauvres, les humbles, les abjects, contre les riches, les ambitieux, les puissants. » Mais attendons la suite.

—

L'Initiation, par la plume de Phaneg, écrase le docteur Ottoman Zar Adhust Ha'nish qui, paraît-il, enseigne en ce moment en Allemagne sur la vie du Christ de sombres imbécillités que raconte Phaneg.

L'Initiation a accueilli MM. Darget et de Fontenay qui se querellent sur l'impression d'une plaque photographique par la radio-activité humaine.

—

La Coopération des Idées sous le titre : *Nos Saints*, publie la lettre suivante :

« Vous avez en moi une lectrice toute disposée à partager votre enthousiasme pour Auguste Comte ; il y a longtemps que j'admire ce grand esprit. A ce titre, je veux vous faire part d'un vœu qui vous paraîtra peut-être intéressant à réaliser. Nous n'avons pas à l'Ecole primaire de ces petits livres faciles à lire, renfermant chacun la biographie d'un grand homme, l'histoire d'une belle vie racontée d'une manière simple, accessible à l'imagination de l'enfant et de façon à lui inspirer des sentiments d'admiration reconnaissante pour les bienfaiteurs de l'humanité. Cela formerait à la longue une sorte de *Vie des Saints*, de *nos* saints. Pour être bien faite, cette œuvre demande du talent, car elle est difficile. J'ai pensé que vous avez peut-être autour de vous de jeunes écrivains qui pourraient faire ce travail. »

La Coopération des Idées trouve l'idée excellente. Moi, je demande à écrire la vie de saint Maurras et de saint Deherme.

—

La Rénovation Esthétique : Léon Bocquet consacre à un jeune poète mort, Guy Jarnoüen de Villartay un article plein d'émotion. Je ne connais pas ce poète, mais les citations qu'en fait intelligemment M. Bocquet m'ont fait regretter sa mort. Il y a

des sonnets de cet inconnu qui valent douze volumes d'Abel Bonnard. Ce que c'est que la gloire ! Je ne résiste pas à l'envie de reproduire *Désir Funéraire*.

> Mes mains, mes pauvres mains qui vous êtes meurtries
> De crisper votre effort vers la Gloire et l'Amour,
> Et qui, lasses enfin de vos idolâtries,
> Tomberez lentes sur ma couche au dernier jour :
>
> Pour que le grand sommeil soit doux aux fièvres sourdes
> Qui paraient d'azur clair votre moite pâleur,
> Jointes, parmi l'éclat des émeraudes lourdes,
> Soyez belles de la prière de mon cœur.
>
> Ne vous souvenez plus des mains qui vous aimèrent,
> Ne vous souvenez plus même des larmes chères,
> Dont l'humide pitié mit une ombre à vos doigts.
>
> Virginales déjà de la prochaine aurore,
> Mes pauvres mains, soyez saintes pour oser clore
> Les gestes de ma vie en un signé de croix.

—

A signaler : *le Voile d'Isis* : des considérations signées Anna Firmin sur les aéroplanes des Atlantes : c'était des bateaux mus par une force qui est cachée dans le radium et qui fendaient l'air d'une marche ondoyante. Il se trouvera beaucoup de gens pour accorder à Anna Firmin que ses aéroplanes sont des bateaux. *Pan* : des poèmes de Tristan Klingsor, Emile Cottinet, Louis Mandin. *La Revue des Lettres et des Arts : la Multiplication des pains* par Han Ryner, *Enrico Corradini* par Maurice Vallis. *L'Echo du Merveilleux* : Le téléphone prédit il y a quatre siècles, par M. Léo Franc. *La Raison Catholique* : Une confusion dangereuse : religion et sentiment religieux, par Edouard Schiffmacher. *Le Divan*, *L'odeur du sol mouillé* par Philéas Lebesque. *La Société nouvelle* : L'autarchie, doctrine de feu Réveillère.

Reçu : *L'Amitié de France, la Rénovation dans l'Art, Juvenia, la Revue du Temps présent, Revue du Spiritualisme Moderne, Il divenire artistico, la Revue des Poëtes. La Chimère, Ultra, Les Paroles, Luce e Ombra, La critique Indépendante.*

FERNAND DIVOIRE.

PETITE CORRESPONDANCE

Nous recevons (je ne dis pas : je reçois) deux lettres de M. Francis Caillard, directeur de la *Revue des Temps présent*. Je regrette vivement que ces lettres, qui ont trait à ma critique des « inédits » de Verlaine me parviennent trop tard pour que je puisse insérer celle que M. Caillard destine à la publication. Le mois prochain, bien qu'aux *Entretiens Idéalistes* nous ayons peu de place pour des polémiques inutiles, je donnerai aux lettres de M. Caillard la suite qu'elles comportent.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Vulliaud

Léonard de Vinci

A Paul Vulliaud

Lorsqu'il eut achevé Bacchus et Jean-Baptiste,
Léonard de Vinci, artiste des artistes,
Eut un rêve où la Sainte Vierge descendit.
Alors il s'éveilla, fit sa prière, et dit :
»Pour que l'Humanité vous connaisse et vous prie,
Je veux lui révéler votre image, ô Marie »
A partir de ce jour il erra, sans abri,
A la seule clarté qu'il voyait en esprit,
Car il avait fermé ses deux yeux sur son rêve ;
Et vaguement conduit par son meilleur élève ,
Aveugle volontaire, il explorait la nuit
Factice, en allongeant ses deux bras devant lui...

Dès qu'ils s'introduisaient dans les villes peuplées,
Les échevins y convoquaient une assemblée
Et faisait assavoir à chaque citoyen :
Que le Vinci, aimé du Sire très chrétien,
Venaient pourtraicturer la plus gente pucelle.
Pêle-mêle aussitôt, bourgeoise, damoiselle,
Serve même chaussée avec de lourds sabots
D'accourir, présentant rougissantes, leurs beaux
Leurs blonds bras nus, leur nuque décoiffée,
Leur joue, et de s'enfuir avec un bruit de fées...
Mais, sans ouvrir les yeux pour ce doux examen,
Léonard de Vinci approchait ses deux mains
Et, de leurs doigts lucides, effleurait au passage
Une imperfection sur les plus purs visages.

Il parcourut la France et l'Allemagne et l'Ouest
Du Danube, l'Autriche et Sparte et Bukarest ;
Et chercha dans les bourgs, les couvents, les auberges
Un modèle assez beau pour dessiner la Vierge.

Dans le pélerinage où vous vous épuisiez,
Maître, Faiseur inimitable des figures,
Au long des jardins frais, le souffle des rosiers
S'assoupissait sur vos cheveux extasiés...
Si vous aviez compris de quel mauvais augure !
Ne songiez vous donc plus, Maître, que ces parfums
D'âme ou de fleur, nos sens en gardent quelques-uns ?
Symbole inaperçu des vérités plus grandes,

Ils murmurent — sitôt venus, sitôt partis — :
« Nous sommes trop banals, nous sommes trop petits,
Pour qu'on s'amuse à considérer notre offrande ;
Mais nous espérons bien, à force de danser
Sur la senteur de vos pensers, vous en distraire...
Nous nous mêlons à la senteur de vos pensers,
En murmurant — muets presque mais pas assez —

Que les contacts furtifs où vos doigts se leurrèrent
Habituaient leurs nerfs aux contours trop humains,
Et que devant la toile et ceux qui vous encensent,
Elles déformeraient votre idéal, vos mains
Qui feraient frissonner tant de rémimiscences...

II

L'Italie a des cieux où le soleil s'endort,
Et diffuse l'amour et la lumière, et plie
Le bleu du firmament sur les fleurs d'ancolie.
Et renvoie au tyrol le réveil des condors.
L'Italie a des cieux où le soleil s'endort.

Les Thermes disolqués, les arches démolies,
Pour pallier le mal de la mélancolie,
S'ornent de résédas jaunis par messidor.
L'Angelus catholique annonce des complies,
Et les clochers, emplis de cloches, expolient
En vous napolitains l'argent du Labrador.

Et les filles de bronze ou d'ivoire affilient
Leurs cheveux noirs et leurs yeux noirs et leurs folies,
Et la peau de leur joue a des chatoiements d'or.
L'Italie a des cieux où le soleil s'oublie,
L'Italie a des cieux où le soleil s'endort.

Aveugle volontaire, entre dans l'Italie ;
Et ne t'arrête pas avant d'avoir atteint
Naples, que ce Vésuve, issu des temps primaires,
Surplombe avec son aile énorme où s'agglomèrent
Les mille dénouements tragiques des destins.
C'est ici qu'il faudra choisir la Vierge-Mère.
Sous l'imposition de tes doigts soucieux.
Le saint moustier abrite une jeune novice,
Si belle qu'on dirait l'original des cieux.
Elle ne peut encore assister à l'office,
Et chante, loin du chœur au fond d'un corridor.
L'Italie a des cieux où le soleil s'endort.

Retourne en ta maison. Que la religieuse
T'accompagne, qui simple et gaie et curieuse
Et s'admirant déjà en Mère de Jésus,
Rira de fuir le cloître aux inflexibles pierres.
Mais toi, va, sans desserrer tes paupières ;
Conserve ton secret comme tu l'as reçu.

Puis, ayant reposé tes jambes affaiblies
Dans ton vieil atelier au mur miraculeux,
Décore cette fille avec des velours bleus
Et place les cheveux sur l'épaule assouplie.
L'Italie a des cieux ou le soleil s'oublie.

Mets lui sur les genoux un bambino tout nu,
Qui des bras maternels, croisés sur son flanc nu
Et soigneux renouant leur étreinte alarmée,
Dégage obstinément ses gestes ingénus ;
Et vers l'Agneau de la Passion bien aimée
Tende sa bouche sérieuse et ses pieds nus,
Et le caresse, un doigt sur ses lèvres fermées,
Comme s'il pressentait sans l'avouer encor...

L'Italie a des cieux où le soleil s'endort.
Assieds dans son manteau la Madone fictive ;
Doucement, infléchis son cou de sensitive ;
L'Amour soit à ses joues, à son front la Douceur.
Infuse la science en sa candeur native
Et modèle sur son visage l'obsesseur
Sourire, le sourire étrange et magnétique,
Le sourire qui tresse, autour des yeux mystiques,
Cette auréole séductrice où transparaît
L'inaliénable aveu d'un éternel secret...

Allez voir la Vierge, vêtue
Par l'artiste sans rivaux,
Sculpteurs, Erudits, Dévots.
Le Peintre élève une statue
A celle que la Lune et son cortège adorent.
L'Italie a des cieux où le soleil s'endort

Et pourtant ce n'est qu'un modèle
Pour son travail créateur.
Erudits, dévots, sculpteurs.
Marie aime qu'un rayon d'elle
Bénisse la beauté des femmes d'Italie.
L'Italie a des cieux où le soleil s'oublie.

Cette évocation superbe
Est comme au paradis,
Dévots, Sculpteurs, Erudits :
Sa robe est le regard du Verbe,
Et ses cheveux, le baiser de l'Esprit les dore.
L'Italie a des cieux où le soleil s'endort.

Le Vieillard acheva sa toilette divine
En corrigeant les plis trop lâches des tissus ;
Et retoucha les membres frêles du Jésus
Avec ses longues mains que les âges ravinent.
Ensuite il s'éloigna sous la fenêtre. Alors
Il ouvrit ses deux yeux devant l'œuvre accomplie ;
Mais sitôt qu'il l'eût vue il la chassa dehors...

L'Italie a des cieux où le soleil s'oublie
L'Italie a des cieux où le soleil s'endort.

III

Prince de l'attitude, et du galbe sans sexe,
Et du merveilleux sens exhalé par les fleurs,
Et des panoramas subtilement complexes,
Et de la vénusté des blonds regards frôleurs,
Et de la fusion sereine des couleurs...
Tu te souvins, avec ta grande âme déçue,
Que pas un corps humain n'est assez glorieux
Pour jamais arracher des rêves sans issue
Les admirations que l'on réserve aux dieux.
Et, sans plus te fier aux fausses ressemblances,
Tu te remémoras la Vierge, et tu ouvris
Tout ton génie aux influences de l'Esprit,
Et méditas, parmi l'extase et le silence.
Un matin tu sortis des songes, pour broyer
La peinture et verser l'huile dans sa poussière
Et savamment choisir tes pinceaux nettoyés ;
Puis tu revins. Et tes deux mains officièrent...

S'il n'étreint qu'un outil brutal entre ses doigts,
Et si, blasphémateur des Arts, il ne copie
Que les formes qu'il touche et les teintes qu'il voit,
L'artisan né sans muse élabore œuvre impie :
Car, aux fatuités lubriques des tableaux,
Au contre-sens niais de la chair exposée,
L'homme a su préférer sa réelle épousée
Dont la tendresse chaste apaise les sanglots,
Dont les baisers vivants sont comme une rosée.
Mais l'artiste enivré par l'afflux des pensées,
Pour améliorer jusqu'aux pernicieux,
Ne scandalisera ni les théodicées,
Ni les Anges, ni la pudeur des fiancées :
Il crée une merveille inconnue à nos yeux,
Plus belle que les corps, et les fleurs, et les cieux...
Tels vous êtes — Magie invincible ! O prestiges !
O Sainte Anne ! O Joconde ! Idée et sentiment !
Lumières qui chassez les ténèbres,formant
Des corolles de Grâce au dessus de leurs tiges.
On ne sait pas ce que vous êtes, ni des dieux,
Ni des démons ; on ne sait pas ce que vous êtes,
Ni des hommes. ni des femmes, Beautés parfaites
On devine à la fois sous vos traits radieux :
Des hommes, des démons, des femmes et des dieux !

Léonard de Vinci aussi vieux qu'un prophète,
Les cheveux éployés comme un nimbe d'argent,
Considérait un soir l'œuvre qu'il avait faite ;
Et son front monacal se levait en songeant

Du côté de l'azur où de brusques étoiles
Ressemblaient à l'éveil d'un être intelligent.
Il était sur le point de fixer sur sa toile

La suprême nuance et les derniers vernis,
Et le pinceau fébrile agaçait la palette
Qui ne lui renvoyait qu'astucieux dénis,
Son âme emprisonnait une image incomplète,
Tel un oiseau trop jeune englué par son nid :
Il bat de l'aile, mais reste en place, ô souffrance !
Cependant on venait d'Italie et de France
Admirer le chef-d'œuvre encore au chevalet,
Et tous louaient le peintre, et chacun s'en allait
Racontant : « Gloire à Dieu ! C'est la vierge vivante ! »
Tout l'espoir inquiet qui cherche et qui invente
Frémit, à ces naïfs suffrages, dans ses bras.
Mais afin de parfaire avec ses mains ferventes
Le portrait de vierge sainte, il l'implora
De se montrer encore pour que ce fût bien elle.

Marie apparut donc une dernière fois...

IV

Lorsque la vision eût quitté ses prunelles,
Léonard de Vinci, confesseur de la Foi,
Mû par le souvenir de l'Idéal sans voiles,
Ramassa la palette et les doctes pinceaux...
Mais — ô rêves tués en tombant des étoiles !
O rêves trahis par nos forces de roseau ! —
A peine eut-il revu la Vierge de sa toile
Qu'il se jeta sur elle et la mit en morceaux.

René Jacquet.

A propos de M. Loisy

M. Renan ayant perdu la foi se retrancha lui-même du sein de la société dont il ne partageait plus les croyances, M. Loisy, dont la science était vantée par quelques ignorants, voulut rester dans la communauté des croyants, et, Renan enfroqué, il créait une équivoque. L'Eglise le retrancha du nombre des fidèles. De ce jour M. Loisy tombait dans un complet discrédit,L'exégète n'était plus qu'un prêtre excomunié, M. Loisyn'était plus qu'une arme inutile dans la guerre implacable menée par l'erreur, qui est toujours plus consciente qu'on ne le croit, à la vérité. Une réédition des œuvres renanistes ne prenait sa valeur que de la signature sacerdotale.Cependant quelques personnes croient encore à la science de M. Loisy pendant que beaucoup cherchent à l'exalter pour montrer aux foules crédules que l'Eglise craint la lumière et repousse la critique faite au nom, comme il est dit, de la raison et des textes. L'utilité est donc incontestable, pour les défenseurs du christianisme, de prouver la faiblesse scientifique d'un prêtre qui fit quelque bruit et dont le nom serait aujourd'hui inconnu si on ne s'était servi de lui pour défier la conscience catholique.

Des travaux, comme celui de notre éminent collaborateur Joseph Serre arrivent par conséquent à leur heure. Nos lecteurs en apprécieront l'importance par notre résumé.

Après avoir donné les raisons graves qui l'ont déterminé à agir, J. Serre se demande s'il ne pourrait pas découvrir *la clé du système, le secret de la méthode* non seulement de M. Loisy, mais de toute la critique religieuse rationaliste et de la libre-pensée même ?

L'auteur commence à déterminer la situation d'un « savant » en face de sa croyance. Science et religion étaient en contradiction et cependant la contradiction prétendait à l'harmonie. Quoi qu'il en soit, protestants et libres-penseurs accueillaient avec faveur un système où ils retrouvaient,

les uns, leur conception immanente de la foi, les autres, leurs conclusions naturalistes; des catholiques mystiques y rencontraient même quelques-uns de leurs principes. « Loisy semblait un conciliateur : de là son succès dans les rangs de la gauche catholique comme dans ceux de la droite rationaliste et vaguement religieuse ».

Mais, en vérité était-ce bien un conciliateur que ce M. Loisy ? Tout compte fait, la conciliation était établie sur des ruines et J. Serre cite un grand nombre de négations osées par le prêtre ; le « savant » l'emportait. Puis tout à coup nous apprenons que le dualisme du croyant et du critique imaginé par M. Loisy était pour lui-même « une ineptie ». En réalité l'auteur avait perdu la foi orthodoxe... Ne pouvant mettre, dit J. Serre, sa croyance d'accord avec la foi catholique, il avait voulu réformer la foi catholique sur sa croyance personnelle. Or, cette foi qu'il se construit, n'est autre que le système de Renan. Notre collaborateur a bien jugé là-dessus. Il est curieux, en effet, de relire les ouvrages rationalistes tombés dans l'oubli, on reste étonné de voir à quel point les hérétiques ressassent au fond les mêmes doctrines, reproduisent les vieux arguments cent fois réfutés. En définitive, M. Loisy nous apparaît plutôt comme le vulgarisateur des théories que toutes les oreilles n'entendaient pas autrefois.

Les modernistes néanmoins saluent le Loisysme comme la religion de l'avenir. « Et l'on sent bien qu'au tréfond de leur pensée, la religion de l'avenir ne sera plus ni surnaturelle, ni miraculeuse; ni dogmatique, ni autoritaire (césarienne, comme ils disent), ni même cultuelle, mais uniquement, ce que beaucoup rêvent aujourd'hui, le christianisme de l'esprit, la religion de la conscience, ce que l'un d'eux n'a pas craint de nommer le *catholicisme de demain*. Et ainsi se réaliserait la conception d'une orthodoxie à laquelle un protestant, un libre-penseur et même, qui sait? un athée pourrait souscrire. N'avons-nous pas déjà toute une école sociologique et morale « athées catholiques », partisans du « geste traditionnel », tels que MM. Soury, Maurras, Vaugeois, Barrès et autres membres distingués de l'*Action Française* ?» Joseph Serre voit juste. De notre temps, c'est singulier le grand nombre d'esprits qui parlent d'accord, d'union, de fraternité, en faisant parade de mysticisme ; vous croyez à quelque sincérité, à quelque conception semblable à celle de Leibnitz sur la tolérance, vous analysez la prétention et voilà que vous constatez tout simplement que ces belles paroles de concorde cachent la haine du catholicisme et que les périodes mystiques déguisent l'athéisme le plus pur et par conséquent la révolte contre toute autorité spirituelle. Aussi que d'illuminés au-

jourd'hui qui veulent entendre le sens des Ecritures à leur guise alors qu'on serait en droit de leur dire ce que saint Augustin écrivait aux illuminés de son époque : « Vous croyez connaître le sens supérieur des Ecritures et vous n'êtes que des orgueilleux ».

Que ressort-il des tendances contemporaines qui recherchent l'harmonie de la science et de la foi « dans une hypothèse grandiose et gratuite, d'ordre métaphysique et mi-panthéiste, immanent en Loisy comme en Hæckel, et qui n'est ni la foi ni la science » ? Joseph Serre nous le dit nettement : le triomphe de l'esprit vulgaire et bourgeois, une sorte de *homaisisme* supérieur, et ce que l'on pourrait nommer *le système des apparences*. A quoi aboutit le titanesque effort de la critique et de la science ? A la *rature du surnaturel*. « Un monde sans Dieu, qui a sa raison d'être en lui-même ; une religion sans miracle, où tout s'explique par les forces immanentes de l'être religieux : voilà l'idéal scientifique et moderniste. La nature, et pour plusieurs la matière, voilà le grand dogme, le dernier. Or, qu'y a-t-il de plus bourgeois que cela ? L'animal aussi voit le monde sans Dieu, et l'épicier du coin, le commis-voyageur tient, comme MM. Aulard ou Buisson, pour la religion de l'honnête homme, qui n'a plus rien de dogmatique ni d'autoritaire, de miraculeux, ni même de cultuel, atteignant ainsi du premier coup au dernier mot de l'hypercritique et de l'érudition transcendantale. Et ainsi se rejoignent les extrêmes dans la vulgarité et la trivialité d'une conception identique, qu'elle soit spontanée ou savante, comme se rejoignent aussi, dans la simplicité et l'adoration, ces autres extrêmes qui sont la foi humble de l'enfant et la vision splendide du docteur ou du saint. »

Et si cependant M. Loisy, c'est-à-dire le « savant » n'avait pas tort contre le croyant ? Traitons avec J. Serre de M. Loisy et de la critique.

On peut bien dire après la lecture de *M. Loisy et la clé de sa méthode* que tout le monde peut être « savant » à peu de frais. Les Evangiles en mains, si vous tenez à prouver que le Christ n'était pas Dieu, lorsque vous rencontrez un texte qui affirme cette Divinité, dites hardiment que le texte n'est pas authentique ; si un fait contrarie votre mentalité religieuse, concluez que ce fait est apocryphe, qu'il y a glose de la tradition ou de l'évangéliste, et ainsi du reste. Tout l'enseignement du Christ *doit* se rapporter à un royaume spirituel eschatologique ; ce qui cadre avec ce programme est authentique, ce qui ne s'y rapporte pas *doit* être déclaré produit du travail d'allégorisation et d'idéalisation que la tradition chrétienne aurait accompli sur les enseignements du Sauveur. Enfin « simplement

homme, le Sauveur a *dû* avoir une existence très humaine et très ordinaire. Il n'y a à chercher dans sa vie ni miracles proprements dits, ni manifestations surnaturelles, ni prédictions véritables, *ni rien de surhumain*. Tout ce qui s'y constate de transcendant *doit être* étranger à l'histoire et le produit de la foi ». Avec M. Loisy, on le voit, être savant ne demande pas un gros effort. Citons encore un exemple : la résurrection du fils de la veuve de Naïm, c'est tout simplement un récit symbolique ; la veuve éplorée n'est pas autre chose que le symbole de Jérusalem, son fils défunt est la simple personnification d'Israël, et sa résurrection figure la naissance du christianisme. L'Evangile est finalement mis en pièces. Bref « pour M. Loisy et pour la critique allemande, c'est-à-dire protestante libérale, c'est-à-dire rationaliste, toute trace de divinité dans l'Evangile, *ne peut pas* être autre chose qu'un embellissement symbolique ou légendaire. Le Christ de l'Histoire *ne peut pas* être Dieu, *il ne peut pas* avoir eu une naissance miraculeuse, *il n'a pas pu* accomplir de miracles proprement dits, il *n'a pas pu* ni vouloir ni prévoir le sacrifice de sa vie, son cadavre *n'a pas pu* avoir d'autre sort que celui des suppliciés ordinaires. »

Non M. Loisy n'a rien inventé puisque déjà Hello pouvait écrire : « Otez les miracles de l'Evangile, et toute la terre est aux pieds de Jésus-Christ, disait Rousseau. Jamais un miracle ne s'est passé là où il a pu être constaté, examiné, dit M. Renan. Ces deux esprits se touchent par une horreur commune du surnaturel et une commune adoration de la critique qui cherche à la détruire. » Or, qu'est *au fond*, M. Loisy ?

Nous arrivons à la pensée profonde de Joseph Serre sur le système de M. Loisy, à ce qu'il appelle *la clé* de sa méthode.

Le criticisme actuel repose sur cette négation : 1° *Le surnaturel* est impossible ; 2° le surnaturel n'a jamais été constaté. Nous sommes en plein Renanisme. Mais il est temps de citer longuement Joseph Serre. « Or, il serait intéressant, dit-il, de saisir ici sur le vif, dans la façon dont se combinent et s'entr'aident ces deux principes dans la critique libre-penseuse, le jeu d'une psychologie de l'incrédule tout-à-fait suggestive et singulière. Celui-ci pose d'abord, inconsciemment peut-être, dans son esprit, l'*axiome* de l'impossibilité du miracle ; puis comme cette attitude dogmatique, chez un ennemi des dogmes, pourrait paraître inélégante, en contradiction avec son positivisme, il se réclame aussitôt *du fait*. Mais voici qu'il se heurte précisément, dès qu'il touche au christianisme et à son histoire, à des milliers de faits qui ont tous les caractères du

miracle et certifiés tels, de la façon la plus précise, par les témoins les plus authentiques, dont le témoignage *sur tout autre point* inspire la plus entière confiance à la critique la plus sévère. C'est ici que l'attitude du « libre-penseur » devient tout à fait significative. Ces faits, il ne peut pas les admettre. Et pourquoi ? Parce qu'ils sont impossibles. Tout à l'heure il imposait son principe en invoquant *le fait* : maintenant il repousse le fait en invoquant *le principe*. Sans doute il ne le fait point brutalement ; il n'étale pas son inconséquence, et l'ignore peut-être. Il n'évince pas non plus le fait miraculeux sans politesse et sans grâce même ; mais plutôt que de l'accueillir, il se livre au jeu des excuses, c'est-à-dire, ici, des hypothèses les plus imaginatives, les moins positivistes qui soient. Il y a dans la critique dite *scientifique* et moderne une énorme part de fantaisie et de roman tout à fait amusante et profondément suggestive. On y sent, on y palpe, si je puis dire, le fond du cœur de la science telle que l'entend aujourd'hui le préjugé de l'esprit étroit. Ce fond du cœur de la science et de la critique, où M. Homais a mis sa griffe de lion-pharmacien, est cette formule : « *Tout, plutôt que le miracle* ».

« Car tel est bien le mot de l'énigme, la clé véritable de tout le système loisyste, lequel est, en effet, un système. Qui n'a pas cette clé se perd dans le dédale de la vaste érudition du critique, dans le maquis de ses continuelles hypothèses, de ses antipathies pour certains textes, sans le fil conducteur et sans l'idée directrice qui nous permet de voir le pourquoi, de saisir la raison d'être de son prodigieux labeur. M. Loisy, je l'ai dit, est avant tout un philosophe. Il s'en défend et il a raison, car il ne croit pas philosopher. « Il fait de la critique ». Mais, je le répète, comme la critique rationaliste d'Allemagne dont il adopte presque toujours les conclusions, est elle-même imprégnée intimement d'une *idée philosophique* qu'elle confond avec sa propre substance, il croit ne faire que de la critique quand il fait de la philosophie appliquée. Il n'aperçoit pas le fil ténu du préjugé qui le tient et le mène, commande l'orientation, la marche et les conclusions de sa méthode, s'oppose aux faits dès qu'ils le démentent ou les assouplit dès qu'ils regimbent, induit l'auteur pour les besoins de la cause aux suppositions les plus romanesques ou les plus bourgeoises, fait subir à la réalité la plus simple, la plus obvie, les déformations les plus hardies ou les plus subtiles, pour faire enfin de toute l'œuvre, de tout ce prestigieux poème d'érudition, de ce scientifique roman d'histoire, la démonstration victorieuse *d'une idée* préconçue.

« Certes il n'est point interdit de dégager des faits *une thèse* philosophique ou religieuse. La vérité est une thèse,

mais qui se dégage des faits. Ainsi la foi est la thèse qui se dégage des faits évangéliques. Or, quelle est la grande objection de M. Loisy contre ces faits ? Toujours la même : l'impossibilité du miracle. Objection tacite, sous-entendue, mais partout présente, immanente à l'œuvre. L'impossibilité du surnaturel : telle est l'idée directrice de toute la critique loisyste et de toute la critique libre-penseuse. « Le miracle est impossible » : *c'est le principe* ; « donc il faut lui trouver une explication naturelle », et voilà *la méthode*. Cette méthode, dite « *scientifique* », aboutit à la démolition radicale de la foi chrétienne, et c'est par elle que la foi est incompatible avec « la science ». Il est donc tout naturel qu'à la suivre, Loisy, plus logique que Renan, ait abouti, comme critique, à une destruction plus totale.

« L'œuvre de Loisy est touffue et complexe, bourrée d'érudition allemande et d'un prodigieux labeur. Mais dès qu'on a saisi le fil, ou, comme on fait en entrant dans un appartement sombre, touché le bouton, l'œuvre s'illumine, elle devient claire et simple. Car ce prodigieux labeur est ordonné en vue d'une idée qui en commande le plan, les parties et jusqu'aux moindres détails. Pourquoi par exemple M. Loisy conteste-t-il que l'apôtre saint Jean soit jamais venu en Asie ? La tradition du séjour de saint Jean à Ephèse remonte aux origines de l'Eglise. Dans un écrit officiel, adressé à Rome au nom des évêques d'Asie vers l'an 190, l'évêque de la cité même d'Ephèse, Polycrate, atteste que sa ville épiscopale possède le tombeau de « Jean, celui qui reposa sur la poitrine du Seigneur ». Un autre écrivain, originaire d'Asie-Mineure et demeuré en relation avec son pays d'origine, saint Irénée parle ouvertement, dans son ouvrage contre les Hérésies (177-189), du séjour de l'apôtre Jean à Ephèse, comme d'un fait bien connu. Il rapporte même les souvenirs que son maître saint Polycarpe, évêque de Smyrne (+155), avait retenus de son commerce avec saint Jean, et qu'il aimait à rappeler devant ses disciples. La même croyance est attestée au milieu du IIe siècle par l'apologiste saint Justin, converti et formé à la foi à Ephèse. Le séjour de saint Jean à Ephèse est admis de Renan et de bien d'autres critiques, et M. Loisy lui-même convient que l'Evangéliste grec d'Ephèse est un juif particulièrement familiarisé avec le théâtre palestinien des scènes évangéliques. Mais il ne veut pas que le fils de Zébédée soit jamais venu en Asie. Pourquoi ? Un lecteur qui n'a pas le fil, ne peut se rendre compte de l'importance que M. Loisy attache à ce fait. C'est que ce fait a une portée lointaine. Si, en effet, saint Jean était en Asie-Mineure à l'époque où a été composé l'Evangile qu'on lui attribue, ce serait évidemment une présomption très grave qu'il en

est bien l'auteur. Or, si cela était, le quatrième Evangile aurait une valeur historique incontestable, et il deviendrait plus difficile de l'opposer aux trois autres. Or cette opposition radicale est nécessaire à tout le système loisyste. En effet, le Christ de saint Jean est évidemment divin : *il faut donc* qu'il ne soit pas historique, — l'histoire et la foi constituant deux domaines séparés. Il faut que M. Loisy puisse dire : « Le Christ des synoptiques est historique, mais il n'est pas Dieu ; le Christ johannique est divin, mais il n'est pas historique ».

Mais encore le Christ historique des synoptiques ne saurait être complètement historique. M. Loisy rejette donc comme interpolation, allégorie ou légende, et met sur le compte du travail « de la conscience chrétienne » ou « des procédés apologétiques », tous les détails, récits, paroles, textes ou événements qui, dans Luc, Mathieu ou Marc, ne sauraient être « historiques » *puisqu'ils* portent la marque évidente et flagrante du surnaturel. « Le système de Loisy, ajoute J. Serre, comme d'ailleurs celui de Renan, repose ainsi tout entier sur une sorte de pétition de principes, de cercle vicieux ou de vérité de la Palisse, qui fait que le miracle est inadmissible en effet et n'a jamais existé, *puisque par là même qu'il est miracle il ne saurait être historique*. Il ne reste donc plus qu'à lui donner une explication qui soit historique, et comme l'histoire n'en fournit pas, à la chercher dans les hypothèses et les suppositions imaginatives ; de sorte que nous aboutissons ici à cette conclusion vraiment amusante, qui est celle de toute la critique rationaliste des livres saints, qu'en fait de miracles, fût-ce les plus authentiques et les mieux attestés, ce qui est historique (le récit) c'est ce qui ne l'est pas, et ce qui ne l'est pas, (l'hypothèse) c'est ce qui l'est. Rien de plus récréatif à cet égard que la lecture de certains chapitres de Renan ou de Loisy. Pour vouloir à tout prix exclure une catégorie de faits aussi péremptoirement attestés et parfois d'une façon bien plus précise que la plupart des faits de l'histoire, le positiviste se mue en rêveur, en romancier, en poète, et appelle ces rêves, ces romans, ces fourmillements d'hypothèses et de fantaisies « la Science et la Critique ».

Et là-dessus, Joseph Serre, cite plusieurs exemples qui renseignent, de façon directe, sur les procédés loisystes. Il suffit d'un peu d'imagination pour être un « savant exégète ».

Mais il faut poser quelques principes positifs, scientifiques, nous dirions positivistes : notre collaborateur rappelle donc quelles sont les exigences de la critique, violées

par tous les négateurs. Nous terminerons notre résumé par cette importante citation.

« Le premier principe de l'honnêteté critique, dit-il, est le respect des faits, indépendamment de toute théorie préconçue sur leur possibilité ou leur impossibilité intrinsèques. La seule preuve recevable de la possibilité d'un fait, c'est son existence. La philosophie doit jaillir de la réalité, non la réalité de la philosophie. L'histoire a donc, même en religion, en religion surtout, une importance capitale, et les faits, les textes, les documents, constituent, si ce n'est la base unique, du moins l'une des bases essentielles de la croyance. C'est dire à quel point la critique religieuse doit être exacte et sa méthode impartiale et rigoureuse. Sans doute l'authenticité, l'historicité des documents, doit être éprouvée par un examen sévère, et ce n'est pas le moindre des triomphes de l'Evangile que la plupart de ses textes soumis sur ce point à la torture de la critique la plus exigeante, la plus féroce, capable de détruire par ses procédés presque tous les faits de l'histoire, aient pu résister, sauf, nous dit-on, *en ce qu'ils renferment de surnaturel et de miraculeux*. Or voici précisément le point précis où éclate ce que j'appelle la malhonnêteté de la critique loisyste. Cette malhonnêteté ne consiste nullement dans l'exigence à l'égard du surnaturel. Il n'y a aucune malhonnêteté, il y a même un devoir rigoureux de la critique d'appeler légende ce qui est démontré légende, inauthentique ce qui est prouvé inauthentique, et de délimiter exactement les deux domaines de la foi et de l'histoire. Mais il est de toute évidence et de toute loyauté que la base de cette délimitation soit prise dans l'histoire même, dans la réalité des textes, non dans un caprice théorique de l'esprit. Récuser, suspecter, maquiller les documents pour les faire servir à une thèse, et à la plus triste de toutes, à la négation du divin, à la désolation des âmes, est plus qu'une déloyauté, c'est un crime. Ajoutons que s'il est toujours antiscientifique de repousser un fait au nom d'un principe quelconque, et surtout des bornes de notre esprit, il est plus qu'antiscientifique, il est *absurde* de nier au nom des lois de la nature, un fait qui, par son essence et son nom même, a la prétention d'y déroger. Que cette prétention ne soit pas fondée, cela est parfaitement possible et mérite examen sérieux, *mais rejeter un fait miraculeux parce qu'il n'est pas naturel*, autrement dit poser en dogme l'antinomie absolue de la foi et de l'histoire, comme le fait M. Loisy, c'est, je le répète, résoudre la question par la question, et la victoire sur ce terrain (qui appartient à M. de la Palisse) ne saurait prouver autre chose qu'une évidence. Il est clair, en effet, que si le miracle est précisément, par définition, ce qui

s'oppose à la réalité et à la critique, et si, d'autre part, la critique est, par définition même, ce qui s'oppose au miracle, le miracle et la critique ne risquent pas beaucoup de se rencontrer ou ne se rencontreront que pour se détruire. La critique ainsi conçue n'a d'autre but que de désurnaturaliser l'histoire ; et, comme il est toujours facile en multipliant les hypothèses, d'aboutir à la négation d'un fait, elle y réussit. Renan et Loisy ne sont qu'un fouillis d'hypothèses ingénieuses destinées à contourner les textes pour éviter le miracle. Ce jeu, comme tout jeu d'esprit, n'est pas sans charme pour le dilettantisme, charme fait d'imagination et d'érudition mêlées, de psychologie et de rêve, et le roman est agréable. Le Jésus de Renan est un jeune dieu plein de poésie, le Jésus de Loisy, un paysan illuminé dont les illusions malheureuses ne manquent pas de grandeur. Ils n'ont que le tort l'un et l'autre de n'avoir jamais existé, d'être des créations légendaires de la critique ».

FERNAND DIVOIRE.

TROIS PÈLERINAGES

I

Une Visite au château des Rochers.

Parmi les voyageurs innombrables qui se dirigent chaque année vers la Bretagne, il en est peu qui aient l'idée de s'arrêter à Vitré et de consacrer une journée à cette ville délicieuse, d'un aspect si curieusement romantique. On peut passer des heures captivantes à flâner dans ces antiques rues où tant de maisons offrent de séduisants détails : vieilles portes sculptées, balcons de fer forgé aux arabesques délicates, gargouilles grimaçantes. Chaque demeure nous arrête au passage, avec cette ornementation fantaisiste et disciplinée qui fait toute la saveur du Moyen-Age et de la Renaissance.

Si Vitré est la ville des archéologues, l'excursion du château des Rochers est toute désignée aux lettrés qu'émeuvent encore les lieux charmants d'où la spirituelle marquise data un si grand nombre des fameuses lettres. On se rend aux Rochers par une très belle route, bordée d'arbres, et le trajet en lui-même constitue une promenade fort agréable. Après avoir traversé les futaies du grand Parc, on découvre brusquement, en pleine lumière, le domaine pittoresque et simple de Mme de Sévigné. C'est un château XVe siècle dont l'intérieur a été complètement remanié au cours des âges. On ne peut visiter d'ailleurs que la chambre de la marquise et la chapelle que fit construire pour elle, en 1671, l'abbé de Coulanges. L'illustre maîtresse de céans qui ne manquait jamais sa messe dominicale devait, dans les premiers temps de sa résidence aux Rochers, accomplir un

trajet long et pénible pour se rendre à l'église du village le plus voisin. C'est ce qui, avec les pieuses exhortations de l'abbé de Coulanges, fit décider la construction de cette bizarre et minuscule chapelle, sorte de tourelle qu'on prendrait fort bien pour le pigeonnier d'une ferme considérable. De la chapelle, on traverse les jardins pour se rendre à l'aile droite du château où se trouve la chambre fameuse. On y entre par une large fenêtre de plain-pied sur le parc et tout de suite, malgré soi, on est ému par l'intimité séculaire de cet intérieur. Car la chambre de la marquise a été pieusement respectée et l'on y peut voir traîner ça et là sur les meubles les objets usuels de la femme et de l'écrivain. Voici sa table de toilette avec une cuvette et un broc de faïence minuscules, voici la boîte de poudre de « Mareschal » un flacon « d'eau de senteur » voici la « table à coëffer » avec sa garniture de brosses en bois laqué de rouge et orné de fleurs peintes, voici les flambeaux qui éclairèrent ce joli visage dont Mignard fit le magnifique portrait, un portrait fastueux d'une Sévigné en habit de cour, d'une Sévigné qui même aux Rochers ne voulait pas oublier Versailles. C'est ici, sur cette table de marbre, dans le renfoncement d'une vasfe fenêtre qui donne sur un verger pittoresque, qu'elle copia d'une écriture droite et ferme ce livre de poésies exposé sous une vitrine ; c'est ici qu'elle signa et approuva les comptes du jardinier Pilois dont il nous est parlé si souvent au cours de la correspondance et « dont la mort laissa le jardin tout triste ». A côté de ces autographes, on a placé, pièce capitale, l'encrier de laque japonaise de l'épistolière — « Dommage que la plume n'y soit plus », me dit la jeune bretonne qui m'accompagne. Je crois, pour ma part, que voilà une plume bien difficile à retrouver...

On voudrait s'attarder dans cette pièce, on rêve de s'asseoir une minute dans un de ces fauteuils, brodés, dit-on, par Mme de Grignan, mais le beau jardin français de Le Nôtre nous sollicite avec son soleil éblouissant et ses larges allées de tilleuls. Partout, des caisses d'orangers, si chères aux jardiniers du grand siècle, et presque autant de cadrans solaires, douce manie qu'avait la marquise. Sur l'un, on lit cette devise bien janséniste : Ultimantime. Mon guide me fait entendre l'écho qui amusa tant Mme de Sévigné, « le petit rediseur de mots jusqu'à l'oreille » dont il est question dans une lettre. Pour nous, il est un écho que nous écoutons ici avec plus d'émotion : c'est l'écho lointain des pleurs de cette mère tendre et perpétuellement inquiète. Là-bas, au bout de l'allée du Mail, sous le kiosque de « la Capucine » tout près de l'allée de « l'humeur de ma fille », il nous semble revoir la marquise, un beau di-

manche du mois de mai 1671 écrivant : Enfin, ma fille, me voilà dans ces pauvres Rochers. Je vous avoue que le reste de ma vie est couvert d'ombre et de tristesse quand je songe que je la passerai si souvent éloignée de vous...

II

Un salon de ville d'eaux au XVIII[e] siècle

Au numéro 28 du quai de Passy, tout près du pittoresque passage des Eaux que Zola décrivit abondamment dans une Page d'Amour, presque au pied de la maison discrète et retirée de Balzac dont il fut tant parlé récemment, à une centaine de mètres de la vaste propriété restée intacte de la princesse de Lamballe, aujourd'hui maison du docteur Blanche où fut en traitement le malheureux Gérard de Nerval, s'élève un coquet pavillon du XVIII[e] siècle. Avec ses guirlandes montées au dessus des hautes fenêtres, son jardin à l'allée profonde, cette gracieuse demeure est un des derniers vestiges du Passy de jadis, séjour campagnard et ville d'eaux à la mode dont les sources bienfaisantes guérissaient fort bien nos pères.

Alors que la pioche des démolisseurs menace tant de demeures embellies de précieux souvenirs, il faut aller voir, avant qu'il ne disparaisse un jour, ce pavillon discret, aux volets presque toujours clos et qui n'est autre que la « ertraite charmante » où Rousseau composa en 1752 son Devin de Village, au succès éphémère et bruyant.

Au Livre VIII des « Confessions » Rousseau nous fait une allusion, assez brève, il est vrai, aux jours agréables qu'il coula à Passy chez son ami le bonhomme Mussard « vrai philosophe de pratique ». Ce Mussard, autrefois joaillier, s'était retiré à Passy après fortune faite pour mettre selon l'expression même de Jean-Jacques « un intervalle,de repos et de jouissance entre les tracas de la vie et de la mort. »

Il avait fait élever sur ses plans le pavillon encore actuellement visible, avec son étroite terrasse dominant les berges gazonnées de la Seine, vis-à-vis de cette île des Cygnes qui n'était alors qu'un fouillis de verdure et d'arbrisseaux baignés par l'eau glauque du fleuve. Comme dans toutes les demeures d'autrefois — tendance fâcheuse à laquelle sacrifient également nos architectes modernes — toute l'importance de la construction avait été donnée aux pièces de réception : un vaste salon à six fenêtres et une

salle à manger ovale, sans aucune autre particularité que sa forme originale.

Le salon était tout entier tapissé de glaces, encadrées de boiseries très simples que les propriétaires actuels firent enlever. Il ne reste que les panneaux à baguettes qui contenaient les glaces. Si l'on en croit Rousseau, elles durent refléter de charmants visages et des figures célèbres, à divers titres, s'y mirèrent. Devant cette cheminée de marbre finement sculptée devisèrent l'abbé Prévôt, causeur exquis « et qui n'avait rien dans l'humeur, ni dans la société du sombre coloris qu'il donnait à ses ouvrages. » Le médium Procope, « petit Esope à bonnes fortunes », dit encore Rousseau, fit souvent aussi entendre ses sarcasmes à l'indulgent monsieur Mussard.

Ce Procope était le prope fils de Francisco Procopio qui le premier en France eut l'idée de créer un café, ce célèbre café Procope, un moment l'antichambre de la gloire et le club de tous les beaux esprits. Procope, le commensal de monsieur Mussard, avait une double réputation d'homme singulier, à la fois médecin et auteur dramatique, il avait connu une certaine vogue de praticien et des succès de théâtre flatteurs. Ses comédies bouffonnes : *Arlequin balourd*, *l'Assemblée des Comédiens*, *les Fées*, etc. le mirent assez en vue pour que Lesage le raillât dans son Gil Blas sous le nom caricatural et significatif de Cuchillo (couteau).

Rousseau nous cite encore, parmi des intimes de la maison de Passy, Boulanger, ce singulier orientaliste et philosophe qui voyait dans les cataclysmes de la nature l'origine de toutes les superstitions et de tous les mythes religieux et dont les ouvrages furent publiés par d'Holbach qui y ajouta, par surcroît, ses propres théories. Mais peut-être la physionomie la plus fameuse de ce petit cercle était celle de Madame Denis, la célèbre nièce de Voltaire, qui, dit Rousseau, « ne faisait pas encore du bel esprit. »

D'ailleurs, quand la conversation tombait, on avait le plaisir d'entendre chanter madame Vanloo, aussi célèbre par son talent que par sa beauté, bien que Rousseau prétende qu'elle n'était point belle, mais charmante. Madame Vanloo, fille de Baptiste Sornis, célèbre violoniste piémontais, triomphait elle-même comme cantatrice sur les scènes italiennes, lorsque Carle Vanloo, premier peintre du roi, s'éprit d'elle au cours d'un voyage dans la péninsule, la ramena en France et l'épousa. Grâce à madame Carle Vanloo et à madame de Valmalette, fille de l'amphytrion et qui, dit un peu méchamment Rousseau, peu tendre pour les femmes qu'il fréquentait à Passy, » eût été fort aimable si elle en eût moins eu la prétention » la musique était très en honneur au pavillon de monsieur Mussard. Cet homme

aimable jouait lui-même du violoncelle avec conviction. Il aimait à faire partager à Rousseau ses enthousiasmes musicaux, particulièrement pour la musique italienne dont il raffolait. Un soir après une discussion très vive sur l'opéra buffa, Rousseau conçut le projet d'écrire, lui aussi un drame de ce genre. Mais laissons la parole à l'auteur des Confessions : « Le matin en me promenant et prenant les eaux (évidemment dans l'allée centrale qui existe encore) je fis quelque manière de vers très à la hâte et j'y adaptai des chants qui me revinrent en les faisant» : Rousseau nous parle d'un salon voûté où il nota ses premières impressions Sans doute est-ce une salle, effectivement voûtée et qui existe sous le grand salon actuel. Bref, c'est entre deux verres des eaux de Passy que Rousseau composa l'air célèbre : « J'ai perdu mon serviteur».

J'imagine qu'il fut chanté le soir même par Christine Sornis, Rousseau accompagnant au clavier, tandis que la bonne madame Denis, l'excellent monsieur Mussard et Procopio Cuchillo donnaient des signes évidents d'approbation. Le succès fut tel, sur cet auditoire de mélomanes, que Rousseau, enthousiasmé par les compliments, écrivit en six jours, *à quelques vers près*, tout le scénario du Devin et que la musique en fut esquissée dans la même semaine. Mais :

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

Nous savons que malgré la faveur qui accueillit le nouvel ouvrage de Rousseau lors de sa représentation à la cour en octobre 1752, représentation qui valut à l'auteur une gratification de Sa Majesté et les bonnes grâces de madame de Pompadour la postérité n'a pas retenu grand'chose des mélodies aimables du Devin. Seul le jugement de Rousseau sur ses exécutants est toujours actuel : « La pièce fut très mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée et bien éxécutée quant à la musique » Sans doute l'air du Devin : *L'amour croît s'il s'inquiète*, le dernier duo : *A jamais, Colin, je t'engage*, n'eurent-ils jamais plus de charme qu'à Passy, dans ce coquet Pavillon d'une ville d'eaux galante et lettrée, d'une ville d'eaux où s'étaient vite reformées, tout comme de nos jours, les cercles agréables de la ville

Il était intéressant de signaler aux curieux du vieux Paris le délicat pavillon aux fines guirlandes du quai de Passy.

En passant au pied de cette terrasse vouée fatalement à la pioche des démolisseurs, peut-être verront-ils se pencher comme jadis pour regarder passer le coche d'eau ou un carrosse fuyant vers Versailles, les ombres légères de madame Vanloo, de madame de Valmalette, de madame Denis,

le visage sarcastique de Procopio Cuchillo, la figure satisfaite et placide du Bonhomme Mussard, tandis que derrière eux, toutes fenêtres ouvertes, l'auteur des « Confessions » soupire au clavecin les romances légères, tendres et facile du « Devin de village ».

III

La tombe de Madame Récamier

Par ces mornes journées d'hiver, rien n'est d'un enseignement plus mélancolique qu'une visite aux tombes des morts illustres. Que de noms, jadis célèbres, effacés par l'oubli, illisibles sous le velours des mousses qui rongent les stèles de pierre ou de marbre lentement effritées !

Parmi les sépultures fameuses du cimetière Montmartre, il en est une qui nous émeut entre toutes par les souvenirs de grâce et de charme qu'elle ravive, par le pitoyable abandon qu'elle atteste. Alors qu'il n'est pas un monument, si humble soit-il, que ne fleurissent des mains pieuses, le mausolée de madame Récamier n'a pour parure que des feuilles rousses amoncelées par la rafale et une affreuse couronne de porcelaine jaune, posée là sans doute par quelque jardinier.

Devant ce monument banal et délaissé, on évoque difficilement le souvenir radieux de cette créature énigmatique et exquise, de cette grande amoureuse de l'amitié, comme on l'a définie, qui tint les plus illustres contemporains sous le charme de sa beauté ingénue. On se remémore plutôt, en ce lieu de deuil et de tristesse, l'amie vieillissante et aveugle de Chateaubriand, fidèle compagne du grand écrivain dans cette modeste retraite de l'Abbaye au bois qu'on vient de démolir récemment.

Pour avoir su embellir et consoler de sa présence touchante les derniers jours de cet éternel déçu que fut René, n'aurait-elle pas droit encore aujourd'hui à un pieux et déférent hommage ? Celle qui prodigua tant de sourires, celle qui vit à ses pieds tant d'adorateurs fervents, celle dont la grâce rayonna un moment sur l'Europe entière repose dans un coin ignoré, sous une pierre tombale délaissée où le nom seul de Ballanche témoigne encore des amitiés d'autrefois.

Et je m'attriste presque à penser qu'il ne se trouve point un amoureux posthume de cette femme délicieuse pour venir effeuiller sur sa tombe quelques-unes des pâles roses de l'hiver...

Abel Léger.

A Barbey d'Aurevilly

O Maître ! dédaigné par un siècle sans foi
A cause de ton Art et de ta noble VIE ;
Malgré la vanité, l'ignorance et l'envie,
L'estime des vivants monte enfin jusqu'à toi !

Tu vécus libre et fier selon la seule loi
De ton cœur généreux haut comme ton génie ;
Et ton âme mêla dans la même harmonie,
Le charme d'un poète à la force d'un roi !

Et, parce que tu fis, dieu de quelle genèse !
Avec l'Orgueil normand, de la Beauté française,
Et que taut de héros ont jailli de ta main :

Sur ton œuvre à présent la justice s'éveille,
Et sa profonde voix proclamera demain :
Barbey d'Aurevilly, frère du grand Corneille!

EDOUARD GUERBER.

Mirages en été

Trois heures...

Dans l'ombre violette tournent des rondes d'or. Le soleil couve des incendies, tout crépite de chaleur. Au-dessus des têtes feuillues, le cadran de la tour regarde de ses douze yeux d'or, et en folie d'être perpétuel, son doigt désespéré arrive au cœur de :

Trois... L'orée est en feu...

Il craque dur de chaleur dansante.

Puis, lentement quatre...

Je dors un peu, songeant aux Phénix des brasiers et aux Salamandres invulnérables.

Nivarin m'entraîne ; ses yeux verts tremblent comme de petites âmes glauques, discrètes sur une mare de profond romantisme.

J'ai tiré sur moi les branches du cytise, frêles palmes vermeilles qui font de l'azur avec quelques ocellures de lumière citrine sur ma page. J'écris mes brouillés souvenirs d'où Nivarin me conduisit.

Une orange odore sur ma table, le fenouil cuit en ses feuilles d'or et parfume le jardin ; je veux rester et je suis dans l'oasis bleue.

***

En fermant les paupières, il a palpé le velours de mon manteau, doux comme la fourrure de martre. Approuvé d'une moue pleine de réticences, il le froissait, étudiant ses arabesques et ses signes.

Cependant, il m'arrête et me drape mieux selon le style des montagnes. Il arrache une branche de buis, dont les paillettes me cachent à la pointe des brûlantes aiguilles ! Alors, il regarde les paysages en murmurant des mélodies vagues, des thèmesde gloussements tortillés qu'il travaille avec négligence.

Au loin, sur la lisière d'un expirant festival, des petits formaient une ronde en dansant; des tuniques rouges, bleues et vertes séchaient au vent; un pâtre et une cheminée fumaient sous un pin parasol immense.

*
* *

Sur un domaine ignoré, je vis des êtres profondément hilares. Ils se tordaient dans l'habit mi rouge, mi jaune ou de couleurs bigarrées. Ils portaient des fanons de pèlerinage, des sistres et des étendards. Ils brandissaient la marotte et le chapeau cousus de sonnettes et de grelots.

Des fifres aigus, des flageolets pétulants, un intolérable saxophone, un hélicon poussant d'absurdes han-han, sonnaient la cadence de la course folle, incertaine et furieuse.

En dernière, passa une riche et blanche licorne-pintade. Elle portait une amazone qui soutenait un candélabre mystique. A côté, rythmant selon le pas amorti de la bête sa voix dolente, un orgue de barbarie nasillait son histoire invétérée. Alentour, un flot de canards nasillait interminablement, se conformant aux gestes amortis de la digne bête, et aux musiques édentées du râlant orgue de barbarie. Le groupe appartenait à un genre discret et rare...

*
* *

Sur la crête du second ravin, des remparts défendaient un bruissant territoire. Nivarin dressa quelques pierres au bas de la muraille cyclopéenne. Je dormais un peu, et il m'entraîna, pensant que nous devions voir.

Alentour, la plaine était immense; quelques buissons blancs arrondissaient l'échine sous la lumière éclatante. Très loin, des colliers de boules violettes, à pétiole vague, sur des aires bleues pointillaient des arabesques. Dans le ciel de nacre, un vaste condor ramait, indifférent.

Monté sur ces pierres, je ne vis, en vérité, aucune silhouette humaine Des voiles fantastiques couvraient de troubles circulations d'êtres fallacieux. Ils étaient entraînés en de perpétuelles courses giratoires : logiques courants tumultueux, par le domaine des ailes bleues et blanches.

*
* *

Entre les adonides goutte-de-sang et les maïs d'argent, des êtres pattus, à des araignées ou à des carabes gigantesques pareils, fastueusement arrosaient.

L'eau, est, maintenant, reine adorée. Les millions de petites langues endiablées de l'herbe verte enfilent ses perles pourpres cristallines. Les fleurs ouvrent la bouche et leurs épaules frissonnent. Des mouches volent dans la vapeur

qu'en tire le soleil qui, dans la pluie des arrosoirs, vient évaluer ses splendeurs, comme sur ma page il compte son or, sous les branches du cytise.

Les pierres dentrites, sous des ombres creuses, démoulent des êtres séculairement étreints, tels de fabuleux caméléons, fils d'arc-en-ciel, telles des fougères de neigeuses et fines Malines. Des rubis ensanglantés sortent de terre, et avancent leur frêle corps d'araignée rouge ; des émeraudes tombent de la peau des serpents ; du front des crapauds millénaires sort une agathe ou une hyacinthe, ou une belle pierre verte.

***

Des mûres et des grenades tombent, alternant sur le sable. Puis arrivent les champignons hypocondriaques, culs-de-jatte ou feutre cardinalice, s'y asseoir pour les dévorer, en compagnie de grosses outres flasques de sarracènes où saturent des hochepots de moustiques, en compagnie, aussi, de népenthès poitrinant avec des grâces de carnivores difciles et dégoûtés.

Plus loin, une lucarne d'eau enregistre les voyages de la lune et du soleil, et l'altitude des nuages, des milans et des alouettes. Sous sa vitre polie, un peuple grouille : des bars héraldiques, des épinoches cloutées, sages et sobres. D'érudits brochets pleins de prudence, y tissent consciencieusement, tissent et ne finiront jamais leurs longues paraboles abstraites dans le cristal liquide.

Je dors un peu, je suis revenu dans l'oasis bleue.

J'ai vu d'autres paysages au fond de la belle vallée. Elle était universellement belle, et maintenant, le soleil est si merveilleusement beau ! Il y a des mouches, comme des baisers, brûlantes.

Mais les oiseaux dans leur plumage gonflé étendent leur cou de couleurs. Ils débutent, puis le chant est entier et s'ordonne : Les sauterelles, en foule, brodent le canevas où les fleurons de la musique sont piqués. Les trois notes de chanterelle du loriot rejoignent les modulations pimpantes du merle ; et, pendant que tout se tait, quelques gigantesques roulades du rossignol durent, légères, s'articulent passionnément comme les jets d'une fontaine.

Sous les feuilles chaudes, un paon râle et interrompt progressivement ; les chanteurs une mare où flottent des grenouilles coassant et des vanneaux qui carcaillent renforcent la trame des rythmes sonnant bas, s'éteignant.....

Silence .. — Je frémis, sous les branches du cytise.

Un coucou rit dolemment !

Mais, parmi les fleurs, des milliers de cœurs effarés et chauds de vengeance et de foi accusent et étouffent cet éclat

philistin. C'est une vague de sons qui développe ses ondes.
D'en haut, une alouette, grisollant, signale les diversités de la mesure naturelle, Puis, le grand chantre, la gorge gonflée, a préparé d'autres cantilènes que les jardins admirent immensément, et illustrent de cris, de ramages, de gazouillements, de nuances harmonieuses et délicieuses.
C'est l'harmonie de l'Univers, que Marsyas domina sous l'œil d'or du grand Apollon qui écouta et regarda.

*
* *

Une orange odore sur ma table, le fenouil cuit encore et parfume le jardin.
Je dors un peu, Nivarin, charmant un serpent-janus, demeure chez les de Goncourt, dans une niche rayonnante, complexe, sociable, pleine de jades et de bons ouvrages.
Et lors, je suis revenu dans l'oasis bleue.
Sous les branches du grand cytise aux palmes d'or.

JEAN DE BOSSCHÈRE.

PAGES D'HISTOIRE

Savonarole justifié.

(*Suite*)

Savonarole n'en a pas moins donné une constitution, va-t-on me reprendre, et une consiitution républicaine encore. Certains historiens, l'abbé Bareille, par exemple, prétendent qu'il n'en comprenait pas d'autre. Cet historien qui nous a montré de remarquables talents pour le roman se présente comme un divinateur. Cependant, lui et ses pareils voient tout juste au bout de leur nez.

Ceci dit, quelle était la situation à Florence ? Les Médicis avaient été chassés. Un nouveau gouvernement doit être établi. Or, si le Frate avait été le maître de la cité, s'il y avait eu une prépondérance politique, s'il avait été un homme d'Etat comme l'appelle Audin, indubitablement la République aurait été proclamée le lendemain. L'histoire, celle des faits, ne nous révèle pas un tel état de choses ; elle nous dit au contraire que les Florentins, — ces gens qui vivaient en des temps sévères et bien réglés — ne s'entendaient pas sur la forme gouvernementale à se donner. Les uns voulaient la démocratie, d'autres l'aristocratie. Je ne puis entrer dans tous les détails, mais l'essentiel est de savoir que toute la politique se passait en discussion, en déclamations. A ce moment Savonarole entre en scène. Relevons deux notes de l'ouvrage de Villari ; Violi, cité par Barsanti s'exprime ainsi dans sa XIe journée : « Pendant qu'on examinait les conditions du nouveau gouvernement, on prie Savonarole, ainsi que plusieurs autres religieux de Saint-Marc, de discuter la question et de donner leur avis sur le meil-

leur gouvernement... On adopta l'opinion du frère Jérôme... » Tout le monde sait qu'il proposa la démocratie. De son côté, Nardi ajoute : « On croyait alors que cet homme, ne s'entendait guère à la vie active, mais qu'il avait une aptitude spéciale pour parler de la morale et surtout de la véritable philosophie chrétienne. Si nos concitoyens avaient vraiment écouté sa doctrine, ils auraient été sans doute disposés à bien accueillir la forme de tout gouvernement juste et saint. Du reste, tous les projets du Frère, recommandés plusieurs fois en chaire, finirent par être adoptés, après mille difficultés, après maintes contradictions. » Le lecteur, j'espère, a lu attentivement.

Toutefois est-il vrai que Savonarole ne concevait que la forme républicaine pour un gouvernement. Quand on on avance une telle déclaration, de deux choses l'une, ou bien la déclaration a été contrôlée, alors on est un menteur, ou bien elle ne l'a pas été et l'on est un imposteur. Frère Jérôme a publié en effet un traité de politique intitulé : *Du régime et du gouvernement des états et spécialement sur le gouvernement de la cité de Florence, composé sur les instances des magnifiques seigneurs au temps de Giuliano Salviati, gonfalonier de justice.* Pour que mon travail n'excède pas certaines proportions, je dirai sur les conceptions gouvernementales de Savonarole juste ce qu'il en faut pour anéantir ses calomniateurs. La pensée du frère Jérôme reproduit simplement celle de St-Thomas d'Aquin, qu'il appela jusqu'à sa mort un Géant. Mêmes doctrines, maintes fois arguments semblables, mots identiques. Il existe des théoriciens qui sont monarchistes, ils voudraient voir la monarchie constituée chez tous les peuples. Les maîtres de la pensée chrétienne n'ont jamais partagé ces idées, le religieux de Florence a suivi leur doctrine. Mais Savonarole concevait si peu la seule forme républicaine, qu'il commence par dire que le gouvernement d'un seul est meilleur de sa nature. Voilà ! et Rio a parfaitement vu, comme l'abbé Carle du reste, que Savonarole ne fut jamais l'apologiste des institutions républicaines dans le sens que le plus grand nombre des publicistes modernes ont attaché à ce mot. Toutefois Rio ajoute, et il a encore raison : il aurait préféré la pire des républiques à certaines monarchies ». Il faut trouver le motif de cette affirmation en ce fait que Rio écrivit son bel ouvrage sous la monarchie de Louis-Philippe. Ce règne, comme on le sait ou plutôt comme on ne le sait pas, fut violent proscripteur de moines (1) ; vio-

(1) 1830 expulsion des trappistes de Bellevaux, 1831, expulsion des trappistes de la Meilleraye, 1845 expulsion des jésuites, etc. expulsion des Dames du Bon-Pasteur de Sens,

lateur par conséquent, de la liberté. Ajoutons enfin que Savonarole n'était point le partisan du suffrage universel par voie directe. Notre héros est, comme on le voit, de moins en moins démagogue.

Quelques-uns ont pourtant médit du Frère à cause de son exaltation du principe de liberté, et de là ils se sont répandus en considérations inopportunes par comparaison de la théorie de Savonarole avec les applications contemporaines ; sur la Liberté Savonarole copie encore une fois St-Thomas. J'approfondirais cette question en rapport avec la doctirne thomiste si j'étudiais la philosophie de Savonarole. Il ne s'agit pas de venger Frère Jérôme des accusations portées contre lui en examinant la substance de ses Idées mais d'opposer une page de vérité à la fausseté des historiens qui lui sont adversaires.

Donc, Savonarole ne s'est pas plus occupé de politique en conseillant une forme gouvernementale aux Florentins que le P. de Ravignan, le célèbre jésuite, lorsqu'il recommandait Cavaignac à l'élection de la Présidence de la République qui devait échoir à Louis Bonaparte ; pas plus que le R. P. Ventura, ce moine splendide qui du haut de la chaire s'enthousiasma pour la cause de la Liberté et qui trouva des accents nouveaux pour flétrir la tyrannie (1), pas plus que Saint-Hilaire accusant l'empereur Constance.

Une réflexion : lorsqu'un religieux se constitue le théologien de l'autoritarisme, on le juge en apôtre du droit divin ; lorsqu'un autre religieux se fait le défenseur du peuple, ce qui est le véritable rôle du prêtre — on juge que c'est un démagogue.

Passons au deuxième reproche porté contre Savonarole ; religieux, il a désobéi à son supérieur hériarchique, dit-on.

Nous avons eu pour méthode de produire, en premier

---

des Religieuses de Notre-Dame-Auxiliatrice, des hospitalières d'Avignon. On sait que cet imbécile de Louis-Philippe croyait pouvoir « briser des mîtres. » La célèbre réponse de l'archevêque de Paris est connue... Le blocus de la trappe de Meilleraye fut plus grotesque, quoique en Monarchie, que le blocus de Frigolet. Et déjà, en 1829 expulsion des capucins à Aix...

(1) Dans les traits essentiels, le P. Ventura, général des Théatins, est le personnage moderne qui offre le plus de ressemblances avec Savonarole, mais le Florentin avait plus d'unité et moins d'exagération sur quelques sujets particuliers. Le discours pour les *morts de Vienne* prononcé par le P. Ventura a été mis à l'*Index*. Ce n'est point sans doute par raison doctrinale, car il l'avait soumis à l'approbation de l'autorité avant de le dire.

lieu, les réponses de Savonarole lui-même à ses accusateurs.

En 1496, il montait en chaire et disait : Je vous réponds que vous êtes aveuglés parce qu'il vous semble voir trop clair. Maintenant, je veux en dernier lieu vous adresser une parole : Considérez que tout ce que fit le Christ, il le fit pour notre exemple. Du temps qu'il prêchait, la loi de Moïse n'était point tellement abrogée, que l'on pût ne pas l'observer : les prêtres avaient donc encore une autorité reconnue, et ils osaient même excommunier, comme vous le savez, quiconque avouait que Jésus-Christ fût le Christ, et ils chassèrent du temple l'aveugle qui l'avait confessé, et ce nonobstant, le seigneur le reçut. Seigneur, je veux parler un peu de vous : quel exemple nous donnez-vous ? Saint Grégoire, dans le décret onzième, question troisième dit *Sententia pastoris sive justa, sive injusta timenda est.* Que répondez-vous à cela, Seigneur ? Il répond : Regarde sous ce texte, il s'en trouve un autre du pape Pélage, qui dit : que si celui contre qui une sentence juste aura été portée vient à s'amender de son erreur ; il n'est plus excommunié ; mais si la sentence est injuste, on ne doit pas s'en inquiéter, parce qu'elle ne lie ni devant Dieu, ni devant l'Eglise, et l'homme ne doit pas même chercher à se faire absoudre d'une telle censure, parce qu'elle ne le lie pas. Saint-Augustin dit aussi : comment peut-il être nuisible de se voir par l'ignorance des hommes, effacé de la table des hommes, si l'iniquité de sa conscience ne l'efface pas du livre des vivants. Il est dit encore, que celui qui porte une sentence injuste et inique est plutôt excommunié que celui qu'il veut censurer... » etc (1) tout le sermon du frère Jérôme roula sur ce sujet ; il montrait ainsi et d'avance la conduite qu'il tiendrait, sachant que ses ennemis avaient sollicité l'excommunication.

Or, une fois la sentence portée, les libertins crièrent : Maintenant, en dépit du frère, nous pouvons jouer et nous livrer à toute sorte de plaisirs. Je laisse à chacun le soin de prendre quelque instruction sur les amusements de cette époque. Enfin, les désordres réprimés un instant par Savonarole, reparurent à tel point même que ce fut la Seigneurie qui vint chercher le Réformateur et le prier de remonter en chaire. La charité l'emporta... et, comme ses ennemis le disent, il désobéit.

L'obéissance est une grande et belle vertu, je me hâte de le dire avec tous les adversaires de Savonarole ; mais je me hâte non moins vite d'affirmer que la charité est une plus grande et une plus belle vertu que celle d'obéis-

(1) On peut lire ce sermon dans l'ouvrage de l'abbé Carle.

sance. Lorsque sainte Catherine de Sienne donna son manteau à un pauvre qui n'en avait pas, un de ses supérieurs lui reprocha d'avoir contrevenu à la règle, d'avoir désobéi, quel est le sot qui ne donne pas raison à la sainte femme ? J'avais toujours cru jusqu'à ce jour que toute vertu, de quelque ordre qu'elle soit, devait céder devant la charité.

Et consultons encore la pensée de Savonarole.

« S'il était ordonné, dit-il à quelqu'un, d'obéir à un commandement, et que de son obéissance s'ensuivit la ruine d'une cité et la perte du salut des âmes, supposé que cela fût manifeste et que le supérieur fût excité par les fausses persuations des méchants, en aucune manière on ne doit obéir, car il est manifeste qu'il ne peut y avoir une erreur plus grave que celle qui occasionnerait la ruine d'une cité, et ferait tomber les bons entre les mains des méchants.

Vous me direz : tout le monde pourrait agir ainsi, et de cette manière, personne n'obéirait aux ordres supérieurs. Je réponds : que quand l'erreur de la sentence est manifeste, quoique l'excommunication ne soit pas valide dans le for de la conscience, cependant il faut la garder, pour ne pas donner du scandale au prochain. Par exemple, un pauvre qui se trouve dans l'impossibilité de payer ses dettes, vient d'être excommunié, parce qu'on croit qu'il peut le faire ; je dis que devant Dieu il n'est pas excommunié, mais, pour ne pas scandaliser le prochain, il devra ne pas aller à la messe, parce que c'est une erreur cachée... » etc.

Par ces mots, nous voyons que Savonarole était parfaitement décidé à obéir, qu'il le fit en réalité jusqu'au jour où la cité de Florence était religieusement en péril.

Malgré tout, la critique, butée à la lettre me dira quand même : il n'en a pas moins, en fait, désobéi. Eh bien non ! Nous avons vu les indications théologiques données par Frère Jérôme sur la nullité d'une excommunication, il en donna d'autres, toutes sont solides ; il en existe une dernière : un pape simoniaque n'est pas un pape légitime. Qui le prouve, me demande-t-on ? La simonie était un des motifs invoqués par le collège des cardinaux qui voulait déposer Alexandre VI : Que faut-il de plus comme référence ? Les cardinaux qui désiraient cette déposition se trouvaient au nombre de dix-huit, d'après Commines. Ce fait au surplus est avoué par tous les historiens, même adversaires de Savonarole. L'abbé Carle écrit : C'était un bruit public que son élection était entachée du crime infâme de Simonie, et que par conséquent elle était nulle de plein droit. Faut-il en dépit de toutes les références, en donner une dernière : Jules II étant pape confirma ses opinions de cardinal sur l'élection d'Alexandre VI, à ses yeux elle était nulle. Et la

bulle où Jules II se déclara contre son prédécesseur fut confirmée par le concile de Latran.

Il est un fait ; c'est que les mœurs de l'Eglise avaient besoin d'une réforme.

Les apostrophes lancées par Savonarole n'étaient que trop méritées. Je ne raconterai pas le scandale, me contentant de dire comme jadis Fra Bernadino : « O o o ! Io ho saputo cose... Aou ! » Quoi qu'il en soit, en glissant sur la corruption des mœurs, il n'en reste pas moins vrai que la Simonie était à l'ordre du jour. La preuve : Le cardinal de Sienne fit savoir au moine excommunié que si la somme de 5000 écus était payée à l'un de ses propres créanciers, il se chargerait d'obtenir la révocàtion de la censure (1). Le prieur de Saint-Marc, dit Villari, ainsi que chacun peut le croire, repoussa avec mépris cette offre impudente. Dans une lettre à un ami, il disait : « Je mériterais une censure bien plus sévère, si j'achetais à prix d'argent la levée de l'excommunication. » Les admirateurs d'Alexandre VI ne peuvent révoquer en doute l'authenticité de cette lettre après le témoignage du Père Marchese, qui a vérifié l'affirmation d'historiens antérieurs.

Supposons un instant que Savonarole ait commis le crime d'acheter sa levée d'excommunication en suivant les coutumes de l'épque sa mémoire n'aurait pas été frappée du reproche d'insoumission. Sa vertu l'a empêché de paraître admirable auprès de ses contradicteurs. Enfin, s'il avait accepté le chapeau de cardinal que le pape lui offrit, pour acheter sa conscience, il aurait passé d'heureux jours. A quoi tiennent les choses !

Du reste, l'obéissance telle que la conçoivent les ennemis du Réformateur n'est pas une vertu religieuse. L'Eglise n'est pas une caserne. Toujours la confusion des notions : obéissance et imbécile esclavage. L'obéissance passive est une vertu qui n'est ni humaine ni chrétienne. Qui dit cela ? Le R. P. Janvier, à Notre-Dame.

Avec la désobéissance, dans les reproches faits à Savonarole sous le rapport religieux, on parle de sa doctrine, on cite même à ce propos le nom de Luther. Là-dessus, je suis bien encore obligé de demander encore si les accusateurs ont lu les ouvrages du Prieur de Saint-Marc.

« L'excommunié ne garde plus aucun ménagement, écrit l'abbé Bareille : il attaque directement le Pape, il ne recule pas devant des expressions que Luther aurait signées ; l'insolence, le persiflage et l'ironie deviennent ses armes habituelles... Pour démontrer la nullité de l'excom-

(1) Cf. Villari.

munication, il sépare violemment l'Eglise romaine de l'Eglise catholique, il a des distinctions et des subtilités rarement égalées par les Jansénistes du XVII[e] siècle. (1) Il pose des cas, il établit des hypothèses qui sont une insulte à la papauté. »

Nous resterions désolés après la lecture de cette page 219 si l'auteur ne se chargeait lui-même, quelques lignes plus loin (page 226), de la démentir : « Hérétique, nous dit cet excellent abbé Bareille, il ne l'a jamais été ni dans sa doctrine, ni dans son intention, d'une manière au moins formelle. Ce n'est que par une induction forcée, par une lointaine conséquence, qu'on a pu le noter d'hérésie. » Et comme la bulle d'excommunication porte le motif suspect d'hérésie, ce n'est pas un ennemi d'Alexandre VI qui déclare que le Pape accueillait avec une sympathie indigne de son caractère pontifical, des bruits mensongers ; et qu'il était non moins indigne d'excommunier un prêtre, seulement *suspect* d'hérésie.

Font erreur tous les auteurs qui affirment, à l'instar de Barbey d'Aurévilly, lorsqu'il dit « Savonarole malgré sa foi, parlait contre l'Eglise de son temps comme Martin Luther parla plus tard contre l'Eglise au sien. » Si, parce que de saints hommes, écœurés des habitudes scandaleuses qui s'étaient introduites dans l'Eglise, ce que nul historien ne pourrait nier, ont élevé une voix indignée, l'histoire les compte parmi les précurseurs de Luther, faudra-t-il y compter, pour ne pas établir un régime de faveur, St Bernard, Gerson et son disciple Clémangis, appelé cependant une lampe de l'Eglise ? Reconnaître l'autorité écclésiastique empêche-t-il de ne point voir les vices des représentants de cette autorité ; réprimander les coupables si l'on est un homme saint, — ce qui a été le moins contesté pour Savonarole — n'a aucun rapport avec Luther. Quant à ses subtilités que les Jansénistes auraient pu envier, je dois avouer que parmi le grand nombre d'ouvrages catholiques que j'ai lus, j'en ai peu rencontré où le mot « Eglise romaine » ait été aussi fréquemment prononcé avec adhésion. Que les curieux lisent ses écrits ; comme il s'agit ici l'histoire et non

(1) Cette idée est d'Audin ; si l'abbé Bareille ne le dit pas, par contre il défigure son modèle ; Audin dit exactement : il (Savonarole) imagine, entre l'Eglise et l'homme qui gouverne l'Eglise, une distinction... Ce qu'il y a de très curieux, c'est qu'Audin cite après tout un passage d'un sermon où l'Eglise catholique et l'Eglise romaine sont identifiées : « Donc, tout ce que j'ai prêché, je le soumets à la censure de l'Eglise romaine. » Je vais finir par croire qu'il y a un peu de mauvaise foi chez tous ces détracteurs de Savonarole.

d'exposer la pensée de Savonarole, nous irons plus droit au but pour répondre aux esprits assez ignorants ou mal intentionnés qui mêlent le Réformateur catholique à l'Apostat saxon. La doctrine de Frère Jérôme n'a jamais été condamnée, ce n'est point par faute d'examen, croyez-le. A plusieurs reprises une tourbe d'ennemis intrigua pour cette condamnation, le martyre de l'homme ne leur suffisait pas. Jules II, Léon X, Jules III ne virent rien à censurer, Alexandre VI lui-même déclara orthodoxes les œuvres de sa victime, Paul III déclara suspecter d'hérésie ceux qui attaqueraient Savonarole, encore Paul IV les affirma de saine doctrine. O Savonarole, quelle haine ton amoureuse pensée a donc suscitée ! Le concile de Trente enfin inséra dans son *Index* le *Dialogue de la vérité prophétique* et quelques sermons. Pourquoi ? Un des membres de cette congrégation — c'est une autorité ! — le Père Néri nous dit que ce fut pour en « défendre la lecture aux hommes simples qui auraient pu se scandaliser de la grande corruption reprochée à l'Eglise romaine ». Clément VIII voulut, dit-on, le mettre au nombre des saints. Ce fait est rapporté par Denina (1). Un office religieux fut composé en son honneur.

Voilà donc une doctrine déclarée irréprochable même par des ennemis de Savonarole, une fois montés sur le trône pontifical. Que veut-on de plus ? Nulle communauté de pensée entre le héros de l'ordre dominicain et Luther, cet homme ordurier, l'historien qui en établit une même légère, est passionné ou ignare.

Il y a des hommes plus papistes que le Pape ; en général ces hommes détournent de la Religion plus qu'ils n'y convient. L'autorité ecclésiastique sait avoir moins de sectarisme- Ce n'était point la première fois que Dieu suscitait un Verbe de sa colère lorsqu'il permit l'œuvre de Savonarole, çà ne devait pas être la dernière. Et l'Eglise a toujours consenti aux historiens d'écrire la vérité, même si la vérité lui était dure à entendre. Y a-t il encore si longtemps qu'une grande dame, la marquise de Forbin d'Oppède, soumettait à des juges compétents une *Histoire du Concile de Trente*. Ecrivant l'histoire, elle ne pouvait cacher la situation morale où l'Eglise se trouvait à cette époque, — et l'on peut bien le dire depuis plusieurs siècles — ; les vices, les infamies, sa plume historique en avait retracé le tableau, avec sincérité, « avec la liberté d'une foi au-dessus de toute atteinte », dit le marquis de Ségur. Les juges autorisés ne firent même pas un cas de conscience à l'auteur de cette histoire si elle la publiait. Par crainte de scandale, le livre ne parut pas et j'ajoute : on eut raison, non pas qu'on doive

(1) Révoluzion, d'Ital.

taire la vérité, mais parce qu'il vaut mieux sans cesse poser l'Idéal que le Christianisme doit atteindre au lieu de se complaire à décrire les causes du retard à l'atteindre.

Nous voici arrivés au troisième reproche : Savonarole est un iconoclaste. M. Péladan l'appelle : l'adversaire de la Renaissance.

Tout d'abord disons que jamais depuis Platon les hommes n'entendirent plus divine théorie sur la Beauté que celle de ce moine « vociférateur qui brûla des chefs-d'œuvre. » Son esthétique, et je prierai encore une fois ses détracteurs de lire ses œuvres avant de calomnier, trouve de puissants échos chez Marcile Ficin et jusque chez Lomazzo. C'est chez Lomazzo que beaucoup d'esthéticiens modernes ont trouvé leurs meilleurs principes ; et comme les auteurs se copient beaucoup les uns les autres, nous assistons à cet étrange spectacle : des écrivains qui *éreintent* leRéformateur Florentin, tout en le citant... sans le savoir.

Honneur, grand honneur soit rendu à Rio et à Gruyer, à Villari, au Père C. Bayonne, qui vengèrent Savonarole des attaques dirigées contre lui sous le rapport artistique. Calomnier Savonarole à ce sujet montre la pire des ignorances, — on pourrait être un peu plus sévère, — et c'est vraiment jouer de malheur.

Les réformes qu'il introduisit, au premier chef, le moine les appliqua à son monastère. Cet homme voulait que les Frères vécussent du fruit de leurs labeurs et dans ce but il fonda une école de peinture, de sculpture, d'architecture, de calligraphie et de miniature.

Continuons. Cet homme dont les artistes auraient, paraît-il, à se plaindre, n'eut pas de plus fidèles amis que les artistes de son temps. Je citerai : Baccio della Porta, Lorenzo di Credi, Giovani delle Corniole, Lucca della Robbia, Fra Benedetto, Michel-Ange qui lisait, en peignant la Sixtine, les sermons du moine — on ne pourra même jamais expliquer le sens ésotérique de la Sixtine si l'on n'a pas lu les œuvres du Religieux —, Boticelli, l'architecte Cronaca qui était son ami le plus fervent et qui, dans ses dernières années, ne voulait qu'on ne lui parlât pas d'autre sujet, sinon de Savonarole. Ajouterai-je le nom magnifique de Léonard de Vinci ? Deltuf, auteur d'un travail sur Machiavel le fait ; le peintre de la Joconde a laissé un portrait du martyr. Pic de la Mirandole, Marcile Ficin subirent son influence, et Pic de la Mirandole et Ficin étaient les intelligences les plus radieuses de ce temps.

Mais enfin, comme pour la Politique, comme pour l'Excommunication, Savonarole eut à répondre à ses contemporains sur l'Art. Les Rhéteurs avaient accusé le Moine :

Pour moi, répondit-il, je n'ai pas prétendu condamner tout art poétique, mais seulement les abus de certains poètes, quoi qu'en disent ceux qui cherchent à calomnier de vive voix, et par écrit ma prédication... » Et le moine composa un opuscule sur *l'Art poétique,* en le dédiant à un de ses disciples, poète lui-même, Ugolino Verini.

Ce prétendu barbare ne craignait pas faire œuvre de mystagogie dans le *St-Sacrement de l'Autel et des mystères la messe*, dans la *manière d'entendre la messe*, il dévoile le symbolisme des cérémonies catholiques. « Tous les rites ont leur symbolisme, prêchait-il, et leur variété rehausse la beauté de l'Eglise, Epouse du Christ »... « Quant à ceux qui ne savent pas lire, qu'ils contemplent les peintures et qu'ils y considèrent la vie du Christ et des saints. »

M. Séailles écrit : Léonard, avait autre chose en tête que les homélies d'un moine. Je crois décidément que ce M. Séailles est un pauvre d'esprit. Il n'y a pas que des homélies dans l'œuvre de Savonarole. Il y a dans la théorie du religieux ce principe si goûté par M. Séailles et ses imitateurs, ce principe dont ils font une gloire à Léonard : l'expérience. Comme aujourd'hui on cherche à enrôler le Vinci dans la secte des rationalistes et des anticléricaux; on met bien en valeur sa méthode, moderne, paraît-il — comme si Albert Legrand n'avait pas été un partisan de l'expérience ! — et les mêmes critiques se gardent de faire l'étude des doctrines comparées entre les penseurs d'une même époque ; ils ne pourraient pas truquer Savonarole en rationaliste, au point de vue scientifique ; contents de le taxer de protestantisme, malgré ses sermons sur l'Eucharistie et l'autorité romaine ; Romaine ai-je dit. Ah ! les drôles.

Néanmoins, il y a eu autodafé de livres, tableaux et autres objets d'art, va-t-on me chanter.

Je réponds qu'il y a une différence à faire entre l'art et la pornographie, comme il y en a une entre la liberté et la licence, comme il y en a une entre le Nu et la chair. Savonarole condamna le vice sous toutes ses formes. Et il eut raison. Notre civilisation est chrétienne et nous ne pouvons songer à défendre ce que le paganisme lui-même, par l'organe d'Aristote, censura. « Puisque nous proscrivons les paroles indécentes, nous proscrivons également et les peintures et les représentations obcènes, » dit le stagyrite. Voudrait-on que Savonarole fût moins sévère que le chef du Lycée ? S'il ne l'avait été, ses accusateurs se retourneraient contre lui, pour l'accabler en l'appelant mauvais prêtre. Des partisans des Médicis, des admirateurs enthousiastes de l'Antiquité ont été d'accord à ce sujet avec les admirateurs du moine, j'ai cité Politien. Quant à être fanati-

que contre l'art véritable, ça jamais, Savonarole ne l'a été, ne conseillait-il pas de suivre Fra Angelico ? Il ne songea même pas un instant à établir un régime d'Inquisition pour les images, comme en Espagne. Et qu'on ne vienne pas dire que Savonarole était un esprit étroit ou trop austère ; il ne condamnait pas le Nu. Mais on ne peut, sous prétexte d'art, tolérer des livres licencieux. Puis, un moment de froide logique. C'est bientôt dit : il fit un autoda fé où les œuvres d'art, livres et tableaux, étaient mêlés aux parures des dames ; faudrait-il encore citer les titres d'ouvrages et quand par hasard on dresse une liste, fournir des références pour son exactitude. Nous attendrons que des historiens le fassent et nous vérifierons.

M. Péladan dit à son tour : « Les réformés peuvent retenir un trait luthérien du prédicateur. Il ne quitte point la Bible et ne veut pas d'autre texte et cela le met déjà en contradiction avec la culture si avancée de l'époque. Pour réduire cette proposition à ce qu'elle vaut, c'est-à-dire rien du tout, nous n'avons qu'à lire en dehors des écrits du dominicain cette conversation entre Pic de la Mirandole et Savonarole, qui roula sur la pensée des plus anciens philosophes : Moïse, Mercure, Zoroastre et Pythagore. C'est Crinitus, un disciple de Pic de la Mirandole qui la rapporte. Il finit en disant : Après ces paroles, Jérôme Savonarole, embrassant Jean de la Mirandole, dit : tu es le seul de notre âge, Pic, qui connaisse parfaitement la philosophie de tous les anciens et les préceptes et les lois de la religion chrétienne ; et ta connaissance de presque toutes choses peut être comparée avec raison aux plus anciens, à Jérôme, Augustin, Basile, Grégoire et Denys (l'Aéropagite). » Il faut nous décider à trouver le prieur de St-Marc un plus grand homme que celui que l'on nous a montré jusqu'à ce jour. Une intelligence capable de parler Theurgie et Cabale avec le Phénix de la Renaissance n'est pas moindre. Du reste Crinitus ne manque point de nous dire : « *Consedimus in marciana academia apud Hieronimum Savonarolam, qui œtate nostra in omni prope philosophia maximé prœstat.* » Le moine, — en retard sur la culture de son époque — excellait en toute philosophie nous dit ce contemporain !

Laurent de Médicis lui disait qu'entre les chrétiens et les Anciens philosophes le dissentiment existait *non re sed verbis*, non dans la chose mais dans les mots ; Savonarole lui répondit : *Cave Laurentiane, ne verba pro rebus accipias*, car ceux qui prolongent les anciens philosophes risquent de se tromper eux-mêmes, ou de tromper les autres. » Ne sont-ce point là des paroles de haute sagesse. Le flot *radicalement* païen n'emporta-t-il pas le mouvement de la

Renaissance si pure cependant chez quelques hommes d'élite ? Du reste c'est à M. Péladan lui-même que j'emprunterai la défense de Savonarole. Cet écrivain avoue qu' « Aristote formait des quasi-matérialistes. Platon engendrait un mysticisme archaïsant singulièrement hardi. » Savonarole ne prétendait rien autre et pas plus « *Plato enim ad animi insolentiam, Aristoteles vero ad impietatem instruit.* » Pour une fois M. Peladan est d'accord, sans le savoir, il est vrai, avec Savonarole ; le fait est peu banal de traduire un texte qu'on ne connaît pas.

Mais voici pourquoi, Savonarole — réformateur — se décida à un retour à l'Ecriture sainte, sans pour cela avoir une fibre luthérienne. Quand on porte un jugement sur un homme, il faut le considérer dans son milieu. Ce principe devrait être une loi pour tout historien. A l'époque où vivait le Prédicateur, « l'Autorité de l'Ecriture sainte, dit excellemment Rio, n'était pleinement reconnue qu'autant qu'elle avait le bonheur d'être d'accord avec celle du philosophe péripatéticien. » D'autre part les esprits, éducateurs ou disciples, étaient farcis de scholastique et cette méthode était interdite par les constitutions de St Dominique. Faut-il que je prévienne que la scholastique et la philosophie où s'illustrèrent les Thomas d'Aquin, les Scot et tant d'autres n'ont aucun rapport ; cet art scolastique incriminé a plus de connexion avec les combinaisons de Lulle et surtout sa *Logica Nova*.

Pour ceux qui ont lu les œuvres de Savonarole, ils savent qu'il ne s'en tenait pas qu'à l'Ecriture sainte et qu'il n'a jamais renié St Thomas, dont il fut toujours le disciple très fidèle ni les saints Pères qu'il cite très souvent.

Que Savonarole ait été l'adversaire de la Renaissance, oui ou non, cela dépend. Dans un mouvement intellectuel aussi complexe que l'Humanisme il y a le bon et le mauvais principe. Je ne parle pas des ouvrages érotiques qui se condamnent suffisamment d'eux-mêmes et si l'on critique Savonarole sur ce point, nous saurons au moins la qualité morale du contradicteur. Mais lorsque réformateur sur tous les plans, même celui de l'éducation, le Prophète a raison de censurer les hommes assez peu honnêtes pour préférer Horace et Cicéron à Jésus-Christ. Ecoutons-le :

« Transporte-toi à Rome et dans tous les pays chrétiens : chez les grands prélats et chez les grands dignitaires ecclésiastiques. On ne s'occupe que de poésie et d'art oratoire, va et regarde : tu les trouveras tenant dans leurs mains des ouvrages littéraires et apprenant à conduire les âmes à l'aide de Virgile, d'Horace et Cicéron. Veux-tu te convaincre que l'Eglise se gouverne par les astrologues ? Il n'y a ni prélat, ni grand dignitaire qui ne soit en relations familières, avec un

astrologue pour savoir de lui à quelle heure il faut monter à cheval ou se livrer à quelque autre occupation Ces grands dignitaires ne hasarderaient pas un pas en dehors des avis de leurs astrologues. »

Personne ne hurlait la vérité et les principes de la Vertu ; le monde ne peut pas être sans lumière. Savonarole a été le flambeau, qu'il en soit béni.

Machiavel chantait : Je parle du grand Savonarole qui, inspiré de vertu divine vous tint soulevés par sa parole... Il ne se trouvait aucun moyen de réunion, à moins que ne s'accrût sa lumière divine ou qu'on ne l'éteignît dans un plus grand foyer. »

Machiavel, prit avec des yeux positifs, pour les flammes d'un bûcher ce qui était le rayonnement de la gloire.

Pour finir il importe de répondre en un mot à quelques boutades :

M. Péladan écrit : « St François, disait « Bénédiction » et Savonarole « Malhédiction et malheur » La vérité est que le martyr a clamé Bénédiction d'une part, Malédiction de l'autre. Le même auteur écrit : « Il représente bien la sainteté, mais violente, impérieuse et despotique, et le Médicis incarne la civilisation parce qu'il est modéré et pacifique. » Laurent de Médicis n'était pas lui-même de cet avis lorsque, par exemple, il se souvenait de l'horrible sac de Voltera, crime qui lui rongeait la conscience ; Barbey d'Aurevilly dit avec raison cette fois que Laurent fut un bandit ; quant à Savonarole, donnons quelques lignes de sa pensée, extraite de son admirable et simple *Paraphrase de l'oraison dominicale*.

« Aimons-nous donc les uns et les autres. Aimons-nous d'un amour vrai et que chacun désire pour ses frères le salut éternel, puisque nous sommes tous les enfants d'un même père et les cohéritiers d'une vie qui ne finira jamais. Aimons-les selon les règles de l'équité, désirant pour nos frères les biens les plus enviables. Plaçons les biens spirituels au-dessus des biens temporels, la grâce de Dieu et la gloire qu'il nous réserve au-dessus des richesses et des honneurs, demandons qu'ils soient bons et parfaits. Aimons-les saintement. Cherchons en eux et dans leurs œuvres la gloire de Dieu et le salut des âmes. Aimons-les non seulement en paroles, mais aussi en actions, et pour cela faisons-leur du bien, et venons en aide à leurs besoins. Que notre amour pour eux soit intense et qu'il n'y ait en nous aucune trace de rancune, d'amertume ou de malveillance. Que notre affection soit large, qu'elle s'étende jusqu'à nos ennemis, puisquenous sommes tous frères. Que notre amour soit persévérant, puisque celui-là est sauvé, qui persévère jus-

qu'à la fin... » et ainsi de suite ; le mot *amour* se trouve bien aussi souvent que le mot *église romaine* dans les œuvres du Frère. Quelle lecture apaisante que les écrits philosophiques et mystiques de Savonarole ! C'est une honte d'avoir appelé ce martyr, ainsi que l'a fait Mgr J. Fèvre, le Néron de l'Evangile. Mais cette figure de moine est toujours l'occasion d'étranges opinions. Nous avons relaté diverses contradictions ou restrictions dans les jugements, la critique exprime toujours sa gêne de le caractériser ; M. Péladan écrit p. 40 : Par ses mœurs, par sa foi par ce qu'il a, dit-on écrit, frère Jérôme est un saint... ; p. 42 : Il agit en démagogue... et ce ne fut pas un saint. (1)

Je ne doute pas un instant de la compétence de M. Péladan en matière de sainteté ; mais je préfère l'avis de St Philippe de Néri, de la bienheureuse de Riéti et de sainte Catherine de Ricci qui honorèrent Savonarole d'un culte presque public. Il existe une volumineuse compilation des miracles opérés par l'intercession du Martyr ; la congrégation des canonisations n'a rien objecté à la vie de Ste Catherine de Ricci quoiqu'elle ait confessé sa guérison miraculeuse par Savonarole. (2)

Barbey d'Aurevilly écrit à propos de Villari : que « l'oubli qu'on avait fait de Savonarole valait mieux pour lui que la gloire ». D'après tout ce que je viens de publier, on se rend compte que s'il y avait de l'oubli, ce n'était pas de la part des calomniateurs. Cependant on a donc pu répondre aux plus importantes accusations contre Savonarole.

Quel est enfin le vrai motif de sa condamnation. Tout bien considéré, M. Péladan s'accorde avec plusieurs pour en dire le fin mot : l'appel à l'étranger ; mais je crois qu'il se trompe en disant que cet appel était fait aux armes de l'étranger. Ce que Savonarole voulait de Charles VIII, c'était la réunion du Concile.

Au sujet des lettres aux Princes pour la réunion du Concile, je ne veux point priver mes lecteurs d'un dernier exemple sur la manière d'écrire l'Histoire. Mgr. J. Fèvre écrit : « Le panégyriste de Savonarole, Villari, essaie de soulever des doutes contre l'authencité de ces *Lettres aux princes,* mais les complices du moine les avouent, il en est question au procès. Ara (*sic*) Benedetto, l'ami de Savonarole et beaucoup d'autres historiens en reconnaissent l'existence. Or, voici exactement ce que dit le panégyriste, Villari : « Quelques personnes ont voulu mettre en doute l'incontestable authenticité des *Lettres aux*

(1) V. *Mercure de France.* I. IX. 1908.
(2) V. Carle.

Princes, mais il est question de ces lettres dans les actes du procès de Savonarole ainsi que dans les dépositions des autres inculpés, et Fra (et non Ara comme le dit notre plagiaire) Benedetto lui-même en fait mention dans la III[e] partie du *Vulnera diligentis*. Beaucoup d'autres écrivains n'ont pas davantage gardé le silence sur le fait. »

C'est tout de même violent ; piller un écrivain et jeter après du discrédit sur lui !

Y avait-il faute dans la tentative de réunion d'un concile? Nullement puisque la déposittion du Pontife était demandée par les cardinaux et en particulier par celui qui devait régner sous le nom de Jules II. Le Concile ne fut pas réuni par suite de l'influence, croit-on, de Briçonnet sur le roi de France.

Mystère des événements historiques : Savonarole a été emprisonné le même jour où mourut Charles VIII.

Un résumé succinct n'est pas inutile.

Savonarole n'est pas un Tribun et ne s'est pas occupé de politique ; et là-dessus nous ne pensons mieux faire que d'emprunter les expressions définitives des Florentins qui écrivaient : « Nous ne pouvons nous empêcher de rire en apprenant ce qu'on dit à Rome, où l'on imagine que le gouvernement de notre ville dépend de lui. Jamais le Frère n'a tenté de conduire les affaires publiques et nul de vos concitoyens ne lui a jamais accordé aucun pouvoir, si minime qu'il soit. »

Il n'a pas désobéi ; et ne fut pas un rebelle ; nous en avons donné les raisons et de plus l'élection d'Alexandre VI était nulle. La bulle que son successeur, Jules II, fit confirmer par le concile de Latran montre que Savonarole était autorisé à croire que l'élection de Rodrigue Borgia était sans validité.

Sous le rapport artistique, nous avons suffisamment démontré l'insanité des calomnies. (1)

Il reste un dernier argument à fournir. POUR TERNIR LA MÉMOIRE DE SAVONAROLE, LES ÉCRIVAINS SONT OBLIGÉS DE FALSIFIER LA VÉRITÉ HISTORIQUE et sur ce propos, nous avons apporté des preuves plus que suffisantes.

Jules II le fit placer au nombre des Docteurs de l'Eglise dans le tableau de Raphaël : *la Dispute du Saint-Sacrement*, Clément VIII voulut le mettre au nom des saints. Pour nous, Savonarole est un docteur et un saint ; certes oui ! ce fut un saint celui qu'on a jusqu'à nos jours accusé d'avoir été le séducteur du peuple. Il est vrai que pour un chrétien

---

(1) Cette étude se complètera par celle de la philosophie de Savonarole, qui répondra mieux encore à ce sujet.

cette accusation est un honneur, on la porta contre le Christ. (1)

Dans la conclusion de son travail de copiste infidèle, Mgr Fèvre écrit : « Savonarole a succombé à une réaction politique ; s'il n'eût été qu'un visionnaire déféré au Saint Office, on l'eût guéri avec quelques sinapismes aux jambes et quelques grains d'éllébore On peut croire qu'il serait venu à résispiscence, peut-être alors l'Eglise compterait-elle un saint de plus. » Nous savons ce qu'il faut penser historiquement des affirmations fantaisistes du publiciste qui chercha à réhabiliter Alexandre VI, mais nous avons tenu à transcrire ces lignes précieuses puisqu'elles contiennent une recette pour faire les saints : quelques sinapismes aux jambes et quelques grains d'ellébore.

Paul Vulliaud.

(1) St Luc. 23, 5.

CHRONIQUES

Le VIIIe Congrès national du Sillon.

Notre Revue, les *Entretiens Idéalistes*, n'est pas un organe politique ; néanmoins, c'est son droit et son but de rester attentive aux manifestations, anciennes ou contemporaines, de l'esprit humain, de juger toutes les doctrines sous le rapport de l'Idéalisme. Suivant en cela notre programme, nous avons critiqué les théories de ce parti, heureux d'être un parti de haine et de violence : l'*Action française*. Comme le vrai nom de l'Idéalisme est pour nous Christianisme, nous avons critiqué ce Néo-Monarchisme, — que nous avons appelé néfaste et qui l'est même à tout prendre pour le retour de la Monarchie, — parce que le Néo-Monarchisme n'est pas un mouvement chrétien. De même, qu'il nous soit permis de signaler à nos lecteurs la séance mémorable, disons mieux la fête grandiose qui a terminé le VIIIe congrès national du Sillon.

Marc Sangnier avait choisi pour sujet de son discours de définir l'Idéalisme Républicain. Des bravos frénétiques ont accueilli les paroles de l'orateur, affirmons que nous sommes sortis de la cité silloniste fortifiés dans notre croyance et dans nos espoirs. Et ce n'est pas sans un profond dégoût que nous avons constaté de nouveau le lendemain d'une journée triomphale que les adversaires de Marc Sangnier se complaisaient dans l'abjection du mensonge et de l'injure.

Philosophe abruti ! écrivait M. Vaugeois et ce philosophe abruti venait d'enthousiasmer plus de dix mille personnes. Voilà où en sont réduits ces modernes Jacobins : à la calomnie.

C'est la seule considération que nous voulons nous permettre aujourd'hui, décidés à revenir plus amplement sur les idées de Marc Sangnier ; nous voulons simplement déclarer que nous envisageons le Président du Sillon comme une force de Rénovation morale. A l'entendre développer son système,la réflexion nous est venue immédiate qu'il restait étonnant que Marc Sangnier ait des adversaires. Comment se fait-il qu'à l'époque où tant de gens posent aux prophètes désolés en criant : Décadence ! que ces mêmes gens soient assez lâches pour s'opposer à l'œuvre du Sillon, véritable moteur d'énergies, somme toute, capable d'actionner l'homme pour le faire monter dans cette voie où l'attend sa destinée brillante.

Oui ! nous avons été réconfortés par l'éloquence à la fois simple et persuasive, chaude et positive de Marc Sangnier. Les foules écoutent et l'on comprend la raison de l'avidité avec

laquelle elles écoutent, c'est que nous venons de parler d'éloquence et vous pensez peut-être à quelque charme oratoire, séducteur, quelle que soit la substance du discours. Eloignez cette pensée, vite, car ce n'est pas à proprement dire d'éloquence verbale qu'il s'agit, mais plutôt de ce que saint Jean Chrysostome appelait l'énergie vitale d'une doctrine, et cette semence germe dans le cœur de tout homme, sans hésiter de compléter ma pensée en ajoutant de tout homme qui est né bon, car Bossuet, celui que Ballanche appelait l'immobile Bossuet a pourtant osé dire après tous les Pères de l'Eglise : « La première chose que Dieu posa dans l'âme humaine fut la bonté. » Il s'agit de la réveiller et c'est le rôle que s'est assigné le Président du Sillon.

Il faut aussi l'avouer. Son idéalisme républicain, sa foi démocratique, Marc Sangnier en a vigoureusement montré l'origine. Quel beau spectacle ! lorsque cet homme parlait du Libérateur, du Christ. Quelle flamme d'amour emportait les âmes palpitant du même souffle idéal ! Nous n'avons jamais assisté à la vision d'un tel dévouement et nous nous sommes dit : Le destin d'un pays qui s'honore d'un apôtre si désintéressé est encore grand.

Nous ne voudrions pas finir sans noter un détail qui nous a frappé et réjoui. Dans les centres de politique royaliste on parle souvent de hiérarchie et de discipline. Nous ne pouvons cacher qu'une des raisons d'admirer le mouvement silloniste est de voir sa réalisation. A la cité du Sillon, le peuple, le vrai peuple, c'est-à-dire la réunion de toutes les fonctions sociales était là ; prêtres et soldats, artistes et boutiquiers, bourgeois et ouvriers, tous réunis et cependant nul désordre ; au contraire, chacun, mû par la bonne volonté, semblait n'avoir qu'une tâche, prouver que l'Idéalisme républicain et démocratique n'est pas une chimère.

Le jour de la clôture du VIIIe congrès silloniste, nous avons vécu de belles heures.

P. VULLIAUD.

RELIGION, ESOTERISME

GEORGES DEHERME. — *Auguste Comte et son œuvre.* (V. Giard et E. Brière éd.)

L'auteur au seuil de son opuscule nous avertit que ce n'est pas en critique mais en disciple qu'il évoque « la vie sainte » et qu'il rappelle « l'œuvre salvatrice » d'Auguste Comte qu'il désigne comme un Aristote et un saint Paul réunis. Les lecteurs de cette revue connaissent notre opinion sur un philosophe qui n'est à notre avis ni Aristote ni saint Paul. Nous ne nous répèterons point. L'œuvre discipulaire de M. Deherme, revient à nous montrer un Auguste Comte par trop incomplet et comme défiguré. Le fervent dévôt du Positivisme appelle son fondateur le Roi de la Pensée. Etrange Roi celui dont les partisans sont obligés de cacher les difformités ! Nous n'avons point l'intention de

nous étendre. Toutefois disons que le Saint-Simonisme eut plus d'influence sur le Positivisme que M. Deherme ne le reconnaît, qu'il ne le sait peut-être, et qu'Auguste Comte ne voulut le reconnaître lui-même. Les admirateurs d'Auguste Comte sont malvenus de prêcher en faveur du Positivisme, sous tous les rapports. M. Deherme nous en vante les vertus réorganisatrices comme si nous ne pouvions pas en juger les funestes effets. Depuis une quarantaine d'années les politiciens qui ont gouverné la France n'ont-ils pas été, en grand nombre et malheureusement, disciples d'Auguste Comte ? Citons quelques noms : Léon Bourgeois, Marcelin Berthelot, L. Barthou, Paul Doumer, Antonin Dubost, Georges Clémenceau, Deluns-Montaud, Jules Ferry, Maurice Faure, Gambetta, Général André, Waldeck-Rousseau, Pelletan, etc. De tels noms affirment la faillite du Positivisme et contredisent les affirmations de son récent apologiste. Quant au Catholicisme avec lequel les Positivistes voudraient faire alliance, il ne saurait trop repousser une doctrine qui lui est si radicalement ennemie par son principe de négation et par la parodie de son culte. Pour les fidèles d'Auguste Comte le Catholicisme est un passage à la religion qui est à leurs yeux plus élevée ; comme le terme de la religion chrétienne est la sainteté, que messieurs les Positivistes arrivent d'abord à ce degré d'évolution et nous leur permettrons après de s'élever plus haut. Quant à nous, socialement nous repoussons les théories d'un homme qui tour à tour proposait, en 1848, la fondation d'un triumvirat prolétaire après avoir écrit à Louis Philippe que les coups d'Etat progressifs ne sauraient être dangereux, qui écrivait en 1852 au Czar de Russie qu'il était un Messie civilisateur et qui à la même époque le lendemain du 2 décembre admirait un coup d'Etat qui établissait comme il le disait une République dictatoriale, préambule de toute vraie régénération. Après de telles variations nous comprenons mal que des disciples viennent nous parler de l'unité de ses théories, comme nous repoussons une doctrine qui rétablit des castes et qui soumet des millions de prolétaires à la tutelle de 14000 banquiers. Il n'y a que des esclaves qni puissent admettre de telles audaces.

AUG. GEORGES : *Essai sur le système psychologique d'Auguste Comte*. Lyon, Rey, éd.

Encore un ouvrage sur Auguste Comte !

Jusqu'ici on avait prétendu qu'Auguste Comte avait nié la psychologie. « Sous aucun rapport il n'y a place pour la psychologie ou étude directe de l'âme, indépendamment de toute considération extérieure » avait en effet dit le philosophe. Plusieurs penseurs avaient énoncé de semblables déclarations. M. A. Georges en cite plusieurs parmi lesquels Broussais, Ch. Bonnet, Locke, Bonald, Pierre Leroux ; il oublie Burdin. Cependant « par la vigueur et la répétition de ses condamnations, le fondateur du Positivisme l'a faite vraiment sienne et a mérité l'honneur d'y attacher son nom. » Enfin Auguste Comte aurait rejeté la méthode introspective.

M. Georges explique fort bien que la science qui était appelée psychologie consistait, à l'époque où vivait Comte, dans la philosophie de M. Cousin et de tous les éclectiques. Il est

intéressant de signaler la véritable raison du rejet de l'introspection.

M. Georges, citant M. Brochard nous dit : « De même qu'aux Bonald, aux de Maistre, aux Lamennais, la haine de l'introspection lui vient surtout de la haine de l'individualisme, d'où procède tout trouble et tout mal. Dans son système, — dans sa métaphysique ; aurait-on le droit de dire, — « l'homme » n'est qu'une abstraction, et l'individu une fiction métaphysique : il n'y a rien de vrai que l'Humanité, l'Humanité seule vit d'une vie réelle. »

Une telle erreur condamnerait sans doute déjà Aug. Comte. Cependant M. Georges cherche à établir que le Père du Positivisme fut un grand psychologue ennemi de la psychologie telle qu'on l'entendait de son temps. En réalité, une autre raison que n'indique pas ni M. Brochard ni M. Georges détermina Comte à expulser la Psychologie de sa fameuse classification ; il considérait en effet la psychologie comme une science illusoire, dernière transformation de la théologie.

M. Georges fait objectivement l'exposé du système psychologique de Comte ; nous attendrons qu'il veuille bien en faire la critique pour partager les louanges qu'il adresse au Philosophe. En effet, si la psychologie des Eclectiques était incomplète, il n'en reste pas moins vrai que pour être ce que nous appelons aujourd'hui la psycho-physiologie, le système que présente M. Georges comme étant la psychologie d'Auguste Comte est encore une mutilation et que toutes les objections faites à ce publiciste subsistent avec toute leur valeur.

Le Père du Positivisme aurait désiré qu'on publiât des monographies psychologiques des personnages éminents. Mais certes, plusieurs personnages éminents ont pris la peine d'écrire sur eux-mêmes la monographie demandée. Qu'on lise *les Confessions de saint Augustin* et surtout *la Vie de sainte Thérèse* et après osera-t-on nier la valeur scientifique de l'introspection. Auguste Comte était vraiment trop préoccupé de chasser Dieu ; jusqu'à plus ample informé nous considérerons toujours cet écrivain comme un fléau.

M. Georges admire Ballanche, comment se fait-il alors qu'il accorde une attention soutenue à Comte ? En effet, si nous regrettons de ne pas voir dans son ouvrage la critique de la psychologie comtiste, nous devons avouer que son travail est rempli d'informations, toutefois je reviens à penser qu'il eût été préférable d'employer ses forces à propos d'une figure plus sympathique que celle du Pontife positiviste.

J. G. Bourgeat : *La Magie* (Bibliothèque Chacornac).

Ce volume est destiné à populariser quelques idées sur la Magie telle que la comprirent Eliphas Lévi et son école. Nos lecteurs connaissent la philosophie d'Eliphas depuis l'article substantiel que lui a consacré notre collaborateur et ami F. Divoire.

Jean Saryer : *Réflexions sur le second foyer de l'orbite terrestre.* (Bibliothèque Chacornac).

Brochure très curieuse. Puisque l'orbite de la terre est une ellipse et qu'une ellipse a deux foyers, l'auteur se demande avec logique ce qu'il y a au second foyer. Est-il vide, spécu-

latif comme la science actuelle l'affirme. De là, M. Saryer émet quelques hypothèses ingénieuses qui font de son opuscule une œuvre fort originale.

P. VULLIAUD.

LES POÈMES.

I

Hugo vous écrit l'éloge d'un monsieur comme il ferait d'un élément ; Barbey d'Aurevilly critique un livre ainsi qu'on mène un duel ; M. Ch. H. Hirsch au milieu des « Revues » se trémousse à la façon d'un clown.

Le premier voit faux à cause de son télescope ; le second, par suite de son humeur ; l'autre aveuglé par ses pirouettes. Dites-leur : « Soyez compréhensifs, impartiaux : prenez la bête par son beau côté. — C'est un hérisson ! » répondront-ils...

Quoi qu'on fasse, le critérium des critiques est de leur invention, même celui de Brunetière. Comment s'en remettre au suffrage universel ? ils le dirigent. Depuis longtemps la règle n'est plus de plaire ; la règle, ça signifie : la mode. Ce fut la mode en Allemagne d'une balafre fendant la bouche jusqu'aux deux oreilles : on se balafra... Voilà pourquoi vous lisez : Les Pingouins.

L'intelligence est des facultés la mieux partagée : tout le monde en a son petit grain ; tout le monde s'en flatte et les médisants la dosent et l'évaluent. La volonté, c'est autre chose. Qui se targue de crier : « Je suis indépendant ! » ? De plus en plus le Moi est haïssable. Plutôt votre troupeau, Panurge, ô bon Pasteur, qu'être isolé ! A nous, Barrès ! A nous Marinetti ! A nous Bernheim ! A nous Hervieu ! — Hervieu, Hervieu... Vous l'avez tous un peu trop, auteurs et public. Manque de goût, d'initiative, de dignité ; lecteurs, éditeurs, écrivains ; arrivistes, marchands, ouailles...

Pour nous, chroniqueurs modestes et qui prenons notre rôle au sérieux, il nous faut dire intransigeants mais sans méthode : intransigeants, sachant bien que les Poètes n'ont pas le temps de s'offenser de nos aveux ; mais sans méthode, car la plus large des méthodes ne saurait comprendre tout entier cet orchestre de rimes et d'assonances, disséminé par la France et les colonies. Et toutefois, si, par quelque opération surhumaine, nous pouvions entendre du haut d'une montgolfière acoustique, la synthèse du charivari morcelé dont les fragments nous agacent, peut-être aboutirions-nous à percevoir, en cette sorte de poème collectif, la symphonie rêvée...

Donc la contagion se nomme : *spécialisme*. C'est une pratique du « struggle for life » contre, dit-elle, l'instinct social, constaté ci-dessus ? Les faits s'en moquent. Il faut être original. Pour ne pas se contaminer au contact d'une idée étrangère, on s'en tient à sa petite. Résultat : nos mutilés disparates, nos tronçons d'artistes, reconnaissent leurs bribes d'ailes dans le vol composite d'un maître à vaste envergure, et s'y admirent,

inconscients ; et on les admire, inconscience ! Combien par exemple, de ces nabots, lilliputiens et myrmydons, ne furent-ils pas, aux Indépendants, foudroyés d'une filiation sacrilège avec Vigny, Verlaine et Villers de l'Isle Adam ?

Apollon serait pour l'heure le clairvoyant critique qui prévoirait d'organiser ce chaos et tenterait de raidir, le téméraire, en ce brouhaha de membres désossés l'unité d'un squelette. Car l'individu a cessé ; l'Esprit collectif ne s'incarne plus ; nul ne concentre... Or le génie est là : en pleine perfection.

Le génie, foyer personnel où les rayons multiples convergent de toutes parts et d'où ils rejaillissent, visibles pour un plus grand nombre, comme d'une source nouvelle. — A sa place nous avons l'incompétence, le particularisme, l'émiettement : la poudre d'or, au lieu du lingot.

« Que vous ai-je donc fait ? s'écrie le Rapin sombre, pour m'infliger votre Métaphysique. Je sais déjà l'Anatomie (1) ; ça me suffit ! — Pour en illustrer les futurs manuels ; certes... O Rapin, les lignes, les couleurs, si tu ne t'en sers pas comme d'un langage, laisse-les. Laisse-les indemnes de ton métier nuisible et vain. Va crépir les cuisines avec du matolin. Tant qu'à contempler une vache, je l'aime mieux dans son pré que dans ton cadre.

On adore, hélas, la Forme à l'écart de la Pensée : là, gît l'idolâtrie... que dis-je ? la laïcisation. Des paroles sans signification ; des yeux sans regards ; des bras sans gestes... Diviniser la nature ? Non : ridiculiser Dieu. Quel plus inepte matérialisme ? parler sous la fureur de n'avoir rien à dire ; ne pas permettre que les sensations traversent l'épiderme ! que, draperies embellissantes, elles aillent rehausser avec leurs ombres sinueuses l'éclatante idée !

Qui désolidarisait l'univers de son panthéisme inhérent ? — « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? » s'écria le poète. — « Nous n'en avons pas nous-mêmes ! » hurle la cohue discordante avec un ensemble inopiné... — « Sunt lacrymae rerum... — Cœli enn arrant gloriam Dei... » — « Non, David. Non, Virgile. Vive l'Inerte ! l'Apparence ! l'Ecorce !... « Donne, ô Matière, l'oubli de l'Idéal cruel... » — Et tu le donnes, ô Matière, et nos Arts, sirènes séculaires, dont les visages furent si séduisants, les voilà qui s'achèvent... en queue de morue ou en cliché photographique.

Airains sonnants ; castagnettes retentissantes : des mots. Si encore nous avions du cœur, mais pas plus que de tête. Un seul sentiment nous rend intelligibles : le pornographique. Je crois que la peine que nous prenons pour essayer une œuvre, c'est le remords de notre reptation...

Messieurs, on a beau faire, on pense comme on vit : mineurs hébétés, il ne suffit pas de frapper du pic dans les grisous et sur les rocs, pour que le diamant paraisse éblouissant. Sylphides et lutins ne s'exhibent hors du sol qu'à l'appel des enchanteurs qui les y cachent. Il faut connaître le ciel pour l'annoncer aux peuples... Nous, puisatiers décevants, nous la trouerons de

(1) Et encore ?

part en part, notre féconde planète sans constater autre chose que le vide...

Car, à quoi bon, pour la Poésie, nos glanes d'expressions ingénieuses et ce que nous baptisons nos trouvailles ?

Oripeaux du tragique Euripide, une fois dépouillés par leurs hôtes vivants ; défroque héroïque drapée sur un mannequin. Cela ressemble à ces épouvantails : deux bâtons en croix, vêtus d'une redingote et coiffé d'un haut-de-forme, qui ne donnent pas le change, même aux moineaux...

Comment voulons-nous que nos monocles intéressent, devant la cécité de nos regards ? Sachons d'ailleurs que l'idéal n'est pas le trouble, ni la gêne; mais l'harmonie et la sérénité.

Loin de s'attarder aux singularités accidentelles, à l'anarchie microscopique, aux grains-de-beauté louches, épars sur l'auguste nudité des choses, les classiques aussi bien que les Romantiques nous ont fait pressentir sous les décors de leur siècle et dans leurs héros transitoires l'affirmation des Idées éternelles et des Gestes absolus.

Se ressaisissant après chaque épisode de leur épopée verbale, ils rejoignaient, contemplatifs, le firmament de l'universelle pensée ; pour bien nous témoigner, ô bavards contemporains, que les chefs-d'œuvre sont des stations douloureuses, dont il faut repartir, voilé, vers le sommet du divin silence.

II

Quoi qu'en augure pompeusement M. Florian Parmentier, nous ne voyons pas de sitôt ceux qui

« Peupleront de Hugos toute l'Eternité. »

Hélas ! les chroniques prennent des airs de nomenclature, ou de funèbres «faire part». La procession des Esthètes en « iste» achève de remplir oisivement les stalles capitonnées de la Presse véreuse, faussaire et répugnante. Les monômes équivoques des cabarets montmartrois se disloquent en dégringolant la pente académique de leur butte. Entre leurs landiers de maillechort ciselé, les Parnassiens survivants, du bout de leurs pincettes armoriées, tisonnent avec une afféterie pédante et puérile les cendres solitaires de leur ancien feu sacré.

Les cigarettes décadentes, chues des effilés doigts surchargés de bagues et de breloques, épuisent leurs mégots ultimes et les râles de leur nicotine dans les vestiges barbus des pipes déliquescentes... Et voici venus s'assoupir les gloussements suprêmes du symbolisme agonisant.

Crépuscules définitifs des baroques amours; naufrages concluants au fond des mers fabuleuses... Poètes ! Poètes ! au crépuscule de vos amours quintessenciées, hâtez-vous donc d'étrangler vos soupirs en fausset et vos grasseyements lyriques... Eventrez donc sur vos mers sophistiquées, ces quinquérêmes amphibies, leur calfatage d'épithètes et tout leur bric à-brac de littérature...

Et si vous savez vivre et sentir la vie autour de vous ; si les évènements ironiques ou grandioses vous meurtrissent à leur passage, ou que d'intimes péripéties entrecroisent dans votre âme le sang luisant des épées douloureuses... voulez-vous que je vous dise : incendiez-les irrémissiblement ces nefs de dérai-

son avec leur artillerie d'artifice ; afin que vos cœurs à nu, vos cœurs vulnérables mais spontanés et libres — pleurant parmi les vagues et chantant sous les tempêtes — osent nager, s'ébattre et resplendir, à même l'Océan tragiquement réel, l'Océan ingrat, la Mer dédaigneuse, hypocrite et jalouse, « la Mer des multitudes...
émus, diable ! mais émouvants...

RENÉ JACQUET.

N. B. — Ceci, à propos de :
— *Crépuscules d'Amour*, par Georges Batault, *l'Occident*. *Pâques d'Alsace*, par Alphonse Bourgoin ; Gastein-Serge. *La Vieille Horloge*, par Mlle Alice Lobert ; Gastein-Serge... et de bien d'autres volumes que nous n'avons pas à citer.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES.

FRÉDÉRIC HARRISON. *John Ruskin*, trad. par LOUIS BARADUC. (Mercure de France). — RUSKIN. *Pages choisies*, avec une introduct. de ROBERT DE LA SIZERANNE (Hachette). — R. BLANCO-FOMBONA (FRÉDÉRIC RAISIN trad. « *Au-delà des Horizons* » (« *mà allà de los Horizontes* ») (A. Messein). — H. G. WELLS « *Douze Histoires et un Rève* » trad. par HENRY D. DAVRAY ET B. KOZAKIEWICZ (Mercure de France).

Fréd. Harrison. « *John Ruskin* ». — Le livre que vient de traduire M. Louis Baraduc a paru, il y a environ six ans, chez Mac-Millan, dans la belle série des « *English men of letters* ». Malgré l'importance des études sur Ruskin, qu'un vent récent de sympathie intelligente et fervente a déjà fait éclore en France, il nous manquait encore le guide précis et sûr, capable de rendre accessible à la foule l'auteur de « *Fors Clavigera* ». M. Fédéric Harrison, qui a personnellement connu le grand Idéaliste, et qui, — détail piquant, — est lui-même un des disciples les plus en vue d'Auguste Comte et de Taine, nous le présente surtout comme un réformateur social, un excitateur d'âmes, un prophète. Ce point de vue semble bien être le plus juste. Après une jeunesse solitaire, rêveuse, bibliquement familiale, et extraordinairement courte, dès les premiers grands ouvrages,le moraliste perce sous le critique d'Art. L'Art n'est beau qu'en ce qu'il reproduit la Nature : et la Nature, c'est la Vérité, c'est la Loi Morale elle même ; ce n'est donc que dans les siècles de vertu et de foi qu'on a produit de belles œuvres. C'est là toute la thèse de « *Modern Painters* » (1843-60) de « *The seven Lamps of Architecture* » (1849) et de « *Stones of Vénice* » (1851-53). Dans ce dernier ouvrage, que Carlyle a si fortement appelé « un sermon sur les pierres », sont proclamés avec éclat les principaux articles de foi économique de l'Apostolat Ruskinien : guerre à l'industrialisme moderne, au machinisme, à la servilité de la main d'œuvre ; retour aux conditions anciennes du Travail, qui laissaient à l'artisan initiative et liberté ! Dans « *Unto this Last* », dans « *Fors Clavigera* », et partout, Ruskin ne dira pas autre chose. C'est ainsi que

pendant plus de cinquante ans, par la plume ou par la parole, tour à tour écrivain, peintre, conférencier, directeur d'usine, professeur, avec la même fougue resplendissante, il voulut réformer ce monde misérable et laid, en y apportant un peu de beauté, un peu de bien-être, par plus de simplicité et de foi. « Un air pur, une eau pure, un sol pur, — de l'Admiration, de l'Espérance et de l'Amour, — avec ces éléments, Ruskin se faisait fort de créer dans l'immense Angleterre, aux usines ronflantes, noire de toute sa suie et de tous ses vices, un petit îlôt de bonheur paisible. Et ce fut la fondation de cette fameuse « Guilde de St-Georges », — pitoyable *affaire*, sublime et féconde *idée*.

Depuis neuf ans qu'il est mort, a, de jour en jour, grandi la renommée de John Ruskin. Il n'a rien prouvé peut-être, mais il a créé ici-bas de la beauté et de l'émotion : voilà pourquoi aujourd'hui, dans des pays très divers, de nombreux fidèles lui rendent un culte (1).

Ruskin « *Pages choisies* » Plusieurs ouvrages importants de Ruskin ont été traduits. Nous possédons déjà les « *Sept Lampes* », les « *Pierres de Venise* », « *Jusqu'à ce dernier* », « *Sésame et les Lys* », « la couronne d'*Olivier Sauvage* » ; et néanmoins beaucoup restent encore à traduire, comme les « *Modern Painters* » cette œuvre d'un intérêt capital pour l'histoire de la pensée de Ruskin, et « *Prœterita* », ces confessions exquises d'un vieillard si aimable et si jeune : M. Robert de La Sizeranne, qui a compris Ruskin avec tout son cœur, nous traduirait, j'imagine », « Præterita » en délicat artiste. Il se contente de nous offrir pour le moment quelques-unes des plus fameuses pages de l'œuvre du Maître, — morceaux descriptifs, dissertations lyriques, études d'art et de morale sociale, souvenirs d'enfance, propos de toute sorte et de tout charme. Plusieurs de ces pages avaient déjà paru dans « *Ruskin et la Religion de la Beauté* », mais quelques-unes ont été retouchées, avec un pieux scrupule. Beaucoup d'extraits sont précédés de courtes et lumineuses notices, et le livre s'ouvre par une fort belle introduction.

R. Blanco-Gombona. « *Au-delà des Horizons* ». L'Amérique du Sud subit, à l'heure actuelle, une renaissance littéraire extrêmement brillante. Nous l'avions jusqu'ici considérée d'un œil par trop superficiel, nous intéressant tour à tour et seulement, soit à ses rastaquouères, soit à ses présidents en exil. Il est temps de nous montrer, à l'égard de nos « sœurs latines » plus équitables et plus fraternels. Au reste, c'est grâce au courant français que les vieilles colonies castillanes, galvanisées lentement, sont devenues ces fières petites républiques, qui ne demandent qu'à vivre et à se pousser dans le monde. Nous avons lieu d'être satisfaits de notre influence : il n'est pas de grande ville qui n'ait déjà ses poètes, ses romanciers, ses critiques et ses philosophes ; et il y a même des centres d'activité tout à fait prospères, tels que Buenos-Ayres, Santiago de Chili, Mexico.

(1) Voir par ex. Marie von Bunsen — « John Ruskin, Sein Leben und Sein Wirken — Leipzig, Hermann Seemann, 1903.

M. Frédéric Raisin a pris à tâche de nous faire connaître les poètes Hispano-Américains. Dans les trois traductions qu'il m'a aimablement envoyées, — « Las Sombras de Hellas » (Les ombres d'Hellas) (1902) de Léopold Diaz ; l' « Atlantida conquistada » (l'Atlantide conquise) (1907) du même ; et « Mas Alla de los Horizontes » (Au-delà des Horizons) (1909) de R. Blanco-Fombona, il se montre à la fois homme de goût, tra. ducteur consciencieux et habile, et j'ajoute très délicat poète Quant à M. Blanco-Fombona, de qui j'ai lu, il y a quelques années, des « *Contes Américains* » d'une grâce ingénieuse et alerte, je dois avouer qu'il me plaît moins comme poète que comme conteur, ses petits poèmes sont d'une agilité romantique, sautillante et chatoyante, qui fatigue un peu. Enfin, je signale une préface, assez joliment fignolée, de M. Ruben Daris.

H. G. Wells. « *Douze Histoires et un Rêve* ». Je ne crains pas d'avouer, — à ma honte, que j'ai pendant assez longtemps, — vaguement dédaigné les ouvrages de M. H-G. Wells. Je ressentais aussi pour ce délicieux artiste, un sentiment de défiance, car je l'assimilais à quelque Jules Verne, imperturbablement prolifique, ou à quelque artificieux Conon Doyle (— les expériences d'astronomie amusante de Jules Verne ne m'amusèrent point et j'ai en horreur l'Anecdote à la Conan Doyle). Combien j'ai été injuste ! Je dois dire que je l'avais plus feuilleté que lu, et que quelques « Amis de Café » m'avaient inculqué des idées fausses.

Je viens de lire « *Douze Histoires et un Rêve* », et je sors enchanté de ma lecture. M. Wells se meut avec une aisance souriante et une sérénité de bon ton dans le monde le plus extraordinaire que l'on puisse rêver : le monde de l'Invisible et de l'Inconnaissable ; il nous y entraîne sans effort et nous l'y suivons, d'abord déconcertés puis bientôt ravis, soit qu'il nous conduise dans le Parc de Folkstone voir le professeur Gibberne expérimenter son nouvel accélérateur, soit qu'il nous fasse assister à l'effrayante course de M. Bessel désincarné à travers Londres, soit qu'il nous conte l'étrange aventure de ce *solicitor* qui, transporté chaque nuit dans un monde de mille ans postérieur au sien, devient le témoin de sa propre mort, — ou encore l'histoire touchante de « M. Skelmersdale aux pays des fées »...

« *Douze Histoires et un Rêve* » est un livre qu'on dévore d'une seule traite : c'est que M. H. G. Wells a une imagination entraînante et d'un humour irrésistible, une langue d'une étrangeté puissante, et enfin M. Henry-D. Davray pour traducteur.

JEAN CHESNEAU.

BEAUX-ARTS.

Salons de la Société Nationale des Beaux-Arts et des Artistes Français.

Au Salon de la Nationale, le plus grand nombre des toiles

exposées (914 sur 1.186) sont les œuvres des sociétaires ou associés, qui étant reçus d'office n'ont aucun besoin de se donner de la peine. Aussi, a-t-on la pensée, en visitant cet ennuyeux salon, de vieux ânes, — selon l'expression de Berlioz, — s'en retournant tout seuls à leur moulin. Mais ne nous plaignons pas trop des sociétaires et associés, ils n'usent pas tous de leur droit d'exposition. Heureusement, car si chacun des 306 sociétaires et des 436 associés envoyaient le nombre de toiles auquel ils ont droit, il y aurait 2.798 envois, quand le catalogue de cette année n'en compte que 2.696. Comme on le voit, la porte d'entrée destinée aux jeunes peintres, n'est pas très large, à la Nationale.

Il serait trop long de parler de toutes les mauvaises toiles, aussi n'en citerons-nous que quelques-unes signées de noms malheureusement trop connus.

A tout seigneur tout honneur M. Roll, dans son panneau décoratif a de jolies couleurs, mais pourquoi conçoit-il la femme en grenouille. Il expose aussi une *Jeune République*, si jeune qu'elle ne sait pas marcher et va fort rapidement, si elle ne rattrape son équilibre, se mettre par terre.

M. Besnard, ah ! M. Besnard, quel homme de génie, regardez, son plafond, regardez quel largeur de touche, cela a l'air d'être fait avec un balai et il est si prodigue d'huile et d'essence que cela coule le long de la toile. — Mais, pardon il me semble que ce personnage a l'avant-bras attaché à l'épaule. — Mais, imbécile ! c'est du raccourci. — Vous avez raison ; cependant Michel-Ange faisait aussi du raccourci et il n'attachait pourtant pas l'avant-bras à l'épaule. — Michel-Ange, Michel-Ange était très fort pour son époque, mais pour aujourd'hui ce n'est plus cela. Michel-Ange dans ses raccourcis raccourcissait les membres, Besnard les enlève, c'est bien plus fort bien plus raccourci.

M. Cottet abandonne la Bretagne pour des bouges de bas étages. L'école vénitienne est représentée par M. La Touche qui ne veut décidément pas se séparer de ses lanternes. Mais parlons sérieusement et pour cela passons aux œuvres sérieuses.

M. Ménard expose trois grands dyptiques (L'âge d'or, Rêve antique, La vie pastorale) destinés à la Faculté de Droit de Paris. Cet ensemble forme une assez belle décoration, les paysages sont décoratifs et les personnages harmonieux ; c'est là une œuvre idéaliste de pensée, noble de style, qui cependant ne s'élève pas au-dessus du paysage animé. Nous critiquerons M. Menard pour ses figures insuffisamment dessinées. — M. Lagarde a le sens du pathétique. On est saisi d'une poignante tristesse devant *L'année terrible*, bien préférable aux tableaux de Neuville et de Detaille. Mais on ne peut admettre le procédé sculptural genre maçonnerie de cet artiste.

La salle consacrée à Dagnan-Bouveret, renferme de très jolis portraits et études qui montrent le talent très fin, très délicat de ce peintre qui eut tort de s'attaquer à la Cène, œuvre écrasante. Il est curieux de remarquer que le talent distingué de Dagnan-Bouveret perd toutes ses qualités chaque fois qu'il s'efforce de dessiner une figure de Christ ou d'apôtre. — M. Eugène Burnand a tenté un effort dans son tableau,

qui ne manque pas de qualités de métier, *Le disciples après la mort de Jesus ;* le malheur est qu'il n'est pas arrivé dans ses disciples à faire disparaître le modèle. — C'est à la grande tradition que se rattache Armand Point ; au premier coup d'œil jeté sur ses toiles l'on reconnaît un artiste qui possède les maîtres et cherche, à leur exemple, à incarner le plus de Beau possible dans ses œuvres. Il nous donne cette année, un joli portrait de son fils et une *Solitude*, représentant une femme nue, couchée au premier plan d'un paysage Leonardesque. Cette toile magistralement peinte est à notre avis une des plus belles d'Armand Point. Le rythme de la pose est noble et la ligne idéale du nu fait penser aux statues de Jean Goujon.

Le *Salon des Artistes Français* dénote de la part de ses exposants un consciencieux travail : hélas ! de ce consciencieux travail, il ne se dégage pas moins d'ennui que des fantaisies de la Nationale. L'ennui naquit un jour de l'uniformité, dit-on il suffit de visiter les Artistes Français pour se convaincre de la vérité de cette parole. Les toiles, sortant de cette uniformité bien médiocre, sont peu nombreuses, nous aurons tôt fait de les critiquer.

C'est toujours avec plaisir que l'on contemple les tableaux de Mlle Elisabeth Sonrel, dont la fraîcheur d'expression, l'imagination et le talent gracieusement féminin font oublier le côté un peu image de ses œuvres. *L'Annonciation* assez expressive de M. Frampton n'est qu'une compilation de Botticelli et de Burne Jones. Le maître préraphaëlique a aussi influé sur la poétique *Isabella* de M. Nowell sans toutefois annihiler la personnalité de celui-ci. — M. Zier laisse dormir en paix préraphaëlistes et préraphaëliques, il préfère plagier Jordaens. — M. Duvocelle n'imite personne, ce qu'il sent, il cherche à le réaliser sur sa toile et c'est ce qui rend sa *Méditation*, émue et expressive.

Une salle a été réservée aux œuvres de Maignan. Le consciencieux peintre de l'*Apothéose de Carpeaux*, dont on peut louer la probité, ne s'est, regrettablement, jamais dégagé de la peinture officielle. On est pris de tristesse devant les œuvres exposées dans cette salle, en pensant au long effort qu'elles ont demandé pour arriver à produire peu de véritable beauté. — M. Maxence, qui se répète trop souvent, nous donne cette année l'*Angelus* qui, bien qu'ayant toujours la poésie originale de ce peintre, sort néanmoins de ses figures habituelles. — Citons encore *Fontana*, œuvre traditionnellement jolie de M. Landelle, un effet de lune poétiquement rendu de M. Remond et les paysages de M. Cachoud.

De ces deux grandes expositions, combien peu de toiles à retenir ? Quelle surproduction de tableaux ? D'années en années les salons baissent, comment expliquer cela. La cause de ce mal est au fond très simple, les salons, au lieu de favoriser l'Art, le tuent. Un tableau ou une sculpture ne se fabrique pas comme on le croit aujourd'hui. Pour faire ce qu'on appelle une œuvre, il faut avoir l'inspiration, et l'inspiration ne vient pas quand on veut, il faut être épris de son sujet, il faut être ému. Or que fait aujourd'hui la majorité des peintres pendant leur année, ils préparent froidement leur salon cherchant à flat-

ter plus ou moins le goût du public. Au début les salons étaient faits pour les tableaux, aujourd'hui les tableaux sont faits pour les salons.

PIERRE DE CRISENOY.

LES REVUES.

De Mgr. Touchet, sur Jeanne d'Arc, dans le *Correspondant* : « Jeanne, enfant, ne fut ni crédule, ni exaltée... Inspirée, elle ne se montra ni fanatique, ni incertaine... Guerrière, elle fut remarquablement savante en son art... Martyre, elle fut la rectitude même au milieu des pièges tendus à son bon sens et à sa religion. Elle est l'une des formes idéales devant lesquelles s'agenouille naturellement l'humanité. »

—

Le Christianisme est-il un syncrétisme? demande l'abbé Ermoni dans la *Revue des Idées*. En un autre langage : le Christianisme est-il une salade de tous les cultes qui l'ont précédé ou accompagné ? L'abbé Ermoni qui, à raison, ne l'admet pas, discute longuement avec les modernes qui avaient trouvé ce moyen d'anti-christianisme.

—

Dans *Etudes*, M. L. de Grandmaison passe au tamis le livre de M. Salomon Reinach : « Orpheus, Histoire générale des Religions ». Il montre que la répartition des matières est choquante, la plupart des chapitres insuffisants, la bibliographie très inégale et fort discutable. C'est du Voltaire, dit M. de Grandmaison, et quel Voltaire !

M. Salomon Reinach, qu'il parle des religions finnoise ou bouddhique, est hanté par la religion chrétienne et il en arrive le plus tôt possible à l'Affaire Dreyfus et au modernisme. Ce n'est plus de l'histoire, c'est du pamphlet juif et maçonnique. Le pamphlet est une chose, l'histoire en est une autre qu'il faudrait apprendre à ne pas abaisser au service d'une coterie.

—

Mercure de France (16 avril) sur le vaste sujet de *l'Art social* M. André Fontainas écrit de bonnes pages, mais par Art Social il entend non pas seulement que le grand art peut s'inspirer des misères de la vie sociale, mais que l'art doit devenir le fait de tous pour améliorer les conditions de la vie, pour l'éclairer de joie.

— L'abbé Ermoni écrit dans le même numéro sur «Immanence et Transcendance en matière religieuse.» Il est regrettable qu'il faille attendre à plus tard pour avoir la fin de cette étude. M. Ermoni commence par poser la question de l'immanence ou de la transcendance : « Dieu apparaît-il comme un moteur actionnant le monde du dehors, ou bien est-il la force même qui circule dans le monde, le pénètre et l'anime ?... Le transcendantalisme soutient que Dieu est supérieur au monde comme l'infini est supérieur au fini... L'immanentisme identifie au contraire Dieu et le monde, en absorbant le premier dans le second ».

Il est pourtant prématuré d'écrire, comme le fait M. Ermoni, que le transcendantalisme est un dualisme. Pour les transcendants, Dieu reste l'unité de tout et le monde ne lui est pas égal comme, dans les véritables dualismes, Ahriman est l'égal d'Ormuzd.

D'ailleurs, dans ce premier article, l'auteur ne s'appesantit pas sur la doctrine. Pour lui immanence et transcendance se ramènent à une simple question de méthode. La méthode d'immanence partant du monde intérieur, des découvertes de la conscience, et la méthode de transcendance partant du monde extérieur, du monde de la nature. Et M. Ermoni présente successivement la défense des deux méthodes.

Voici d'abord les immanents : Nous sommes impuissants à sortir de nous-mêmes par la connaissance, dit la philosophie contemporaine ; c'est donc la méthode d'immanence qui sera efficace pour agir sur la mentalité de nos contemporains. L'apologiste ne peut plus s'appuyer sur une base aussi chancelante qu'une métaphysique d'un caractère très problématique. Le témoignage de la conscience doit suffire à gagner l'esprit à la cause religieuse. De plus, seule la méthode d'immanence peut utiliser le pragmatisme.

Les transcendants au contraire emploient dans la bouche de M. Ermoni les arguments suivants : leur méthode est plus conforme à la tradition chrétienne, plus populaire et plus universelle, plus sûre, car le subjectif est dans une large mesure affaire d'éducation, de préjugés, de goût. Le dernier argument contre l'immanence serait que, d'inspiration Kantiste, elle doute de la possibilité d'atteindre le monde objectif.

—

Sommaire des sommaires :

Akadémos : Olivier Seylor : *Sur l'Opium* : Péladan : *la Pâque de Parsifal*. — *Pan* : Boyer d'Agen : *Une danse sur l'Acropole*, (à propos de Miss Isadora Duncan) — *Luce e Ombra* : G. Kremnerz : *Le livre des Arcanes majeurs* (article lyrique d'un véritable initié) — *La Revue des Lettres et des Arts* : Une enquête : Peut-on travailler sur la Côte d'Azur ? Jeanne Marni : *La fenêtre dans les feuilles* ; Georges Perin : *Olivier de la-Fayette*. — *La Rénovation Esthétique* : Emile Bernard : *La méthode traditionnelle*. — *Isis* : Georges Polti : *Le génie du paganisme* (considérations très curieuses et très profondes sur les lois duodénaires du monde et de l'histoire). — *Ultra* : Guillio Buonamici : *La théosophie et la scolastique ;* Augusto Agabiti : *La fête théosophique du Lotus blanc ; Spiritualisme et science* par C. P. Stauroforo. — *L'Echo du Merveilleux* : Une enquête de Georges Meunier sur la voyante d'Ourrouy. (L'auteur ne conclut pas) — L'*Initiation* : Jacques Brieu : *Essai sur la forme* (Beaucoup de documentation).

—

Reçu : *Il Divenire Artistico ; Revue du Spiritualisme moderne ; l'Occident* ; *Revue des Poètes ; le Penseur : la Chimère ; le Chroniqueur de Paris* ; *la Société Nouvelle ; Juvénia ; les Paroles*.

Reçu encore : *Le Spectateur* (n° 1), le *Nain Rouge*, la *Revue du Temps présent* où l'évêque gnostique Joanny Bricaud publie

des documents sur la guerre de la Rose-Croix de Péladan et de celle de Papus et Guaita ; intéressant pour ceux qui n'ont pas lu Georges Vitoux qui raconta jadis et mieux « la guerre des deux Roses » ; *les Argonautes*, *l'Echo du Merveilleux* etc.

FERNAND DIVOIRE.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Première Mystagogique

Principes généraux et Applications. Cosmosophie musicale.

Intelligere est assimilare.
NICOLAS CREBS, cardinal de CUSA.

Les dissentiments religieux n'offrent plus lorsqu'on les scrute dans leur intimité spirituelle, le caractère d'une répulsion qui semble irréductible sous le masque des apparences ; si les croyances se dégageaient des attaches aux vanités périssables ou à quelques ambitions temporelles, peut-être verrions-nous davantage la réalisation progressive de ces désirs manifestés au cours des siècles par les âmes d'élite, assisterions-nous à cet avènement d'un siècle divin qui n'est pas une vaine chimère pour ceux qui, attentifs aux voix prophétiques, connaissent la marche des destins fermant le cycle des espérances. L'homme est le Maître de son avenir, pouvant le hâter ou le retarder ; et l'Humanité paraît vivre inconsciemment dans la multiplicité de ses membres, une Histoire dont son Auteur ne lui a révélé qu'un certain nombre de fragments, alors qu'elle est par sa liberté, la créatrice, pour ainsi dire, de cette Epopée, capable aussi d'en brusquer le dénouement.

Dès lors, est-ce un impérieux devoir que la divulgation d'une Haute Science assez féconde en son principe pour transformer avec l'aide du Temps, la collection des individus en un peuple de Sages. Et déjà, nous sommes agités plus fortement, par de tumultueuses ébullitions qui manifestent le violent combat des forces spirituelles retenues par des liens matériels, mais qui veulent se résoudre dans l'Unité d'un même Idéal. Cahotiques, nos êtres sont placés sous l'aile chaude de l'Esprit, et chaque homme est un univers. Il lui faut parcourir la série des phases organisatrices dont le terme est l'Harmonie, suivant des lois identiques à celles qui restent marquées aux flancs du monde matériel ; puis de même que Dieu se reposa dans un éternel Sabbat, celui qui est de sa race, l'Homme, se réjouira, l'évolution accomplie, des splendeurs du Jubilé. L'Humanité, qui, elle à son tour, est un homme par le rythme de ses périodes, doit manifester la totalité des

attributs qui forment sa nature archétype. Or, quelle est la caractéristique de la période qu'elle traverse en ce moment ? Un prophète le dirait ; toutefois il nous est permis d'exulter, car nous *voyons*, hommes de foi, sur les ruines qui s'amoncèlent, s'établir, par le mystère des Renouvellements que dévoilerait un lucide commentateur de l'Apocalypse, les assises d'un Temple universel, dédié au Père de tous les hommes, où se chanteront des hymnes sacrés sur le mode appelé *supernuméraire* par les Cabalistes (1), car le Nombre meurt en présence de l'Un qui sera tout en tous.

Sous le rapport de l'Idée et sous le rapport de ses manifestations cultuelles, cet accord des intelligences et des mysticités s'opérera par cette Science qui, profitant des études faites sur toutes les religions, coordonne les résultats acquis par l'érudition en tous les genres pour établir une synthèse religieuse qui conditionne, avec la voix du Verbe qui habite en nous, une Foi supérieure ; cette science s'appelle la Théosophie.

En effet la Théosophie est une entente plus élevée des principes qui sont à la source des grandes traditions et qui sont naturellement la vie de nos âmes. S'il fallait définir en un mot l'esprit théosophique, nous dirions qu'il consiste dans la compréhension vivifiante toujours de plus en plus étendue, des vérités révélées qui élèvent l'homme à la science de l'Etre en lui-même. Mais cette harmonie de tous les Credos forme-t-elle une Utopie ? Les apologistes de la Foi chrétienne que l'envergure de l'esprit et l'étendue du savoir mettent au rang des plus célèbres ne le pensaient pas. On connaît suffisamment quel profit ils tirèrent de la philosophie d'un Numénius qui voyait, il y a plusieurs siècles, le parallélisme des religions juive, égyptienne, héllénique et indienne ; et c'est ainsi que par ce mot de théosophie, cité pour la première fois peut-être dans les écrits de Porphyre, et non dans ceux de Gerson, comme le disait Victor Cousin (2) se désigne une science qui s'est pratiquée depuis la plus haute antiquité et dans le monde entier.

Ritter en ses *Propylées de l'Histoire antérieure à Hérodote* admettait, comme la plus ancienne religion un Bouddhisme très pur dont il suivait la trace à travers toute l'Asie,

---

(1) Ce ton, dans la musique des Hébreux, s'appelait *makil*, c'était celui de la Contemplation. On peut voir sur les modes musicaux de la cabale hébraïque Pic de la Mirandole (in Apologia).

(2) Du reste Eusèbe l'avait aussi employé avant Gerson. Voir *Prépar. Evang.* Liv. I, c. 5.

jusqu'en Grèce, et Frédéric de Rougemont qui le cite ajoute textuellement : « Je me souviens d'une dissertation allemande où l'on déduisait le nom de *Dieu* dans toutes les langues, de ceux de *Jehova* et de *Bouddha*, qu'on supposait avoir été les deux noms de Dieu après le déluge, avant la confusion des langues et j'ai été frappé de la quantité des noms de Dieu qui se rapportaient à Bouddha. » Je ne sais quelle valeur scientifique attribuer à ces affirmations, mais elles valaient la peine d'être rapportées en signe de cette Unité des croyances que l'Histoire connut et qu'il s'agit de faire revivre. J'ajouterai encore en faveur des relations qui existèrent entre les antiques doctrines le témoignage de Swedenborg. Il prétend, je ne sais toutefois sur quels documents, que les livres mentionnés sous le nom de *Guerres du Seigneur*, *Prophéties*, *Livre des Justes*, furent connus par un certain nombre de peuples orientaux et qu'ils se trouvent dans la Grande Tartarie, en tout cas, dit-il, les Hindous les connurent.

Quoi qu'il en soit de ces assertions, il est certain que tout conspire pour nous assurer qu'à certains âges, il n'y avait qu'un seul peuple et qu'une seule langue sur la terre comme parle notre vieux texte biblique. D'après Origène, la fin est identique au commencement ; forts de cette vérité travaillons dans la mesure de nos moyens, au retour d'un siècle harmonieux.

Tout est diversité autour de l'homme et cependant son âme garde en elle-même le sentiment de l'Unité ; de là naît ce besoin d'étudier, curieux du Mystère qui le pénètre et l'entoure, cette sagesse de Dieu cachée sous l'enveloppe des formes et de suivre ce rayon qui ouvre sa raison aux clartés divines.

La Théosophie est donc la science de l'Initiation et les promesses en sont troublantes d'autant qu'elles ne sont pas vaines. Elle a pour objet le souverain Bien et pour fin le Repos ; elle est la compréhension du Passé, du Présent et de l'Avenir ; le secret des Cosmogonies lui révèle le secret des Apocalypses. Les Maîtres aussi conseillent de s'y livrer, au péril de sa vie spirituelle.

Cependant n'a-t-on pas dit aussi que la Théosophie était un orgueil de l'esprit ? On pourrait alors le dire de tous les Mysticismes. Mais je ne comprends pas qu'il soit orgueilleux de saisir les Idées divines en elles-mêmes et dans leurs manifestations ; or Dieu a partout laissé le vestige de sa pensée et de sa promenade à travers les apparences, et le Monde est une immense métaphore, la création est une énigme à déchiffrer, disait le cardinal de Cusa ; nous élevons alors notre esprit jusqu'au sens mys-

tique par le Symbolisme ; les textes sacrés sont un écho de sa voix, nous en découvrons le sens sous les enveloppes littérales où elle s'est incarnée, d'où Esotérisme ; la Conscience est un livre plus complet et plus clair que les Ecritures, d'où Spontanéité, et ces trois connaissances érigent la Gnose spéculative.

L'Antiquité avait toujours conservé une tradition confiée à un petit nombre à côté de la tradition vulgaire. De même l'époque qui vit resplendir l'épanouissement du Verbe, parole révélatrice des vieux symbolismes, fut une période où de rares esprits respirèrent le parfum ésotérique de l'atmosphère religieuse. Aussi le Christianisme par l'organe de ses plus fameux interprètes, comprit-il qu'une nouvelle efflorescence de symboles était le gage de réalités futures ; et c'est ainsi que la tradition allégorique des anciens se continua par le courant chrétien en possession d'une gnose accordée par Jésus à Jacques, à Jean et à Pierre, d'après Eusèbe. La lettre fut pareillement la vêture de l'Esprit comme elle l'avait universellement été. Diverses sectes, telle l'Essénisme, avaient cabalisé ; les disciples spirituels du Christ cabalisèrent. Il faut lire cette épître de saint Barnabé à qui le grand Origène distribua le nom de Catholique et l'on verra qu'il était positivement parlé d'une Gnose, à titre de sens mystérieux de la Loi. Son auteur allégorise sur les noms, sur les nombres, à l'exemple des Thérapeutes qui avaient conservé, nous dit encore Eusèbe, les commentaires ésotériques des Anciens. (1) Et le sens spirituel se superposa au sens matériel ; Origène distingua partout avec Clément l'Alexandrin, son maître, la science de la Contemplation de la Foi simple. L'une se rapporte au Verbe de Dieu, l'autre à Jésus crucifié, et par là il continua l'enseignement de saint Paul qui, initié, se plaignait aux Corinthiens, étant donnée la faiblesse de leur mysticité, de ne pouvoir leur prêcher que le Jésus crucifié, au lieu de les nourrir d'une doctrine plus substantielle, celle du Verbe transfiguré.

L'exégèse cite peu les écrivains ecclésiastiques qui parlent de deux sortes de traditions, celle qui est venue par les écrits des Apôtres et l'autre transmise par les Apôtres, avec mystère, dit saint Basile. Cette dernière constituait ce que Clément d'Alexandrie appela la doctrine

---

(1) *Hist. eccl.* L. II. c. 16. Je rappelle que les Thérapeutes dont parle Philon ont été supposés chrétiens. Eusèbe le prétendait. On peut consulter Baronius, Lequien, Bellarmin et d'autres pour l'affirmative. Plus récemment, Ferd. Delaunay a conclu négativement ; V. *Moines et Sybille*. Le problème reste à résoudre.

des Parfaits ou Lumière Sainte, enseignée par voie orale seulement, (1) et l'on sait, par l'histoire, l'opposition que rencontra, en quelque sorte la Religion de l'Esprit, ou tout au moins la sorte d'obscurité dans laquelle elle resta maintenue. Nous savons au moins formellement qu'elle existait, chez les Anciens comme chez les Modernes, soit par Origène qui appelait le texte littéral une vile enveloppe dont il faut extraire le sens précieux, soit par saint Jean Chrysostome qui disait en parlant de la tradition de l'ancienne synagogue : Si la Loi n'avait pas un sens caché et mystérieux, elle n'aurait pas eu besoin d'être couverte. Ce mystère des textes était symbolisé par le voile que Moïse étendait devant lui lorsqu'il parlait au peuple. Ajoutons encore que saint Denys l'Aéropagite divisait les doctrines théologiques en *inexprimable* et *mystique* d'une part et en *philosophique* et *apodictique* d'autre part. La critique contemporaine s'est accordée pour attribuer les œuvres dyonisiennes à quelque auteur apocryphe ; nous pouvons nous en féliciter, saint Thomas a fait passer les ouvrages de ce théologien inconnu dans ses propres ouvrages, ce qui donne la preuve incontestable de l'accord possible de multiples Credos, accord déjà souvent affirmé par Clément d'Alexandrie. A citer au hasard des *Stromates* :

« Pour ce qui regarde la science mystérieuse, les énigmes des Hébreux sont semblables à celles des Egyptiens (2)... Saint Paul se conforme aux mystères secrets, prophétiques et antiques qui sont la source des beaux dogmes de la Grèce (3)... Je sais que Pierre a manifesté un seul et unique Dieu qui a été connu par les Grecs à la manière des nations, judaïquement par les Juifs, et par nous enfin d'une manière spirituelle. (4) »

Pour ne pas me perdre dans les sentiers d'une science qui mène à d'incomparables hauteurs, mon intention est de rester néanmoins sur un plan élémentaire de la Théosophie. Dès lors je prendrai l'homme tel qu'il est : corps, âme et esprit, d'autant plus que ce serait, croyons-nous, une erreur de le mutiler, sous prétexte de le grandir par la seule considération de ses virtualités intuitives et mystiques, et pareillement pour un système qui renferme en lui la notion de sagesse encyclopédique en même temps que celle de synthèse. Or un système synthétique ne peut s'établir que si l'on envisage l'homme en lui-même et dans ses relations avec l'univers et la lumière divine.

---

(1) *Stromates*. VI. 7.
(2) *Strom*. L V, ch. 7.
(3) *Id*. L. V, ch. 10.
(4) *Id*. L. VI, ch. 5.

De quoi s'agit-il en effet ? D'élever l'homme jusqu'aux régions de l'Immuable, par la vertu des puissances qu'il possède, en dégageant progressivement le pur de l'impur ; aussi garderai-je toute leur intégrité aux trois degrés de la Science Théosophique : Symbolisme, Esotérisme, Spontanéité. Par ce procédé j'agirai d'après la méthode de tous les enseignements initiatiques.

Je ne veux pas non plus, comme un orgueilleux Stoïcien, détruire aucun temple parce qu'il ne fait point partie des œuvres de la nature, sacrée aux yeux d'un disciple de Zénon. Oui ! la nature est sacrée, mais elle l'est par les idées divines que toutes choses symbolisent. Du reste, qu'est-ce qu'un temple ? C'est le hiéroglyphe du Temple Universel où le Verbe pontifie. Par la traduction sensible de l'universel l'homme viendra graduellement amené, lorsqu'il aura compris le sens des symboles, à spiritualiser toute la Création jusqu'à la concevoir dans son Idée créatrice. C'est ainsi que les arcanes de la Cosmogonie lui seront ouverts et de là son esprit pourra s'élever en toute sûreté jusqu'au monde divin. En fait, il comprendra que lui-même est un temple vivant, celui de l'Esprit, et s'abandonnera, conduit par l'audition du Verbe sacré, à la vie mystique par la vision ou par l'extase.

Sans décrire le plan d'une architecture allégorique où les peuples de n'importe quelle religion pourraient s'initier à cet art ésotérique que les Cabalistes, comme tant d'autres traditions ont appelé l'*Agriculture Céleste*, je suppose que l'on comprend toute la pensée réformatrice qui se cache sous des notions cursivement exprimées. Donnons un seul gage de sa puissance d'harmonie ; nous ne sommes plus au temps ou le Protestantisme ridiculisait les Pères de l'Eglise alexandrine sous le nom de Pères allégoristes. Les rapprochements qui ont pu s'opérer pour une secte pourront alors s'étendre à des religions entières. Comprendre mystiquement par l'ésotérisme est donc la loi génératrice de l'Unité future, car la Lettre tue et l'Esprit vivifie.

Il importe de développer quelques généralités de la science théosophique en nous inspirant des principes tels que des âges anciens, plus particulièrement, les conçurent.

***

Le symbolisme est l'hyménée
du Ciel et de la Terre.

LES CABALISTES DE LA RENAISSANCE.

Le Christ, fondateur des Sacrements est appelé le Créateur des symboles.

SUICER cité par CREUZER.

Qu'est-ce que la méthode symbolique ?

La méthode symbolique est celle où, par le moyen de toute forme, l'œil intellectuel perçoit l'Idée. On a souvent accusé une telle méthode d'arbitraire ; cette critique est juste si l'on oublie que l'Initiateur doit guider le Myste. Condamnables sont les sectes qui se plurent tour à tour à trouver dans le Mythe, en le déformant, une théorie philosophique particulière, dans le but d'imposer leurs propres doctrines, comme ces écoles qui firent d'Homère leur chef rétrospectif. Les Stoïciens, les Epicuriens en effet, s'ingénièrent à prouver l'Antiquité de leurs Systèmes par la transformation de la Pensée homérique ; mais plus généralement l'esprit humain chercha à dégager des ombres de la fable grossière le sens éternel, à retrouver l'esprit sous l'écorce de la lettre.

Le célèbre tableau, connu sous le nom de Cébès, reste comme un exemple frappant de ce que doit être la méthode symbolique, applicable aux textes littéraux, comme aux textes figurés. Une description ésotérique d'une peinture placée dans un temple, est le prétexte d'établir toute une doctrine morale. En déchiffrant le secret des figures, le lecteur s'initie à la doctrine elle-même ; ce système d'éducation fut celui des Mystères.

L'Initiation ne consistait pas à apprendre un arcane proprement dit, tel que l'immortalité de l'âme, puisque ce dogme était exotériquement connu, mais dans le spectacle représentatif des mythes et dans l'assimilation interne du sens externe des Mystagogies. Le procédé d'Initiation consistait surtout à suggérer et c'est en ce sens que l'on peut insinuer, d'après Plutarque, qu'il n'y avait pas dans les Mystères d'enseignement proprement dit, dogmatique en un mot, quoique le dogme existât. On ne cherchait pas à prouver ce qu'on avançait aux adeptes, écrit-il.

Pourquoi les critiques se sont-ils si souvent étonnés de ce qu'un mode d'instruction fût mystérieux pour une Théologie ou une Morale qui pouvaient être enseignées directement ?

C'est là un manque de réflexion ; une doctrine qu'un Myste ou un fidèle s'est graduellement assimilée par ses propres efforts garde toujours une plus riche fécondité qu'une doctrine immédiatement révélée jusqu'au plus intime de secrets époptiques. *Intelligere est assimilare.*

« Ce que nous pressentons seulement laisse en nous une impression plus formidable que ce qui s'offre sans voile à nos regards, nous déclare Démétrius en son *de elocutione* ; de là vient que les doctrines secrètes sont proposées par symboles, comme dans les ténèbres d'une nuit obscure. »

Les Stoïciens conservèrent l'habitude de s'exprimer symboliquement en l'exagérant jusqu'au langage d'une convention dactylologique. Montaigne rapporte que Zénon peignait de geste son imagination sur la partition des facultés de l'âme ; la main espandue et ouverte, c'était *apparence* ; la main à demy serrée et les doigts un peu crochus, *consentement* ; le point fermé, *compréhension* ; quand de la main gauche il venait encore à clore ce poing plus estroict, *science*. Le savant Barrois qui cite l'auteur des *Essais* ajoute : Le même philosophe comparait la dialectique et l'art oratoire à la main ouverte et au poing fermé.

Ce mode d'expression dactylologique s'est surtout conservé, on le sait, dans la Franc-Maçonnerie ; Pythagore en fit usage.

Le procédé symbolique de connaissance est éminemment théosophique. Parties égales y sont faites à l'intuition, c'est-à-dire au regard intérieur du sujet en contemplation devant l'objet, ainsi qu'à toutes les opérations de la pensée, enfin à la tradition qui propose un ensemble de vérités sous des formes allégoriques, je veux dire en la revêtant des prestiges de l'art.

Si nous faisons une place aux Beaux-Arts dans la Théosophie : c'est que, les écrivains l'ont trop oublié, l'Esthétique appartenait au système religieux chez les Anciens, comme chez les Modernes à certaines époques. Et pouvons-nous ne pas nous souvenir que χοσμος veut dire Beau, que, poète sacré, Pindare, appelait Dieu le Père excellent artiste, πάτηρ ἀρισθέχνης et que l'Inde le nommait Deva-Tachta, ce qui signifie également le Dieu-artiste.

Il faut cependant avouer que Dieu considéré dans sa superessence est l'Ineffable, l'Innommable, qu'à ce titre il est inaccessible à la connaissance humaine ; la Mystique le nomme avec raison sous ce rapport une Lumière obscure. Nous ne pouvons saisir l'Absolu que par sa *différentielle*, comme parlerait un mathématicien, ou bien il nous est encore permis d'énoncer en langage philosophique que l'homme ne peut pas saisir clairement l'être que nous appellerons, par distinction, le Dieu de l'Entendement (Νοῦς)

et qu'il atteint seulement celui de la Raison (Λογός), nommé Verbe. Toute doctrine excédant par ces affirmations, cette mesure d'intellection me paraît téméraire. En négligeant les distinctions logiques que nous serions en droit d'établir à propos du Verbe, déclarons que ces notions commandent la suite de nos travaux.

Mais, si Dieu envisagé dans le mystère de sa vie intime oblige l'homme à l'humilité intellective, constatons qu'il n'est jamais resté sans témoignage non seulement sous le rapport de la Vérité, mais encore sous celui de sa splendeur ; c'est ainsi que l'Art est une des manifestations de l'Absolu dans l'ordre créé. Le Septénaire des astres gravitant dans l'espace, la fleur odorante, sont comme le signe où Créateur, Dieu a laissé le vestige de sa gloire. Et l'homme, au sein de l'Harmonie des mondes admire, contemple, s'extasie Il écoute, les orgues cosmiques ébranlent tout son être jusqu'à résonner en sublimes symphonies et le ciel devient la Lyre de Dieu (1). Il regarde et l'Univers figure un sanctuaire dont le type se découvre à l'œil spirituel.

Il se retire au fond de son être, et l'homme par analogie remonte, microcosme, de la connaissance qu'il prend de lui-même à celle du macrocosme ; son âme lui prouve l'âme du monde. Comme l'univers, il est un symbole. En un mot notre nature est obligée d'anthropomorphiser d'abord pour appréhender les notions divines et nous ne connaissons l'Absolu que par son Incarnation, puis à l'aide d'une opération inverse de l'esprit les anthropomorphismes se transforment en emblèmes de conceptions essentielles comme nous montons du type à l'archétype. « Afin que l'homme puisse retrouver la vérité, la force et la dignité, disait le fameux théosophe Eckartshausen, la divinité s'abaisse jusqu'à la faiblesse de ses créatures et inscrit la vérité intérieure et le mystère éternel sur l'extérieur des choses, en sorte qu'à travers cet extérieur l'homme puisse arriver jusqu'à l'esprit. » (2)

Donc, par le moyen de la pensée intuitive et déductive, de la tradition et du symbolisme esthétique, tout myste c'est-à-dire tout homme appliqué aux recherches divines, est à même de retrouver le sens occulte de l'objet sous l'enveloppe de formes extérieures.

Le moine Maxime glosant sur la doctrine de Saint Denys l'Aéropagite déclare qu'un symbole est un signe sensible pris pour une chose intellectuelle ; or, comme les signes

---

(1) Idée pythagoricienne, V. Marc. Ficin. *in Plotin*, l. 3 *Enn.* 2 ch. 4.
(2) V. *Le nuage sur le Sanctuaire.*

peuvent être naturels ou conventionnels, nous concluons qu'il est indispensable que les significations en soient révélées par l'enseignement initiatique. Tel était bien le cas dans l'antiquité pour les rites, les sacrifices et en général pour toutes les cérémonies énigmatiques du culte, car Lucien nous apprend que les Mystagogues expliquaient aux néophytes le sens des objets symboliques. Les cornes, dit-il, sont au nombres des énigmes dont les profanes ne doivent pas se moquer. Le loup, la cigale, une multitude de choses entraient dans le domaine des symboles d'Initiation. Il en fut de même chez les chrétiens jusqu'à la Renaissance où le mystère symbolique était dévoilé. Exemple : le cheval était la représentation de l'esprit prophétique qui franchit le temps et l'espace (1).

Le procédé d'investigation est applicable à tout livre sacré, la Bible elle-même renferme beaucoup de choses qui ont été dites selon l'opinion du temps et non la réalité des choses, Pic de la Mirandole prétendait que Moïse avait parlé en termes vulgaires pour ainsi dire, afin d'être entendu de tous et pour que son langage pût être appliqué analogiquement sur tous les plans. D'illustres exégètes ont affirmé que le livre hébraïque s'exprime sur la nature suivant l'opinion du peuple. De même que le rituel des mystères orphiques fut la traduction des caractères hiéroglyphiques de la tradition primitive, de même Moïse traduisit en sa Genèse, les monuments hiéroglyphiques, qui racontaient sur la pierre, le récit des faits originels. C'est ainsi que le serpent, représentation symbolique de l'orgueil, fut gardé par le narrateur sacré qui travestit la tradition universelle sous les formes légendaires où elle nous est parvenue. Cette interprétation allégorique nous est confirmée par le docte Barrois qui travaillait encouragé par l'autorité romaine (2).

Comme nous l'avons reconnu, si le sens ésotérique fut moins en honneur chez le commun des écrivains que le respect exagéré en tant qu'exclusif de la littéralité, les représentants de l'orthodoxie, à Rome, ne frappèrent jamais de condamnation les docteurs fervents de l'explication symbolique, témoin au XVIe siècle, le célèbre cardinal Cajétan qui, entendait figurativement les premières pages de la Genèse et resta indemne des censures malgré les intrigues tramées contre lui.

D'autre part la Théosophie peut être une science mystique; en cela elle se différencie du symbolisme que nous

---

(1) Hippeau.

(2) V. *Lecture littérale des Hiéroglyphes et des Cunéiformes. Paris 1853, in 4°.*

appellerons allégorique pour qualifier ce mot qui possède diverses aceptions, elle s'en différencie car le symbolisme favorise les inclinations au mysticisme et ne le constitue pas. Mais pour être complète, toute science s'adresse à l'intelligence et au cœur ; autrement elle ne serait qu'un vain fantôme de l'esprit. Si elle approfondit les mystères, c'est pour y faire pénétrer l'homme tout entier.

Toute science se divise, il est vrai, en *Science de l'école* et en *Science du monde*, déjà Socrate méprisait celle-là sous-le nom de *Philadoxie* comme un plaisir infécond de l'intelligence. Il n'y avait que la Science du monde pour avoir du prix à ses yeux, c'est-à-dire celle des fins dernières ou de la sagesse mise en pratique.

Ici la théosophie n'est autre que l'école de la sainteté. Par son rapport avec les deux facultés fondamentales de l'homme, le but qu'elle se propose est la béatitude de son adepte ; car la connaissance que nous nous formons, dès cette terre, de l'Etre divin nous unit à Lui, par la volonté, tel qu'il est en nous. L'intelligence en effet transforme l'objet en soi-même et la volonté se transforme en l'objet. Telle était l'opinion du fameux cardinal de Bérulle (1) expliquant la pensée de saint Thomas.

Donc si nous réfléchissons qu'Esotérisme et Symbolisme se définissent identiquement : un invisible sous des formes visibles, nous déduirons, en remarquant que telle est aussi la définition du Sacrement, que la Théosophie est la science des principes arcanes de la vie spirituelle traduits en actes.

La Théosophie ou Philosophie initiatique sera donc pour nous en définitive une mystique établie sur l'exégèse intuitive et symbolique de la Loi ou Révélation. La Révélation pouvant être la Création dans son type ou dans ses images, expression de l'Etre transcendant que St Augustin appelait la Nature Souveraine, langage que répéta Fénelon ; ou l'ensemble des vérités confiées à l'audition et transmises par l'Ecriture et par l'hiéroglyphe, par tous les signes enfin qui furent en usage chez les Nations. Et dans le sens de tradition scripturale, la Loi, comme l'observe le fameux allégoriste Philon, est susceptible de trois manières interprétatives : ou comme lettre traditionnelle, ou dans son sens spirituel et dans la recherche du sens mystique caché sous l'apparence des mots.

L'exégèse cabalistique relève des mêmes préceptes, l'Inde brahmanique en donnerait de similaires. Pour elle, la tradition sacrée s'appelle *Smriti*, le commentaire oral *Çrouti*, la science intuitive et synthétique *Djàna* ; c'est la

(1) V. *Discours de l'Estat et les Grandeurs de Jésus ; discours* 9°,

gnose ou science de Dieu et en Dieu que nous appellerons Théosophie proprement dite ; en prenant la partie pour le tout, cette haute doctrine est considérée comme la Toute-Puissante, *Atibalâm* (1).

La sphère de la Philosophie est circonscrite aux données de la Raison pure, tandis que la Théosophie ou Gnose, n'étant pas une création purement humaine, comme les rationalistes la jugent au mépris de l'enseignement pythagoricien, se définit et j'aurais pu me servir des expressions d'un Clément d'Alexandrie, une illumination de la pensée en même temps qu'un développement sans bornes du principe latent des vérités essentielles que l'âme possède, ainsi que le professe l'école ontologique si décriée et qui se rencontre ici avec l'école théosophique pour s'en rapprocher souvent.

Evocatrice, la théorie initiatique s'adressait en même temps aux sens et à l'intelligence de l'homme pour mouvoir ses puissances morales ; « Initiation est un mot d'un sens plus étendu que Mystères, car ceux-ci ne s'occupaient que du dogme et des cérémonies convenables, symboliques ; celle-là s'étend en outre à tout perfectionnement, soit arcane dans la Philosophie antique, soit social dans les villes, à classes inégalement partagées d'origine (2) » Cette notion qui se rapporte à l'antiquité est marquée d'un caractère de perpétuité, à certains égards.

Ainsi, la religion a pu, chez les anciens, comme chez les modernes du reste, revêtir en son évolution générale ou dans sa compréhension individuelle, des formes tantôt matérielles, tantôt de plus en plus spiritualisées. L'esprit humain a le plus souvent besoin du symbole pour s'élever à l'Idée pure et les foules ont quelquefois perdu l'attrait de la spiritualité pour tomber dans la matière, c'est-à-dire ont adoré le Symbole pour l'Etre signifié. Cependant, la Religion, telle que la comprenaient les peuples enseignés par la méthode des représentations mystériales était bien la Religion telle qu'elle doit être, capable, par conséquent, de satisfaire aux multiples nécessités de notre nature. Du simple par l'esprit jusqu'à l'intellectuel épanoui dans la contemplation, tous, à divers degrés, comprenaient une part du mystère divin qui nous alimente ; l'essence du Mystère est en effet, lorsque l'épopte en touche pour ainsi dire les confins, de revenir, en quelque sorte, à son point de départ, placé toutefois à un stade d'intellection plus élevé pour étendre à nouveau ses ondes de lumière.

---

(1) Cf. V. Parisot.

(2) Fossati, savant archéologue, disciple de Ballanche, dont les notes sont restées manuscrites à la bibliothèque de Lyon.

Proclus nous apprend quelles étaient les différentes énonciations d'un enseignement identique : la méthode orphique et la méthode pythagoricienne d'initation consistait à exposer les choses divines au moyen de lignes sensibles ; elles s'exprimaient soit par figures, soit par mythes. Cependant l'école pythagoricienne se servait plutôt de figures, l'école orphique plutôt de symboles ou de mythes. Orphée en un mot, révélait la Doctrine par des intermédiaires appréciables à l'œil et doués d'un sens conventionnel ou naturel et par des récits religieux (1). Pythagore s'apparente plutot avec Fou-Hi qui regarda le Ciel, y lut les figures symboliques et baissa le regard vers la Terre, y constata les lois ; et qui alors traça les huit Kouas.

D'après les notions précédentes chacun peut mesurer la distance qui nous sépare théoriquement de l'Ecole néo-platonicienne, et cependant nous lui empruntons plus d'une fois la légende d'un Symbole. Malgré l'attrait de suivre un Plotin ou un Jamblique, un Proclus, une certaine prudence à l'égard des Alexandrins est explicable.

Si Plotin se nomme lui-même l'interprète de la sagesse antique, s'il concevait les anciennes Théologies comme préparatoires d'une doctrine plus intégrale, il faut reconnaître qu'il n'essaya jamais de réduire en interprétations systématiques les antiques traditions ; puis en outre, si nous connaissons les puissances de la raison nous en connaissons également les faiblesses, les vers dantesques reviennent à notre mémoire :

> Insensé celui qui espère que notre raison
> Pourra parcourir l'espace infini,
> Occupé par une substance en trois personnes.

Enfin les maîtres d'une Exégèse intégrale ne se rencontrent pas chez les restaurateurs du Platonisme. Ecoutons-les du reste.

Pour parvenir à la véritable explication des énigmes sacrées, ne consultez que votre raison ; tel est l'enseignement de Jamblique. L'empereur Julien fut le continuateur de l'école theurgique, c'est-à-dire de la nouvelle tradition, aussi : « on doit interpréter les fables, dit-il, comme l'ont fait Platon, Plotin, Porphyre et le divin Jamblique... le sage doit parvenir à une connaissance parfaite des dieux : averti par l'énigme, il faut qu'il cherche à en pénétrer le sens et qu'après y être parvenu, il s'élève à la contempla-

(1) Cf. Creuzer citant Proclus.

tion de ces êtres divins, non par les leçons d'autrui, mais par l'énergie de sa raison. » (1).

Si nous appliquions de semblables maximes, point ne serait nécessaire de s'enquérir en un labeur difficile, du sens antique des symboles ; et l'ésotérisme se réduirait à la fantaisie de chaque imagination. De même, fidèle aux principes d'exégèse zoharique, je m'éloigne de certain gnosticisme qui n'admettait l'intuition gnostique qu'à privilège de naissance. La tradition ésotérique des Hébreux dit en effet : la parole de l'écriture doit être respectée, même prise au sens littéral, en raison du mystère qu'elle cache.

Néanmoins, l'exagération des forces intuitives mise à part ; la méthode alexandrine n'est pas en tout condamnable. Ses habitudes de spiritualisation mythique en révèlent la grandeur, échos même lorsqu'elle ne le voulait pas, d'une tradition qui ne s'était pas encore perdue, elle prouva en recherchant l'acception primitive des symboles, que les théologies antiques n'étaient pas une explication strictement physique des phénomènes astronomiques, agraires ou sexuels. Du reste, aujourd'hui, mieux informés, nous ne penserions plus avec le philosophe Salluste que les fables égyptiennes sont toutes matérielles puisque les Egyptiens, pensait-il, par ignorance, ne reconnaissent que des dieux corporels. Déclarons au passage notre croyance à l'antiquité des Livres hermétiques, tout au moins pour le fond des idées, car, pour spiritualiser les notions dogmatiques, au témoignage de Jamblique, les néo-platoniciens prenaient leur modèle dans Hermès. « Cette opinion ancienne est celle d'Hermès », disaient-il. Ces livres, au surplus, ne pouvaient pas être composés par les partisans des doctrines néo-platoniciennes ou gnostiques puisqu'ils ne contiennent pas leurs théories, ils ne pouvaient pas l'être par des chrétiens, car jamais un converti n'eût parlé comme un hermétique, enfin, parce que la fraude eût été rapidement découverte par les ennemis du Christianisme, acharnés plus qu'il ne convient pour des mystiques (2).

Etant donnée la nature symbolique de l'Initiation , il est

---

(1) Ce qu'enseigne l'empereur Julien est une erreur. Platon, Aristote ont souvent recours aux anciennes traditions. Les anciens qui valaient mieux que nous... (*in Phileb*) ; une tradition venue de l'antiquité la plus reculée... (*Metaph. Arist.*), la parole ancienne et invariable (*in Théetet.*) ; les traditions antiques (*in Legib.*) telles sont les expressions maintes fois rencontrées chez le stagyrite et le maître de l'Académie.

(2) Sur l'exégèse des livres hermétiques, voir le livre remarquable de l'abbé Jallabert : *Le catholicisme avant Jésus-Christ*. Paris 1872, 2 vol. in 8°.

naturel que les mystères dans l'antiquité réunissent toutes les conditions d'un enseignement évocateur. Aussi, pour les confréries d'Initiés, la représentation des mystères perpétuant les traditions de la foi religieuse était un véritable drame. Ce spectacle, c'est-à-dire les actes accomplis devant les Initiés, puisque d'après Plutarque, il y avait d'autres actes que les Initiés accomplissaient eux-mêmes, se déroulaient pendant les veillées qui précédaient les jours de fête où se donnait l'Initiation. Les scènes mystériales étaient allégoriques et figurées, accompagnées d'un ballet liturgiquement réglé.

Tous les peuples, que ce soit l'Atlante ou le Chaldéen, tous les Initiateurs religieux, Fou-Hi par exemple, ont d'abord lu dans les cieux, c'est pourquoi la danse se rythmait sur le cours des astres; symbolique, elle signifiait la conjonction planétaire ou par l'harmonie des sphères, la vie des dieux. La musique, on le sait, tenait une place importante dans l'éducation chez les Grecs, comme chez les peuples anciens ; la saltation savante faisait partie intégrante de la science musicale qui était pour eux l'école des choses saintes, à tel point que d'après Lucien, *danser hors du lieu saint* signifiait commettre un acte impie (1).

Nous réservant de dire quelques mots sur la musique, avouons de suite qu'il nous est à peu près impossible de suggérer à notre esprit ce que pouvait être cet art de la danse sacrée dans laquelle, dit encore Lucien, aucun mystère ne s'accomplissait, car il était à ce point compliqué, en ses règles mystagogiques que Pindare, le poète initié, vint lui même à Athènes, raconte-t-on, pour en restituer le sens dans son intégrité. Il doit en être ainsi, autrement nous ne comprendrions pas les raisons qui ont motivé les éloges que de grands génies lui ont prodigué ; nous comprendrions encore moins par quelle suite de circonstances, cet art aurait été un moyen de s'élever à l'initiation divine si la saltation avait pour caractère je ne sais quelle ivresse obtenue par de frénétiques girations, comme voudraient nous le persuader certaines intelligences modernes.

Ne perdons jamais de vue que l'ancienne initiation s'opérait par l'allégorie considérée sur tous les plans : divin, cosmique, naturel, spirituel... Ainsi, la danse était mystagogiquement l'image de la création successive de toutes choses ; cet art tirait son origine de la cadence harmonieuse qui charmait le Philosophe de Samos, puisqu'elle traduisait la théologie des nombres ; figure transmigrative, la

(1) V. *De saltatione.*

danse enseignait la destinée des âmes après la mort dans les sphères ; en forme de rondes, elle se rapportait au symbolisme de la roue, image des révolutions astrales, rythmées d'Orient à Occident et d'Occident à Orient.

Pour bien juger des mystères et de l'enseignement qui y était donné, il faut retenir que le temple ésotériquement construit, était réellement machiné comme un théâtre où, suivant le degré d'initiation obtenu par les fidèles, on les congédiait après certains actes. L'architecture, à l'exemple de tous les arts, était symbolique comme la Doctrine qu'elle exprimait ; nous pourrions tirer des auteurs anciens toute la symbologie des Temples sacrés qu'ils s'élevassent sur le sol de l'Inde, sur la terre d'Egypte ou d'Eleusis et nous constaterions une pensée universelle. Mais cette digression nous entraînerait trop loin, hors de notre but.

Que les Temples à Eleusis aient été des théâtres, Strabon le dit formellement pour celui de Cérès ; d'après cet historien le dôme mystique, construit par Ictinus, était capable de contenir une multitude. Ce n'est point dans ce lieu que devait s'accomplir le mystère proprement dit, puisque les Initiés furent en nombre restreint.

Le sujet des spectacles était, parmi d'autres : l'histoire de Cérès, le rapt de Coré, l'union divine de Zeus et Déméter ; mais nous connaissons exactement peu de choses sur les scènes réelles. Dans les fêtes Lernéennes, on représentait Bacchus ramenant sa mère du monde infernal. La leçon portait ce jour-là sur la vie escathologique de l'homme, c'est-à-dire son retour à la vie après le passage du tombeau.

Toutefois, nous savons de manière certaine, qu'on figurait la conception divine. Proclus nous dit en effet que « dans la célébration des mystères, les Initiés voyaient une variété de choses, de formes et d'espèces différentes, qui représentaient la première génération des dieux. « A l'accomplissement du Mystère, le Hiérophante, resplendissant au milieu des lumières, s'écriait d'une voix puissante : La divine Brimo a enfanté Brimos, l'enfant sacré, c'est-à-dire la Forte a enfanté le Fort. » Cet enfant, né de l'union divine, était celui que les Latins appelaient *Liber pater*, ce qui signifie, l'enfant auteur de la vie, les Grecs *Bacchos*, les Egyptiens *Horus* et les Phéniciens *Ben-Sémelé*.

Nous savons aussi que le Hiérophante, à la fin de la représentation montrait aux mystes admis à l'époptie, un épi de blé fiché dans un vase de terre. Pour les anciens, le vase était par sa fonction et sa nature, le symbole de la Terre-Mère. L'enseignement initiatique possédait un grand nombre d'analogies entre les symboles maternels de la terre et du vase et les idées cosmogoniques et de régénération spiri-

tuelle. Ainsi : le Créateur est souvent comparé dans les textes sacrés au potier, que nous consultions l'Evangile comme la Sagesse indienne puisque, d'après Abraham Roger, un proverbe dit : Bramâ travaille comme un potier. Du reste, cette conception se retrouve encore dans la Genèse, si le traducteur lit chaque mot en gardant le génie de la langue originale du texte : Jehova-Elohim conçut en sa pensée et modela comme un potier le corps humain, c'est-à-dire le vase de l'âme qui est la poussière tirée de l'humus (1)... Cette image empruntée à l'art de la sculpture est également égyptienne.

Nous parlerons plus tard de l'enseignement spirituel basé sur le symbolisme de l'épi de blé. Voyons quelle était la pensée antique sur la musique

Philosophia est tanquam maxima musica
PLATON.

Musica divina est rectus cogitationum, verborum, actionumque concentus.
MARC. FICIN.

La musique est en Dieu.
LE P. MERSENNE.

La question de la date où les points-voyelles ont été introduits dans la langue hébraïque a été fort controversée, elle l'est encore. Une étude plus approfondie de l'antiquité aurait peut-être donné la solution du problème en constatant que les langues primitives étaient une musique et que les points-voyelles par conséquent datent de l'oubli de cet Art Sacré, que leur date est relativement récente.

On peut dire que dans les civilisations primitives l'Esotérisme s'était glissé partout ; les alphabets, les caractères graphiques constituaient, eux aussi, une Doctrine. Pour donner un exemple : le nom divin Elohim, sur lequel on a écrit tant et tant de sottises hiéroglyphiquement veut dire :

Le principe suprême de la Vie, de la matière et de toutes choses générées (2).

---

(1) V. Schütz. *L'esprit de Moïse.*

(2) Voir les ouvrages remarquables, mais si rares, de Caperan. L'abbé Caperan fut précepteur de Chateaubriand. Un remarquable écrivain sur les matières symboliques, le comte Pahlin, signale une exégèse du psaume 67 publiée par Caperan en disant qu'il n'a pu se procurer l'ouvrage, même dans les bibliothèques de Paris. Ce livre imprimé à Londres, en un volume, et non en deux, se trouve à la bibliothèque de Lyon.

Et remarque à citer, le radical de ce nom divin comporte l'idée agriculturale et déjà nous fait comprendre les rapports de la nourriture matérielle et de la nourriture spirituelle perpétuant la vie naturelle, engendrant l'homme à la vie céleste. La chair du Christ est le pain du monde.

Le livre de la musique, un des principaux livres de l'antiquité chinoise, est, dit-on, perdu. Il serait peut-être plus juste de dire qu'il a été détruit. Aux époques primitives, connaître la musique conférait la possession de la Science mystériale, révélée aux seuls Initiés ; les livres qui en recélaient les arcanes furent anéantis par suite des révolutions religieuses. On sait pourtant qu'une même clé dans la langue chinoise possède plusieurs significations, l'auditeur les distingue par la tonalité ; dans l'Inde un Brahmane devait étudier la musicalité des mots pour énoncer avec une juste intonation la doctrine des Védas, Valmiki prétendait que sa métrique était en conformité avec la gamme, de même chez les Hébreux, les instituteurs ou *Deutérotes*, c'est-à-dire les interprètes du symbolisme scriptural, distinguaient chaque verset de la Bible à sa mélodie verbale, enfin chez les Grecs le Hiérophante possédait la voix sacerdotale, qui était la voix rythmique. Les paroles qu'il prononçait aux Initiations étaient dites liturgiquement avec le ton hiératique (1).

Certaines particularités symboliques de même ordre musical se sont conservées dans la liturgie d'un diocèse catholique qui, par ses origines, appartient à l'Orient. A Lyon, certains mots significatifs « se prononçaient d'une façon particulière et déterminaient comme une péripétie dans les mouvements du chœur ». On se servait « de pareils moyens, pour exprimer la succession de sentiments pieux que doivent exciter les différents points d'un mystère. » Le règlement sur l'exactitude psalmodique des mots a même toujours été tel dans cette Eglise qu'en 1495, on délibéra pour savoir si le mot *retrorsum* était bref ou long. Ajoutons, puisque nous parlons du culte lyonnais, que dans cette église fondée par les disciples de St Jean, tous les rites étaient particulièrement réglés avec intentions mystiques. Il y avait le pas d'Eglise, le pas de chœur, le pas de cérémonie. « On avait combiné, dit le liturgiste auquel j'emprunte ces détails (2), les évolutions, les paroles et le chant de manière à *prévenir* toute hésitation, tout *hiatus*, et à faire de l'office divin un drame édifiant, des plus propres à représenter à l'œil cette harmonie parfaite qui

(1) Cf. Molitor et Windischmann, cités par le savant Morriss.
(2) L'abbé Jacques.

règne dans l'âme soumise à l'influence divine ; ou mieux encore, les bienheureux exercices des immortels fortunés dans la Jérusalem Céleste. »

Le cérémonial aurait eu, à ce qu'il faut croire, une partie ésotérique, « à l'égard de laquelle l'antique secret des mystères fut longtemps recommandé. Jaloux de ses mémorables origines, le chapitre de Lyon ne voulut jamais communiquer son pontifical. Mais ce n'est pas le lieu de m'étendre sur les principes symboliques des cérémonies de cette antique Eglise ; je glisse donc sur ses rapports avec la pensée de St Jean puisque par certaines dispositions le clergé formait le tableau de certaines visions de l'Apocalypse, sur ces rapports avec l'ancienne Synagogue puisque les célébrants du mystère divin s'asseyaient en synthronisme, avec tout l'Orient, puisque le pontife portait la lame d'or, à l'exemple de St Jean, rapporte la tradition. Les six prêtres en chasuble qui assistaient le pontife à l'autel et fermant avec lui le septénaire mystique, s'appelaient six muses.

Si la place tenue par la musique dans les civilisations antiques était généralement considérable, elle l'était surtout dans les cérémonies religieuses. L'étude étymologique du mot musique, en ferait comprendre les motifs. Je renvoie pour ce sujet à Villoteau qui a laissé l'exégèse la plus complète de ce terme. Je rapporterai cependant l'opinion de Suidas et d'Eusthate qui, avec Eusèbe, affirment que, musique, d'après ses radicaux en langue grecque, signifie : *pénétrer*, *découvrir des choses cachées*, *instruire*, *initier dans les mystères*. Nous comprenons le langage énigmatiquement enthousiaste des anciens ; citons Quintillien, la musique se lie à la connaissance des choses divines.

Ces notions se sont conservées dans le Christianisme. Rupert allait jusqu'à dire que la musique donnait le sens caché de la Bible.

Cette élucidation qualifie un art qui est, en somme, nous le percevons déjà, une Théosophie ; une même notion s'en dégage, puisque le linguiste retrouve un même radical sous les multiples changements, celle de *Mystère enseigné*. Dès lors, nous savons pourquoi Philon déclara que Moïse fut initié dans la musique des Egyptiens. Les Actes des apôtres voulurent raconter le même fait lorsqu'ils dirent : Moïse fut initié dans la Sagesse des Egyptiens. Clément d'Alexandrie dira encore, mais dans un sens moins profond peut-être : la musique prépare l'esprit à la gnose en lui enseignant l'harmonie par le rythme, mesure de ses accords.

Quelle mystère la musique enseignait-elle ? L'Orphisme et le Pythagonisme vont répondre ; toutes les Nations,

toutes les traditions, celle de l'Egypte à celle de l'Inde comme celle de l'Atlantide affirmeront la même doctrine.

Le grand Tout pour l'Antiquité est formé de neuf sphères ; sept sont planétaires, plus le ciel des fixes et la terre qui ne rend aucun son ; mais comme deux sphères, celle de Vénus et celle de Mercure confondent leurs voix, il reste bien sept tons pour l'accord du Monde. Ce septénaire des sons correspond aux sept voyelles (1) dont l'accord se nomme la Parole, le Verbe, en un mot cette Divinité qui par l'organe d'Apollon est l'impérissable Heptacorde, règle du mélodieux concert des mouvements célestes (2).

Interrogeons les Théosophies. L'Egypte nous révèlera que les muses s'identifient en une muse synthétique, Isis, personnification de la Science, de la Sagesse, l'Inde appellera Saraswati la déesse de la Parole et c'est elle qui inventa la musique. Les Atlantes concevaient en intervalles musicaux l'espace intermédiaire des Planètes (3). Il y a une sirène sur chaque sphère, dit Platon, par ses chants chaque sirène ravit les dieux. Ce septénaire des syrènes forme le septénaire divin des recteurs sidéraux, associés, d'après Jamblique, au Verbe pour contenir le monde dans sept orbites, ce sont les sept princes de l'Harmonie dont parle Trismégiste, à travers laquelle se laisse contempler le Dieu de l'Univers. Enfin, pour l'initié bouddhique, entendre un son dans l'Univers, c'était gravir le quatrième degré de son ascèse et cette faculté surnaturelle d'audition correspondait à la faculté de compréhension de l'idée divine, car il y a pour l'Orient de mystérieuses correspondances entre le son sacré et l'éther cosmique (4).

La cosmologie musicale était figurée chez les Grecs par la flûte de Pan ; le Père Mersenne, un des plus curieux écrivains parmi les plus inconnus (5),écrit : « la flûte à sept chalumeaux représentait la musique qui est faite par le mouvement des sphères. » La figure symbolique du Dieu

(1) A : La Lune ; Epsilon : Mercure ; Héta : Vénus ; I : le Soleil ; O : Mars ; U : Jupiter ; Ω : Saturne.

(2) Dans les écritures judaïques, Dieu est indiqué par un mot de sept voyelles qui est le véritable heptacorde des Grecs. Cf. Drach. *De l'harmonie entre l'Eglise et la Synag. ch. 3 art. 4.*

(3) Sur les *Atlantes*, on peut consulter Roisel : les *Atlantes*, Paris 1874, in 8°.

(4) Philastre : Genèse du langage et le mystère antique. Paris, Leroux, 1879.

(5) Il est impossible d'étudier le siècle de Descartes sans lire le trop modeste Mersenne. Pour connaître l'histoire occulte de cette époque, V. en particulier son gros in-folio, véritable encyclopédie : *quœstiones celeberrimœ in Genesim*, Paris 1623.

Pan s'est corrompue, elle ne fut point ce qu'un Nietzsche, cet homme dont l'esprit finit par se confondre avec le sexe nous l'a montrée : Pan était pour les anciens l'absolu considéré dans sa manifestation visible, c'était l'Infini sur le plan physique, comme l'a fait pressentir le commentateur Cornelius à Lapide. Un philosophe remarquable, Fabre, disciple des platoniciens de Florence, pensait avec raison que τό πᾶν a dû signifier d'abord l'Etre ὁ'Ων. C'est pourquoi l'antiquité affirmait : *Dieu est Tout*. La proposition n'est point panthéistique, si nous employons cette locution, avec ce qu'on appelle la *notion distincte*. Et St Grégoire de Nazianze chantait dans son hymne à Dieu : Tout subsiste en Toi, l'univers proclame ta Divinité. Tu es un et Tout. Et Pindare disait : Qu'est-ce que Dieu : le Tout, Clément d'Alexandrie le rappelle avec admiration. En langage catholique, il faut traduire cette conception avec le P. Mersenne : Le Verbe éternel est le grand organiste, le parfait musicien, qui touche l'instrument harmonique de l'univers produisant l'harmonie qui conserve le monde et qui a été entendue sous le nom et la figure de Pan. Le Verbe ! raison éternelle qui agit comme un musicien, dit à son tour l'incomparable Cardinal de Cusa (1).

Je laisse mon lecteur à lui-même pour raisonner, à l'aide de ces notions sur une définition bien souvent donnée. La musique révèle immédiatement l'essence du monde. Appliquée aux vibrations sonores que nous percevons phénoménalement, cette définition est une sottise. Je ne puis songer à m'étendre sur ce sujet en cet instant, mais mon élucidation présente à l'esprit, on percevra l'erreur fondamentale de Schopenhauer et de Nietzsche qui prétendent que le mal est le principe du monde. Wagner lui au moins, trop artiste, n'eut jamais cette idée.

On se rend également compte à quel point sont fausses les affirmations d'un Nietzsche et même d'un Wagner contre le christianisme qui d'après eux aurait été radicalement en opposition avec l'art. Ils jugeaient le Christianisme à travers certaines conceptions monacales.

Mais d'autre part, il serait curieux d'étudier ces doctrines pessimistes dans la mesure où on peut les concilier avec la vérité ; et à quelques égards on pourrait appeler, surtout Schopenhauer et Nietzsche, des mystiques égarés jusqu'au rebours pour n'avoir pas compris la négation par rapport à l'affirmation. Du reste, le Schopenhauer des *Suppléments* n'est déjà plus celui du *monde comme Représentation et comme Volonté* : quant à Wagner il devint chrétien.

---

(1) De mente idiot, l. III, c. VI.

Recueillons alors quelques notions issues de l'exégèse étymologique plus approfondie du nom musique par rapport aux radicaux de ses syllabes, étudions-le, car la théorie des noms, comme le dit Origène, est profonde et mystérieuse.

Considérons la lettre M caractéristique de la première racine du terme que nous analysons et qui est en quelque sorte sa substance, les mots dont elle fait partie, dans toutes les langues, donnent l'idée de *Principe*, de *Source*, de *Maternité*, d'*Eau*. Ainsi en hébreu *Maïm* et *Ma* en arabe, *Mu* en chinois. L'eau, le meilleur des éléments d'après Pindare, était, en effet, pour les anciens, le principe de toutes choses. De même que l'eau est naturellement le germe fécondateur, l'eau enfante l'homme à la vie spirituelle, car l'homme, microcosme, est une image du monde. L'Initié est un Moïse, un homme sauvé des eaux ou par les eaux. Et Μυθος (parole) formé de Μῶυ, eau, principe naturel, et de Θεό; (Dieu) principe divin, parce que la parole est une manifestation de l'Intelligence essentiellement créatrice en l'Etre Suprême, acte pur, nous fait concevoir que le Mythe est le Logos. L'eau dont il est parlé dans le langage initiatique, n'est pas cet élément physique qui en est la figure, mais, d'après les étymologies précédentes, ce principe divin, le Verbe, qui est la forme de toutes les créatures. Dans l'Inde, ce mystère était un de ceux qu'il ne fallait pas révéler (1).

La Genèse hébraïque cabalistiquement comprise et toutes les genèses ésotériques disent bien en effet que c'est le *Principe* dans lequel toutes choses ont été créées par Dieu qui est l'auteur du Monde matériel et spirituel.

La seconde syllabe du mot musique est composé du radical Ισὴς qui, en hébreu et en égyptien, signifie *conservé* d'où μῶυ ἰσης, *principe conservateur*, qui forma μδσα, *muse*, enfin μουσικὴ. *musique*, vocable par lequel l'Antiquité désignait la première des connaissances humaines, celle par qui se perpétua la tradition orale, primitivement chantée. Nous comprenons alors la nécessité des voix liturgiquement musicales pour les prêtres, nous comprenons aussi pourquoi Isis présidait à l'élément de l'Eau et qu'elle était en même temps, d'après Plutarque, cette faculté intellectuelle au moyen de laquelle nous distinguons le Bien et le Mal et pourquoi le nom de cette déesse signifiait *celle qui enfante*, puisque, à l'exemple de l'eau principe cosmogonique, elle enfante mystiquement. Jésus-Christ lui-même appelait sa doctrine une eau vive.

---

(1) C'est peut-être suivant de tels principes qu'il faut entendre le système de Thalès.

Cette exégèse mythologique que nous aurions pu aisément poursuivre (1), explique en définitive le rôle important de l'eau dans les mystères, qu'ils soient égyptiens ou éleusiniens ou même chrétiens, pour les préparations purificatoires. Mis sur la voie, il est facile à chacun de développer le système théosophique de la Cosmogonie physique et mystique. Qu'il me suffise de dire que le mot Initiation signifiait déjà par lui-même Régénération ; le jour où l'on avait été Initié était appelé jour de la naissance, *Natalis dies*.

Le Concert cosmique, d'après les notions antiques, ne résonnait que pour les esprits purifiés, ce qui revient à dire que l'homme devait conserver toute l'innocence de son cœur pour entendre le Chant, c'est-à-dire pour entendre les harmonies universelles, car le monde sonne le *Verbe*, ou la Doctrine des muses célestes dont toutes les énergies se résument en une seule muse synthétique qui n'est autre que la Minerve ou Sagesse des Grecs, la Méthis orphique ou l'Elohim que les Sémites ont subdivisé en forces conservatrices des Sphères.Les Premiers Pères de l'Eglise ont, eux aussi, conservé la croyance aux Esprits coopérateurs du Verbe pour contenir le Monde. La Muse intégrale de l'Univers était représentée pour les Egyptiens par le Sphinx qui, d'après Clément d'Alexandrie,symbolise l'Harmonie du Monde ; et le monde est la maison aux sept colonnes que la Sagesse s'est construite, nous révèle Salomon ; sept Elohim présidèrent à la fabrique cosmogonique.

Six fois la puissance absolue de Dieu a développé sa pensée éternelle, c'est-à-dire que cette puissance s'est manifestée sous les six modes que son intelligence a revêtus. L'essence divine unique a projeté les six rayons de sa Sagesse ; ses six énergies suprêmes symbolisent le déploiement de ses effusions lumineuses suivant le sénaire de direction, dont parle la Cabale. Le monde est soumis aux six principes, résumés par un septième qui les ramène à l'Unité ; et le Temps sans bornes se manifeste d'après ces proportions intelligibles ; six époques cosmogoniques résumées par une septième sont les jours nécessaires à la construction de l'Edifice où la Sagesse voulait habiter ; correspondent les six millénaires parcourus par l'homme avant qu'il ne se réalise dans l'Humanité intégrale, c'est-à-dire divine, formée par le Christ et ses membres. Ainsi la manifestation divine se prodait dans l'espace par la création des plans du monde ; par celle de la substance, matière

(1) Cf. Villoteau ; *Recherches sur l'analogie de la musique avec les arts qui ont pour objet l'imitation du langage*, Paris 1808, 2 vol, in-8 Impr. impér.

première ou non développée et qui se développera dans la mesure suivant les lois naturelles de l'évolution à laquelle toutes choses seront soumises, y compris l'homme.

Elohim n'indique pas alors une pensée de nation polythéiste. Elohim et Jéhova ne sont qu'un seul et même Dieu. Les Elohim sont les manifestations de la Pensée suprême et de la toute-puissance divine ; le Créateur et les manifestations de sa Pensée dans les périodes cosmogoniques constituent l'Unité divine. Jehova-Elohim est le Créateur du Monde. Jehova est le Dieu national, ou plutôt le nom divin que s'est approprié l'Hébraïsme, car Jéhova est un titre antérieur à la constitution du peuple sémite, de même Elohim est un nom universel de la Divinité, antérieur à la nationalité juive. Nous retrouverions cette même conception chez d'autres peuples, où six esprits, manifestation d'un septième, le Verbe, se révèlent en six développements du Cosmos, dont l'harmonie ou la consonnance entendue par les oreilles saintes s'appelle le Sabbat Eternel ; Sabbat étant le nom de l'essence divine. Ainsi, dans l'Inde les Puruschas correspondent aux Elohim et le Maha-Puruscha est le créateur des mondes, comme en Perse il y a six Amschapands résumés par un septième : Ormuz...

Il convient de dire que les peuples ont conçu le Dieu non-manifesté, antérieur à la Création et le Dieu qui se rend accessible à la pensée humaine. L'Etre suprême se révèle et d'abord comme Créateur de l'Univers, c'est à-dire il se manifeste par les Forces créatrices de son Verbe, les Elohim, dont le nombre disparaît devant l'Unité qui en résume la multiplicité ; Dieu se manifeste par les Elohim qui sont en définitive, ce qu'un disciple d'Origène, St Grégoire de Nazianze, appelait les lumières secondes, reflets de la lumière première.

Nous percevons alors pourquoi, en science pythagorique, le nombre 6 était le générateur du nombre 7, c'est-à-dire, de l'âme, âme du monde génératrice de la Nature entière, le Verbe enfin qui s'est revêtu de la Création comme d'un vêtement ainsi que l'Evangéliste le dit : εν τω Κοσμω ἦν, il était dans le Cosmos. Il est dans le Cosmos comme il est en nous, et c'est pourquoi nous pouvons dire avec Shakespeare : malheur à qui n'entend pas la musique que tout le monde porte en soi. Et cette Théosophie était figurativement enseignée dans les mystères.

Sorti des ténèbres, puisque la Nuit précéda le Chaos, le myste voyait se dérouler les péripéties du drame cosmogonique. Il assistait aux différentes phases de la création successive. L'action était jouée par des acteurs vivants, le Hiérophante symbolisant le Démiurge, le Dadouque porteur du flambeau figurait le Soleil et l'Epibomius, la

Lune, le Hierocéryx avec ses ailes au bonnet et le caducée à la main rappelant au souvenir Mercure. Il y avait encore les acolytes du pontife suprême, symbolisant les planètes, et ces acteurs se livraient aux danses sacrées, images des révolutions rythmées des astres autour du Soleil.

On enseignait enfin la création de l'homme et on le montrait mâle et femelle. Cette initiation s'accomplissait en Egypte comme en Grèce, telle, elle s'accomplissait dans les Temples, or, l'Univers lui-même est le temple de Dieu, aussi une Théosophie plus grandiose encore se révélait sous le firmament où le regard du contemplatif s'éblouit, au seuil du désert qu'un horizon prolonge en lignes d'éternité, par le SPHINX.

PAUL VULLIAUD.

Dialogue d'Ames

pour Edmée Delebecque

I

— « Avoir ta vie ! avoir la liberté sacrée,
L'espace devant soi comme un fruit entr'ouvert...
Régner indolemment sur la maison parée
Des trésors d'art mûris par les siècles divers,

Ou, selon son plaisir errant fuir, loin des villes,
Vers les pays dorés que baise le soleil ;
Par les landes, les flots, les grands sables tranquilles
Promener l'infini du caprice en éveil ;

Réaliser avant que le jour ne s'achève
Le songe du matin, façonner à son gré
Le temps dompté selon la forme de son rêve ;
Fier et seul, épuiser la morne volupté

Des soirs graves noyés dans leur pourpre, répandre
Ses désirs devant soi comme l'eau des ruisseaux ;
Bâtir la haute tour de l'orgueil pour défendre
Ses profondes pudeurs contre les vils assauts ;

« Joyeusement pouvoir acquitter en lumière
La rançon de son or ; posséder l'avenir,
La jeunesse, la foi dans l'œuvre tout entière
Que chaque jour caresse un amoureux loisir ;

« Ouvrir l'aile... plonger dans le divin mensonge,
Savourer longuement les philtres irréels,
Laisser la flotte ardente et triste de ses songes
Se balancer au vent de tous les archipels,

« En rapporter aux plis de sa tunique ouvrée
Le vivace parfum des îles et des mers...
Avoir ta vie !... Avoir la liberté sacrée,
L'espace dans sa main comme un fruit entr'ouvert !... »

II

Tu me réponds . — « Tes jours ont aussi leurs richesses,
Et ce sont justement celles que je n'ai pas !
Le foyer hâvre sûr, et les graves tendresses
Dont l'intime douceur allège tes combats.

« Les autels de tes dieux sont stables. Ma misère,
C'est de toujours changer mon élan d'horizon ;
C'est de ne pas avoir pour trouver ma lumière
La forte volonté que guide la raison.

« Tes pas ont épousé la voie austère et dure ;
Quand la chimère en toi se révolte et te mord,
Tu sais comme un guerrier qui dompte sa monture,
De nouveau la plier à l'inlassable effort.

« Mais, mon fougueux désir brise mon corps débile :
J'ignore la beauté muette du devoir ;
De mes nuits sans repos naissent les jours fébriles
Où le mal tortueux égorge mon espoir.

« Oui ! je pourrais avoir ma vie et l'avoir belle !
Ouvrir toute mon âme au fécondant soleil,
Vers lui, source de vie, ardeur universelle,
Elancer, lys de feu, mon calice vermeil...

« Je n'ose rien saisir dans ma main conquérante,
Pas même le laurier que m'offre le destin !
Où va ma route ? — Je suis seule, faible, errante
Et l'ombre des cyprès tombe sur le chemin...

« Tu le sais bien : mon cœur abrite des détresses
Qui font tous mes bonheurs frères de tes combats ;
Tu le sais bien : tes jours ont aussi leurs richesses,
Et ce sont justement celles que je n'ai pas ! »

III

La profonde, qui veut que le destin n'accorde
A nul homme ici-bas son désir tout entier,
Et règle cependant que son fardeau concorde
Avec la force en lui mise pour le porter !

« Ton désir « meurt de soif auprès de la fontaine »,
Et nous, rivés au joug du labeur quotidien,
Nous souffrons d'ignorer les délices hautaines
De ton rêve servi par un loisir sans fin.

« Mais nous avons saisi dans nos mains fraternelles
La coupe symbolique et frêle, au fin cristal
Couleur de songe et de fumée, où se révèle
Inacessible aux doigts profanes, l'Idéal !

Sa magie a tissé le nœud qui nous rassemble,
Car la beauté du monde est la même pour nous,
Mon enfant et ma sœur, et nous pouvons ensemble
Sur l'eau verte qui luit pencher nos songes fous.

Et de ce haut balcon où volontiers notre âme
Accoude sa douleur, suivre le long déclin
Du soleil qui descend derrière Notre-Dame
Et meurt dans l'or sanglant de ses rayons éteints.

Camille Maryx.

La Bataille contre les Ombres

Le soir s'éteint. Mes désirs dorment. Je suis seul.

De la porte entrouverte aux fenêtres mi-closes,
L'Ermitage engourdi défaille sous les roses :
L'ombre dort comme un chien de garde sur le seuil.

Il fait doux. C'est un soir de l'heureuse saison.
Par secousses, le vent ravive, puis recule
La tiède nuit qui naît au fond du crépuscule,
Et le jour bleu qui meurt aux murs de la maison.

Le jet d'eau seul émeut de cris éparpillés
La mousse qui serpente au bronze des margelles ;
Tout sommeille, le ciel sur les claires tonnelles
Et les parfums au cœur des parterres d'œillets.

Ce soir, dans les greniers des tours, le vieil hibou,
Plein de rêves, pensif et bon comme un ancêtre,
Ecoute sans effroi vibrer sous sa fenêtre
Le sourd frémissement des tiges de bambou ;

Il est là, son œil rond scrute les noirs marais
Où les crapauds, gorgés de brume, ont dû se taire ;
Quelques chauves-souris tournoient à fleur de terre,
Un grillon râle : ô Nuit, salut, toi qui parais !...

***

La bouche sèche encor des baisers fous de l'air,
A mon balcon, penché sur le vieux fer des rampes,
J'ai vu l'ombre pâlir ces images d'estampes,
Et le soir patiner ce paysage clair.

J'ai bu l'adieu des vents fuyant à l'horizon,
Et comme un dieu vivant au cœur du parc sonore,
J'ai cueilli la douceur des heures dont s'honore
Ce beau soir d'un beau jour dans l'heureuse saison.

Je me suis imprégné de l'âme du verger,
Les jardins lumineux comme de beaux dimanches,
Par le parfum des fleurs et le geste des branches
Sur mon cœur ébloui semblent avoir neigé.

J'ai donc connu la joie antique d'un païen,
Et j'aurais droit ce soir à la fête des choses,
Fier de cueillir le temps comme un bouquet de roses,
Méprisant le désir et ne regrettant rien.

J'aurais ce droit, et je suis triste sans raison.
J'ai peur des profondeurs où battent des coups d'ailes,
Les noirs bosquets ont l'air haineux de citadelles,
Entre eux et moi, j'ai mis les murs de ma maison.

La Nuit multipliant ses vertiges d'amour
Me réclame : pourquoi faut-il que je la fuie ?
Anxieux comme aux soirs d'épouvante et de pluie,
Contre elle j'ai fermé ma porte à double tour.

Ma lampe rallumée a chassé le soir bleu ;
Je suis seul à rêver dans le fauteuil à franges,
Dans mon ombre aiguisant leurs prunelles étranges,
Les miroirs étonnés cherchent ce qui m'émeut.

Quelques livres sont là que je n'ouvrirai point,
Mes cahiers dormiront dans leur blancheur d'aurore.
L'heure du cartel mourra pour remourir encore,
Triste, pensif, la tête lourde sur le poing,

Hanté par je ne sais quel rêve obscur d'Aïeul,
Sans cri je subirai le destin qui m'accable,
Songeant pour m'expliquer ce mal inexplicable :
Le soir est mort. Mes désirs dorment. Je suis seul.

ANDRÉ TUDESQ.

(*L'Amour.*)

Quelques formes de la tristesse
DANS
la littérature contemporaine

A PROPOS D'UNE PUBLICATION RÉCENTE

L'habitude de vouloir tout expliquer scientifiquement offre quelques dangers et cette habitude nous est chère à l'heure présente. C'est ainsi que M. Max Nordau publia sous le titre de « Dégénérescence » deux gros volumes où il traita en névropathes et en déséquilibrés bon nombre de littérateurs. D'autres médecins et d'autres philosophes ne se sont pas fait faute de discuter très savamment sur les « cas » des malheureux romanciers et des infortunés poètes. Ils leur ont découvert des maladies et les ont étiquetées de noms barbares. Flaubert, Zola et Balzac sont devenus des phénomènes pathologiques. Tenez pour certain que tout homme capable de bâtir une intrigue et de la développer depuis ses prémisses jusqu'à sa conclusion ne tardera pas à être considérée comme un monomane plus ou moins dangereux. D'où vient cette sollicitude de la science ? De ce que beaucoup d'écrivains, pareils en cela à tous les artistes, offrent des déformations de sensibilité et montrent parfois dans leurs œuvres une tristesse excessive.

Il est certain que notre époque est une époque de doute, d'inquiétude et de débilité morale. Il est encore certain que la littérature actuelle reflète ces dispositions en partie. Si nous ne manquons pas d'œuvres absolument saines et viriles, nous apprenant la noblesse de l'action, la beauté de vivre et s'intéressant aux graves problèmes d'où l'existence sociale sortira modifiée, nous ne manquons pas non

(1) Louis Estève et George Gaudion. *Les Héritages du romantisme*. Toulouse, salon des poètes.

plus de livres inquiétants, pessimistes et qui attestent chez leurs auteurs des tendances chagrines. Ce ne sont pas des raisons suffisantes pour les traiter de malades. MM. Louis Estève et George Gaudion n'hésitent pas à le faire et ils rangent ce qu'ils appellent les tristesses esthétiques ou décadentes en trois catégories. Bien que je ne partage pas leur avis, j'adopterai leur classification qui me paraît curieuse et intéressante. Je distingue donc avec eux le mal du crépuscule, le mal de la province et le mal de l'au-delà. Par mal de crépuscule on entend ici la nostalgie de la lumière ; par mal de la province on exprime « une sorte de *nostalgie à rebours*, la nostalgie des lieux qu'on ne connaît pas et où il semble qu'on se trouverait mieux ; c'est l'ennui des petites villes et le désir d'exode. » Quant au mal de l'au-delà c'est une aspiration vers l'inconnu, l'aspiration de quelqu'un qui doute de jamais être heureux, mais a la hantise de ce qu'il ignore. Cette théorie est assez déconcertante au premier abord. Les exemples choisis pourront seuls la justifier. Voyons ces exemples.

***

La peur du soir, la soudaine terreur s'emparant de l'homme dès que commencent à naître les ombres de la nuit, qui de nous ne l'a ressentie dans son enfance ? Peu à peu l'acuité de cette impression s'émousse et nous sourions plus tard de nos premières craintes irraisonnées. Or la caractéristique des écrivains dont nous nous occupons est de conserver l'appréhension de l'ombre aussi vive que jadis. Elle est chez eux le premier signe de la tristesse morbide, le premier symptôme du déséquilibre. Certes tout poète, tout être affiné ne peut se défendre d'un trouble passager, d'un léger malaise à l'heure crépusculaire, mais les notations que nous allons citer offrent les caractères de la véritable obsession. Il semble que Rodenbach ait éprouvé plus qu'aucun autre la hantise du soir. Sa santé précaire, l'atmosphère engourdie où il vivait l'y disposaient particulièrement. Ecoutez-le :

> On est toujours enfant par la crainte du soir.

Et plus loin :

> L'ombre dont le malade a peur comme un enfant.

Il dit ailleurs :

> On est pris d'une angoisse et comme dans l'attente,
> Un péril imminent nous menace à coup sûr

Il parle de :

> L'heure grise et l'heure en deuil qui terrorise.

Il note :

Certes le soir est déchirant comme un adieu ;
L'ombre se tresse au front en couronne d'épines.

Enfin lisez ce poème :

Le ciel est gris ; mon âme est grise ;
Elle se sent toute déprise,
Elle se sent un parloir nu ;
Car ce soir, ce soir, m'est venu,
Comme un commencement de crise.

La pendule ourle de minutes
Le silence de la maison ;
O soir quel est donc le poison
Que parmi tes crêpes tu blutes

Pour que j'aie encore ces rechutes ?
Couchant de cendre refroidie
Crépuscule d'âme indistinct :
Mal du soir qui si mal m'atteint
Que c'est comme une maladie ;
Et rien d'humain n'y remédie.

N'a-t-il pas déclaré :

Le crépuscule est le précurseur de la mort.

Ou bien :

Aux heures du soir morne où l'on voudrait mourir,
Où l'on se sent le cœur trop las, l'âme trop lasse.

Ces vers sont d'un malade. Albert Samain connut une pareille angoisse et il notait à la fin d'un de ses « soirs ».

Mon âme est un velours douloureux que tout froisse,
Et je sens dans mon cœur lourd d'une folle angoisse,
Je ne sais quoi de doux qui voudrait bien mourir.

Edgar Poë évoquant un soir tragique dans la « Chute de la maison Usher » nous dit d'abord : « Cette tristesse n'était nullement atténuée par une parcelle de ce sentiment dont l'essence poétique fait presque une volupté et dont l'âme est généralement saisie en face des images naturelles les plus sombres de la désolation et de la terreur. » Il ajoute : « C'était une glace au cœur, un abattement, un malaise, un affaissement d'âme, une irrémédiable tristesse de pensée qu'aucun aiguillon d'imagination ne pouvait raviver. »

La peur du soir a touché Dostojewski. Il nous déclare dans *Humiliés et Offensés* : « Dès que venait le crépuscule, je tombais par degrés dans cet état d'âme qui s'empare de moi si souvent la nuit, depuis que je suis malade et que j'appellerai frayeur mystique. C'est une crainte accablante de quelque chose que je ne puis ni définir, ni concevoir, qui n'existe pas dans l'ordre des choses, mais qui, peut-être, va se réaliser soudain, à cette minute même, apparaître et se dresser devant moi comme un fait inexorable, horrible, difforme. »

Gérard de Nerval croyait entendre les « sanglots du crépuscule ». Nietzsche nous parle constamment de la « lassitude du soir. » Il écrit : « Le jour baisse... Le soir vient maintenant même pour les meilleures choses... Quel démon est cet esprit de la mélancolie du soir. » Il écrit encore : « Le visage sombre... j'ai traversé le blême crépuscule, tant de soleils déjà s'étaient couchés pour moi. » Ou bien : « Quand même viendrait le long crépuscule et la fatigue mortelle. » Ou bien : « Devant moi se traînait en boitant un long crépuscule, une tristesse mortellement lasse, ivre de néant. »

Ainsi beaucoup d'écrivains, parmi les plus grands de notre époque, ont éprouvé cette forme spéciale de la tristesse qui peut s'appeler « le mal du soir. » Nous la retrouverions également chez d'autres à des degrés divers. Lorsque la sensation est poussée à ce degré de paroxysme nous avons bien le droit d'affirmer que nous sommes en présence de malades, mais ce sont des malades qui ne veulent pas guérir et entendent bien, au contraire, cultiver leur mal. Ils seront amenés à y chercher une volupté spéciale ; ils finiront, en l'éprouvant, par y trouver une sensualité triste. Rodenbach l'a notée :

Douceur du soir ! douceur de la chambre sans lampe !
Le crépuscule est doux comme une bonne mort,
Et l'ombre lentement qui s'insinue et rampe,
Se déroule en fumée au plafond. Tout s'endort.

En automne et en hiver le mal augmentera naturellement. Puisque ce « mal du soir » n'est au fond que la nostalgie de la lumière, les journées très courtes de ces deux saisons, leur ciel bas et voilé, les intempéries diverses y ajouteront encore. M. Ephraïn Mikhaël écrira par exemple ce *Crépuscule pluvieux :*

L'ennui descend sur moi comme un brouillard d'automne,
Que le soir épaissit de moment en moment,
Un ennui, lourd, accru mystérieusement,
Qui m'oppresse de nuit épaisse et monotone.

Pourtant nul glorieux amour ne m'a blessé,
Et c'est sans regretter les heures envolées
Que je revois au loin, vagues formes voilées
Mes souvenirs errant au jardin du passé.

Et pourtant maintenant dans l'horreur languissante
D'un soir de pluie et dans la lente obscurité,
Je sens mon cœur que nul amour n'a déserté
Mélancolique ainsi qu'une chambre d'absente.

Verhaeren dont l'œuvre ardente clame les splendeurs de la lutte humaine et ses perpétuels triomphes, Verhaeren que nous ne songeons pas un instant à ranger parmi les

malades et les inquiets, Verhaeren a ressenti cependant une impression analogue :

> Par ces soirs de brouillard et de brume ployés,
> Sur des fleuves partis vers des lointains sans bornes,
> Sur le fleuve si triste entre les quais si mornes,
> Luisent encore des flots comme des yeux broyés.
>
> Par ce soir morne où nul espoir n'a flamboyé,
> La brume en drapeaux morts pend sur la cité morte,
> Quelque chose s'en va du ciel que l'on emporte
> On ne sait où, là-bas, comme un soleil noyé.

Le « mal du soir » existe, voilà qui est suffisamment démontré. Il ne faut y voir qu'une forme spéciale de la mélancolie. Les poètes, les écrivains, les artistes doués de la faculté de sentir au tréfond de l'âme la subtile angoisse des jeux de l'ombre ne méritent pas l'attention des médecins. Contre cette souffrance de cœurs infiniment délicats et sensibles, d'esprits toujours inquiets et vibrants, il n'y a point de thérapeutique. Toutefois, sachons reconnaître ce que nous affirmions tout à l'heure, nous sommes devant des malades éternellement atteints, de s'être trop cherchés et trop analysés, des malades qui souffrent assurément, mais qui ont cette consolation d'avoir fait entendre leur plainte avec une beauté sans pareille.

*
* *

Une deuxième forme de la tristesse à laquelle sont en proie les littérateurs actuels est ce que MM. Louis Estève et George Gaudion nomment « le mal de la province ». Déjà Gresset écrivait :

> O Province que ta lumière
> Languit sous des brouillards épais.

Alfred de Musset, dans *La Confession d'un Enfant du Siècle*, témoignait une véritable terreur de la vie de province et il disait : « J'avoue que ces existences à part, qui sont comme enfouies ici et là dans les villes, sous des milliers de toits ignorés, m'ont toujours effrayé comme des citernes dormantes ; l'air ne m'y semble pas viable : dans tout ce qui est oubli sur la terre, il y a un peu de la mort. » Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que les écrivains ont horreur de ces villes étroites, mornes et ennuyeuses, où ils ne trouvent personne capable de les comprendre et de les encourager ; le milieu provincial, sa pesante atmosphère comprime les âmes et refoule les aspirations généreuses. Toute la vie artistique et littéraire se trouvant concentrée dans les grandes capitales, ceux qui ne peuvent y habiter

en sont réduits à l'isolement absolu. Nul ne s'intéressera à leurs travaux, nul ne leur témoignera de la sympathie. Aucun spectacle nouveau ne rajeunira leur inspiration. Ils verront toujours les mêmes gens accomplissant les mêmes choses aux mêmes heures et, s'ils fréquentent leurs concitoyens, entendront les mêmes choses d'année en année. La vie de province pour l'artiste est un suicide moral et il doit encore s'estimer heureux lorsque la malveillance ne le guette pas à cause de son caractère exceptionnel.

Un grand nombre d'écrivains ont signalé le désespoir auquel succombe fatalement l'artiste isolé. Personne ne l'a fait d'une manière plus pathétique que Rodenbach dans l'*Art en Exil* : « Il se prit à songer, écrit-il, combien sa vie était morne en cette froide maison, auprès de sa vieille mère, dans cette ville flamande abandonnée et vide, où il se trouvait seul à penser et à écrire, lumière vivante qui n'éclaire rien et se consume soi-même. »

S'il n'avait pas vécu en province, s'il n'avait pas souffert de sa solitude morale à un moment donné, Samain n'aurait pas compris le désespoir des malheureuses femmes perdues dans les petites villes, sacrifiées d'avance et qui mourront sans amour et sans joie ; il n'aurait pas écrit son poignant *Nocturne provincial* :

O secrètes langueurs des nuits provinciales...

J'imagine aussi que M. Louis le Cardonnel n'était pas sans rancune à l'égard de l'existence des petites villes et qu'il souffrait du « mal de la province » quand il composa *Ville morte*. Il est impossible de donner une impression plus désespérée :

Lentement, sourdement, des vêpres sonnent
Dans la grand' paix de cette vague ville ;
Des arbres gris sur la place frissonnent,
Comme inquiets de ces vêpres qui sonnent.
Inquiétante est cette heure tranquille.

Un idiot qui va, revient, et glousse,
Content, car les enfants sont à l'école ;
A sa fenêtre une vieille qui tousse ;
A l'idiot qui va, revient, et glorousse,
Elle fait des gestes, à moitié folle.

Murs décrépits, lumière décrépite
Que ce Novembre épand sur cette place :
Sur un balcon du linge froid palpite,
Pâle, dans la lumière décrépite.
Et puis le son des cloches qui se lasse...

Tout à coup plus de cloches, plus de vieille,
Plus de pauvre idiot, vaguement singe,

Et l'on dirait que la ville sommeille.
Plus d'idiot, de cloches ni de vieille ..
Seul, maintenant, le blanc glacé du linge.

Mais il y a en province un jour plus morne, plus sombre, plus ennuyeux que les autres et qui redouble la tristesse de l'écrivain emprisonné ; c'est le dimanche. Beaucoup ont exprimé la mélancolie que leur inspiraient les heures dominicales. J'extrais les trois premières strophes d'un poème de la *Jeunesse blanche* de Rodenbach :

Morne l'après-midi des dimanches l'hiver,
Dans l'assoupissement des villes de province
Où quelque girouette inconsolable grince,
Seule, au sommet des toits, comme un oiseau de fer !

Il flotte dans le vent on ne sait quelle angoisse !
De très rares passants s'en vont sur les trottoirs :
Prêtres, femmes du peuple en grands capuchons noirs,
Béguines revenant des saluts de paroisse.

Des visages de femme ennuyés sont collés
Aux carreaux contemplant le vide et le silence...
Et quelques maigres fleurs, dans une somnolence,
Achèvent de mourir sur les chassis voilés.

L'impression est identique chez M. Maëterlinck. M. Foulon de Vaulx écrit :

C'est la fin du dimanche et la fin de l'année.
Et j'ai peur, et c'est la province, et c'est dimanche.

Le dimanche provincial attriste Flaubert qui note dans *Madame Bovary* : « Comme elle était triste, le dimanche, quand on sonnait les vêpres ! Elle écoutait, dans un hébètement attentif, tinter un à un les coups fêlés de la cloche. Quelque chat sur les toits marchait lentement, bombant son dos au soleil. Le vent, sur la grande route, soufflait des traînées de poussières. Au loin, parfois, un chien hurlait ; et la cloche à temps égaux continuait sa sonnerie monotone, qui se perdait dans la campagne ».

Francis Jammes, dans le *Roman du lièvre*, parle de « la triste paix du jour dominical ».

Ce fut un triste et long dimanche des Rameaux,

dit Charles Guérin dans sa *Lettre à Jammes*.

George Gaudion s'écrie dans son livre *Des petits pas sur la pelouse :*

L'après-midi sera triste comme un dimanche.

Jules Laforgue a maintes fois exprimé le dégoût et la lassitude qui s'emparent de lui, le dimanche.

Fuir ? où aller, par ce printemps ?
Dehors, dimanche, rien à faire...
Et rien à faire, non plus dedans...
Oh ! rien à faire sur la Terre !...

. . . .

Vrai, un dimanche sous ciel gris,
Et je ne fais plus rien qui vaille,
Et le moindre orgu' de Barbari
(Le pauvre !) m'empoigne aux entrailles !

Puisque nous définissons le mal de la province « une sorte de *nostalgie à rebours*, la nostalgie des lieux qu'on ne connaît pas et où il semble qu'on se trouverait mieux », nous impliquons dans ce mal le désir du voyage. L'article isolé aspirera à sortir du cadre où il étouffe ; il voudra connaître d'autres horizons et d'autres cieux. L'idée du départ l'obsèdera. Nietzsche fut en proie à la nostalgie des voyages. Il écrivait : « J'ai trop longtemps langui et regardé dans le lointain ». Cet aveu est encore de lui : « Je n'aime que... la terre inconnue parmi les mers lointaines. Je n'ai trouvé de patrie nulle part. »

Il faut de nouveau en revenir à Rodenbach :

Les Midis, d'un vaste or fluide, le soir mauve,
L'aube, tout ce qui passe et part incessamment,
Vient tenter l'âme en songe et qui se croyait sauve
Derrière le cristal de son renoncement.

Ah ! les vitres, toujours reprises par la vie,
Qui reflétant la vaine ivresse du départ,
Sont complices du ciel en marche qui convie
Comme s'il y avait du bonheur autre part.

. . . .

Mon cœur s'est affligé du départ des nuages.

. . . .

Moi je vis comme un arbre et me sens monotone,
Ah ! se quitter, enfin, soi-même en voyageant.

M. Jean Richepin, dans *Mes Paradis*, s'écrie :

Passager toujours prêt à reprendre passage
Sur le premier bateau cinglant vers l'horizon,
Souvent je me demande à quand la guérison
De ce mal que ne calme aucun atterrissage.

M. Maurice Magre dit d'un convoi de chemin de fer qui traverse la campagne :

Et l'homme qui t'a vu trouve son champ plus noir ;
Des pensers inconnus montent du labourage,
Et, comme un grand oiseau qui passe dans le soir,
Il sent la nostalgie immense des voyages.

Les romantiques ont eu, note M. Paul Bourget dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, le goût de l'exotisme

ou « manie du décor lointain. » Il ajoute : Ces fantaisies de la plus bizarre archéologie ne manifestent que la fuite et la haine du monde moderne et contemporain. » Huysmans était d'avis que « le besoin de fuir la réalité actuelle est au fond de la poésie même ». On se rappelle l'*Invitation au voyage*, de Baudelaire :

> Mon enfant, ma sœur,
> Songe à la douceur
> D'aller là-bas vivre ensemble !
> Aimer à loisir,
> Aimer et mourir
> Au pays qui te ressemble !
> Les soleils mouillés
> De ces ciels brouillés,
> Pour mon esprit ont les charmes
> Si mystérieux
> De tes traîtres yeux,
> Brillant à travers leurs larmes.

Un jeune poète a noté excellemment la disposition d'esprit de l'artiste que cette nostalgie des voyages assaille ; c'est M. Jean Mariel dans son livre *Parfums* :

> Il suffit d'un parfum, d'un mot, d'un paysage,
> Evocateur soudain de larges horizons,
> Pour transformer mon sort paisible en esclavage,
> Et faire du pays natal une prison.

Assurément le désir de l'inconnu est au fond de la plupart des êtres raffinés, et ceux-là surtout en souffrent dont l'existence est confinée en un cadre étroit et mesquin. L'artiste atteint du « mal de la province », c'est-à-dire en proie à l'ennui mortel des petites villes, à la solitude morale, doit l'éprouver d'autant mieux et nous pensons avoir caractérisé, par les citations précédentes, cette forme particulière de sa tristesse et de son inquiétude.

***

Par Mal de l'Au-delà, il faut entendre l'impression d'être exilé d'une patrie d'élection à laquelle on aspire, l'instabilité d'une âme qui cherche à se fixer sans y parvenir jamais, la convoitise de ce que l'on ne possède pas et que l'on ne pourra arriver à posséder, le malaise de se chercher toujours et de ne pas réussir à se connaître. Jean Jacques Rousseau écrivant à Malesherbes explique très bien ce maladif état d'âme : « Quand tous mes rêves, dit-il, se seraient tournés en réalité, ils ne m'auraient pas suffi. J'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexprimable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement du cœur vers une autre source de jouissances dont je n'avais

pas l'idée et dont cependant je sentais le besoin. » Huysmans exprime une impression analogue dans *A Rebours* : Je cherche des parfums nouveaux, des fleurs plus larges, des plaisirs inéprouvés » — Ah ! c'était à lui-même que cette voix parlait ; c'était à lui qu'elle racontait sa fièvre d'inconnu, son idéal inassouvi, son besoin d'échapper à l'horrible réalité de l'existence, à franchir les confins de la pensée, à tâtonner sans jamais arriver à une certitude dans les brumes des au-delà de l'art ». Amiel disait aussi : « La crainte d'avoir manqué ma destinée, étouffé ma vraie nature, de m'être enseveli vivant a passé... comme un frisson. La soif de l'inconnu, la passion de la vie, l'emportement vers les mondes étranges de l'ineffable, l'ivresse douloureuse de l'idéal m'ont entraîné dans un tourbillon intérieur... Je frissonne au bord des grands abîmes vides de mon être intérieur, étreint par la nostalgie de l'inconnu... abattu devant l'ineffable ».

M. Pierre Loti, cet éternel voyageur que tous les pays traversés n'ont pu satisfaire et qui garde au fond de l'âme la perpétuelle inquiétude de l'inconnu, M. Pierre Loti prête à Ramuntcho ses sentiments. « Et, en même temps, dans son esprit, avait passé l'intuitive inquiétude des *ailleurs*, des mille choses *autres* que l'on peut voir ou faire en ce monde et dont on peut jouir ; un chaos de demi-pensées troublantes, de ressouvenirs ataviques et de fantômes venaient furtivement de s'indiquer aux tréfonds de son âme d'enfant sauvage... » Voici un autre passage très caractéristique de ce livre : « Et subitement l'angoisse inexpliquée lui revient, la même qu'il avait déjà eue ; l'inquiétude de vivre et de passer ainsi, toujours dans ces mêmes villages, sous l'oppression de ces mêmes montagnes ; la notion et le confus désir des *ailleurs* ; le trouble des inconnaissables lointains... ses yeux, devenus atones et fixes regardent en dedans ; pour quelques étranges minutes, il se sent exilé, sans comprendre de quelle patrie, déshérité, sans savoir de quoi, triste jusqu'au fond de l'âme... »

L'œuvre de Verhaeren est empreinte parfois de cette tristesse spéciale. Lui aussi est un voyageur qui garde la nostalgie des régions ignorées. Beaucoup de ses vers traduisent son sentiment mélancolique :

> L'homme du soir de la fatigue
> A regardé s'illimiter la mer...

Quelles raisons provoquent le mal de l'au-delà, chez les artistes ? Elles varient selon chacun. Un paysage sans harmonie, par exemple un paysage de banlieue, causera une impression douloureuse à Rodenbach :

A travers la banlieue isolée et malsaine...
Nous marchions vers les champs comme des orphelins...
Quelques orgues pleuraient au loin dans les auberges...

L'exiguïté des lieux habités, la répétition des habitudes monotones. Maupassant ne se plaignait-il pas lui-même quand il racontait la vie de l'employé de bureau, dans *Yvette* : « Quarante ans s'étaient écoulés, longs et rapides, vides comme un jour de tristesse et pareils comme les heures d'une mauvaise nuit ! » Et plus loin : « Et la pensée de rentrer dans cette pièce tout seul, de se coucher dans son lit, de refaire tous ses mouvements et toutes ses besognes de chaque jour l'épouvanta. »

De même Flaubert avait senti le mal de l'au-delà puisqu'il écrivait à propos de madame Bovary : « Au fond de son âme, cependant, elle attendait un événement. Comme les matelots en détresse, elle promenait sur la solitude de sa vie des yeux désespérés, cherchant au loin quelque voile blanche dans les brumes de son horizon. »

La musique est la grande cause déterminante du mal de l'au-delà. Rodenbach note :

Par ma fenêtre ouverte, une musique arrive,
Qui traverse l'espace et les vapeurs du soir ;
C'est d'un accordéon, au loin, à la dérive...
. . . .
O soir ! cette musique en fuite me fait mal !
Car n'est-ce pas mon âme extériorisée ?

Le Héros d'*A Rebours* de Huysmans est obsédé par la musique. « Ces exquises et funèbres plaintes évoquaient pour lui un site de banlieue, un site avare, muet, où sans bruit, au loin, des files de gens, harassés par la vie, se perdaient courbés en deux, dans le crépuscule, alors qu'abreuvé d'amertume, gorgé de dégoût, et se sentant dans la nature éplorée, seul, tout seul, terrassé par une indicible mélancolie, par une opiniâtre détresse, dont la mystérieuse intensité excluait toute consolation, toute pitié, tout repos ».

La musique religieuse, à cause de son caractère triste et solennel, donne à plusieurs artistes la nostalgie de la lumière et de l'espace, qui est encore une forme du mal de l'au-delà. Théophile Gautier, dans le *Roman de la Momie*, déclare : « Etouffée par l'épaisseur des murailles, cette musique a je ne sais quelle langueur exténuée où se devine l'ennui de l'éternel azur ».

Les cloches engendrent également le désir des espaces lumineux et illimités. Il suffit de lire le fameux poème de Mallarmé, l'*Azur*, pour s'en convaincre. ».

*
* *

De tout ceci, que reste-t-il ? Que des écrivains ayant cultivé leur sensibilité jusqu'à ses extrêmes limites ont souffert extraordinairement des maux que tous les hommes ressentent plus ou moins et sont parvenus à les traduire d'une manière pathétique. Ne nous plaignons pas de ce déséquilibre qui nous a valu des pages incomparables et gardons-nous de cette fâcheuse manie consistant à faire toujours intervenir la médecine là où elle n'a que faire.

Albert de Bersaucourt.

CHRONIQUES

RELIGION.

A. L. Tradens : *Maïa ou l'Illusion de la Pensée occidentale* (*Introduction à la raison mystique*).— Paris. A. Messein, éd.

Ouvrage de composition hybride où la spéculation religieuse développée en dialogues est placée dans un cadre romanesque. La pensée de l'auteur invite tous les esprits, malgré les différences confessionnelles, à se réunir dans une sorte de Religion supérieure. Cette idée est, si je puis m'exprimer ainsi, assez à la mode. Le parti-pris de M. Tradens provient d'une noble inspiration; la conception de « l'âme de l'Eglise » l'attire avec une généreuse constance, et toutefois la *raison mystique* consiste pour lui à s'opposer au théologisme.

Ce livre, en conclusion, sollicite plutôt à la religiosité, indépendante de tout culte positif et par conséquent de toute vraie Religion ; ne le dissimulons pas, à d'autres époques cette disposition de l'esprit s'appelait le pur Déisme. A notre avis, la religiosité dispose sans doute à la paix, à d'heureuses qualites naturelles, mais aussi dans son indifférence des formes religieuses, elle possède les défauts du déisme manquant alors de frein à l'égard des pires erreurs ; d'autre part elle ne peut pas conditionner le Mysticisme, pas même ce mysticisme philosophique dont parle savamment Denys le Chartreux en son commentaire de l'Aéropagite.

L'idéal d'unité vers lequel M. Tradens se tourne ne peut se connaître que par l'Unité de symbole, il est donc impossible de faire aussi bon marché que lui du dogme et de ne le pas prendre pour l'expression d'une vérité. La vérité est posée comme l'énoncé d'un théorème, ce qui ne dispense pas d'en fournir les preuves. Et il reste évident que les uns et les autres, nous gardons notre entière liberté dans le choix des preuves. C'est en quoi nous différons des esprits qui voudraient imposer la même leçon scholastique, tels les esprits dogmatiques qui ne tiennent pas compte de la diversité des facultés et des tendances personnelles.

Pour en revenir à l'opposition entre le théologisme et la *raison mystique*, lisez la remarquable controverse (La tolérance des religions, Paris 1692) entre Leibniz et Pellisson, tous deux animés des meilleures intentions. En toute justice, le théologisme de Pellisson n'a-t-il pas raison contre Leibniz qui représente le sens de la religiosité.

« On peut être sauvé dans toutes les Religions » soutenait Leibniz comme aujourd'hui M. Tradens ; évidemment et là n'est pas la question. D'abord nous ne connaissons l'économie providentielle que par rapport à l'homme actuel et le salut n'a de rapport qu'avec la connaissance de la loi. La bibliothèque scho-

lastique possède plusieurs thèses sur le salut d'Aristote, (1) Aristote cependant s'est suicidé, dit-on. Mais le catholicisme n'est point critiquable sous le rapport de ses prétentions dogmatiques. Nous ne disons pas néanmoins qu'en dehors de la Religion, dite « romaine », puisque ce qualificatif ne se trouve pas dans le Credo catholique, qu'il n'y ait pas de vérités, ce que nous disons, c'est qu'elle conserve la somme des vérités qu'il importe à l'homme actuel de connaître.

Vous parlez d'une Religion supérieure où ne se contredisent point les confessions particulières. Vous nous le dites, mais vous ne formulez pas le symbole et c'est là la chose importante. Tachez donc d'accorder d'abord le Bouddhisme du Sud et le Bouddhisme du Nord. Dites-nous comment vous agirez pour unir la théosophie d'un esprit à l'envergure sublime, le perse Mollah-Shah et les dogmes absurdes des Manichéens. En prenant déjà tout ce qu'ils ont de bon, me répondrez-vous. Quel sera le critérium de votre éclectisme, si ce n'est cette religion où se trouvent réunis ces fragments de vérité ?

Qu'exprimerons-nous aussi à propos du Protestantisme ? La Réforme était nécessaire au XVIe siècle, qui le nie encore ! mais le Protestantisme fut une destruction, et si vous ne voulez pas croire une voix catholique entachée de partialité, écoutez ce qu'écrivait naguère un membre de « l'Eglise évangélique », le docteur Martensen, esprit supérieur dont le talent fut récompensé par la plus haute dignité sacerdotale du pays Danois. (2)

« Le protestantisme, avoue le Dr Martensen, revêtit à son origine le caractère paulinien et s'attachant *exclusivement* (3) aux épitres aux Romains et aux Galates, il fit de la justification par la foi et du système religieux qui en est la conséquence sa première et unique préoccupation. Mais pourrions-nous soutenir que cette doctrine, à elle seule, contient et résume dans toute sa puissante fécondité le Christianisme, œcuménique ?... Tous nous sommes obligés de le reconnaître la question de la rédemption a été retenue *exclusivement* (4) à toutes les autres. Si donc l'on compare la pensée dogmatique protestante à celle du christianisme primitif, et surtout à celle des trois premiers siècles, il faut bien nous résoudre à constater entre elles une grande différence » etc. D'où la nécessité pour le protestantisme de reconstruire par la multiplicité de ses variations et nous le voyons chaque jour reconquérir une Foi qui n'est plus celle de la révolte luthérienne, mais plutôt sa négation.

Il y a donc nécessité de maintenir le théologisme pour maintenir l'unité de la foi. Un des plus grands hommes qui se perdit dans les brumes de la Religiosité fut Lamartine. Quel rapport

---

(1) *Sur le salut d'Aristote* par les théologiens de Cologne. Lambert du Mont : *Ce qu'on peut avancer de plus probable sur le salut d'Aristote, tant par les preuves tirées de l'écriture sainte. etc.* Ces thèses ne sont qu'inutiles jeux d'esprit.

(2) M Arhens fait l'apologie des mœurs scandinaves et en particulier de l'éducation où les rapports entre jeunes gens et jeunes filles sont plus libres qu'en pays latins. Voudrait-il consulter la statistique des enfants naturels ?

(3) C'est nous qui soulignons.

(4) id.

y a-t-il entre cet interprète de la *Raison mystique* et la vérité ? Un abîme !

L'invention d'un soi-disant théologisme opposé à la *Raison mystique* ne date ni de M. Loisy ni de ses *doctes* initiateurs Déjà, remarquons-le, la thèse loisyste est la thèse *négative* de Descartes. Le XVII[e] siècle où s'agitèrent tant de controverses religieuses, est plein dans ses ouvrages de subtibilités sur ce qu'on appelait alors le *Christ théologisé* et le *Christ évangélique*. Les deux Christ sont identiques, mais il s'agit de comprendre ces problèmes qui se relient à des problèmes de la plus haute métaphysique Comprenez-les comme il vous plaira, à l'aide du calcul intégral, si bon vous semble ! Et le jour où quelque intelligence anxieuse de vérité théosophique — tel l'auteur qui motive ces lignes,— aura saisi l'ÉMINENCE de la foi catholique, il se convaincra que cette religion sublime à laquelle son cœur généreux aspire, s'appelle le catholicisme intégral. Viendront s'y réunir toutes les formes religieuses séparées, après avoir secoué la poussière de leurs erreurs.

P. VULLIAUD.

LES ROMANS

F. DE MIOMANDRE : *Ecrit sur de l'Eau*. (Edition du « Feu ») LOUIS TIERCELIN : *Le Cloarec* (Sansot et Cie)— LUCIEN ROLMER : *Maïvine* (Edition de l'auteur) — MAGALI-BOISNARD : *Les Endormies* (Sansot et Cie) — CHARLES BONDOU : *Les Chimériques* (Falque) — FLORIAN-PARMENTIER : *Déserteur* (Gastein-Serge).

Ecrit sur de l'Eau.— L'Académie des Goncourt s'était jusqu'ici complu à couronner des œuvres plus substantielles que délicates. Elle a fait preuve d'un impartial éclectisme en élisant cette fois un volume qui vaut surtout par ses grâces très raffinées en même temps qu'un peu mièvres, et dont la préface à elle seule est un vrai bijou. Je n'entreprendrai pas de raconter le roman. L'intrigue en est en quelque sorte absente, le récit, flou, oudoyant et divers, ainsi que le titre l'indique. Comme nous le conseille l'auteur, on peut le prendre et le laisser, l'ouvrir à la fin, sauter un chapitre ou revenir en arrière, sans qu'il en souffre Il renferme, à côté de choses que l'on ne s'explique pas très bien, d'autres choses tout à fait délicieuses, et le tout se passe dans une atmosphère un peu falotte, suffisamment irréelle — tout en constituant parfois une merveille d'observation — pour que l'ensemble soit d'un exquis agrément. Il existe peut-être quelque défaut de proportion entre la portée profonde, la dimension morale de l'œuvre et le poids de la récompense accordée... Mais si le jury a pesé uniquement, les mérites intrinsèques de l'œuvre d'art, nul ne discutera sa décision, car le livre ingénu, spirituel, amusant et attendri de M. de Miomandre, n'est pas bien loin , dans sa forme volontairement capricieuse, d'atteindre le comble de l'art, de cet art amenuisé, délicat, qui n'exclut pas un tout petit grain d'artificiel et n'en est pas moins charmant.

Le « Cloarec ».— C'est, comme on sait, le terme breton qui désigne les aspirants à la prêtrise. M. Louis Tiercelin raconte,

sous ce titre, une idylle rustique et chaste, pleine de poésie locale, et non dépourvu d'héroïsme simple. Le caractère de Glauda, la fière servante, qui dispute à la gracieuse héritière de son vieux maître, l'âme du fils imprudemment voué aux autels, est empreint d'une vraie grandeur, et tout lecteur pourra utilement méditer les homélies familières de l'évangélique pasteur dont la bonté, à la fin, triomphe de tous les scrupules. Si le sujet du livre de M. Tiercelin n'est pas très nouveau, il est du moins traité, non seulement avec un grand charme, mais encore avec une délicatesse telle qu'on peut, sans effaroucher les consciences les plus sincères, le placer entre toutes les mains.

Maïvine. — Obscur et captivant, sincère et d'écriture éminemment littéraire, cet étrange roman aurait besoin d'une glose... qui se trouverait en partie, mais en partie seulement, je le regrette, dans la préface... Le plus grand mérite de l'auteur à mon avis, c'est d'avoir réussi à dégager ses protagonistes de toute ambiance vulgaire, de les avoir en quelque sorte situés hors du temps, en les plaçant dans un cadre héroïque et changeant de flots, de nuages et de verdures. Fusion singulière d'une poésie exaspérée avec un réalisme voulu, auteur de Lionel Mirège et de Marie d'Unevive, ces deux êtres d'exception, évoluant sans nuire à cette atmosphère de songe, des fantoches très modernes dont les vues ou les ridicules témoignent d'une curieuse acuité d'observation. De cette rencontre providentielle, de l'élan qui jette l'une vers l'autre ces deux âmes passionnées, quelle lumière va jaillir?... Aucune; leurs brûlantes aspirations n'aboutissent qu'au Néant. Contradiction finale qui couronne toute les bizarreries de cette œuvre ardente !... que les rêves soient « trop beaux pour être réalisés (1) »; que la tension de l'âme vers l'Idéal engendre tous les renoncements terrestres, c'est une nécessité en quelque sorte esthétique, autant que métaphysique. Mais sans vouloir aborder ici un ordre d'idées trop abstrait, il est permis d'affirmer, sans quitter le domaine purement esthétique que ce renoncement, pour concourir à un effet de beauté, doit s'exercer en vue d'un objectif plus sublime. Les horizons nouveaux ne s'ouvrent pas sur la nuit. L'âme, à la minute décisive, doit monter au lieu de retomber dans l'abîme. Notre grand Villiers l'a senti, lui qui eut, trop tard, le scrupule de vouloir modifier le dévouement trop humain d'*Axel* ! Toute l'exaltation de Lionel vers les pures splendeurs entrevues dans les « yeux sonores » de Marie aboutit à une immolation stérile, sans but précis. Si Lionel a raison de fuir, il doit porter en lui-même des motifs assez élevés pour y trouver un appui. Si au contraire, la barque fragile à travers la tempête, ne l'emporte que vers la solitude mauvaise, l'aridité de l'Idéal » à quoi bon s'immoler? Est-ce vraiment à ce déconcertant nihilisme que M. Rolmer veut arriver? La préface — sa glose ! — semble tour à tour l'indiquer et le démentir... Y a t-il un peu de sa faute, ou seulement beaucoup de la mienne, si ce dénouement ne me peut entièrement satisfaire?... Mais le côté artistique et littéraire de *Maïvine* est excellent. Il y a des pages tout imprégnées d'une poésie

(1) *Axel*

comme les flots de la mer, des dialogues où palpite langueur et flamme, une passion mélancolique et un peu farouche. Le style de M. Rolmer est d'une beauté latine qui — c'est un contraste de plus — nous est rendue plus précieuse par la hardiesse un peu imprécise de sa pensée. A la fin du volume, une liste de cent vingt-sept noms nous apprend que le 15 novembre 1908, deux ou trois accadémiciens, sept ou huit poètes, journalistes et femmes de lettres, plus quelques douzaines de gens du monde et fonctionnaires divers, avaient eu assez de foi dans le talent de l'auteur pour souscrire d'avance à un exemplaire de *Maïvine*. Cette liste n'est pas imprimée en lettres d'or. On fait ce qu'on peut, le budget des écrivains modernes n'est pas encore celui des Khalifes du Dr Mardrus.

Les Endormies. — Dans ce livre, un bien gros de discours sociologiques, Mme Magali Boisnard a mis l'aventure d'une pauvre petite Arabe a demi-francisée et victime, comme beaucoup de ses sœurs, paraît-il, de la greffe inopportune d'une civilisation sur une autre. Mme Boisnard ne manque ni de style ni de poésie ; elle pouvait aisément, d'un tel sujet, tirer quelque chose de très émouvant. Malheureusement, pour elle et pour nous, Mme Boisnard qui a l'habitude de faire des conférences, en fait tout le long de son roman. Elle l'a farci de considérations politiques, ethniques, philosophiques et autres, placées dans la bouche d'une insupportable prêcheuse, qui le gâtent, et pour tout dire, le rendent fort ennuyeux. Certaines pages touchantes et poétiques,certains traits heureux augmentent notre regret de ce que Mme Boisnard n'ait pas cru devoir se borner à condenser sa pensée dans une très simple histoire de rêve d'amour et de mort... d'où les mêmes enseignements auraient pu, tout naturellement se dégager avec une bien autre éloquence.

Déserteur ? — Sous-titre : le *Problème militaire et social*. Je me hâte de vous dire que le problème n'est pas résolu, malgré la bonne volonté de M. Florian Parmentier, par l'histoire du jeune Charles Gambier, lequel après avoir déserté pour aller embrasser sa mère malade, voit son affaire arrangée par un colonel brave homme, et nommé brigadier, se propose tout d'abord un idéal de bonté, de justice et de vertu militaire. Mais l'emprise du milieu peu à peu le rend pareil à ses camarades, l'abêtit et l'enlise, et s'il finit par se rengager et rester au régiment, c'est, en définitive, parce que tout lui paraît indifférent, et qu'il est trop pris dans l'engrenage pour s'accoutumer de nouveau à la vie civile. Il ne résulte pas grand chose, comme thèse, de ce livre. En tant que roman militaire il renferme les scènes coutumières de chambrée ou d'exercice. Il y a quelques notations amusantes ou pittoresques, mais, au demeurant, pas grand chose de nouveau.

CAMILLE MARYX.

THÉATRE.

Le « Théâtre d'Idées » a donné son troisième spectacle, le 16 mai dernier, dans la petite salle de la Cité d'Antin. La première partie de ce spectacle se compose d'une plus que puérile say-

nète de Mme Vera Starkoff, et d'une comédie judiciaire de M. Jacques Nayral, qui non dépourvue d'agrément,n'est pas assez différente des spectacles du *Carillon,* pour mériter de figurer sous une pareille rubrique. La deuxième partie a du moins justifié toutes nos espérances avec le drame de M. Han Ryner : *Jusqu'à l'Ame*. Ces deux actes furent précédés par une conférence très intéressante de l'auteur. Avec une ardente conviction, une belle flamme touchante, M. Han Ryner a exposé le but poursuivi par le Théâtre d'Idées, et ses propres théories esthétiques et sociales. M. Han Ryner est un sincère. Ses tentations n'en sont que plus captivantes, et l'on retrouve dans son drame toute la passion généreuse qui l'anime.— Ce drame, au point de vue théâtral, n' a qu'un seul défaut. Il est trop court. Le goût du jour est, il est vrai, à ces condensations de pensée ; auteurs et public aiment ces extraits violents où l'on resserre en un ou deux actes la matière de cinq ou six. Ce procédé a toutefois ses écueils ; cette brièveté n'est pas toujours un symptôme de puissance. Ce n'est pas pour M. Han Ryner que je dis cela. Mais son sujet était assez ample pour comporter largement trois actes, et la pièce y eût sans doute gagné. Elle touche en effet aux fibres les plus profondes de l'âme humaine. Las d'un mariage mal assorti intellectuellement et moralement, Lucien a quitté sa femme, Blanche, pour unir sa vie à celle de Louise en qui il trouve la vraie compagne de son cœur et de son esprit. A eux deux, ils ont élevé Robert, né du premier mariage, que Lucien avait emmené. Vingt ans ont passé. Robert ignore toujours que Louise n'est pas sa mère. L'éducation qu'il doit en grande partie au dévouement éclairé de cette femme supérieure a développé en lui une précocité de vues, une élévation de pensée, une rectitude de cœur aussi précieuse que rare. Une gêne instinctive le sépare pourtant de son père et de Louise. C'est à ce moment que le conflit éclate. Lucien n'a pas pu épouser Louise, parce que Blanche, par rancune, s'est toujours refusée au divorce, et voici qu'après tant d'années écoulées, Louise va devenir mère... A son enfant, il faut un nom, un état civil ; il faut tout avouer à Robert et arracher le consentement de Blanche. Une scène émouvante, la confession du père, est interrompue par un coup de feu. Blanche a découvert la retraite des amants ; elle a menacé sa rivale ; celle-ci pour se défendre, a tiré sur elle et l'a blessée. — C'est à ce passage là surtout que l'on sent les mouvements de cette excessive condensation. Un sursaut d'amour filial précipite Robert vers sa véritable mère. Lucien et Louise n'aperçoivent plus qu'un refuge : le suicide.C'est Louise qui en formule énergiquement la nécessité. Ils vont s'y résoudre, quand Robert, qui a surpris leurs paroles, les arrête. Sa jeune sagesse s'oppose à leur désespoir : il y a toujours mieux à faire que de déserter la vie. Et voici qu'une sorte de vision s'empare de lui : à une époque imprécise, dans un autre décor, il a déjà vécu cette scène atroce ; la faiblesse des amants a cette fois-là triomphé de ses prières,et, lui, il est devenu fou... Il adjure Lucien et Louise, d'être plus forts, d'espérer d'attendre. Cette terrible évocation d'une vie antérieure et vaine, les

convainc. Ils jurent de vivre, et Robert assume la charge d'obtenir le divorce nécessaire.

Le 2e acte nous montre cette lutte avec sa mère. Il ne s'est pas révélé à elle : il la soigne comme un ami et peu à peu Blanche s'attendrit. Ce jeune dévouement lui rappelle qu'elle a un fils de cette âge, grandi loin d'elle, dont elle a toujours ignoré la tendresse. Progressivement Robert bat en brèche l'égoïsme furieux de cette femme sans cesse occupée d'elle-même, il lui ouvre les horizons d'altruisme, de large et haute pitié. Et lorsqu'il a en effet pénétré jusqu'à l'âme murée derrière ces épaisses cloisons, Blanche est mûre pour le pardon.... Elle va même un peu loin, puisqu'après avoir consenti au divorce, elle évoque, d'un mot qui a fait protester la salle, la possibilité de ne plus se séparer, de vivre désormais tous ensemble... Mais, grâce à Robert toujours, c'est un dévouement plus rationnel qui couronne l'œuvre émouvante de M. Han Ryner.

Cette œuvre — et ce n'est pas sous ma plume un mince éloge — s'apparente au théâtre ibsénien. La langue de M. Han Ryner, très littéraire, conserve en même temps toute la simplicité nerveuse qui sied à un tel sujet. On peut discuter cette forme d'art ; on ne peut s'empêcher de la goûter, car elle excite à penser. Jusqu'à quel point — pour en revenir aux principes énoncés par l'auteur dans sa conférence — jusqu'à quel point constitue-t-elle vraiment un art social, un théâtre propre à l'éducation morale du peuple ? Et l'expression « morale » est-elle bien ici celle qui convient ? Il serait peut-être mieux de dire *amorale*, au sens nietzschéen, c'est-à-dire en dehors de toute morale. Pour ce motif principalement et bien que le but poursuivi par le théâtre d'Idées soit des plus nobles, ses essais retiennent surtout, je crois, l'intérêt d'un public très littéraire. Ce n'est pas une raison pour décourager ceux qui lui apportent avec autant de généreuse ardeur que M. Han Ryner, l'appui de leur cœur et de leur talent.

CAMILLE MARYX.

BEAUX-ARTS.

Exposition de la Rosace

C'est un curieux anachronisme et un fait étrange que l'exposition de la Rosace, au milieu du frivole Paris en l'année 1909, c'est-à-dire en pleine décadence artistique. Au moment, où tous les artistes, se moquant bien de l'Idéal, cherchent à plaire au public, se perdent dans le réalisme ou dans les fantaisies des Indépendants, n'est-il pas étonnant de rencontrer un groupe de peintres se donnant entièrement à la Beauté, s'élevant à Dieu par la grande voie de l'Art religieux.

La confrérie Rosicrucienne, la Rosace, fraternité d'œuvrants, union intime de Frères Rose † Croix, aspire à servir humblement Notre Seigneur Jésus-Christ, Fils du Père Tout-Puissant, Roi du Ciel Eternel, en travaillant par la Foi et par l'Art à la gloire de l'Idéal chrétien.

Issue de la Rose † Croix dont elle cherche à poursuivre le magni-

fique effort, la Rosace rêve de rendre à l'Eglise sa splendeur ancienne en conviant tous les arts à rentrer dans la Foi.

Artes ad Christum ! Artes ad Deum ! A la gloire de l'Idéal chrétien.

Telles sont les déclarations de la Rosace, dont il est difficile de ne pas admirer l'Idéal grandiose ; mais l'on doit, nous dit l'Evangile, juger l'arbre à ses fruits, et c'est ainsi que nous allons nous efforcer de juger la Rosace.

L'exposition est composée de deux salles, l'une réservée aux frères zélateurs et affiliés, l'autre aux artistes indépendants invités par les frères à exposer leurs œuvres religieuses.

Le Frère Angel, tel un moine du moyen-âge, enlumine des images, d'un pinceau fin et ému. Son *Invocation mystique* et sa *Mater admirabilis* devraient être tirées à nombre d'exemplaires afin de remplacer les fades images de St-Sulpice. Ses *Fresques Florentines*, notations de voyages et travaux d'exposition, les unes synthétiquement faites, les autres finies et fouillées, sont, en tant que copies, de véritables merveilles. Nous passerons sur les belles pages décoratives du Frère Angel pour arriver à ses compositions. Son saint François d'Assise paraît au premier coup d'œil un peu dur ; mais si l'on s'arrête à contempler cette œuvre, les yeux du saint, agrandis par les privations, s'emplissent d'un amour ardent, dévoilant une très profonde vie intérieure. Le Christ sous la forme du séraphin des stigmates est d'une grande beauté, qui rappelle la parole « Dieu est amour. »

La composition d'une œuvre comprenant un assez grand nombre de figures est chose difficile ; et plus, l'on a beau être fort, connaître toutes les règles de composition ; il est impossible de faire une œuvre vraiment belle, si l'on n'a en soi cette étincelle que doit posséder tout artiste. *L'Adoration des Rois Mages* du Frère Angel nous prouve que son auteur est loin d'en être dépourvu. Fait dans l'atmosphère des maîtres florentins, ce dessin aux personnages richement vêtus, ou couverts d'armures renaissance est une œuvre excessivement harmonieuse et très émue, comme du reste toutes les œuvres du Frère Angel et entre autres sa *Madone* contemplant avec tendresse l'enfant Jésus plein de confiance en sa Mère.

Il est toujours intéressant de voir la genèse d'un tableau, c'est ce que nous offre aujourd'hui *la source de Vie,* entourée de ses différentes esquisses.

Nous voyons d'abord une ébauche, rapidement peinte, mais déjà expressive et un petit fusain très prenant à la façon de Gustave Moreau, puis une tête dégagée de toute influence et rayonnante d'une mysticité grande et douce, enfin l'œuvre se dresse, la Vierge, magnifiquement virginale, tend la main à la source de vie et contemple l'eau de la grâce avec une joie paisible. Cependant ce n'est pas encore fini, la figure n'a pas toute l'intensité que l'artiste a rêvée et la couleur manque. Néanmoins une fraîcheur et une pureté de lys resplendissent dans ce camaïeu, et l'artiste l'a compris, car il a laissé là sa toile commencée et a de nouveau repris son œuvre. Bien que cette dernière *Source de vie* soit en cours d'exécution, elle vibre déjà de plus de vie animique, de plus d'intensité d'expression.

Citons encore du Frère Angel, la très florentine tête de chevalier, et la poétique sanguine des *Fiançailles*.

Avec une belle *Etude pour un saint Georges*, le Frère Edouard expose une mystique et très monastique *Etude pour un Prieur*. L'habit ne fait pas le moine, dit-on, aussi n'est-ce pas l'habit que le Frère Edouard a peint, mais l'âme monastique s'irradiant sur la figure d'un prieur, c'est là plus qu'une étude, c'est une œuvre.

La *sainte Marie-Madeleine au tombeau* du Frère Eugène possède une atmosphère mystique, il est regrettable qu'il y ait des fautes de proportion et que la tête du Christ ne soit pas plus poussée, mais de beaux fragments et principalement les deux anges empreints d'une pathétique beauté rachètent les défauts de ce tableau.

« Rose d'amour, encadrez de sourires la redoutable Croix, Croix de salut purifiez de larmes, la rose trop terrestre. » Telles sont les paroles que le frère Marcel a écrites et transcrites en sublimes symboles dans sa page décorative que nous ne saurions trop louer. Avant de passer à la salle des indépendants, citons la jolie copie de Luini du Frère Maurice, et du Frère Florent, la cité mystique de Memling.

Le Maître Armand Point expose le carton de ses magnifiques Rois Mages. Des plus religieuse est cette chevauchée des trois Mages exprimant les trois grandes facultés humaines : Volonté, Intelligence, Amour, allant se prosterner devant le Verbe incarné. Son *Christ souffrant* fait ressentir une profonde tristesse au croyant qui le contemple. Très originale est sa *sainte Cécile* au pied de laquelle est agenouillée la licorne, symbole de la virginité. Son *Etude de draperie pour une figure d'Annonciation* murmure, rien que par ses plis et le mouvement des bras, l'humilité de la Vierge.

Pour savoir que le tableau de Constant Van der Oever est une *Jeanne d'Arc enfant*, il faut consulter le catalogue. C'est le défaut de cette œuvre qui ne manque pas de qualités de métier. — Très intéressante est la patiente copie de René Jacquet, — l'*Adoration des Rois Mages d'après Burnes-Jones*, — faite, on le voit, non servilement, mais interprétée avec enthousiasme. Alexandre Séon expose une pieuse *Mater Dei allaitant l'enfant Jésus*. — Les hiératiques *Rois Mages* de Paul Vulliaud s'avancent majestueusement vers la ville dominée par Notre-Dame, dans laquelle on aperçoit la crèche, — poétique symbole, comme sait en trouver le symboliste poëte qu'est Paul Vulliaud, — disant l'identité de la Cathédrale et de la Crèche.

Bienheureux ceux qui pleurent, est la Béatitude qu'Hélie Brasilier a puissamment exprimée sous la forme d'un jeune homme entourant de ses bras la croix salvatrice qu'il arrose de ses larmes. Réaliser un sujet en rejetant toute convention, en se libérant des conceptions connues jusqu'alors, est une superbe audace qu'Hélie Brasilier n'a pas craint d'avoir dans son *Saint-Michel*. Ici l'Archange n'est pas armé comme on a coutume de le faire ; couvert d'une simple tunique aux couleurs de feu, tenant à la main son épée, le regard flamboyant de justice, il attend debout, au milieu des nuées, de nouveaux ennemis de Dieu à vaincre. Hélie Brasilier n'a pas fait qu'oser, il a réalisé

ce qu'il avait conçu ; son œuvre très-sentie, est grandement belle et d'une façon nouvelle ce peintre dès ses premiers tableaux montre sa volonté de projeter ses rêves sur la toile sans se laisser influencer par aucun artiste, et bien que respectueux et adorateur des maîtres du passé, de marcher vers l'avenir. C'est une belle idée que nous sommes heureux de saluer ici. L'enthousiasme n'aveugle pas et ne nous a pas empêché de remarquer la bouche trop avançante du Saint-Michel. Hélie Brasilier nous donne encore une poignante tête de martyr et un *Saint-Michel casqué*. Celui-ci est moins viril que l'autre ; mais par contre quelque chose de féminin. donne à cette figure aux yeux bleus un grand et poétique charme.

En terminant, envoyons à la Rosace toutes nos félicitations pour sa belle manifestation esthétique et tous nos remerciements pour le moment de joie artistique qu'elle nous a fait passer.

ALCANTER DE BRAHM. *La Peinture au Musée Carnavalet* : (E. Sansot éd.) — M. Alcanter de Brahm vient de publier un livre *La Peinture au Musée Carnavalet*, dans lequel il étudie les diverses toiles contenues dans ce musée et retrace à l'aide de celle-ci l'histoire de la Peinture en France depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, ainsi que les diverses physionomies de Paris. Cette étude documentée, un peu monotone à la lecture suivie, sera très précieuse aux visiteurs de Carnavalet. Au point de vue des jugements esthétiques, nous reprochons à M. Alcanter de Brahm, de ne pas saisir la différence qui existe entre les grands paysagistes comme Claude Lorrain, Corot, Rousseau et les Manet, Monet, Renoir et autres habitants de la salle Caillebotte.

PIERRE DE CRISENOY.

LES REVUES.

Revue des Deux-Mondes. — *Les élites orientales : juifs et chrétiens*, par Louis Bertrand.

L'auteur étudie des types de « l'âme levantine », chrétiens et juifs d'Orient, supérieurs intellectuellement, il les a vus plats, obséquieux et obstinés, esclaves devant les musulmans et les occidentaux, esclaves qui se vengent par la ruse et la trahison. M. Bertrand montre ce que sont le jeune-Juif, du Nord et du Sud, le jeune-Syrien et le jeune-Hellène.

—

M. Célestin Demblon affirme dans la *Grande Revue* que « Rutland est le véritable auteur des pièces de Shakespeare ». Bacon, Raleigh, Wriothesley de Southampton, Rutland ou l' « inculte » petit acteur Shakespeare ?

Je n'ai point lu les cinq mille volumes qui pourraient commencer à établir ma conviction. M. Demblon, qui les a lus, découvre le comte Roger Manners de Rutland, né au château de Belvoir (Leicester) en 1576 et mort en 1612, à trente-six ans. Et il faut reconnaître que sa théorie, irréfutable pour lui, explique tous les points restés inexpliqués.

Dans la *Nouvelle Revue* : Péladan : *Erotologie moderne* ; Emile Blémont : *Souvenirs de Biarritz* ; Gaston Bonnier ; *le transformisme démontré par l'absurde*.

M. Bonnier écrit que les diverses théories transformistes (Lamarck, Nægeli, Hugo, de Vries) n'étant pas d'accord sur le *comment* de la transformation des espèces, il en résulte un doute sur le transformisme lui-même et il veut chasser ce doute.

On arrive, dit-il, à la notion de l'enchaînement de tous les êtres par cinq ordres de considérations : Morphologie comparée, Embryogénie, Paléontologie, Histologie et Morphologie expérimentale. Et il conclut :

« En somme, le transformisme, dont le mécanisme nous échappe, est cependant prouvé ; mais il n'est démontré que par l'absurde. »

Un des arguments les plus troublants du transformisme est cette loi nouvelle, à laquelle M. Bonnier fait allusion : L'être repasse par tous les stades de transformation de la race. Mais les philosophes voudraient encore bien apprendre des savants quelle origine ils mettent au commencement de tout scientifiquement et comment ils expliquent tout sans finalité. Où? Quand? Comment? Par qui ? Pourquoi ?

—

Mercure de France. — L'abbé Ermoni donne sa conclusion dans la question immanence et transcendance en matière religieuse.

Pour lui, chacune des deux méthodes, prise à part, est incomplète parce qu'elle n'embrasse pas toute la question ; la solution du problème apologétique se trouve, en réalité, dans un emploi modéré des deux méthodes ; transcendance et immanence sont deux mouvements convergents qui s'équilibrent et ont leur raison d'être dans la nature humaine.

A notre avis, l'abbé Ermoni, qui parle avec compétence de la question méthode, laisse beaucoup trop dans l'ombre la question dogme. L'immanence n'est pas qu'un procédé.

— Une nouvelle de Kipling à propos de la guerre du Transvaal ; Un poème de Guillaume Appolinaire : *la chanson du mal aimé ;* dans le numéro du 16 mai, M. Jacques Crepet réhabilite Pagello, attaqué par M. Doumic.

—

Aux derniers sommaires de *l'Occident* un très intéressant petit roman de Willian Ritter ; *l'Entêtement Slovaque* ; une nouvelle Celto-Vénitienne d'Adrien Mithouard qui est un grand drame en peu de pages ; un article de M. Henry Heurteroy : *Du danger d'être latin* ; c'est encore un bon coup de marteau enfoncé sur ce clou qu'on n'arrive pas à faire pénétrer dans les crânes : à savoir que les français ne sont pas des latins.

—

Le Spectateur est une nouvelle revue critique qui se propose une attitude attentive et impartiale devant le mouvement intellectuel contemporain. On y fera une place à la plus oubliée des cinq branches de la philosophie classique : la logique.

Dans le numéro de mai, M. Vincent Muselli disserte de l'argument des extrêmes dans les discussions théoriques et pratiques. Il remarque que lorsque l'un des adversaires sent que l'autre ne se laissera pas réduire, loin de vouloir l'amener à soi-même, il lui reproche de ne point s'éloigner davantage et le pousse par tous les moyens à gagner l'opinion extrême. Ainsi, en politique le républicain-conservateur reprochera au radical-socialiste, non pas d'être socialiste, mais bien de ne pas l'être assez ; de ne pas aller jusqu'au bout de son opinion : de ne point adhérer au collectivisme pur, etc., etc.

De même, en art les « défenseurs du *vers libre* reprochent généralement aux poètes classiques contemporains de rimer autrement que pour les yeux, de ne point proscrire rigoureusement l'hiatus, d'user des rejets et d'enjambements, de déplacer ou même de supprimer entièrement la césure etc., etc.

« Voyant clairement qu'ils ne les pourront jamais amener au vers libre, ils cherchent à les repousser vers la thèse qui leur semble la plus extrême. Et réciproquement encore certains critiques pseudo-classiques reprochent à ces classiques modernes de vouloir précisément rester classiques. « Puisque vous acceptez les hiatus, les rejets, les enjambements, etc., ayez donc, leur disent-ils, le courage d'aller jusqu'au vers libre ! »

—

Encore une revue nouvelle et doublement nouvelle ; elle s'appelle : *les Rubriques Nouvelles*, mais j'y ai vainement cherché des rubriques nouvelles. M. André Billy proteste avec raison contre les faux poètes qui apportent dans la littérature des mœurs de bluff, de chantage, des jalousies, des intrigues, de la pédérastie et de la prostitution. Utile protestation. Mais M. Billy se trompe : ni l'agriculture ni le commerce des jumelles ne manquent de bras.

—

Je ne sais pas si c'est parce que je suis spécialement de bonne humeur, mais je trouve ce mois-ci pas mal de choses très bien.

Dans *Pan* notamment, il y a des ballades marines de Paul Fort qui sont pleines de sentiment, d'allure et de rythme.

« Y a trop d'amoureux sur terre, à tirer sur l'même péché. C'est-y la faute à l'amour, si sa corde est si usée ?

« Pourquoi renouer l'amourette ? C'est-y bien la peine d'aimer ? Le câble est cassé, fillette, et c'est toi qu'as trop tiré. »

Il y a aussi un poème de Jean Clary, *Les Retours* et un « commentaire-épigraphe » de Charles Vildrac :

> O vous tous à qui je ressemble
> Avez-vous pas pitié de nous !

— Dans *Akadémos* la traduction d'un article de Tolstoï sur la peine de mort et le christianisme, des « chansons populaires d'Espagne » par Mme Catulle Mendès, les plumes d'oie et plumes d'aigle de Robert Scheffer sur Camille Mauclair « Frégoli de la littérature » et Rachilde qui « réhabilite la femme de lettres. »

— Dans l'*Initiation*, Quintor cite des faits intéressants de science et d'alchimie ; M. Combes Léon indique le caractère

nettement satanique du culte du Bakkos Thébain qu'il assimile à Baphomet.

—

Dans le *Chroniqueur de Paris* plusieurs écrivains disent leurs regrets de la mort d'un jeune littérateur de talent : Charles Doury ; André Salmon, Claude Berton, Guillaume Appolinaire, Eugène Marsan, Henry de Bruchard, P. J. Toulet, Joseph Casanova donnent un souvenir à l'ami disparu.

Dans *Le Divan*, Eugène Marsan dessine avec émotion la silhouette de Charles Doury, mort à vingt-sept ans. Dans *Isis*, c'est Roland Dorgelès qui parle avec émotion de l'ami mort.

—

A SIGNALER : Dans *Le Divan* et dans le *Nain Rouge* des vers de Henri Gadon, d'une tendre pureté.

La Rénovation Esthétique : Emile Bernard montre que l'art arabe du Caire est en plein arrêt.

La Renaissance tragique, nouvelle revue qui n'a rien de commun avec cette autre Renaissance tragique qui nous donna *le Tasse* de Paul Souchon et garde son droit de priorité. Un bon article de M. Charles Dulait sur M. Edmond Picard et le *sexe-théâtre* que combat l'avocat belge.

Les Pages Modernes : Han Ryner et la résurrection du Stoïcisme, par M. M. C. Poinsot.

Le Voile de Pourpre nous fait une surprise rafraîchissante en nous adressant son « Cahier d'Hiver ». *Bernard Shaw* par M. A. Digeon.

—

REÇU ; *les Argonautes*, *Revue du Spiritualisme moderne*, *la Raison Catholique*, *le Beffroi*, *l'Echo du Merveilleux*, *la Revue des Lettres et des Arts*, *la Revue du Temps présent*, *la Revue des poètes*, *la Rénovation morale*, *l'Amitié de France*, qui consacre une partie de son numéro à Sully Prudhomme. *La Société nouvelle*.

FERNAND DIVOIRE.

Informations

Notre ami A. DE BERSAUCOURT vient de publier à la *Bibliothèque des Entretiens Idéalistes* la conférence qui fut si applaudie au CERCLE CATHOLIQUE DU LUXEMBOURG Nous venons de la relire et par la précision du détail sur le monde littéraire, que l'auteur excelle à noter, nous avons revécu cette époque curieuse des Décadents et des Symbolistes. Des fréquentations du *Chat Noir* jusqu'au moment où L. Le Cardonnel devait se consacrer à Dieu, A. de Bersaucourt retrace la carrière du poète. Nous regrettons bien ici que notre ami ait omis un point digne d'attention ; il ne dit pas qu'à l'instant décisif L. Le Cardonnel pencha entre le Bouddhisme et le Catholicisme.

Mais nous suivons l'apologiste, admirant avec lui les poèmes qu'il a choisis et partageant les opinions laudatives qu'ils lui inspirent.

***

Comme nous partageons entièrement les idées que notre ami F. DIVOIRE a exprimées dans son ouvrage : FAUT-IL DEVENIR MAGE ? et comme nous admirons sincèrement cette critique des doctrines contemporaines qui ne sauraient avoir notre adhésion, les lecteurs des *Entretiens Idéalistes* pourraient supposer à notre trop grande bienveillance si nous en faisions nous-mêmes quelque compte rendu ; aussi reproduirons-nous simplement un extrait de l'appréciation de M. G. DE VORNEY, parue dans l'*American Register* du 30 Mai 1909.

Mages et surhommes

Fernand Divoire, à qui nous devons déjà « Cérébraux » et « Poètes » nous donne aujourd'hui, chez l'éditeur H. Falque, un livre très courageux : « Faut-il devenir Mage ? » Je dis « très courageux », et c'est là l'expression qui traduit le mieux ma pensée, quand je vois l'auteur s'attaquer et dire hautainement leur fait à Péladan, Eliphas Lévi, et Nietzsche.

Péladan, Eliphas Lévi et Nietzsche nous ont raconté comment on devient Fort, comment on devient un Surhomme, comment on devient Mage. Mais, remarque très justement F. Divoire, il convient d'abord de se demander : « Faut-il devenir Mage ? »

La réponse qui vient à la fin du volume, étayée sur des citations, des documents et des raisonnements implacables, est celle-ci : « Il ne faut pas devenir mage, c'est un leurre ou un crime. »

Fernand Divoire ne témoigne quelque indulgence que pour l'un de ces trois prédicateurs de la force, pour Péladan « parce qu'il est le seul ayant eu un but noble et désintéressé. »

« Le Sar, mage catholique, conclut Fernand Divoire, a bien donné des leçons de beauté et de grandeur ; mais il s'est servi d'une méthode inféconde, et jusqu'à présent il n'a été, le mot est de lui-même, qu'un professeur de coquetterie morale. »

Eliphas Lévi et Nietzsche sont fouaillés plus âprement, et des pages nombreuses, d'une fougueuse ironie, leur sont consacrées — j'allais dire assénées.

Au surplus, voici les ultimes conclusions de Fernand Divoire, que peuvent admettre les meilleurs esprits :

« Il ne faut pas devenir mage selon Péladan, c'est faux et insuffisant. »

« Il ne faut pas être Mage selon Eliphas Lévi, c'est un blasphème et un crime ».

« Il ne faut pas être surhomme selon Nietzsche, c'est une vanité et une erreur de lèse-humanité ».

« Il ne faut pas seulement être cérébral et individualiste, ce n'est qu'une étape. »

VERITAS EST CARITAS

« La vérité c'est l'amour, l'amour intellectualisé ».

Q. DE VORNEY.

Le manque de place nous oblige à renvoyer pour le prochain numéro les critiques que nous publierons sur :

La Lumière du Cœur par JOSEPH SERRE (Vitte, éd.). — *Saint François d'Assise* par JOHANNÈS JOERGENSEN, (Perrin et Cie, éd.). — *Les Mystères du Verbe* par le Dr ELY STAR, (Chacornac, éd.). — *Les Œuvres inédites de Béranger* (Daragon, éd.). — *La jeunesse de Charlés-Marie* par R. DE BEAUPLAN (Sansot, éd.). — *Rosina Stoltz* par GUSTAVE BORD (Daragon, éd.). — *La noblesse de France et les anoblis de la République* par J. DE BONNEFON (L. Michaud, éd.). — *La Politique Religieuse de la République française* par ANDRÉ MATER (Nourry, éd.). — *Les textes de la Politique française en matière ecclésiastique* par ANDRÉ MATER (Nourry éd.) — *Il comunismo giuridico del Fichte* par G DEL VECCCIO.

Il sentimento Giuridico par G. DEL VECCHIO. *Pour causer de tout* par HENRI MAZEL (B. Grasset, éd.). — *Pueblo enfermo* par A. ARGUEDAS. — *Paginas sudamericanas* par H. BARBAGELATA. — *Il concetto della Vita* par MAURO PAPAGNI. — *Le Christianisme progressif* par ETIENNE GIRAN (Nourry, éd.). — *D'un cœur fervent* par AMÉLIE MURAT (Sansot, éd.). — *Les fêtes du cœur* par G. GASZTOWTT (Gastein-Serge, éd.). — *A l'ombre des marbres* par J. NAYRAL (Gastein-Serge, éd.). — *L'âme inquiète* par J. NOIR (Beffroi, éd.). — *Un oublié : A. Callet* par C. CALLET (Daragon, éd.). — *Le sublime Comique* par E. GODEFFROY (Larose, éd.). — *André de la Vigne* par DE KERDANIEL (Daragon, éd.) etc , etc.

Nous publierons encore une critique de la conférence de M. MASSON : *Le Pape et l'Empereur*.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Bibliothèque des Entretiens Idéalistes

DERNIERS OUVRAGES DE NOS COLLABORATEURS

René-Georges AUBRUN

Péladan, essai bio-bibliographique suivi de références critiques, d'une nomenclature des textes publiés par et sur l'auteur étudié, ouvrage illustré de deux beaux portraits dont l'un par Hélie BRASILIER, de curieux dessins et d'un autographe, et publié dans la collection des *Célébrités d'Aujourd'hui. 2e Edition.* (E. Sansot, édit.)........................ 1 fr. »»

Albert de BERSAUCOURT

Au delà du Cœur, (Nouvelles).. 3 fr. 50
Couverture illustrée de Yan d'Argent.
Les Lumières, tirage à 50 exemplaires sur Hollande avec trois lithographies de G. Gass.. 10 fr. »»
Conférence sur Albert Samain. (Hors commerce et épuisée).
Conférence sur Emile Verhaeren, avec un portrait et un autographe. (Hors commerce et épuisée).
Les Triptyques, un album de 120 pages (poèmes en prose avec ornements de Paul Vulliaud.. 5 fr. »»
Notules, (Hors commerce).

Maurice BOUÉ DE VILLIERS

Manuel de Magie, Résumé d'Occultisme. 3e *Edition.* (H. Chacornac. édit.)....... 1 fr.
Les Chevaliers de la Table Ronde, roman..(H. Chacornac, édit.)............... 2 fr. »
Le Secret de la Rose-Croix. (*Les Entretiens Idéalistes*).................... 1 fr. »»
Les Glaives, poèmes.. 2 fr. »»

Fernand DIVOIRE

Cérébraux, 3e *édition.* (*Le Chroniqueur de Paris*)........................ 2 fr. 50
Poëtes (*Les Entretiens idéalistes*).. 2 fr.

Jules GARAT

La Sonate de Haëndel, roman. (Editions de la *Plume*)........................ 3 fr. 50
Dans les Eaux Noires, Quatre Drames avec préface, beau volume in-quarto non déposé en librairie. (*Les Entretiens Idéalistes*)........................ 4 fr. 50

Edouard GUERBER

La Destinée sociale du Poète (*Les Entretiens Idéalistes*)........................ 1 fr. »

Joseph SERRE

PROSE

Ernest Hello, 2e édition, Paris, Bonne Presse, 1 vol........................ 3 fr. 50
Numa Boudet, (Perrin. 1 vol.. 3 fr. 50
La religion et l'esprit large, 2e édit. Nourry, 1 vol........................ 2 fr. 50
L'Eglise et la Pensée, Vitte, Lyon-Paris, 1 vol........................ 1 fr. 50

Extraits des ENTRETIENS IDÉALISTES

Aperçu nouveau du catholicisme, Phily, Lyon, brochure........................ 0 fr. 25
Les Hypothèses sur Lourdes, Phily, Lyon, brochure........................ 0 fr. 25

POÉSIE

Idées en en fleurs.. } Vitte, Lyon-Paris.
Les sonnets intimes.. }
Le Bois sacré...... }
Le livre d'une mère.. }
Les deux ailes de l'âme, Téqui, Paris.

Bibliothèque des Entretiens Idéalistes

DERNIERS OUVRAGES DE NOS COLLABORATEURS

René-Georges AUBRUN

Péladan, essai bio-bibliographique suivi de références critiques, d'une nomenclature des textes publiés par et sur l'auteur étudié, ouvrage illustré de deux beaux portraits dont l'un par Hélie BRASILIER, de curieux dessins et d'un autographe, et publié dans la collection des *Célébrités d'Aujourd'hui. 2e Edition.* (E. Sansot, édit.)........ 1 fr. »»

Albert de BERSAUCOURT

Au delà du Cœur, (Nouvelles)........ 3 fr. 50
Couverture illustrée de Yan d'Argent.
Les Lumières, tirage à 50 exemplaires sur Hollande avec trois lithographies de G. Gass........ 10 fr. »»
Cônférence sur Albert Samain. (Hors commerce et épuisée).
Conférence sur Emile Verhaeren, avec un portrait et un autographe. (Hors commerce et épuisée).
Les Triptyques, un album de 120 pages (poèmes en prose avec ornements de Paul Vulliaud........ 5 fr. »»
Notules, (Hors commerce).

Maurice BOUÉ DE VILLIERS

Manuel de Magie, Résumé d'Occultisme. 3e *Edition.* (H. Chacornac. édit.)........ 1 fr.
Les Chevaliers de la Table Ronde, roman..(H Chacornac, édit.)........ 2 fr. »
Le Secret de la Rose-Croix. (*Les Entretiens Idéalistes*)........ 1 fr. »»
Les Glaives, poèmes........ 2 fr. »»

Fernand DIVOIRE

Cérébraux, 3e *édition.* (*Le Chroniqueur de Paris*)........ 2 fr. 50
Poëtes (*Les Entretiens idéalistes*)........ 2 fr.

Jules GARAT

La Sonate de Haëndel, roman. (Editions de la *Plume*)........ 3 fr. 50
Dans les Eaux Noires, Quatre Drames avec préface, beau volume in-quarto non déposé en librairie. (*Les Entretiens Idéalistes*)........ 4 fr. 50

Edouard GUERBER

La Destinée sociale du Poète (*Les Entretiens Idéalistes*)........ 1 fr. »»

Joseph SERRE

PROSE

Ernest Hello, 2e édition, Paris, Bonne Presse, 1 vol........ 3 fr. 50
Numa Boudet, (Perrin. 1 vol........ 3 fr. 50
La religion et l'esprit large, 2e édit. Nourry, 1 vol........ 2 fr. 50
L'Eglise et la Pensée, Vitte, Lyon-Paris, 1 vol........ 1 fr. 50

Extraits des ENTRETIENS IDÉALISTES

Aperçu nouveau du catholicisme, Phily, Lyon, brochure........ 0 fr. 25
Les Hypothèses sur Lourdes, Phily, Lyon, brochure........ 0 fr. 25

POÉSIE

Idées en en fleurs.... }
Les sonnets intimes . } Vitte, Lyon-Paris
Le Bois sacré........ }
Le livre d'une mère.. }
Les deux ailes de l'âme, Téqui, Paris

Bibliothèque des Entretiens Idéalistes

DERNIERS OUVRAGES DE NOS COLLABORATEURS

René-Georges AUBRUN

Péladan, essai bio-bibliographique suivi de références critiques, d'une nomenclature des textes publiés par et sur l'auteur étudié, ouvrage illustré de deux beaux portraits dont l'un par Hélie BRASILIER, de curieux dessins et d'un autographe, et publié dans la collection des *Célébrités d'Aujourd'hui. 2e Edition.* (E. Sansot, édit.) .... 1 fr. »»

Albert de BERSAUCOURT

Au delà du Cœur, (Nouvelles) .... 3 fr. 50
Couverture illustrée de Yan d'Argent.
Les Lumières, tirage à 50 exemplaires sur Hollande avec trois lithographies de G. Gass .... 10 fr. »»
Conférence sur Albert Samain. (Hors commerce et épuisée).
Conférence sur Emile Verhaeren, avec un portrait et un autographe. (Hors commerce et épuisée).
Les Triptyques, un album de 120 pages (poèmes en prose avec ornements de Paul Vulliaud .... 5 fr. »»
Notules, (Sansot) .... 1 fr. »»

Maurice BOUÉ DE VILLIERS

Manuel de Magie, Résumé d'Occultisme. 3e *Edition.* (H. Chacornac. édit.) .... 1 fr.
Les Chevaliers de la Table Ronde, roman.. (H. Chacornac, édit.) .... 2 fr. »
Le Secret de la Rose-Croix. (*Les Entretiens Idéalistes*) .... 1 fr. »»
Les Glaives, poèmes .... 2 fr. »»

Fernand DIVOIRE

Cérébraux, 3e *édition.* (*Le Chroniqueur de Paris*) .... 2 fr. 50
Poëtes (*Les Entretiens idéalistes*) .... 2 fr.

Jules GARAT

La Sonate de Haëndel, roman. (Editions de la *Plume*) .... 3 fr. 50
Dans les Eaux Noires, Quatre Drames avec préface, beau volume in-quarto non déposé en librairie. (*Les Entretiens Idéalistes*) .... 4 fr. 50

Edouard GUERBER

La Destinée sociale du Poète (*Les Entretiens Idéalistes*) .... 1 fr. »»

Joseph SERRE

PROSE

Ernest Hello, 2e édition, Paris, Bonne Presse, 1 vol .... 3 fr. 50
Numa Boudet, (Perrin. 1 vol .... 3 fr. 50
La religion et l'esprit large, 2e édit. Nourry, 1 vol .... 2 fr. 50
L'Eglise et la Pensée, Vitte, Lyon-Paris, 1 vol .... 1 fr. 50
La Lumière du Cœur, Vitte, Lyon-Paris, 1 vol ....

Extraits des ENTRETIENS IDÉALISTES

Aperçu nouveau du catholicisme, Phily, Lyon. brochure .... 0 fr. 25
Les Hypothèses sur Lourdes, Phily, Lyon, brochure .... 0 fr 25

POÉSIE

Idées en fleurs.... } Vitte, Lyon-Paris
Les sonnets intimes }
Le Bois sacré....... }
Le livre d'une mère }
Les deux ailes de l'âme, Téqui, Paris.

Quatrième Année *Soixante-Quinze Centimes* *25 Février 1909*

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME V CAHIER XXIX

SOMMAIRE

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire, 86, rue Bonaparte.

PARIS

Quatrième Année *Soixante-Quinze Centimes* *25 Mars 1909.*

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME V CAHIER XXX

SOMMAIRE

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire, 86, rue Bonaparte.

PARIS

Quatrième Année | *Soixante-Quinze Centimes* | *25 Avril 1909.*

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME V

CAHIER XXXI

SOMMAIRE

CHRONIQUES

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire, 86, rue Bonaparte.

PARIS

Quatrième Année — Soixante-Quinze Centimes — 25 Juin 1909.

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME V — CAHIER XXXIII

SOMMAIRE

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire, 86, rue Bonaparte.

PARIS

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN CAHIERS DE 56 PAGES

DIRECTEUR : *Paul VULLIAUD*

FONDATEURS :

RENÉ-GEORGES AUBRUN, MAURICE BOUÉ DE VILLIERS, JACQUES BRASILIER, HÉLIE BRASILIER, HENRI DE CRISENOY, CARL DE CRISENOY, PIERRE DE CRISENOY, CLAUDIUS DALBANNE, FERNAND DIVOIRE, JULES GARAT, ALBERT GÉNIN, GEORGE GROFFE, EDOUARD GUERBER, EUGÈNE JOORS, CAMILLE MARYX, JOSEPH SERRE, ALBERT TROTROT.

REDACTEUR EN CHEF : *Albert de BERSAUCOURT*

LES RUBRIQUES MENSUELLES DES " ENTRETIENS IDÉALISTES

Religion, Esotérisme	PAUL VULLIAUD.
Esthétique	EDOUARD GUERBER.
Les Poèmes	RENÉ JACQUET.
Les Romans	CAMILLE MARYX.
Critique littéraire	ALBERT DE BERSAUCOURT.
Littératures étrangères	GEORGE GROFFE.
Théâtres	RENÉ-GEORGES AUBRUN.
Beaux-Arts	C. DALBANNE.
Musique	ALBERT TROTROT.
Les Revues	FERNAND DIVOIRE.
Informations	HERMÈS.
Courriers de la Province et de l'Etranger .	DIVERS.

ABONNEMENT ANNUEL :

France. . . . . **Huit** francs | Etranger. . . . . **Dix** francs

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront !
Le Directeur reçoit chaque samedi, de cinq heures à sept heures rue Méchain